

LE THRILLER AUX DIX MILLIONS
DE LECTEURS

ILIANA XANDER

LOVE, MOM

Traduit de l'anglais
par Antona Simongiovanni

fleuvenoir



ILIANA XANDER

LOVE, MOM

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antona Simongiovanni*

fleuvenoir

SOMMAIRE

[Titre](#)

[Prologue](#)

[Partie I](#)

[Chapitre 1.](#)

[Chapitre 2.](#)

[Chapitre 3.](#)

[Chapitre 4.](#)

[Chapitre 5.](#)

[Chapitre 6.](#)

[Chapitre 7.](#)

[Chapitre 8.](#)

[Chapitre 9.](#)

[Chapitre 10.](#)

[Chapitre 11.](#)

[Chapitre 12.](#)

[Chapitre 13.](#)

[Chapitre 14.](#)

[Chapitre 15.](#)

[Chapitre 16.](#)

[Chapitre 17.](#)

[Chapitre 18.](#)

[Chapitre 19.](#)

[Chapitre 20.](#)

[Chapitre 21.](#)

[Chapitre 22.](#)

[Chapitre 23.](#)

[Chapitre 24.](#)

[Chapitre 25.](#)

[Chapitre 26.](#)

[Chapitre 27.](#)

[Chapitre 28.](#)

[Chapitre 29.](#)

[Chapitre 30.](#)

[Chapitre 31.](#)

[Partie II - Vingt et un ans plus tôt](#)

[Chapitre 32.](#)

[Chapitre 33.](#)

[Chapitre 34.](#)

[Chapitre 35.](#)

[Chapitre 36.](#)

[Chapitre 37.](#)

[Chapitre 38.](#)

[Chapitre 39.](#)

[Chapitre 40.](#)

[Chapitre 41.](#)

[Chapitre 42.](#)

[Chapitre 43.](#)

[Chapitre 44.](#)

[Chapitre 45.](#)

[Parite III - Aujourd'hui](#)

[Chapitre 46.](#)

[Chapitre 47.](#)

[Chapitre 48.](#)

[Chapitre 49.](#)

[Chapitre 50.](#)

[Chapitre 51.](#)

[Chapitre 52.](#)

[Chapitre 53.](#)

[Chapitre 54.](#)

[Chapitre 55.](#)

[Chapitre 56.](#)

[Chapitre 57.](#)

[Chapitre 58.](#)

[Chapitre 59.](#)

[Chapitre 60.](#)

[Chapitre 61.](#)

[Chapitre 62.](#)

[Chapitre 63.](#)

[Chapitre 64.](#)

[Chapitre 65.](#)

[Chapitre 66.](#)

[Épilogue - Wallace King](#)

Copyright

Prologue

Je n'ai jamais fait de mal à personne. Pourtant, là, maintenant, je meurs d'envie d'abattre mon poing sur le visage qui me toise sur la première page du journal national. Une photo d'*elle*, avec son rouge à lèvres signature et ses longs cheveux noir de jais. Le ravissant visage d'un monstre.

UNE AUTRICE DE BEST-SELLERS RETROUVÉE MORTE

Elizabeth Casper, 43 ans, mieux connue sous le nom de E.V. Renge, la plume derrière nombre de thrillers macabres, a été retrouvée sans vie à la suite de ce qui ressemble à un terrible accident.

Elle laisse derrière elle son époux bien-aimé, Ben Casper, et leur fille de 21 ans, Mackenzie Casper.

La perte tragique de cette âme talentueuse partie trop tôt a choqué le monde entier. Aux quatre coins du globe, des fans se rassemblent pour rendre un hommage spectaculaire à ce génie de la littérature.

Oh, que de mensonges...

Son sourire glacial me nargue sur le journal entre mes mains tremblantes, et je suis prise d'une violente envie de le lui arracher pour effacer son souvenir de mon esprit.

Elle l'a bien cherché.

Elle méritait de mourir.

Mon seul regret est que ce ne soit pas arrivé plus tôt.

Partie I

1.

Mackenzie

Vous n'assisterez sans doute jamais à un autre service funèbre tel que celui-ci, où personne ne verse la plus petite larme.

La cérémonie commémorative dédiée à ma mère constitue la plus grande performance de l'année, voire de toute sa vie.

Mais ça, les hordes de fans massés devant le St John's Memorial Center l'ignorent. Ils pensent que leur grand rassemblement est la chose la plus naturelle qui soit. Ils ne sont pas conscients des sommes colossales investies dans la publicité, les influenceurs, la presse people et les blogueurs littéraires.

Depuis le décès de Maman, ses romans sont de nouveau au top des ventes.

Regarde ça, Maman ! Tu es morte, et tout le monde continue de rafler la mise.

Depuis une semaine, les gros titres des journaux nagent en plein délire et exposent toutes sortes de théories démentes.

MORT TRAGIQUE DE E.V. RENGE
AU SOMMET DE SA CARRIÈRE.
ACCIDENT OU...

Voilà pourquoi le type posté au fond de la salle est ici. Entre deux âges, il arbore une drôle de petite moustache et porte un costume et une cravate.

— Il s'agit d'un événement privé. Veuillez partir, je vous prie, lui glisse Grand-mère à voix basse.

Dès la seconde où le type disparaît, son sourire s'évanouit.

Pas besoin d'être très observateur pour repérer l'étui à pistolet sous sa veste : il est inspecteur. Il est passé à la maison il y a deux jours. C'est moi qui lui ai ouvert, et il a commencé à me poser des questions au sujet de Maman jusqu'à ce que Grand-mère nous tombe dessus telle une mère poule furax.

— Mackenzie, laisse-nous, s'il te plaît, m'a-t-elle ordonné en s'interposant entre le type et moi.

Quelques secondes plus tard, alors que je disparaissais au coin du couloir, je l'ai entendue reprendre sur un ton très sec :

— Vous devriez avoir honte, interroger une enfant qui vient tout juste de perdre sa mère.

Une fois de plus, cet homme se voit contraint de repartir.

Cela fait des jours que les journaux et les blogs s'en donnent à cœur joie niveau théories autour de la mort de ma mère. D'après les enquêteurs, la vérité est nettement plus banale : alors qu'elle se promenait dans les bois qui jouxtent notre maison, comme tous les matins, Maman a glissé et, en tombant, sa tête a heurté une pierre.

« Un accident », c'est comme ça qu'ils qualifient ce qu'il s'est passé. Comme par hasard, les romans de Maman aussi regorgent d'accidents.

Ne vous méprenez pas, il y a bien quelques personnes qui sont tristes.

Cette pétasse de Laima Roth, là, qui discute avec l'éditeur de Maman comme s'il s'agissait d'une vulgaire réunion de travail ? Aucun doute. Elle est l'agente de ma mère depuis plus de vingt ans. À présent, elle peut tirer un trait sur la sortie des prochains livres qu'elles prévoyaient toutes les deux. Mais bon, je suis sûre qu'elle ne manquera pas de capitaliser sur les éditions collectors, les coffrets et tout le reste. Voilà un filon qui ne risque pas de se tarir de sitôt.

Maman a été incinérée il y a plusieurs jours, lors d'une cérémonie privée à laquelle seule une petite douzaine de personnes ont assisté. Même là, aucune larme à l'horizon.

La cérémonie d'aujourd'hui est purement publicitaire. Pour les « amis », qu'ils disent. Pour présenter leurs hommages. Les hommages et le

respect comptaient beaucoup pour Maman, mais les amis ? Je me demande si elle en avait des vrais, même si, à écouter les grands discours qu'ils prononcent en son honneur depuis deux bonnes heures, on croirait qu'on fait nos adieux à Shakespeare, rien que ça.

Les rues autour du bâtiment sont noires de monde, mais la salle où nous sommes réunis est étrangement silencieuse malgré la foule, et seuls des murmures y résonnent.

D'un côté de la pièce se trouve un portrait officiel géant de Maman, sur lequel elle porte un col montant en dentelle, avec des roses rouges en arrière-plan. En dessous, la légende indique « E.V. Renge ». L'excentrique photographe d'âge moyen engagé par la maison d'édition le mitraille sous tous les angles. Il prend des clichés avec l'éditeur, avec les agents, avec Papa. Moi aussi, il m'a demandé de venir poser, mais j'ai refusé.

Qu'ils aillent tous se faire foutre.

À l'autre bout de la pièce est exposée une autre photo de Maman, prise dans son bureau. Elle y est parfaitement coiffée et maquillée, mais elle a un petit air rêveur devant sa bibliothèque. Son véritable nom, Elizabeth Dunn, est inscrit sous le portrait. Cette image-ci est pour les autres sources, comme le journal local, la paroisse de Grand-mère et les organisations caritatives auxquelles Maman faisait des dons.

Personnellement, je préfère rester campée au fond de la salle, loin de tout ce cirque, et près de mon grand-père qui se fiche royalement de tout ça, comme il se fichait royalement de Maman de son vivant. Mon apparence aussi, il s'en fiche pas mal.

Grand-mère, en revanche, c'est une autre histoire. Tout à l'heure, à la maison, elle m'a demandé de ne pas porter mon rouge à lèvres noir et mon épais trait d'eye-liner habituels.

« Tâche aussi de porter une tenue appropriée. »

Je suis pratiquement toujours en noir. Le hasard faisant bien les choses, il n'y a pas plus approprié pour un service funèbre. Tout comme mon rouge à lèvres noir et mon trait d'eye-liner que j'ai appliqués malgré tout.

Sans surprise, Grand-mère est tout de Dior vêtue et parée de bijoux hors de prix. Elle s'assure de parler à toute l'assistance.

Quant à Papa, il arbore un élégant costume noir qui lui donne un charme fou. Il affiche une mine boudeuse, mais c'est certainement dû au sevrage. Certes, ses parents ne vivent qu'à quatre heures de la maison, mais ils se sont établis chez nous depuis le décès de Maman. Grand-mère

surveillance de près la consommation d'alcool trop matinale de Papa. Avec la disparition de Maman, c'est elle qui a repris les rênes à la maison.

Et moi ? J'ai envie de pleurer, vraiment, pourtant la réalité tarde à me rattraper. J'aimerais être triste, mais j'ai toujours eu le sentiment que Maman ne se souciait pas assez de moi. Cela m'a rendue très amère ces dernières années, et nos liens se sont distendus.

D'après mon meilleur ami, EJ, je fais un deuil à retardement. Peut-être que je suis sans cœur, tout simplement. Je lui ai demandé de ne pas venir, car je n'avais pas envie qu'il constate combien ma vie est bizarre depuis... eh bien, depuis à peu près aussi loin que je me souviens.

Je le verrai à la maison où se tiendra ce soir une fête avec buffet réservée au « cercle fermé ». Ils peuvent bien appeler ça une célébration de la vie de ma mère, je suis sûre que ce ne sera ni plus ni moins qu'une fête.

En regardant autour de moi, je ne peux réprimer une grimace quand j'aperçois la silhouette familière qui se dirige vers Papa pour lui serrer la main. C'est le doyen de mon université. Je me détourne et lève les yeux au ciel. Maman le côtoyait fréquemment. « Je fais ça pour ton avenir », m'a-t-elle dit un jour. Elle est allée jusqu'à donner une conférence au sein de ma fac et à faire une donation. Je ne serais pas étonnée qu'ils érigent un monument en son honneur.

Le psy de Maman aussi est là. Ainsi que deux de ses éditeurs. Ses trois assistants. L'avocat de la famille. La majorité de ses « amis » ne sont en fait que des gens avec qui elle collaborait.

J'ai envie de pleurer, vraiment, mais je n'y arrive pas. Depuis une semaine, depuis que l'accident s'est produit et que j'ai réintégré la maison plutôt que mon studio en ville, je n'ai fait que penser à elle, à notre relation, à notre petite famille tordue. J'ai été triste, mais pas au point d'être bouleversée comme je devrais l'être, enfin je suppose.

Papa jette un œil à son portable avant de s'écarter de la foule pour se rapprocher de la porte. Au même moment, je remarque un homme affublé d'une casquette de base-ball qui tourne les talons et sort de la pièce. Papa le suit.

Ce serait sans doute le bon moment pour annoncer à mon père que j'ai une migraine, que je suis à deux doigts de m'effondrer – ce qui est bien entendu un mensonge – et qu'il faut que je parte d'ici. Un magma d'émotions s'agite en moi, mais je ne parviens pas à les identifier. Un seul

sentiment prédomine : je brûle de m'éloigner autant que possible de tous ces gens.

Le hall dans lequel je m'aventure débouche sur un petit couloir au bout duquel mon père discute avec l'inconnu à casquette. Alors que je commence à m'avancer vers eux, un murmure étouffé me parvient :

— Espèce de raclure.

Hein ?

Je m'écarte et me cache derrière la porte. D'ici, je ne les vois plus, mais je les entends distinctement.

— Pas ici, siffle Papa. Comment oses-tu ?

— Comment j'ose ? J'ai parfaitement le droit d'être ici.

— Va-t'en. Tout de suite.

L'homme ricane doucement.

— Est-ce qu'elle se doute de quelque chose ?

— Qui ça ?

— Mackenzie.

Quand j'entends mon prénom, mon cœur fait un bond.

— Je t'interdis de parler de ma fille.

— Donc elle ne se doute de rien ? Bien joué, Benny-boy.

Benny-boy ? Mon père ? Bon sang, mais qui l'appelle comme ça ?

— Je t'ai dit de partir, ajoute ce dernier, une pointe de désespoir dans la voix. Il faut... Va-t'en. On discutera plus tard.

Je m'approche encore de la porte pour observer la scène, mais le parquet sous le tapis se met à grincer, ce traître.

Et merde.

Je m'immobilise telle une biche prise dans les phares d'une voiture. Des bruits de pas étouffés me parviennent, et mon père apparaît dans l'embrasure de la porte. Dès qu'il me voit, une expression de panique déforme un instant ses traits.

— C'était quoi, ça ? je demande en passant la tête dans le couloir, tandis que le mystérieux personnage s'est envolé.

Papa se passe les mains sur le visage.

— Rien du tout.

— Tu te disputais avec quelqu'un ?

— Non, ma puce, on parlait, c'est tout.

Il sort une flasque de la poche intérieure de sa veste.

— Tu le connais, ce type ?

Il déglutit, l'air nerveux, et expire lentement.

— Je ne l'avais encore jamais vu.

Si ça, ce n'est pas un mensonge...

Après avoir remis la flasque à l'abri dans sa poche, il m'adresse un clin d'œil.

— Ça va, toi ?

— Je n'en peux plus d'être ici. Tous ces gens...

Plutôt que de finir ma phrase, je me contente de lever les yeux au ciel et de désigner la grande salle.

— Je sais. Je sais.

Papa ferme les paupières et se pince l'arête du nez.

— Et toi, ça va ?

Papa et Maman n'étaient pas franchement le couple idéal. Surtout ces derniers temps. Ils se disputaient plus que jamais auparavant, et encore, je n'étais témoin que de ce qu'il se passait le week-end, car, depuis deux ans, je loue un petit studio en ville, à deux pas de l'université.

Mon père inspire bruyamment et pousse un lourd soupir avant d'esquisser un sourire de façade.

— Oui, ma puce, dit-il en me tapotant tendrement l'épaule. Tout ira bien. Tu peux t'éclipser si tu veux.

— On se voit à la maison, je lance avant de me diriger vers la sortie de derrière.

Le clou du spectacle aura lieu dehors dès que tout le monde quittera le bâtiment. Les seuls à être véritablement en deuil sont les fans venus des quatre coins du pays. La maison d'édition s'est déjà offert les services d'une équipe de communication pour gérer l'événement. Parce que, oui, ils appellent ça un événement. Ils ont payé un groupe d'acteurs pour hurler des obscénités et défigurer un des portraits de Maman en proclamant que E.V. Renge était un démon. Vous le savez, non ? Il n'y a jamais de mauvaise publicité. Si je sais tout ça, c'est parce que j'ai été informée en amont. Juste après avoir signé un accord de confidentialité. Ce cirque secrètement orchestré par les publicitaires est censé faire exploser les ventes de livres.

Une chose est sûre, je n'ai aucune envie de sortir par la grande porte pour foncer sur les hordes de paparazzis et de fans déchaînés.

Je pousse un soupir de soulagement en sortant par la porte de derrière et, après m'être assurée que le parking est désert, je rejoins ma voiture.

Mon portable se met à sonner.

— Dieu merci, je lâche en décrochant. Je viens de sortir de cet enfer.

— Salut, Snarky. Allez, c'est bientôt terminé.

La voix rassurante de EJ me met du baume au cœur.

— Tu comptes toujours venir, hein ?

— Je suis déjà en route. Peut-être même que j'arriverai avant toi.

— Méfie-toi des paparazzis qui campent devant le portail principal, d'accord ? j'ajoute en déverrouillant ma voiture. À tous les coups, il y aura... Attends.

Une enveloppe est posée sur le siège conducteur. Les sourcils froncés, je m'en empare.

— Attends une seconde, EJ, dis-je en le mettant sur haut-parleur le temps de monter en voiture et d'inspecter l'enveloppe. C'est quoi, ce délire ?

— Est-ce que ça va ? demande-t-il.

— J'en sais trop rien.

Mon cœur s'emballe tandis que je lis l'inscription sur la missive.

De la part de Fan n^o 1. XOXO

2.

Même dans le monde littéraire, la célébrité va main dans la main avec les compliments, les lettres de fans, les stalkers et, une fois n'est pas coutume, un flacon d'urine ou des sous-vêtements tachés de sang. Oui, il y a de vrais tarés ici-bas. Je préfère ne pas parler des trucs les plus morbides. Ça aussi, il y en a à la pelle.

Soudain stressée, je scrute les alentours au travers des vitres de ma voiture. Il n'y a plus une place de libre sur le parking, mais personne à l'horizon.

— Kenz, qu'est-ce qu'il se passe ? s'inquiète EJ, toujours sur haut-parleur.

— Une lettre de fan, j'explique en posant de nouveau les yeux sur l'enveloppe.

— Un truc un peu dingue ?

— Ce qui est dingue, c'est qu'elle était à l'intérieur de ma voiture.

— Tu n'aurais pas oublié de la verrouiller ?

— Arrête, je ne suis pas débile à ce point. J'espère que ce n'est pas de la ricine ou un truc du genre. Je ferais mieux de la jeter.

— Ouvre-la ! Ce sera peut-être amusant.

Les histoires d'admirateurs de Maman ont toujours fasciné EJ.

— OK, c'est bon ! je cède en déchirant le haut de l'enveloppe.

Avec mille précautions, j'écarte les deux côtés du bout de mes ongles vernis de noir pour regarder dedans. On n'est jamais trop prudents avec les fans. Les gens envoient des tonnes de choses étranges à ma mère. Des

lettres d'amour ou de menaces, leurs propres manuscrits, des jouets, des gâteaux, des mèches de cheveux. Et oui, il y a bien eu un flacon d'urine... Ça, c'était vraiment l'horreur. Une fois, un type lui a même envoyé une photo trafiquée d'eux deux couverte de sperme.

— Bon, accouche. Qu'est-ce que c'est ? s'impatiente EJ.

— Il y a des feuilles à l'intérieur. Certainement les lettres larmoyantes d'un admirateur.

— Lis-les.

Il adore ce genre de trucs un peu glauques. Il a décroché son diplôme l'année dernière, dans la fac que je fréquente, et maintenant il assure des missions d'informatique en free-lance. Aujourd'hui, c'est peut-être un programmeur de génie qui gagne plus d'argent à 23 ans que la plupart des adultes ; n'empêche que quand je l'ai rencontré il y a des années, c'était un vrai geek. Il m'a raconté qu'il avait dû redoubler son avant-dernière année de lycée parce qu'il séchait les cours pour passer tout son temps chez lui, devant son ordinateur. C'est toujours un nerd, mais il s'est trouvé une bande de passionnés comme lui. Parfois, c'est justement ce qui fait toute la différence dans la vie.

Je sors les papiers de l'enveloppe et les déplie.

La lettre est manuscrite et s'étend sur trois pages, dont un côté est irrégulier, comme si on les avait arrachées d'un carnet.

— Allez ! me presse EJ, qui ne tient plus.

— Une seconde ! Sans blague. La patience est une vertu, tu sais.

La première page ne comporte que quelques lignes que je lis lentement à voix haute :

Tu veux connaître un secret ?

Love, Mom

3.

— Non, mais je rêve, je souffle, énervée, avant d'examiner la deuxième page qui me file la chair de poule.

Les noms que j'y lis me sont familiers et, dans le coin gauche, figure une date vieille de 22 ans. Lieu : Old Bow, Nebraska.

Si c'est l'idée que quelqu'un se fait d'une blague tordue, il s'est donné du mal, car je connais cet endroit. C'est là que mes parents sont allés à l'université, il y a plus de vingt ans.

— Snarky, tu es toujours là ? demande EJ.

— Écoute, je te rappelle tout à l'heure.

— Est-ce que ça va ?

— Oui. Je te rappelle.

— Tu as intérêt.

Pendant cinq bonnes minutes, je ne bouge pas d'un pouce. Je lis les trois pages de l'enveloppe, qui me mettent l'estomac en vrac. Je les relis et les retourne dans tous les sens pour m'assurer que je ne suis pas passée à côté de quelque chose.

Je ne connais pas grand-chose du passé de mes parents, mais je sais d'où ils viennent. L'histoire contenue dans ces pages semble personnelle, intime. Maman n'a jamais été très encline à me parler de son vécu. Pourquoi cela changerait-il maintenant ?

« C'est compliqué », avait-elle l'habitude de dire.

Connaissant ses romans, je dirais surtout que c'est tordu. Les critiques littéraires qualifiaient son imagination de « brillante ». Personnellement, je

dirais plutôt « complètement dingue », et prenant sa source dans son vécu. Quel genre de parent raconte son passé douteux à son enfant ?

Mon premier réflexe consiste à fourrer ces pages dans l'énorme coffre débordant de missives de la même nature que ma mère a reçues au cours de ses vingt ans de carrière. Ce coffre, il se trouve à la maison, dans son bureau. C'est un vieux machin de style gothique, grand comme un cercueil, voué à contenir le courrier de ses fans.

Mais la curiosité me tenaille. Et si ces lettres étaient vraiment de Maman ?

Il y a bien une chose que je pourrais faire pour vérifier leur authenticité.

Je mets le contact et roule jusqu'à chez mes parents.

Notre maison est à une heure de route de la ville. J'avais bien insisté pour ne pas rester vivre à la maison pendant ma licence, déjà que Maman m'avait interdit de quitter l'État pour mes études. Au moins, j'ai acquis une certaine liberté en partant m'installer en ville.

Je rends souvent visite à mes parents, un week-end sur deux en moyenne. Après le décès de Maman, je suis restée à la maison. Évidemment, l'idée est venue de Grand-mère, pour que « notre deuil nous rapproche ». C'est elle qui présente ça comme ça. La vérité, c'est que je suis pratiquement certaine que personne n'est en deuil.

Une heure plus tard, je m'engage sur la route privée menant au domaine de mes parents. La maison de six cent cinquante mètres carrés se dresse sur cinq hectares de terrain, avec une annexe pour les invités, une piscine et un vrai petit étang non loin d'un lac encerclé par la forêt.

Là, un genre de vigile engagé par l'équipe de communication me fait un signe de tête. J'aurais tout de même dû me douter qu'un seul ne suffirait pas, car une soixantaine de mètres plus loin, les voilà qui émergent des bois : une bande de types armés d'appareils photo qui me mitraillent avec leurs flashes dès que j'approche du portail.

— Mackenzie, pensez-vous vraiment que la mort de votre mère soit accidentelle ?

— Mackenzie, comptez-vous terminer son dernier roman ?

— Mademoiselle Casper !

— Vous êtes sur une propriété privée ! je hurle sans baisser ma vitre.

Mais ça, ils le savent déjà. Et ils s'en moquent. Au moins, quand les grilles de métal s'ouvrent lentement et que je les franchis, ils n'ont pas le

cran de me suivre.

Une minute plus tard, je pénètre dans la maison.

Une odeur excessivement suave me prend au nez, celle des centaines de bouquets de fleurs envoyés par des amis, des collègues et des fans. La maison grouille de serveurs qui s'affairent à dresser le buffet pour la réception de ce soir.

L'enveloppe à la main, je fonce directement vers le bureau de ma mère. La porte est verrouillée. Maman était la seule à en détenir la clé, du moins c'était ce qu'elle croyait. Nous ne pouvions entrer que lorsqu'elle était là. Mais je sais où Papa cache le double. Je l'ai surpris en train de se faufiler à l'intérieur il y a des mois. Maman ne l'a jamais découvert, et le simple fait que ce genre d'événements se produisent démontre à quel point la relation de mes parents était malsaine.

Dans l'immédiat, il faut vraiment que j'entre dans ce bureau.

J'avance jusqu'au petit masque natif américain près des toilettes pour invités et enfonce ma main dans son épaisse chevelure artificielle. Dans la douce base caoutchouteuse du crâne se trouve la clé.

— Bingo, je murmure.

C'est toujours ici que Papa la cache, et c'est un vrai soulagement.

Je retransverse le couloir au pas de course et j'ouvre le bureau de Maman, avant de refermer à double tour derrière moi.

Je ne m'étais encore jamais retrouvée ici toute seule. La seule chose qui attisait ma curiosité était qu'elle maintenait toujours cette pièce fermée à clé. Elle l'appelait son « havre d'écriture ». Plus maintenant.

J'attends que le chagrin s'abatte sur moi, qu'il me tombe dessus sans prévenir, ici, dans ce lieu si symbolique, mais rien ne se passe. Pas la moindre larme. Pas même une vague de tristesse, non, seulement de l'amertume.

Maman et moi n'avons jamais été proches. On m'a informée qu'elle m'avait laissé un petit trust qui suffirait à couvrir tous mes frais de scolarité, mais c'est à peu près tout. Rien de superflu. Pas d'héritage. Tout a été légué à mon père. J'aimerais me montrer hypocrite et dire que ce n'est pas pour leur argent qu'on aime ses parents, mais Maman empochait des millions et elle ne m'a pas laissé un centime en dehors du fonds pour l'université. Ce serait mentir que de dire que tout ça ne me met pas en colère ou que je ne l'ai pas mauvaise. Donc, non, je n'étais pas fan de ma mère. Si c'est sa

façon à elle de me donner une leçon, eh bien, elle peut se la mettre où je pense. Je m'en sortirai très bien toute seule.

Pour le moment, j'aimerais surtout comprendre ce qui a motivé cette lettre anonyme. Peut-être que la démonstration n'est pas encore terminée. Si cette petite farce se révélait ne pas être une blague mais une lettre d'adieu de la part de ma mère, j'aurais tout le temps de faire de plus amples recherches plus tard.

Tout ce dont j'ai besoin pour l'authentifier se trouve dans le petit cadre qui trône sur l'imposant bureau en acajou. Ce cadre permettait à Maman de – roulement de tambour, s'il vous plaît – se rappeler tout ce qu'elle avait accompli. Ouais. Difficile de faire mieux en matière d'autocongratulations. Sous la surface de verre se trouve la première page du manuscrit original de *Mensonges, mensonges et vengeance*, le premier roman de ma mère, un best-seller écoulé à des millions d'exemplaires dans le monde entier et grâce auquel E.V. Renge s'est fait une place dans le monde littéraire.

Aujourd'hui, cette première page se vendrait sans doute à plusieurs milliers de dollars. Elle a été écrite à la main dans un des vieux journaux que Maman tenait dans son adolescence. Parce que oui, cette page est vieille à ce point, elle doit avoir près de 30 ans. Ma mère a commencé l'écriture de son best-seller à l'âge de 16 ans. Un vrai petit génie, n'est-ce pas ?

Mais j'ai besoin de comparer cet objet de collection avec les pages envoyées par l'admirateur anonyme. Alors, je m'assois sur le bureau (Maman me tuerait si elle me voyait) et pose le cadre à plat sur la surface en bois avant de sortir les feuilles de l'enveloppe pour étudier le tout.

De toute évidence, je ne suis ni graphologue ni criminaliste, mais je me penche sur les deux pages afin d'en inspecter le moindre caractère. Les *i*, qui font une petite vague sur le dessus. La manière dont le *B* de Ben, le prénom de mon père, comporte une petite boucle au bas de la lettre. Les virgules, les guillemets, la façon dont un mot est souligné à deux reprises, exactement comme le mot « *Prologue* » de la première page encadrée.

Cinq minutes plus tard, je frôle le torticolis à force de regarder vers le bas, mes yeux me piquent de les avoir trop plissés, et une sensation de malaise éclot peu à peu dans mes tripes. L'écriture de la page encadrée est identique à celle de la lettre.

— Bah, ça alors..., je souffle, pensive.

Cela dit, ça ne prouve pas pour autant que c'est Maman qui m'a envoyé cette lettre.

Mais ce n'est pas tant ça qui éveille ma curiosité.

Non, c'est ce qu'elle a écrit à la fin :

À présent, ce secret sera le tien.

Première lettre

Quand on est jeune, on ne tombe pas amoureux des mecs gentils. On tombe amoureux des mauvais.

Un premier amour peut être nocif. Parfois, il arrive pourtant qu'on s'y accroche. C'est précisément ce qu'était Ben Casper.

Comment est-ce que j'ai pu tomber amoureux de lui ? Ah, c'est la grande question. Notre présent n'est bien souvent qu'un amalgame de nos actes passés. Je ne décrirais pas mon passé comme une erreur, plutôt comme un déplorable enchaînement d'événements. Mais j'y reviendrai en temps voulu.

L'important, c'est que tous les gens de mon passé étaient des profiteurs. Ben, lui, était doué pour donner à ceux qui l'entouraient l'impression d'être spécial. Il a été le premier à me témoigner le genre d'attention qui fait succomber les filles.

Alors j'ai succombé.

J'étais en dernière année d'écriture créative. J'habitais une petite ville universitaire, Old Bow, dans le Nebraska. La ville, qui s'étendait sur trois kilomètres le long de la rue principale, était bordée de forêts verdoyantes. C'était une bourgade reculée. Cela me convenait parfaitement. Mon passé ne me rattraperait pas dans un endroit pareil, ou du moins le pensais-je.

La première fois que j'ai vu Ben, c'était au café du campus. J'étais devant le distributeur quand son regard a capté le mien.

— Cool, ton rouge à lèvres, a-t-il dit. Rouge, comme une fraise.

Pas comme du sang, contrairement à ce que tout le monde me faisait remarquer, mais comme une fraise. Est-ce qu'on peut faire plus romantique que ça ?

Il m'a lancé ce sourire presque enfantin, celui qui rappelait un courant d'air frais dans une pièce étouffante. C'était la promesse d'éclats de rire, de balades main dans la main et, potentiellement, d'un cœur brisé. Mais qui songe à cela, ou au fait que ce type joue dans une catégorie à mille lieues de la tienne, ou que ses amis attablés à l'autre bout de la salle ricanent en te jetant des regards condescendants ? Tu t'en fiches, parce que, quand ce garçon rejoint cette fameuse table, il regarde par-dessus son épaule et, toujours en souriant, te lance un clin d'œil, et alors plus moyen de calmer ton cœur qui s'emballe, les papillons dans ton ventre et ton cerveau qui turbine à cent à l'heure pour te bombarder d'images de ce qu'il se serait passé si seulement il avait pris la peine d'apprendre à te connaître.

Mais c'est justement ce qu'il a fait.

Une semaine plus tard, j'ai revu Ben au Seminar Hall. Cette fois-ci, il était seul, sans aucun ami en vue pour accaparer son attention.

— Hé, salut, Miss Fraise ! m'a-t-il interpellée.

Mes jambes se sont changées en coton et ces fichus papillons dans mon ventre sont repartis de plus belle tandis qu'il approchait.

— Tu as décroché le premier prix du concours de nouvelles, hein ?

Impossible de ne pas rougir.

— Oui.

— Chapeau !

— Merci.

— Tu vas devenir la nouvelle Sylvia Plath.

Mon cœur a bondi de joie : c'était un amateur de littérature. Qu'importe que nous soyons en pleine semaine d'hommage à Sylvia Plath et que ce soit écrit en gros sur le tableau des récompenses à deux pas de nous.

— Tu déchires, Miss Elizabeth Dunn.

Mon nom ! Mon nom ne m'avait jamais paru aussi cool dans la bouche de quelqu'un d'autre ! Mon cœur brûlait de bondir hors de ma poitrine pour se jeter à ses pieds : il connaissait mon nom ! Qu'importe que, ça aussi, ce soit écrit sur le tableau à côté de nous, juste sous ma photo.

— C'est Lizzy, ai-je murmuré.

— Lizzy ?

— Lizzy.

— Lizzy, a-t-il répété en souriant. Moi, c'est Ben.

Je sais.

— Salut, Ben.

— Salut, Lizzy. Alors, tu en as d'autres, des histoires qui en jettent ?

— Tu aimes lire ?

— Évidemment ! J'aime les bonnes histoires.

La lecture, Ben s'en tapait pas mal, et c'est tout juste s'il a validé son cours de littérature en première année. Mais je ne l'apprendrais que plus tard. Ça, ainsi qu'une ribambelle d'autres choses. Comme le fait qu'il avait tout juste la moyenne dans la majorité de ses matières. Que ses parents de la haute avaient payé pour qu'il obtienne son diplôme. Que, déjà à cette époque, il avait un problème avec la bouteille. Qu'aucun programme de stage n'avait retenu sa candidature. Que ses amis, la bande des populaires, se moquaient de moi. Que, des mois durant, j'avais été son petit secret, jusqu'à ce que nos vies commencent à vriller et que tout parte à vau-l'eau.

Non, ça, ça viendrait plus tard.

Mais ce jour-là, face à lui, mon pauvre cœur affamé le suppliait de m'adresser la parole, ne serait-ce qu'une minute de plus.

Il y avait chez Ben ce quelque chose qui donnait envie aux gens de l'admirer. Son rire était le son le plus merveilleux du monde. Les fossettes qui ornaient son sourire faisaient flageoler mes genoux. Et quand il m'a demandé mon numéro de pager comme si de rien n'était, « J'adorerais en apprendre plus sur tes histoires », j'ai bafouillé et rougi d'embarras. Je n'avais pas de pager, seulement le téléphone fixe de mon appartement.

Je mettrais tout ça par écrit plus tard, notre première fois, la deuxième, puis la troisième, les jours heureux et les nuits sans sommeil, les sourires enjoués et les larmes amères, les rendez-vous pleins de gaieté et les trahisons sournoises.

Mais plus tard, ce fameux jour, il est passé me prendre à la maison, m'a invitée à dîner dans son restaurant préféré, puis au cinéma. Et puis, avec une bouteille de vin et des mignonnettes d'autres alcools, on est montés chez moi, un studio miteux au-dessus de la supérette du coin. L'espace trop étiqué n'a pas semblé le gêner le moins du monde. Je voulais qu'il le voie, car je savais que ce serait sans doute une histoire d'un soir et je l'avais accepté. Cette nuit serait celle sur laquelle j'écrirais pendant des mois, en tout cas c'est ce que je pensais.

On a bu, on a ri, puis il m'a attirée contre lui.

— Et tes lèvres, elles ont aussi un goût de fraise ? a-t-il murmuré contre ma bouche rouge avant de m'embrasser et de poursuivre dans un souffle : On ne fera rien que tu n'as pas envie de faire.

Une heure après, nous étions nus et il me faisait *tout* ce que j'avais envie qu'il me fasse.

Tard dans la nuit, alors qu'il était étendu sur mon lit, je me suis assise près de lui pour lui lire des extraits du roman que j'écrivais depuis des années. Il m'observait de ses grands yeux bleus pleins de lumière et d'admiration qui me donnaient le sentiment d'être la reine du monde.

J'ai grandi dans un foyer, comme une solitaire, puis on m'a lâchée dans ce vaste monde sans rien sinon les vêtements sur mon dos et un logement social. Mais j'étais futée. J'ai cumulé trois boulots. J'ai décroché une subvention et une bourse pour la totalité de mes études. J'étais bien décidée à m'extraire de ma petite vie pourrie.

J'avais tellement envie d'impressionner Ben que, ce soir-là, je lui ai confié la seule chose qui me faisait rêver :

— Mon roman a retenu l'attention d'un agent littéraire.

Son visage s'est tout de suite éclairé.

— Sérieux ? Génial ! Donc il va être publié ?

Timide, j'ai haussé les épaules.

— J'espère. L'agent est en discussion avec plusieurs maisons d'édition. D'après elle, mon roman est excellent.

Il m'a tirée contre lui et m'a embrassée, embrassée, embrassée partout, au point de me faire glousser et de m'abandonner entre ses bras avec la sensation qu'enfin, *enfin*, après les terribles épisodes du foyer, la vie me souriait.

— Lizzy Dunn, tu es... (Il s'est écarté et m'a contemplée comme si j'étais le trésor le plus fabuleux qu'il ait jamais vu.) Extraordinaire.

Son regard ne m'a plus quittée pendant une éternité, un regard étrange que je n'arrivais pas encore tout à fait à cerner, même si avec le temps j'ai fini par comprendre.

À ma grande surprise, Ben est revenu la semaine suivante, et toutes celles qui ont suivi. La plupart du temps, tard dans la nuit. Légèrement éméché, toujours d'humeur joviale, avec son sourire à tomber et sa voix douce, « Salut, Lizzy, baby ». Alors nous couchions ensemble, après quoi il me demandait de lui faire la lecture et m'abreuvait de compliments.

Avec les femmes, il n'existe pas de meilleure stratégie que les compliments.

Il aimait mes longs cheveux noirs et ma frange lisse. Ça, et mon rouge à lèvres couleur fraise. « Très Kat Von D. » Il aimait mes histoires, ainsi que les sombres rebondissements que j'imaginai dans l'espoir de l'impressionner.

Ben et moi venions de mondes diamétralement opposés. À l'exception de John, le gars qui travaillait au café du coin, je n'avais pas d'amis. Ben, en revanche, était un joyeux luron, un vrai fêtard. J'avais bien compris que jamais je n'aurais ma place au sein de sa bande. J'étais sortie avec eux à quelques reprises, jusqu'à ce qu'une des filles se saoule et me glisse : « La seule raison pour laquelle Ben te garde, c'est ton talent. Sans ça, il ne s'attarderait pas une minute sur une meuf dans ton genre. »

Sauf que ça, vois-tu, je le savais. Certains jouissent de leur beauté. D'autres de leurs talents. Les amis de Ben, je m'en moquais pas mal. C'était Ben que je voulais, quelqu'un qui serait à moi et à moi seule. Je n'avais pas non plus envie de sortir et d'attirer l'attention. Je savais ce que cela pouvait engendrer. C'était déjà arrivé une fois. Vivre dans l'ombre me convenait tout à fait.

Je n'ai jamais parlé à personne des trois garçons du foyer pour jeunes de Brimmville ni de ce qu'ils m'ont fait. Personne n'avait besoin d'être au courant pour mon passé. Et certainement pas Ben.

Mais toi, tu devrais savoir.

Comme toujours, je vais trop vite en besogne, ma beauté.

Vois-tu, le truc avec Ben, c'est qu'il est né avec de l'argent mais n'a jamais eu le moindre mérite. Son unique talent était son sourire : éblouissant, charmeur, attendrissant, ou même contrit au besoin. Où qu'il étincelle, il retenait l'attention des gens. C'était son don à lui. C'était aussi le seul et unique don qu'il ait jamais reçu. Alors il s'entourait de gens populaires et, à l'occasion, de personnes talentueuses, pour compenser son propre manque de personnalité.

Tout ça, je ne m'en suis aperçue que plus tard. Et à ce moment-là, j'étais déjà amoureuse et je découvrais ce qu'il trafiquait dans mon dos. C'est là que mon cœur s'est brisé pour la première fois, mais je comptais bien arranger les choses entre nous.

Tout allait très bien jusqu'à ce qu'elle débarque dans nos vies pour enfoncer ses sales griffes dans le cœur de Ben et dans mon esprit, et qu'elle

braque la lumière sur mon passé.

Elle m'a poussée à faire des choses que je n'avais encore jamais faites. Elle a fait ressortir ce qu'il y avait de pire en moi. Elle a déterré mes vieux péchés.

Mais bon, c'est aussi grâce à elle que j'ai écrit mes meilleures histoires.

Enfin, voilà où nous en sommes.

À présent, ce secret sera le tien.

On te racontera sans doute des mensonges. On propagera certainement de terribles rumeurs à mon sujet. Mais ce journal, c'est la vérité.

4.

— Tu crois que c’est du sérieux ? s’enquiert EJ en me rendant les pages.

Il sort un joint de sa poche et l’allume. Nous sommes installés sous le belvédère qui surplombe l’étang niché dans les bois, à quelques minutes de marche de la maison de mes parents. Une heure montre en main, voilà combien de temps nous sommes restés à la fête. C’était déjà une heure de trop, et personne ne s’est inquiété de notre départ en douce.

— Je te l’ai dit, l’écriture correspond.

EJ prend une taffe avant de me passer le joint.

— Sans compter que ça leur ressemble vraiment. À mes parents.

Il fait nuit désormais. La faible lueur des lampes solaires placées aux coins du belvédère souligne les hautes pommettes de EJ et ses lèvres pincées tandis qu’il expire un nuage de fumée. Il se recule sur le banc, les mains derrière la tête. Il est beau, de profil. Je ne saurais expliquer comment, mais il n’a plus grand-chose à voir avec le geek un poil asocial que j’ai rencontré il y a quelques années. Il porte des Converse, un jean et un sweat à capuche noir identiques à ceux qui lui allaient autrefois comme un sac à patates, mais qui lui donnent aujourd’hui un petit air sexy. Bon, après il vaudrait peut-être mieux que j’évite d’employer ce terme pour parler de mon meilleur ami.

— OK, tu as reçu un courrier bizarre, commente-t-il, songeur. Laisse tomber. Ce n’est sans doute rien.

— Et si c’était une sorte d’indice ?

Il pivote pour me regarder.

— Un indice de quoi ? L'histoire de tes parents a commencé par un coup d'un soir, Snarky. Ce n'est pas non plus le scoop du siècle.

— Bon sang, je gémis, atterrée. C'est tout ce que tu as retenu ? Je parlais de la femme.

— Quelle femme ? Il n'y a même pas de nom. Qu'est-ce que tu veux tirer de ça ? Tu n'as qu'à demander à ton père.

Pas faux, je pourrais effectivement soutirer quelques anecdotes à mon père maintenant que Maman n'est plus là. J'ai toujours eu l'impression qu'elle le surveillait de près, contrôlant la moindre de ses paroles, même lorsqu'il avait trop bu.

— OK, mais je lui demande quoi ?

— C'est précisément là que je veux en venir. Cette lettre est super vague. Ce n'est qu'un préambule à...

— À quoi ?

— Je n'en sais rien.

Je me pose tellement de questions. Quand m'a-t-elle écrit ces mots ? Il y a des mois ? Juste avant de mourir ?

— Pourquoi est-ce que je n'ai que ça ? Ça, là ! je peste en secouant rageusement les pages. Et le reste, il est où ?

— Peut-être qu'il n'y a rien d'autre.

— Elle parlait d'une bande de garçons qui lui ont fait quelque chose.

— Peut-être qu'elle a commencé à écrire cette histoire et que... enfin, tu sais...

Il ne le dit pas, mais je sais bien qu'il fait référence à l'accident. Les gens sont si frileux avec les mots. Elle est morte, un point c'est tout.

Pourtant, mon cœur se serre, et je m'efforce de me concentrer sur cette drôle de lettre pour chasser cette pensée sinistre.

Je sens le regard de EJ peser sur moi. Je tourne la tête pour affronter son air songeur.

— Quoi ?

Son expression se radoucit.

— Kenz, je crois que tu te sers de cette simple lettre de fan pour créer un mystère que tu peux substituer à ta peine. Peut-être que quelqu'un se paie ta tête, tout simplement.

Soudain démoralisée, je m'abstiens de répondre. Au lieu de cela, j'enfile ma capuche et je m'allonge sur le banc avant de tirer une taffe.

J'aime bien ces moments avec EJ. J'aime quand il m'appelle Kenzie ou Kenz. Dans ces cas-là, je sais qu'il est sérieux ou inquiet. « Snarky » est le premier surnom qu'il m'a donné aux premiers jours de notre amitié. Depuis, plus moyen de m'en défaire. Je ne lui en veux pas. Ce n'est pas comme si j'étais toujours facile à vivre. D'après Papa, je tiens ça de Maman.

— Qu'est-ce que ça fait ? me demande EJ après un silence.

— Qu'est-ce *quoi* fait ?

— Cette nouvelle réalité, sans elle dedans.

Je hausse les épaules. Il sait que Maman et moi n'avons jamais été proches. Notre famille n'était pas du genre heureuse, et c'était sa faute à elle.

Ma mère était 1) « Une connasse », dicit la famille de Papa ; 2) « Compliquée », selon mon père ; 3) « Un génie absolu », à en croire la presse littéraire ; 4) « Une reine », d'après ses fans. Chaque jour, elle consacrait plusieurs heures à répondre à ses fans sur les réseaux sociaux. Elle donnait des exemplaires dédicacés à des œuvres de charité aux quatre coins du monde. Elle a toujours fait preuve de plus de gentillesse avec ses admirateurs qu'avec moi. Sans parler du soutien moral qu'elle leur prodiguait sans jamais m'en accorder.

Je ne suis pas encore une grande écrivaine, mais j'y travaille. Quand j'ai décidé de soumettre un de mes écrits lors d'un concours organisé par mon université, Maman a été la première à me lire.

Elle s'est contentée de hausser les épaules : « Tu as encore beaucoup de chemin à faire, ma grande. » Toujours ce « ma grande » à la bouche. Je haïssais ce surnom. Je n'ai reçu aucune aide de sa part, pas le moindre conseil. Elle m'a juste rendu mon histoire comme si me donner un coup de main pour la peaufiner n'était pas digne d'elle.

J'ai décroché la première place, merci beaucoup, et j'ai fêté ma victoire en me bourrant la gueule avec EJ. À en croire la professeure Salma, qui anime le cours d'écriture créative, j'ai de l'avenir.

Maman, elle, n'a daigné me gratifier que d'un sourire empreint de condescendance et d'un « Félicitations » glacial, avant d'écrire sur ses réseaux qu'elle était fière de moi et qu'elle espérait bien que, un jour, je suivrais son exemple. Le mot clé étant « suivre ». Comme si j'étais destinée à n'être jamais que numéro deux.

Ça m'est égal.

Maman, donc ? Oui, Maman est une connasse compliquée, dotée d'un talent qui touche au génie et d'une personnalité avenante en public. *Était*. J'aurais dû lui écrire une superbe oraison funèbre pour impressionner le monde de la littérature, mais je suis restée sans voix les jours qui ont suivi la découverte de son corps. D'ailleurs, c'est toujours le cas. Je ne sais pas comment intégrer le fait qu'elle me manque, ni comment affronter ce trou béant qui a fait irruption dans ma vie. Malgré tout, je n'ai pas de chagrin, du moins je ne crois pas. À part EJ, je n'ai personne à qui expliquer que sa présence me manque sans que son absence ne m'attriste pour autant. Ça craint. Personne ne devrait dire une chose pareille au sujet de sa mère.

— Mon père s'est frotté avec un type pendant la cérémonie, j'annonce en rendant le joint à EJ.

— Ils en sont venus aux mains ?

— Non. C'est plutôt une conversation qui a mal tourné. Papa l'a traité de raclure. L'autre l'a appelé « Benny-boy ».

— C'est ton père qu'il a appelé comme ça ? ricane-t-il.

— C'est dingue, non ? Il y avait vraiment un truc qui clochait dans leur échange.

— Il y a un truc qui cloche chez ta famille au grand complet, Snarky. Sans vouloir te vexer.

Il n'a pas tort.

Le pire dans tout ça, c'est cet horrible pressentiment viscéral que bien pire m'attend encore. Et que tout sera lié à cette fameuse lettre que j'ai reçue.

5.

Un éclat de rire suivi d'un juron retentissent derrière le belvédère. Je me redresse sur-le-champ.

— Salut ! Hé, salut !

Un couple bien éméché s'approche de nous. Le type lève les mains comme pour se rendre. Près de lui se tient une brune canon vêtue d'une robe ultracourte, une veste d'homme posée sur ses épaules. L'homme hume l'air.

— On dirait que vous avez tout ce qu'il faut par ici.

La brune glousse et vacille sur ses hauts talons qui s'enfoncent dans le sol meuble.

Le joint est terminé et, d'un regard, je fais signe à EJ de se lever.

— On vous laisse la place, dis-je en descendant les marches du belvédère, EJ sur mes talons.

— Ce serait cool de partager ! lance le gars derrière nous avant d'éclater de rire avec sa meuf. Allez, les amis. Vous avez tout ce qu'il faut.

— Je serais prêt à parier que ces deux-là ont déjà sniffé tout ce qu'il fallait et plus encore, souffle EJ, amusé.

— Tous ces gens sont pleins aux as, je marmonne avec amertume tandis que nous nous dirigeons vers la maison. N'empêche qu'ils essaient toujours de gratter des trucs à l'œil dès que l'occasion se présente.

— Ouais. Écoute, la maison de tes parents est géniale, mais pas avec tout ce cirque, déclare EJ, la mine navrée. Je vais filer.

— Ouais.

— Ouais, m’imite-t-il. Dis, Snarky.

Sans même lever les yeux, je sens ses doigts qui s’avancent vers mon visage pour me pincer le nez. Ça m’agace quand il fait ça. Je réagis pile à temps en lui donnant une claque sur la main avant qu’il ne m’atteigne, ce qui me fait trébucher.

Il me sourit.

— Ça va aller ?

— Je n’ai pas besoin d’un baby-sitter, EJ, si c’est ça ta question.

— D’accord. Rentre en ville, tu veux ? On pourra se poser, commander à manger, jouer aux jeux vidéo, discuter.

— J’y compte bien.

Alors qu’il part, je me sens déjà triste. EJ est mon meilleur ami. Il n’y a personne d’autre à qui je tiens. À l’entendre, je suis comme ma mère : une recluse, une solitaire, une fille parfois bizarre.

Il a dit cela pour me provoquer, bien entendu.

EJ n’a que deux ans de plus que moi. Nous nous sommes rencontrés à une soirée pourrie alors que j’entamais ma première année d’université. À cette époque, j’essayais encore de trouver ma place. Lui était un geek. Moi, une rebelle. Ça a tout de suite matché. Il m’a aidé à mettre en place ma plateforme d’écriture en ligne et, en un rien de temps, nous étions les meilleurs amis du monde.

Il avait déjà un appartement à lui, nettement plus grand que le mien, où nous passions pas mal de temps tous les deux jusqu’à ce que je me dégote un studio.

Les parents de EJ sont des scientifiques partis s’installer sur la côte Ouest il y a des années. Leur fils leur rend régulièrement visite, mais depuis notre rencontre, il a assisté à bon nombre de nos repas de famille. Après, parler de « repas de famille » reste très exagéré sachant qu’il s’agit plutôt d’événements en grande pompe avec des dizaines d’invités. En général, la liste inclut le dernier protégé en date de Maman, quelques professionnels du secteur et, bien évidemment, son agente, Laima Roth, que je ne peux pas encadrer.

Bref, même si EJ et moi apprécions tous deux d’avoir notre propre espace, il a intégré une communauté virtuelle de programmeurs qui accomplissent toutes sortes de jobs dans la cybersécurité et le codage. Si de mon côté je continue à jouer les nerds en écrivant en ligne pour des

clopinettes, EJ, lui, assiste à des tas de conférences et de congrès dans tout le pays et gagne très bien sa vie.

Difficile de croire qu'il ne m'ait pas larguée comme amie. Mais bon, ce n'est pas son genre. Les tendances vont et viennent, mais les amis, eux, restent. EJ est quelqu'un de bien.

Tandis que sa Dodge Charger s'éloigne de la maison et que les phares disparaissent dans la nuit, je me sens déprimée. J'aime être seule avec moi-même. À moins d'être avec EJ. Mais, dernièrement, nous passons de moins en moins de temps ensemble. Il lui arrive d'avoir des copines, alors que ma vie amoureuse à moi laisse carrément à désirer.

Je rentre dans la maison redevenue calme. Enfin, *plus calme*, pour être exacte. La plupart des invités ont migré vers la terrasse qui donne sur la piscine. Les voix de quelques amis de mon père s'élèvent de la salle de billard.

Dans le salon, Laima, déjà bien imbibée, discute avec une étoile montante de la littérature qui, paraît-il, était le protégé de Maman, comme tant d'autres avant lui. D'ailleurs, peut-être bien qu'il est doué, mais ce n'est pas pour ça que la main de Laima s'aventure sur sa cuisse, ni qu'elle est à deux doigts de renverser son verre de vin sur le pantalon de ce malheureux tant elle est occupée à lui fourrer ses bonnets F – ou G, je ne suis pas experte en la matière – sous le nez. Si on se fie à la tête du garçon, la situation ne l'enchanté pas. D'autant qu'il est à peine plus vieux que moi et que Laima a l'âge d'être sa grand-mère.

En entrant dans la cuisine, mon regard s'attarde sur les bouteilles d'alcool savamment empilées que les traiteurs ont laissées derrière eux. Si EJ était resté plus longtemps, nous aurions pu boire des shots. Mais je bois peu, et surtout pas toute seule, cela reviendrait à suivre l'exemple de mon père. Si j'en crois ce que j'ai lu dans la lettre, le faible de Papa pour la bouteille a commencé quand il avait à peu près mon âge. *Merci, mais sans façon.*

Je repère un petit plateau de pâtisseries italiennes et en conclus que c'est là un choix plus avisé. Grand-mère me serine sans cesse que je suis trop maigrichonne. Je lui ai répété mille fois que c'est ma garde-robe, intégralement noire ou presque, qui me mincit. Je mesure un mètre soixante-deux pour quarante-cinq kilos. Ça s'appelle être petite. Mais elle s'est convaincue que j'étais boulimique.

« Exactement comme ta mère », ne se lasse-t-elle pas d'ajouter.

Croisons les doigts, mais les références à ma mère devraient se raréfier afin d'épargner un peu ma sensibilité.

Un plateau de gâteaux à la main, je me dirige vers l'escalier, quand un bruissement provenant du couloir retient mon attention. En allant vérifier ce dont il s'agit, je constate que c'est plus que cela. Des voix me parviennent du bureau de Maman.

Alors ça, pour une surprise ! À peine Maman disparue, voilà que son bureau tombe dans le domaine public.

Je colle mon oreille à la porte et reconnais la voix de mon père.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse, Maman ? C'est elle qui gérât tout ça. Ce type, c'était son problème à elle.

— C'était le problème de tout le monde, Ben. Elle a trouvé comment en profiter, voilà tout. Juste sous ton nez, en plus.

— Oh, lâche-moi avec ça !

— Je suis certaine qu'elle se justifiait en appelant ça un anti-stress.

Le rire de Grand-mère vient ponctuer sa remarque. Elle sait jouer avec les nerfs des autres. Tout particulièrement avec ceux de mon père.

Cette conversation est étrange, tout comme celle entre Papa et l'inconnu au funérarium.

— Nous devons régler ça.

— Régler quoi ? Je croyais que tout était réglé depuis longtemps.

— C'est l'impression que ça te donne ? Elizabeth ne serait pas du même avis, je me trompe ?

— Elle est morte.

— C'est bien là que je veux en venir, Ben. Es-tu bête à ce point ?

— Enfin, mais de quoi tu parles ? réplique Papa en haussant le ton.

— Chut. Inutile d'ameuter les invités, chuchote Grand-mère. Sais-tu qui est revenu me parler, aujourd'hui ? Juste après la cérémonie ? Cet inspecteur.

— À quel sujet ?

— Selon lui, la police a des raisons de croire que ce n'était pas un accident.

J'en reste bouche bée. C'est la première fois que j'entends ce genre de propos dans la bouche de ma famille.

— Ça ne m'étonne pas, dit Papa, dont les mots sont suivis d'un son que je peine à identifier.

— Reprends-toi un peu, Ben, siffle Grand-mère.

Un frisson me parcourt l'échine : j'ai compris ce qu'était ce bruit. C'est le ricanement de Papa lorsqu'il est ivre, un petit bruit mauvais qui prend de l'ampleur et devient carrément macabre en l'espace de quelques secondes. Puis il s'arrête brusquement quand mon père énonce d'un ton sec :

— Après toutes ces années, elle a enfin eu ce qu'elle méritait.

6.

Le mot « VIRAL » est écrit et souligné sur le tableau blanc de la salle de cours. La voix de M. Robertson résonne tel un bruit de fond tandis que, assise au dernier rang, je scrolle sur mes réseaux sociaux.

Cela fait des jours que les fans de E.V. Renge organisent des rassemblements en tout genre de par le monde. Cela va des tirages de tarots aux soirées déguisées diffusées en direct, le tout accompagné du hashtag #ForeverRVNG, parce que, vous savez, son nom de plume est une anagramme du mot anglais *revenge*.

Je n'arrête pas de penser à la lettre que j'ai reçue.

Hier soir, j'ai ouvert *Mensonges, mensonges et vengeance*, le premier best-seller de ma mère, pour en relire certains passages. L'intrigue délirante de ce livre revêt désormais un sens nouveau, même si j'exagère sans doute un peu. J'ai toujours un mal fou à supporter les détails sordides de ce que l'héroïne subit dans le livre, ainsi que ce qu'elle inflige ensuite aux responsables.

La voix puissante du professeur m'arrache à mes pensées :

— Je publierai votre prochain devoir sur l'interface digitale. Je vous dis à la semaine prochaine.

La grosse cinquantaine d'étudiants rassemblés dans l'amphi s'empresse de ranger manuels et ordinateurs. C'est seulement à cet instant que je me rends compte que j'ai rêvassé pendant pratiquement tout le cours.

— Tu as suivi ce qu'il se passe sur les réseaux ? m'interroge Sarah. Avec ta mère, tout ça.

Cette fille me fait de la lèche depuis qu'on a dû rédiger un devoir sur l'œuvre de E.V. Renge.

— Je m'en fiche, je lâche.

J'attrape mon sac avant de descendre les marches de l'auditorium et, alors que je passe devant le bureau du prof, celui-ci m'interpelle :

— Mademoiselle Casper ? Puis-je vous dire un mot ?

Pff.

Je ne pense pas que les enseignants aient conscience de la gêne qu'on ressent lorsqu'ils nous prennent à part devant tout le monde pour nous « dire un mot ».

Je rejoins son bureau et fais face à son regard compatissant. Je sais déjà ce qu'il veut.

M. Robertson anime mon cours de sciences humaines. Il a le regard doux, porte des pulls en cachemire et des lunettes sans monture. Il s'exprime avec une voix posée, mais plaisante, et c'est certainement le prof préféré de tout le monde.

Il estime que, puisque nous étudions les sciences humaines, nous faisons nous-mêmes partie d'une expérience sociale. D'où sa politique de, je cite, « nous donner le choix » autant que faire se peut.

Voilà comment il a découvert que j'étais la fille de la célèbre E.V. Renge. Enfin, lui et tous ceux qui l'ignoraient encore à ce moment-là. Ce cours a vraiment déclenché un bordel sans nom.

C'est arrivé alors qu'il nous parlait du pouvoir des petites choses qui changent pourtant l'histoire.

— Vous avez tous lu *Le Point de bascule* de Malcolm Gladwell, a-t-il lancé ce jour-là, les bras croisés, adossé contre son pupitre pour scruter son auditoire. Ou du moins, c'était votre travail pour aujourd'hui, et vous serez évalués dessus. Pas sur le livre lui-même. J'ai bien conscience que vous n'auriez aucun mal à en trouver un résumé détaillé sur Internet.

Il a adressé à la salle un sourire entendu.

— Notre prochain sujet portera sur l'intelligence artificielle, vous aurez donc tout le loisir de me dire comment celle-ci s'est fait une place dans votre vie quotidienne. Bien. Revenons-en au thème du jour. J'aimerais connaître votre interprétation du concept des tendances. Qu'est-ce qui fait qu'une chose devient virale. Le pouvoir du hasard. Ce qui donne l'impulsion.

Ce qui plaît à tout le monde chez M. Robertson, c'est sa méthode d'enseignement, basée sur l'échange. Lui parle d'« implication ».

— Aujourd'hui, *vous*, oui, *vous* allez me dire quel sera notre prochain objet d'étude, a-t-il décrété lors de ce fameux cours, un sourire énigmatique aux lèvres. Je vais vous faire passer des petits morceaux de papier. Prenez une minute pour réfléchir à un seul et unique phénomène, une chose qui fait le buzz en ce moment ou récemment, et qui a eu un impact significatif sur la société. Montrez-vous créatifs. Qu'il s'agisse de Taylor Swift, des chaussures HeyDude, de Character.ai ou des « points d'aura ». (Dans la salle, quelqu'un a éclaté de rire.) Ne soyez pas vagues. Je veux des détails. Citez une chose. Une seule.

En cinq minutes, tous les papiers ont été récoltés dans un carton dans lequel le professeur a plongé sa main pour bien les mélanger. Puis il a tiré un bout de papier avant de mettre la boîte de côté.

— Espérons que ce sera intéressant, a-t-il dit. Parce que quoi que ce soit... (Il a levé son papier au-dessus de sa tête.) Vous devrez écrire un essai de deux mille mots dessus.

— Aïe.

— Non, l'angoisse !

Une multitude de réactions différentes se sont succédé dans l'amphi tandis que le prof déplaçait son papier, l'air ravi.

— J'espère que personne n'a écrit de grosse imbécillité, a murmuré Sarah à mes côtés.

— Ah. Intéressant, a repris le prof en sondant l'assemblée du regard après avoir lu son papier. Il semblerait que vous allez rédiger un essai sur... (Il a marqué une pause pour ménager son effet.) Le phénomène littéraire... (Nouvelle pause.) *Mensonges, mensonges et vengeance*, de E.V. Renge.

Il a souri à l'auditorium, où tout le monde échangeait des regards surpris. Puis des applaudissements et des exclamations de joie ont commencé à retentir dans tous les coins, pendant que je tentais de disparaître dans mon siège.

Vivre dans l'ombre d'un parent bourré de talent, ça craint. En arrivant à la fac, j'avais pris l'habitude de mentir chaque fois que, en voyant mon nom de famille, on me demandait si j'avais un lien de parenté avec Elizabeth Casper. Jusqu'au jour où ma mère a donné une séance de dédicaces dans la bibliothèque de mon université, l'événement de l'année. Évidemment, il a

fallu qu'elle parle de moi, avec ce sourire empreint de fierté qui apparaissait si rarement dans la vraie vie.

Évidemment, j'étais foutue. Pas autant que le fils de sénateur dans ma classe chaque fois que les wokistes convaincus débattaient d'un événement politique marquant. Tout bien réfléchi, ma situation était peut-être encore pire. Oui, aucun doute, c'était pire.

— C'est bon, c'est bon ! a lancé Robertson en faisant signe à tout le monde de se calmer. J'en conviens, les ouvrages de E.V. Renge ont attiré un large public grâce à l'essor des réseaux sociaux. C'est là que ça se complique.

Il a contemplé les étudiants jusqu'à obtenir un silence absolu.

— Vous allez lire *Mensonges, mensonges et vengeance*, du moins pour ceux d'entre vous qui ne l'ont pas déjà fait, a-t-il repris, accueilli par quelques grognements de déception dans l'assistance. Oui. Du calme. Moi aussi, je vais le lire, car... (Il a mis sa main sur son cœur.) Je plaide coupable de n'avoir lu aucun de ses ouvrages. Nombreux sont ceux qui tricheront, je n'en doute pas. Donc laissez-moi vous prévenir. Vous écrirez vos essais en cours la prochaine fois. Eh oui, ici même, afin que je puisse m'assurer que vous n'avez pas recours à l'intelligence artificielle. Sans compter que j'ai hâte de découvrir vos écritures.

Des huées agacées ont parcouru l'auditorium, ce qui a fait pouffer l'enseignant.

— Oui, monsieur Stepanchuk ! a-t-il appelé Alex, assis plusieurs rangs devant moi et qui, la main levée, me fixait par-dessus son épaule.

Je l'ai fusillé du regard, lui intimant sans bruit de la fermer, mais il s'est contenté de sourire comme un abruti.

Après, c'était trop tard.

Il s'est levé et a annoncé d'une voix obséquieuse :

— Pour information : la fille de l'autrice est parmi nous.

— Ah oui ? s'est étonné M. Robertson.

Alex m'a carrément pointée du doigt :

— Mackenzie Casper. Sa mère, Elizabeth Casper, écrit sous le pseudonyme E.V. Renge. Je précise que ce n'est pas un secret. C'est juste une question de transparence.

Question de transparence, mon cul. Je vous jure, j'aurais pu lui couper les cordes vocales, à celui-là. Je n'ai d'ailleurs toujours pas exclu cette possibilité.

— Sa mère est canon, a commenté un autre petit malin.

Je suis presque sûre d'avoir capté les mots « milf » et « berk » dans les rangées.

Une vague de ricanements méprisants a parcouru la salle.

Si je pouvais avoir un superpouvoir, ce serait celui de disparaître à volonté.

À la fin du cours, le professeur m'a retenue.

— J'ignorais que E.V. Renge était votre mère.

— Oui, eh bien, vous faites partie d'une minorité.

Au même titre que Sarah, qui s'est depuis changée en gros morceau de chewing-gum collé à ma chaussure sous prétexte qu'elle est une admiratrice de longue date de E.V. Renge.

M. Robertson a esquissé un sourire.

— Ça ne fait rien. Écoutez, oublions l'essai en raison de votre lien de parenté. En revanche, si à la place vous pouviez parler avec votre mère de ce qui a inspiré ses livres, ce serait fantastique. Peut-être arriverez-vous à nous offrir un éclairage un peu plus personnel.

Une semaine plus tard, quand je l'ai informé que je m'en tiendrais à un simple essai à cause des clauses de confidentialité et tout le toutim, il a opiné, l'air compréhensif. Après avoir lu mon devoir, il a déclaré :

— Pas étonnant. Vous avez toujours eu l'art de manier les mots. Vous devez tenir ça de votre mère.

Nous y voilà. Tout le monde croit que j'ai hérité d'elle la meilleure part de moi. Ça me rend dingue. Enfant, j'ai désespérément tenté de gagner son approbation. Elle était cette déesse des livres, pourtant je passais moins de temps avec elle que ses fans. Sérieux, elle était obsédée par sa propre personne et par ses bouquins. Je ne sais pas ce que j'ai fait de travers. Peut-être qu'elle me détestait parce que mon père est un raté. C'est elle qui lui a balancé ce mot-là à la figure lors d'une de leurs disputes.

Et moi ? J'ignore ce qui a changé depuis que j'ai commencé à grandir. J'ai toujours aimé lire et écrire, mais quand je suis entrée à l'université, je me suis sérieusement mise à l'écriture, au point de choisir un cursus d'écriture créative.

Voilà une autre pensée dérangeante.

J'ai l'impression que Maman s'est éloignée de moi dès qu'elle a découvert mon hobby.

Comme si elle n'avait jamais voulu que j'écrive.

7.

Aujourd'hui, deux mois après le supplice qui consistait à disséquer l'effet de mode qu'était ma mère, c'est avec un regard empli de pitié que M. Robertson me fait venir à son bureau.

— Mackenzie, comment surmontez-vous ce qui vous arrive ?

J'aimerais lui dire que je n'ai rien à surmonter, mais il me trouverait sans cœur.

— Ça va.

— Je sais que c'est difficile. Surtout avec toute l'attention qu'il y avait autour d'elle, et dont vous faisiez partie.

— Vous ne la connaissiez pas, monsieur. Elle était...

Maman laissait tout le monde sans voix. Elle se prenait pour le nombril du monde. Elle avait plus de tranchant qu'une arme blanche. Elle savait vous donner l'impression d'être important. Tout comme elle savait vous rabaisser. Elle avait ce don-là. Elle savait y faire avec les gens. Dès qu'elle entrait dans une pièce, tout le monde n'avait d'yeux que pour elle.

Je pousse un soupir, et l'image de Maman, avec cet air indifférent qu'elle peaufinait à la maison, me revient en mémoire.

— Nous n'étions pas proches, j'explique plutôt.

— Je vois, dit mon prof en m'observant, plein de pitié.

— Maintenant qu'elle est partie, c'est... C'est comme s'il y avait un vide, vous voyez ?

— Êtes-vous suivie par un thérapeute ?

Je lève les yeux au ciel.

— Quoi, parce que je suis la seule personne en ce monde à avoir perdu un proche ?

— Non, bien sûr que non. Votre famille vous aide à traverser cette épreuve ?

Ma famille, et puis quoi encore ? Je suis sûre qu'il adorait en savoir plus sur ma famille.

Je tripote le coin de mon sac en cherchant une excuse pour partir, mais, étrangement, M. Robertson est le seul enseignant qui semble sincèrement inquiet, contrairement à tous les autres qui posent la question uniquement pour me faire de la lèche.

— Et votre état de santé ? Vous continuez à faire des analyses ?

Je me doutais qu'on en arriverait là.

Comme si le calvaire au sujet des livres de ma mère ne suffisait pas, il a également fallu que je fasse un malaise pendant son cours il y a trois semaines, à la suite de quoi j'ai dû faire un tour aux urgences du campus. Là-bas, on m'a envoyée consulter un spécialiste. Sans surprise, mes parents, qui ne se sont jamais souciés de leur fille, n'ont même pas pris la peine d'éplucher mes factures médicales, pas plus qu'ils ne se sont demandé pourquoi j'avais vu un spécialiste.

J'aurais mieux fait de me taire, mais quand M. Robertson a pris des nouvelles de ma santé la semaine suivante, je lui ai répété le diagnostic des médecins. Il m'a contemplée avec apitoiement, comme si j'étais déjà à moitié morte. Désormais, chaque fois qu'il s'intéresse à ma santé, il affiche cette mine triste, à croire que ce n'est qu'une question de mois avant que je passe l'arme à gauche.

Je l'ai aussi dit à Sarah. Dans un style différent, elle me regarde désormais comme si j'étais une créature exotique, tout ça parce que j'ai une maladie héréditaire qui m'oblige à avaler des cachets. Je n'ai pas eu l'occasion d'en parler à Papa et Maman. Et ce n'est pas maintenant que le moment risque de se présenter.

On pourrait trouver bizarre que des inconnus soient mieux renseignés au sujet de ma santé que mes propres parents. Il existe en psychologie un terme banal pour décrire cela, celui de « famille dysfonctionnelle ».

Ce qui me vaut une double dose de pitié de la part de mon prof.

Je la lis sur son visage. Il me scrute comme si le chagrin que je suis censée ressentir allait se manifester sur ma peau ou un truc du genre. Des

larmes aux yeux, peut-être ? Une bouche tombante ? Des tremblotements au niveau du menton ?

— Je vais bien, monsieur, j'insiste en luttant pour contenir mon agacement croissant. Franchement, vous savez ce qui est le mieux ? Quand les gens évitent de me rappeler en permanence ce que je viens de perdre.

Il baisse la tête, désolé.

— Je comprends et vous présente mes excuses.

Du coup, je m'en veux, donc je lui adresse un pauvre sourire.

— Si jamais vous avez envie de parler, je suis là, dit-il en s'écartant de son bureau, signe que la conversation est terminée.

Dieu merci.

Il n'est pas le seul à « s'inquiéter ». C'est bien entendu le cas d'autres professeurs. Certains se montrent excessivement gentils à mon égard. D'autres estiment que je jouis d'une espèce de passe-droit et me méprisent pour la simple raison que ma mère était une célébrité.

Pour l'instant, j'ai envie d'un burger et d'un soda, ainsi que de me remettre à mes projets d'écriture, auxquels je n'ai quasiment pas touché depuis l'accident de Maman.

Je m'arrête acheter un burger dans un restaurant local avant de marcher un quart d'heure pour rejoindre le bâtiment à deux étages qui abrite une douzaine de logements étudiants.

Bien que je possède une voiture, je m'en sers principalement pour rentrer chez mes parents le week-end ou me rendre chez EJ, qui habite à une dizaine de minutes de route. Papa m'a demandé si je comptais être à la maison ce soir, mais comme j'ai encore un cours dans deux heures, je l'ai prévenu que je ne rentrerais que très tard.

Après avoir passé la porte d'entrée du bâtiment, j'emprunte les escaliers jusqu'au deuxième étage. Un peu débordée entre mon sac de cours et mon sac de nourriture, je galère pour trouver mes clés, mais parviens à me réfugier dans mon appartement. Je suis encore dans l'entrée quand mon pied dérape sur un truc qui traîne par terre, et je glisse telle une patineuse maladroite avant de retrouver l'équilibre.

— C'est quoi, ce délire ? je murmure en baissant les yeux.

Par terre se trouve une enveloppe ornée d'une empreinte de semelle toute fraîche.

Je maudis le connard qui glisse encore du courrier sous les portes. Sûrement le concierge de l'immeuble ou un membre du syndicat étudiant.

Sauf que, quand je ramasse l'enveloppe et en consulte le dos pour connaître le nom de l'expéditeur, il n'y en a aucun. À la place, je lis la phrase familière qui affole mon rythme cardiaque :

De la part de Fan n° 1. XOXO

Deuxième lettre

Je pourrais définir avec exactitude le moment où les jours heureux ont commencé, et celui où ils ont pris fin. Il y a d'abord eu ce soir où Ben m'a invitée à dîner. Puis la première fois qu'il l'a vue, *elle*, lors d'une sortie en ville.

Les quelques jours avant *elle* – je perçois tous les événements en termes d'*avant* et *après elle*, comme si elle marquait un tournant dans ma propre histoire –, j'achevais mon premier roman.

Ce soir-là, Ben s'est pointé tard dans la nuit, il sentait l'alcool et la pizza. Un large sourire illuminait son visage et l'ivresse embuait ses yeux lorsqu'il a passé ses bras autour de ma taille pour m'attirer contre lui dans l'embrasement de la porte, avant de m'embrasser. Il m'a entraînée à l'intérieur après avoir refermé la porte d'un coup de pied.

— Tu m'as manqué, Lizzy, a-t-il murmuré entre deux baisers humides et pressants.

Même si nous écrouler sur mon lit escamotable et nous envoyer en l'air à la va-vite faisait désormais partie d'une routine bien rodée, il y avait cette nuit-là quelque chose de différent. C'est bien plus tard que j'ai compris que c'était justement ce soir-là qu'*elle* avait fait irruption dans sa vie.

Quinze minutes plus tard, nous avons terminé et Ben commençait déjà à sombrer dans le sommeil.

— Je vais juste me poser là une minute, a-t-il chuchoté.

Autrement dit, il allait passer la nuit ici et s'éclipser tôt le lendemain matin. Alors je me suis installée près de la fenêtre un moment, dans

l'obscurité éclairée de quelques bougies, et j'ai écrit.

J'adorais écrire à la lumière d'une chandelle. Je trouvais ça romantique, un peu *old school*. Écrire avec un stylo au lieu de taper sur un clavier d'ordinateur m'apparaissait être un talent en soi. Cela demandait de la patience. De toute façon, ce n'était pas comme si j'avais les moyens de m'offrir un ordinateur. Parfois, il m'arrivait même de me servir d'une plume, un bibelot sans âge que j'avais déniché chez l'antiquaire de la grand-rue. Elle était vendue avec un flacon d'encre à moitié vide.

C'était une de ces nuits où, occupée à contempler le corps nu de Ben étendu sur mon lit, des flashes des supplices infligés par ces trois garçons des années plus tôt me rattrapaient peu à peu.

« *Tu veux jouer, Lizzy ?* »

J'avais 15 ans. Eux, un de plus. J'étais une solitaire. Leur trio était populaire. Mais surtout, ils étaient cruels ; un trait de caractère qui a la fâcheuse habitude d'aller de pair avec un physique attirant chez les adolescents.

« *Tiens-la, Brandon. Chut, ma jolie, inutile de crier. Si tu cries, ça va faire mal. On ne voudrait quand même pas te faire mal, hein ? Mais non, bien sûr que non.* »

Écrire ces mots, c'était comme se couper avec une feuille de papier.

« *Gentille fille. Et tellement jolie avec ça. Oh, allez, ne pleure pas.* »

Quelle amertume de devoir affronter leurs sourires le lendemain, comme s'il ne s'était *rien* passé. Le bras de Brandon autour de mes épaules en cours. « Comment ça va, Lizzy ? » Être obligée de sourire alors que je rêvais de lui crever les yeux avec un stylo.

Mais à mesure que j'écrivais cette histoire basée sur mes souvenirs, une autre sensation est née en moi, plus apaisante : une satisfaction vengeresse. Ils n'étaient plus là, plus nulle part. Alors que moi, j'étais ici, à transformer mon horrible passé en récit de vengeance qui finirait un jour par trouver ses lecteurs.

Il paraît qu'écrire à propos du passé équivaut à le revivre. Moi, j'ai découvert qu'écrire sur mon passé en en modifiant la conclusion était une forme de thérapie.

C'est ainsi que mon premier roman est né.

Mensonges, mensonges et vengeance.

J'ai écrit ce qu'ils m'ont fait subir dans les moindres détails. Mais l'incendie de la grange où ils ont trouvé la mort un mois plus tard était un

dénouement trop facile.

Vois-tu, dans la vraie vie, ils ont été punis, simplement et bien trop tard. Mais sur papier ? Oh, sur papier, ils ont goûté à la vengeance. Une vengeance tordue, sanglante, ponctuée de cris de douleur et de supplications.

Le châtiment est blanc. La vengeance rouge. La mienne était d'un noir d'encre.

Ce soir-là, quand je me suis assise à la lumière de la bougie pour éditer un nouveau chapitre, j'ai souri. Mon héroïne, dix ans après son supplice, était devenue forte, pleine d'assurance, et elle avait réussi dans la vie. La loi, elle s'en était emparée elle-même. Les autorités la surnommaient « Le Tailleur », ou plutôt, c'est ainsi qu'ils appelaient le détraqué qui torturait et exécutait ses victimes, trois hommes issus du même foyer d'accueil et dans les corps desquels il cousait des souris vivantes. Ces trois hommes, après avoir quitté l'orphelinat, avaient acquis pouvoir et reconnaissance, mais un jour, leurs vies avaient commencé à s'effondrer. En l'espace de quelques années, ils étaient ruinés, humiliés publiquement et ostracisés. Alors seulement ils rencontraient leur tortionnaire, qui ne tarderait pas à devenir leur assassin.

J'ai écrit une histoire de vengeance à vous retourner l'estomac. Leur lente descente dans la folie tandis que mon héroïne détruisait leurs vies. Leurs hurlements d'agonie pendant qu'elle les torturait. Et tout ça, je l'ai raconté avec le sourire, modifiant mon histoire pour en faire une revanche digne de ce nom.

Cela étant, à ce moment-là, je croyais encore être la seule à savoir ce qu'il s'était réellement passé le soir où l'incendie s'est déclaré dans la grange.

Voilà qui était sur le point de changer.

Quelques jours plus tard, j'étais au café où John travaillait. C'est d'ailleurs ici que je l'avais rencontré le jour de mon arrivée à Old Bow, et nous étions devenus des amis proches.

Comme d'habitude, j'étais venue pour discuter un peu, et il n'était pas rare que mes passages s'accompagnent d'un café et d'un bagel offerts par la maison. C'est bien à ça que servent les amis, non ?

John était mon unique ami, à l'exception de Ben. J'aimais à penser qu'il avait un faible pour moi. Une fois, il m'avait même invitée à sortir,

juste avant que je rencontre Ben. Mais justement, Ben est arrivé, et il n'y a plus eu de place pour qui que ce soit d'autre après ça.

J'étais en train de sortir de la boutique quand un fantôme du passé m'a stoppée net. Ce passé avait des cheveux châtain en bataille, un regard sombre et intense, et un sourire hautain que j'avais détesté des années durant au foyer d'accueil. Le passé portait un haut très chic qui lui découvrait une épaule, ainsi qu'un jean déchiré. Il avait également un nom : Tonya.

Ce qui aurait dû m'inquiéter en premier, c'est qu'elle ne semblait pas étonnée de quasi littéralement me tomber dessus ici. Moi, j'étais surprise.

— Salut, Lizzy, a-t-elle lancé en me détaillant de la tête aux pieds.

Je ne crois pas lui avoir répondu tout de suite, car mon instinct me recommandait de prendre mes jambes à mon cou et de fuir mon passé, même si je sentais bien qu'il était trop tard.

— Euh, salut, ai-je enfin réussi à articuler. Je ne savais pas que tu habitais ici.

— Maintenant si.

Elle a affiché ce sourire froid qui n'atteignait pas ses yeux.

Je ne voulais pas lui parler une seconde de plus que nécessaire. Je ne sais comment, mon passé d'orpheline avait fini par me rattraper et j'espérais bien ne jamais plus la recroiser. Je lui ai dit au revoir avant de reprendre le chemin de la sortie.

— Salut, John ! Comment ça va aujourd'hui ?

Sa voix dans mon dos m'a interrompue dans mon élan et je me suis retournée.

John était radieux.

— Salut, Tonya. Ça va très bien maintenant que je te vois.

Ces deux-là se connaissaient. Ça m'a vrillé l'estomac. J'avais aussi le pressentiment que, tout comme moi, elle aurait droit à son café et à son bagel gratuits.

Pile à ce moment-là, elle s'est tournée et a plongé son regard dans le mien. C'est là que j'ai su, je l'ai senti dans mes tripes : sa présence à Old Bow n'était pas un accident.

Je me suis précipitée hors du café, le cœur battant à cent à l'heure.

Plus tard, j'ai demandé à John :

— Comment tu la connais, la fille de la dernière fois ?

— Je crois qu'elle vient d'emménager dans le coin, a-t-il répondu en haussant les épaules. Elle est sympa. Et mignonne avec ça.

Rien n'aurait pu me préparer à ce qui m'attendait chez moi ce soir-là.

Un mot, un petit mot tout bête, dans mon studio, sur le plan de travail de la cuisine. Un morceau de papier avec une phrase qui m'a donné la chair de poule :

Je sais ce que tu as fait à ces trois garçons dans la grange.

8.

— Je crois que ma mère a fait du mal à des gens, j’annonce, au téléphone avec EJ. J’ai besoin d’en savoir plus. Tu veux que j’apporte la lettre ?

— Magne-toi de me rejoindre !

Chef, oui, chef.

Non content d’être un bon programmeur, EJ possède également un vaste réseau de contacts particulièrement doués pour dénicher en ligne des informations difficiles à trouver, et ce, pas toujours très légalement. C’est peut-être ce qu’il me faut, là, tout de suite.

Une demi-heure plus tard, c’est dopée à l’adrénaline que je grimpe quatre à quatre les marches menant au troisième étage, où se trouve l’appartement de EJ.

Je manque de percuter une blonde vêtue d’un jogging à la pointe de la mode, d’un sweat et de baskets Prada.

Elle me jauge avec condescendance, en s’attardant sur mon rouge à lèvres noir.

— Flippant, lâche-t-elle avant de poursuivre son chemin dans l’escalier.

C’est Monica. L’ex de EJ.

Quand le bruit de ses pas résonne au rez-de-chaussée, je jette un œil à la fenêtre, d’où j’aperçois sa BMW rouge dont les phares s’allument quand elle la déverrouille.

Si mes parents m’avaient un tant soit peu gâtée, moi aussi je pourrais être de ces filles aussi cool que riches. En l’état, je peux m’estimer heureuse

d'avoir obtenu d'eux une voiture d'occasion. Je me fais un peu de sous en écrivant mes histoires sur Internet, mais cela reste de l'argent de poche, rien de très impressionnant.

J'éprouve une pointe d'envie. Cette voiture de luxe, Monica se l'est payée toute seule. Je le sais de source sûre. Tout comme je sais qu'elle est une influenceuse en vue doublée d'une pro de la tech, et non une jolie tête vide. Ah oui, elle a presque 30 ans. Et elle ferait bien de se trouver un plan cul de son âge plutôt que EJ, qui a quasiment dix ans de moins qu'elle. Monica est censée être son ex. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit. Peut-être qu'il m'a menti.

« Tu es ravissante, Mackenzie, disait Maman. Ne laisse pas les garçons détruire ça. Ils ne pensent qu'à mettre leurs sales pattes sur les jolies filles comme toi. Enfin, ce sont des garçons, et il faut bien que jeunesse se passe. »

Je déteste cette expression, qui n'est qu'une excuse minable pour justifier les comportements de prédateurs. Maman a arrêté de me dire que j'étais belle quand j'ai commencé à porter du maquillage sombre et du rouge à lèvres noir. Il n'empêche que j'ai toujours gardé ses mots dans un coin de ma tête. Ce n'est que maintenant que je commence à en apprendre plus sur son passé qu'ils prennent tout leur sens.

Mon humeur s'assombrit drastiquement en l'espace de quelques secondes, alors que je sonne chez EJ. Nul doute que ce que Monica et lui font ensemble doit sembler bien trépidant comparé à mes pauvres lettres de fan.

— Je te manque déjà ? lance EJ, qui arbore son sourire le plus éclatant en ouvrant la porte.

Dès qu'il m'aperçoit, son expression laisse place à un adorable sourire en coin un tantinet gêné.

— Ce n'est que moi, dis-je en lui passant devant. Vous vous êtes remis ensemble, elle et toi ?

Je me maudis immédiatement d'avoir posé cette question. Ce n'est pas comme si ça m'intéressait. Du moins, ça ne devrait pas. Peut-être que mon ton était un peu trop critique.

— Nan. Elle est passée récupérer le prototype d'un jeu sur lequel je lui donne un coup de main.

— Si tu le dis, je lâche en m'affalant sur le fauteuil. Ce ne sont pas mes affaires.

Le sourire de EJ lui monte jusqu'aux oreilles.

— Tu ne serais pas un peu jalouse, Snarky ?

— Et puis quoi encore ?

Je me sens bête de l'avoir questionné au sujet de Monica.

EJ m'offre un des deux sodas qu'il vient de sortir du réfrigérateur.

— Où est-elle ? s'enquiert-il en fixant mon sac tandis qu'il se laisse tomber sur son siège de bureau.

Donc les lettres l'intriguent toujours. *Tant mieux.*

Je récupère l'enveloppe dans mon sac et la lui tends avant de siroter ma boisson tout en observant mon ami du coin de l'œil.

C'est fou tout ce qui peut changer en seulement quelques années ! EJ n'est plus le binoclard maigrichon d'autrefois. Il s'est mis au sport. Porte des lentilles. Se déplace pour des conférences sur la programmation et le développement de logiciels. Il a eu plusieurs petites amies, même s'il ne m'a jamais beaucoup parlé d'elles, comme s'il s'agissait là d'un super secret dont je ne serais pas digne. Monica, la Barbie intello, est la seule exception. Je l'ai déjà rencontrée par le passé. Je ne l'aimais pas, ou plutôt, je la détestais.

EJ se contente de rire.

— Il faut vraiment que tu t'envoies en l'air, Snarky.

— La ferme.

— Je ne plaisante pas.

— Parce que quoi, hein ? Tu viens à peine de perdre ta virginité, alors tu te prends pour un tombeur ?

Cela le fait rire.

Ma virginité, je l'ai perdue lors d'une soirée pendant ma première année de fac. Je lui ai raconté que ç'avait été nul. Il a répliqué que le sexe, c'était cool. Nous en sommes restés là. Après ça, nous n'avons plus jamais abordé ce genre de sujet. La gêne absolue. Je n'avais aucune envie de l'imaginer tout nu. Certes, il est bien foutu, mais la dernière chose à laquelle je veux penser, c'est ce que mon meilleur ami fait avec les filles qu'il met dans son lit.

EJ lit les pages avec avidité, les coudes appuyés sur les genoux. Il oriente légèrement le papier vers les immenses écrans qui occupent son bureau. De jour, son appartement est toujours plongé dans la pénombre, et la nuit, il y fait carrément noir. Les néons aux murs sont sans cesse allumés

et marbrent la pièce de couleurs chatoyantes. Pareil pour la multitude d'ordinateurs qui donnent à son appartement des airs de planque de hacker.

— Bon, fait-il en se redressant, alors qu'il retourne les pages pour s'assurer de n'avoir rien manqué. Tu as les précédentes avec toi ?

Je les ai. Je les emporte partout, car, chaque fois que je pense à elles, je ressens systématiquement le besoin de les relire.

Je lui confie la première enveloppe, dont il examine le contenu.

— Le papier est toujours le même, on dirait que toutes les pages proviennent du même carnet. Elles ont été arrachées avec beaucoup de précautions.

— Effectivement.

— Tes parents... Ouais. Tu parles d'un premier rencard, dit-il en souriant légèrement avant de me regarder dans les yeux. De toute évidence, tu suis l'exemple de ta mère.

Je lève les yeux au ciel.

— Bon, ce passage sur les trois garçons, reprend-il en pointant une page du doigt. Maintenant, il paraît évident qu'il s'est passé un truc. Ils ont fait quelque chose à ta mère. Et pas besoin d'avoir de l'imagination pour dire que l'incident, quel qu'il soit, ressemble un peu trop à ce qu'il se passe dans *Mensonges, mensonges et vengeance*.

— Sans doute, dis-je, mal à l'aise.

— Merde alors, souffle EJ. Enfin, elle a grandi en foyer d'accueil. Pareil pour son héroïne. Elle fait référence à trois types. Son roman suit exactement la même trame. Tu penses qu'elle a été...

Il se racle la gorge, rechignant à prononcer le mot auquel nous pensons tous les deux.

— Violée ? je complète.

— Ouais.

— Ouais.

Il pousse un long soupir.

— Et puis il y a cette phrase : « *Je sais ce que tu as fait à ces trois garçons dans la grange.* »

— Écoute, elle écrivait de la fiction, c'est clair ? Tu ne crois tout de même pas qu'elle serait allée jusqu'à... Tu sais, tout ce qu'elle écrivait dans ses livres... Elle n'aurait rien fait d'aussi atroce, si ?

Je dévisage EJ dans l'espoir qu'il me contredise. Je surveille le mouvement de sa pomme d'Adam tandis qu'il déglutit avant de passer sa

langue sur ses lèvres.

— Très bien, voilà comment on va procéder.

Il se tourne vers l'ordinateur central de son bureau et ouvre une page dans un moteur de recherche.

— Comment s'appelle la ville où elle a grandi ?

— Parce que je suis censée savoir ça, moi ?

— Bon sang, Kenz, chuchote-t-il, déçu.

Maman n'aimait pas parler de son adolescence. Je ne l'y ai jamais poussée. En revanche, ce serait un euphémisme de dire que les médias étaient fascinés par elle. Ils se sont énormément renseignés à son sujet. Il était rare que ma mère accorde des interviews, alors ils cherchaient les informations ailleurs.

— Regarde, reprend EJ en sélectionnant un article avec une photo du foyer. Un type a écrit un papier sur son foyer, la Keller Foster Care Facility de Brimmville, dans le Nebraska. Voyons voir.

Je quitte le fauteuil et viens me pencher au-dessus de son épaule pour étudier cet article de plus près.

— Hé, ne te colle pas à mon dos comme ça, tu veux ? lance-t-il en pivotant vers moi.

— C'est bon, excuse-moi, je râle en reculant.

— Mais non, c'est juste que je préfère te voir quand je te parle, tu comprends ?

Là-dessus, il se lève et traîne le fauteuil du salon jusqu'à son bureau, pile à côté de son siège.

— Voilà, dit-il en me faisant signe de m'asseoir tandis qu'il en fait autant.

Il a cette étrange manie de toujours vouloir regarder les gens dans les yeux quand il leur parle. Il dit qu'il ne fait pas confiance à ceux qui fuient son regard. Si je ne le connaissais pas aussi bien, j'en conclurais qu'il a développé un traumatisme dans l'enfance à cause duquel il craint désormais qu'on le poignarde dans le dos. La première fois que je lui ai fait part de ma théorie, il s'est marré et m'a traitée d'idiote. Mais c'est EJ, il est juste... différent.

Il pianote sur son clavier et parcourt d'autres résultats en ligne.

— S'il s'est passé quelque chose et qu'un crime a été commis, on le découvrira, d'accord ?

Je me mords les lèvres pendant qu'il tape à la vitesse de l'éclair dans la barre de recherche. Des mots clés tels que « viol », « agression », « foyer d'accueil », le nom de la ville, de l'État et bien d'autres se succèdent sur l'écran, et j'ai du mal à croire que ce sont les termes dont nous nous servons pour enquêter sur ma mère.

Sans résultat.

— OK, déclare EJ, pas le moins du monde découragé. Peut-être que l'affaire n'a pas été rendue publique. Ou qu'il n'y a pas eu d'affaire du tout.

— Elle n'y a jamais fait allusion, pas même sur son blog. C'est la première fois que j'entends parler de ça. Donc, oui, c'était peut-être un secret.

— D'accord. Mais s'il y a eu un incendie, les journaux locaux en ont forcément parlé, non ?

— Ben, c'était dans les années 90, quand même.

— Et donc ?

— Et donc ça date. Comment tu comptes trouver ça ?

— Snarky, les années 90, c'était il n'y a pas si longtemps.

— Ouais, quand même assez pour qu'on ne les ait pas connues.

Il pouffe.

— C'était pas le Moyen Âge non plus.

En même temps qu'il me parle, ses doigts s'affairent sur son clavier.

Il a de longs doigts assez fins, alors que son corps est plus étoffé. Pas dans le genre grosse brute, mais ferme et dessiné, à mille lieues de sa silhouette de bonhomme fil de fer d'il y a quelques années. Même simplement vêtu d'un T-shirt et d'un jogging comme maintenant, il est séduisant. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi une fille comme Monica mettrait le grappin sur un mec de six ans de moins qu'elle. D'autant que EJ est également intelligent.

Moi ? Ce n'est pas la première fois qu'on me regarde de travers. Mes cheveux noirs, mon rouge à lèvres assorti et mon épais trait d'eye-liner n'entrent pas franchement dans la norme.

« Inaccessible, rebelle, décidée à tenir les gens à distance », disait Maman.

Je préfère comme ça.

J'ai toujours les yeux rivés sur EJ quand soudain, il frappe dans ses mains en s'écriant :

— Bingo !

Je manque de sursauter, puis je m'intéresse à l'écran d'ordinateur.

— J'y crois pas, je souffle, tandis que nous restons tous deux bouche bée devant l'article de presse vieux de 30 ans dont le titre macabre me donne des frissons.

*L'INCENDIE D'UNE GRANGE PRÈS D'UN FOYER POUR
ADOLESCENTS FAIT TROIS MORTS.*

9.

J'aurais préféré ne jamais remonter le temps et découvrir que ma mère était une meurtrière.

N'empêche qu'on en est là.

J'ai beau balayer cette idée, elle n'a de cesse de venir s'immiscer dans mes pensées pendant que EJ et moi terminons la lecture de l'article avant de nous adosser à nos sièges dans un silence de mort.

Au milieu des années 90, l'incendie d'une grange a entraîné le décès de trois adolescents domiciliés à la Keller Foster Care Facility. Les autorités suspectaient un acte criminel, mais l'enquête, infructueuse, n'a pas tardé à être close en raison du manque de preuves.

— Ou, reprend enfin EJ, le plus probable est qu'on y a mis un terme à cause d'un manque de financement de la part de l'État.

— Il nous serait utile de savoir ce qui leur a fait envisager la piste criminelle.

— D'après l'article, le rapport toxicologique a révélé que les adolescents étaient sous l'emprise de la drogue, et pas qu'un peu.

— À tel point qu'ils auraient perdu connaissance ?

— Possible.

— Tous les trois ?

EJ hausse les épaules.

— C'est louche, tout ça.

Il se tourne vers moi.

— Tu crois que ta mère avait quelque chose à voir avec ça ?

— Mon Dieu, EJ ! Ce n'est pas ce que j'essayais de dire.

Nous demeurons silencieux le temps de relire l'article.

— Bon, écoute, déclare-t-il en passant son pouce sur sa lèvre inférieure d'un air songeur. Il doit bien exister un vieux dossier concernant cette affaire. Peut-être même qu'il est tombé dans le domaine public. On peut demander à le consulter.

— On a le droit de faire ça ?

— Ça ne coûte rien d'essayer. Et s'il n'y a pas moyen d'y accéder légalement, je demanderai à mes potes de nous l'obtenir autrement, dit-il en remuant bêtement les sourcils.

— Ils pourraient faire ça ?

— Évidemment.

— Gratuitement ? j'ajoute, prudente, car je n'ai pas d'argent à mettre là-dedans.

Encore que, ironie du sort, après l'accident, Papa m'a demandé si j'avais de quoi assumer mes dépenses et m'a même proposé plus d'argent. C'est toujours Maman qui gérait les finances de la famille. À présent, j'imagine que tout repose entre les mains de mon père, qui se trouve être nettement plus généreux.

EJ se penche vers moi pour me pincer la joue.

— Tu devras peut-être payer en nature, Snarky, plaisante-t-il.

— Berk, je gémis en écartant sa main.

Cela le fait rire et il me donne un léger coup de coude.

— Bien sûr, gratuitement. On ferait n'importe quoi pour les amis.

Un jour, il m'a brièvement expliqué en quoi consistait son travail. Il m'a aussi juré que tout était légal. Cela dit, il m'a aussi raconté des histoires sur ses potes en ligne qui acceptent de jouer les hackers et de faire plein d'autres trucs susceptibles de leur attirer de sérieux ennuis.

Il est déjà presque minuit quand je rentre chez mes parents. J'ai bien envisagé de passer la nuit chez moi, en ville, puis je me suis dit que Papa risquait de se sentir seul dans cette immense maison. Mes grands-parents sont partis ce matin. Pour être franche, c'est un soulagement.

Un vigile monte toujours la garde devant le portail, mais plus aucun journaliste ne rôde dans les parages. Comme tout le reste, les disparitions de célébrités offrent des actualités brûlantes mais passagères, vite relayées au second plan dès qu'un événement plus trépidant se produit.

Les seules lumières qu'on aperçoit de l'extérieur proviennent du premier étage. Je me gare en priant pour qu'il n'y ait plus ni invités ni attachés de presse insupportables à l'intérieur. Cela faisait longtemps que notre maison n'avait pas été aussi calme.

L'espace de part et d'autre de la porte d'entrée est envahi de compositions florales. Et encore, il n'y a là que le trop-plein. L'entrée et le salon croulent littéralement sous les bouquets provenant d'amis, de collègues et de fans. Malgré la fin octobre, la maison embaume tel un jardin en fleurs. J'aimerais dire à Papa que ça a des airs de funérarium. Bien entendu, je n'en ferai rien. Cela risquerait de le blesser.

Quand un silence quasi surnaturel m'accueille derrière la porte, je pousse un soupir de soulagement.

J'abandonne mon sac près de la penderie ; ce que Maman m'aurait évidemment reproché. *Eh bien, plus maintenant.*

Les téléphones fixes se mettent à sonner. Nous en avons deux : un dans le salon et un dans la cuisine. Je jette un œil à ma montre, il est minuit, pourtant quelqu'un tente encore de joindre la maison. Ce téléphone est un vrai cauchemar depuis que nous avons perdu Maman il y a une semaine et, malgré tout, personne ne s'est donné la peine de le débrancher. À vrai dire, je soupçonne Grand-mère de se repaître secrètement de toute l'attention que nous recevons ces derniers temps. Ce n'est pas gentil, mais c'est la vérité.

À ma grande surprise, la porte du bureau de Maman est grande ouverte. Quand j'y pénètre, toutes les lumières sont allumées, y compris la lampe de bureau.

Papa est en train de fouiller dans les tiroirs. Un verre de whisky à moitié vide et une bouteille ouverte sont posés sur le bureau, juste à côté du PC fixe : il semblerait que Papa soit là depuis un moment. Je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il fête le départ tant attendu de ses parents.

Ce qui me saute aux yeux, c'est le tournevis plat qui traîne, ainsi que des piles de documents et d'enveloppes en tout genre.

Merde alors.

Je réprime un gloussement.

Je sais que Maman fermait à clé la plupart de ses tiroirs. Elle tenait beaucoup à son intimité. *Tiens, tiens.* On dirait que Papa était à court de patience et que, ne trouvant pas les clés, il a forcé les tiroirs. Cela fait une semaine qu'il se retient depuis le décès de Maman, attendant que Grand-mère et Grand-père soient partis.

Je ne vois qu'une seule raison à cela : il est à la recherche d'une chose dont personne, à l'exception de Maman, ne devait connaître l'existence.

10.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? je demande en m'appuyant contre le montant de la porte, les bras croisés sur la poitrine.

Papa sursaute.

— Bon sang, Mackenzie ! s'écrie-t-il, une main sur le cœur, avant d'avaler une gorgée de whisky et de scruter le bureau. Je cherche des papiers.

— Maman t'aurait tué si elle avait vu ça, dis-je avec un sourire peiné.

— Oui, eh bien...

Personne n'a encore touché à ses affaires. Ni à ses vêtements à l'étage. Pas plus qu'à sa collection de voitures, ou à sa tasse à café fétiche dans la cuisine.

Je m'écarte de la porte pour aller m'asseoir sur le bord du bureau.

Papa aussi sait que Maman m'en voudrait à mort de faire une chose pareille. Elle détestait la nonchalance et le manque de savoir-vivre. À présent, Papa et moi nous retrouvons seuls, et c'est presque comme si l'agent de sécurité qui nous surveillait depuis des années avait disparu.

— Qu'est-ce que tu cherches comme papiers ? Tu as besoin d'un coup de main ?

— Hum... Seulement quelques trucs.

— Des trucs ? je pouffe.

Il désigne la pièce d'un geste flou.

— Des assurances vie et de la paperasse.

— Des assurances ? Parce qu'il y en a plusieurs ?

— Oui, c'est ça.

— Pour Maman et toi ?

— Ta mère, toi, moi.

— Moi ? (C'est bien la première fois que j'en entends parler.) Pourquoi est-ce que moi, j'ai une assurance vie ?

— Ta mère a insisté pour qu'on en prenne une.

C'est une blague ?

Deux choses me gênent dans cette histoire.

La première, c'est que Maman n'avait aucune raison de souscrire une assurance vie pour moi. J'ai 21 ans, pour l'amour du ciel. Pourquoi prendre une assurance sur ma vie à moins d'avoir des raisons de croire que je risquais quelque chose ? Je ne lui ai jamais parlé de mon passage aux urgences ni de ma visite chez le médecin il y a plusieurs semaines. Ce jour-là, j'ai pleuré, j'ai tenté de lui parler. Mais elle avait une énième conférence en ligne de prévue, alors, par pur dépit, j'ai décidé de ne rien lui dire en m'imaginant qu'un jour je tomberais raide morte sans prévenir et que Papa et elle regretteraient amèrement de n'avoir pas fait plus attention à moi.

J'exagère, bien sûr. Selon le médecin, ma maladie n'est pas grave tant que je suis bien suivie. Le traitement qu'il m'a prescrit est censé la tenir sous contrôle. Sachant qu'il s'agit d'une maladie génétique, peut-être même que Maman était au courant depuis toujours, mais ne m'en a jamais parlé pour ne pas m'effrayer.

Mais je prends soudain conscience d'une chose. Si elle savait que mon état pouvait dégénérer en l'absence de suivi, cela explique peut-être pourquoi elle a contracté une assurance vie à mon nom.

Je chasse cette horrible idée de mes pensées.

La deuxième chose qui me dérange concerne mon père. J'ai l'impression qu'il n'est pas en quête de vulgaires papiers d'assurance. Ce genre de chose est disponible en ligne. La majorité de nos documents juridiques se trouvent chez l'avocat de la famille et dans des coffres-forts. En parlant de coffre-fort, nous en avons également un à la cave.

Non, il semblerait que Papa tente de mettre la main sur une chose qu'il ne veut pas que quelqu'un d'autre trouve. Une chose que Maman gardait à l'abri, même de lui. Voilà ce qui pique ma curiosité.

11.

Cette famille n'a plus rien en commun avec ce qu'elle semblait être il y a quelques jours seulement.

— Papa, est-ce que Maman avait des amis à la fac ? je l'interroge, histoire de faire durer la conversation afin de pouvoir l'observer.

Il lève un peu trop vite les yeux vers moi avant de s'appuyer contre le dossier du fauteuil de Maman et de prendre une gorgée de whisky.

C'est un énorme siège de style gothique avec des pieds griffes de lion, le tout en bois noir sculpté de cornes d'animaux très détaillées. On le dirait tout droit sorti de l'ère viking. Maman était majestueuse, assise dedans, on aurait dit la reine d'un empire de ténèbres. Papa, lui, a l'air d'un paysan. Comme si le fauteuil l'avalait tout entier.

— Pas vraiment, répond-il sans croiser mon regard.

— Oh, allez, vous deviez bien faire la fête à cette époque, non ?

— Pas ta mère. Elle était du genre solitaire. Elle préférait... (Il agite son verre en direction de la bibliothèque.) Elle aimait rester à la maison pour écrire. C'était une ermite. Et puis... Voilà.

Il contemple le bureau avec tristesse.

— Quand même, il y avait peut-être une personne ? j'insiste en me rappelant avoir lu le nom d'un certain John.

Le sourire que mon père m'adresse est tout sauf sincère.

— Bon, où est-ce que tu veux en venir ?

Je m'apprête à lui parler des lettres, mais finis par me raviser. Elles sont censées être secrètes. Mes parents n'étaient pas en bons termes ces derniers

temps. Loin de là, même. D'ailleurs, Papa n'a vraiment pas l'air éploré.

— Je me posais la question, c'est tout. J'aimerais en savoir plus à son sujet.

Il prend une profonde inspiration, comme si je lui forçais la main, puis il balaie la pièce du regard. Lorsqu'il expire bruyamment, une expression quelque peu nostalgique se dessine sur son visage.

— Ta mère... C'était une fille amusante. Jusqu'au jour où elle ne l'a plus été.

Il se tait.

Génial. Que de détails.

Mais il reprend :

— Elle était aimante et pleine de vie. Jusqu'à ce que... Des choses se sont produites. Elle... On a déménagé sur la côte Est juste après ta naissance puis, un an plus tard, à la sortie de son premier livre, tout s'est mis à changer très vite. Tellement vite, réitère-t-il dans un murmure, toujours sans poser les yeux sur moi.

Là encore, il ne m'a rien dit que je ne sache déjà.

Je remarque seulement maintenant que Papa est déjà bien éméché, ce qui n'a rien d'inhabituel ces derniers jours, surtout à cette heure. Mon père a élevé la consommation d'alcool au rang d'art, l'objectif étant de ne pas perdre connaissance.

Et puis, il semble triste, un peu perdu, même. Certes, il n'a que 44 ans, mais ses cheveux bruns sont parsemés de gris. Quant à sa silhouette mince, elle n'en est pas moins avachie.

Il sort de sa poche un porte-cigarettes et un cigarillo.

Par pur réflexe, je retiens mon souffle en me demandant s'il osera l'allumer. Maman ne le laissait jamais fumer à l'intérieur, et encore moins dans son sanctuaire.

Mais oui, il le fait. La flamme du briquet embrase le bout du cigarillo. Il savoure la première bouffée et libère un panache de fumée tandis que je le contemple, sidérée. Puis vient une autre taffe, et une autre encore, après quoi il vide son verre dans lequel il fait tomber ses cendres avant de le reposer sur le bureau.

C'est officiel. Je suis sûre que les cendres de Maman viennent de prendre feu dans son urne. Son fantôme reviendra le hanter.

Papa reste assis là en silence et, l'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il oublie ma présence ici. Ou peut-être qu'il est totalement ivre ; ses

yeux voilés sont perdus dans le vide.

— Nous étions heureux, dit-il enfin, les yeux rivés sur le bureau. Dès sa sortie, le livre a été un succès, il est resté des mois sur la liste des best-sellers du *New York Times*. Nous avons voyagé. Acheté notre première maison. Pas celle-ci. (Il désigne les murs d'un geste approximatif, le nez froncé dans ce que je perçois comme de l'aversion.) Notre première maison, c'était plus simple. J'ai investi dans une affaire, puis dans une autre. Les deux ont coulé. J'ai perdu ma mise. C'est là qu'elle m'a lancé : « Tu n'es même pas capable de garder l'argent que je te donne. »

Il émet un ricanement amer.

— E-li-za-beth... Une fois, je l'ai fait rimer avec Macbeth. Ça ne lui a pas plu. Enfin...

Il se gratte le front avant de s'essuyer la bouche d'un revers de la main.

— Elle était... Elle a toujours eu un talent fou. C'était elle, le génie, siffle-t-il avec hargne. Moi, j'étais *le mari* de E.V. Renge.

Papa laisse ses cendres s'éparpiller sur le sol tandis que je le fixe avec stupéfaction, craignant de l'interrompre. Jamais il n'avait parlé d'elle comme ça. Il n'aurait pas osé.

— Ce n'était même pas ça, le problème. Ce ne serait pas gênant. Elle et moi... ça devait être elle et moi depuis le début. Et toi, quand tu as pointé le bout de ton nez.

Il ose enfin me regarder en affichant un sourire charmeur.

— Toi aussi, ma puce, évidemment.

J'aime le sourire de Papa. Voilà une chose chez lui qui n'a jamais changé au fil des années. Qu'importe son humeur ou son apparence, ce sourire ne manque jamais de vous faire fondre.

— Mais ensuite...

Son sourire s'évanouit brusquement. Il s'empare de la bouteille de whisky, dont il prend une longue gorgée.

Wouah. Ce serait sans doute le moment opportun pour l'arrêter, mais je veux qu'il continue de parler.

— Ensuite ? je le relance à mi-voix.

— Ensuite, *il* a débarqué dans nos vies. Et tout est parti en vrille, gronde-t-il.

— Qui ça ?

Il laisse échapper un rire mauvais, avale une autre lampée de whisky, puis repose la bouteille avec fracas. Sa tête dodeline un peu.

— Le type qu'elle se tapait dans mon dos.

Les bras m'en tombent.

Papa se contente de hausser les épaules.

— Désolée, ma puce. Tu es assez grande pour connaître la vérité sur ta si talentueuse maman, crache-t-il sur un ton acerbe.

J'aimerais en savoir plus, mais les paupières de Papa se font lourdes. J'ai l'impression qu'il est en train de tirer sa révérence. L'instant suivant, il bascule sa tête en arrière contre le dossier du fauteuil en fermant les yeux.

Je m'éclipse sans un bruit.

Maintenant, au moins, je suis certaine d'une chose : mes parents ont suffisamment de secrets pour remplir un autre best-seller.

12.

Depuis maintenant six ans, la personne dont je suis la proche au sein de notre maison n'est autre que Minna, notre intendante. Déprimant, non ?

Il doit être près de 9 heures du matin quand je descends de ma chambre, attirée par les effluves du petit déjeuner.

Minna m'accueille avec un sourire compatissant.

— Comment allez-vous, mademoiselle Mackenzie ?

— Ça va.

Elle lance un regard gêné en direction du couloir, et je constate que la porte du bureau de Maman est toujours ouverte.

— Est-ce que Papa est là-dedans ?

Elle secoue la tête.

— Quand je suis arrivée ce matin, il dormait dans le bureau. J'ai dû le réveiller et l'aider à monter se coucher.

— Merci, Minna.

— J'ai fait un peu de ménage. Il y avait un de ces bazars. J'espère que ça ne vous dérange pas. Mme Casper ne...

— Elle n'est plus là, je la coupe sans réfléchir.

Elle s'excuse tout bas, puis me sourit chaleureusement.

— Le petit déjeuner est prêt, mademoiselle. Celui que vous préférez.

Pendant son séjour, Grand-mère a préparé plusieurs repas. Je n'adhère pas des masses. Les plats de Minna sont bien meilleurs, même si Grand-mère est convaincue qu'elle détient le secret de je ne sais quelles recettes

ancestrales. Personne n'ose lui dire que sa cuisine craint autant que son attitude.

La sonnerie du téléphone fixe retentit et Minna va décrocher dans le salon.

— Elle nous a quittés. Non... Oui... M. Casper n'est pas disponible pour l'instant...

Quand elle a raccroché, elle me rejoint en secouant la tête.

— Tout le monde appelle, appelle et appelle encore. Des avocats, des inconnus. Tout le monde !

— Vous devriez débrancher le téléphone.

Ma suggestion l'amuse. Qu'il s'agisse ou non d'une plaisanterie, Grand-mère a bien précisé qu'il fallait prendre tous les appels.

Je jette un coup d'œil au bureau de Maman en notant dans un coin de ma tête qu'il faudra que j'aille fouiner là-bas à la première occasion. Je suis sûre que ce que j'y trouverai sera intéressant. Mais, avant que Papa ne se réveille, j'ai une autre tâche à accomplir.

— Mettez le petit déjeuner de côté, je demande à Minna. Je reviens.

Arrivée devant la porte du bureau, je constate que le double de la clé est toujours dans la serrure. Je m'en empare, j'attrape mon sac et, en jogging et sweat à capuche, je monte en voiture pour foncer jusqu'à la quincaillerie, à moins de dix kilomètres. À mon retour, j'ai en ma possession un nouveau double de la clé.

Je suis en train de me garer devant la maison quand EJ m'appelle.

— Alors, comment ça va dans le dixième cercle de l'enfer ? s'enquiert-il, tandis que je laisse échapper un gloussement.

— Ça va.

Je me prends les pieds dans un énorme bouquet en gravissant les marches du perron. La porte est ouverte, et la quantité de fleurs à l'extérieur a sérieusement augmenté.

— Tu as cours aujourd'hui ?

— Non, pas avant lundi.

— Ça y est, tes grands-parents sont partis ?

— Oui, hier.

— Ça devrait être plus tranquille.

— Ne m'en parle pas, dis-je en marquant une pause entre l'entrée et le salon, où Minna soulève une gigantesque composition à base de lys. Papa a

rendez-vous avec les avocats aujourd'hui. Il s'est torché hier soir et a raconté des trucs assez dingues.

— Au sujet de ta mère ?

— Ça aussi, oui. Je t'en parlerai plus tard. Mais il était... Je l'ai trouvé en train de fumer et de boire dans le bureau de Maman.

Je risque un coup d'œil à Minna qui, son bouquet dans les mains, se raidit et me lance un regard affolé avant de se diriger vers la porte d'entrée.

— Ben merde, alors ! s'esclaffe EJ. Papa Casper se lâche.

Il connaît suffisamment ma famille pour comprendre que, effectivement, les choses sont en train de partir en vrille.

J'esquisse un sourire. La situation ne devrait pas m'amuser. On dirait une comédie noire qui dégénère peu à peu jusqu'à devenir une tragédie. Quoi qu'il en soit, ma famille est ridicule, et j'ai renoncé à la diplomatie et aux faux-semblants.

— Ce que j'allais dire, c'est que... J'ai un double de la clé du bureau de ma mère, je poursuis en observant Minna, car je sais que la suite lui fera dresser l'oreille. Papa a forcé les tiroirs du bureau hier soir.

— Sans déconner, Kenz !

Lorsqu'elle passe près de moi, Minna baisse la tête. Elle a toujours été dans mon camp, je ne suis donc pas paranoïaque à l'idée de parler de ça en sa présence.

— Ouais. Et je crois bien qu'il cherchait quelque chose. Mais l'essentiel n'est pas là. Quand il sera sorti, tu voudras bien passer à la maison pour m'aider à fouiller la paperasse de ma mère ?

— Je viens. Donne-moi une petite heure et je me mets en route.

Je pense que Maman gardait certains secrets dans son bureau. Quant à Papa, il cherche sans doute quelque chose. Mais je suis bien décidée à être la première à mettre la main dessus, ou sur n'importe quoi en lien avec le passé de ma mère.

Je cours jusqu'au bureau pour remettre la clé de mon père dans la serrure, puis retourne au salon.

C'est là que je remarque que la plupart des fleurs ont disparu.

— Que se passe-t-il ? j'interroge Minna.

— M. Casper est toujours au lit, mais il a demandé qu'on lui monte du café et qu'on se débarrasse de toutes les fleurs. Il dit qu'il ne veut pas avoir l'impression de vivre dans un funérarium.

— Tant mieux, dis-je, soulagée.

Elle marque une pause devant une énorme composition aux accents exotiques. Ce sont des roses multicolores dans les tons noirs et orange. Il doit y en avoir une bonne cinquantaine, disposées dans un vase de marbre noir orné d'un maillage doré.

Une main sur le cœur, Minna secoue la tête.

— Celles-ci sont vraiment belles.

Je m'approche pour lire la petite carte noire écrite à l'encre dorée nichée entre les fleurs.

*Pour la plus merveilleuse femme
qu'il m'ait été donné de connaître.*

Tiens. C'est certainement de la part d'un fan dérangé. À moins que ?

Le type qu'elle se tapait dans mon dos.

Les paroles de Papa résonnent dans ma tête. Je n'en suis pas moins d'accord avec Minna : ce bouquet est aussi magnifique qu'extravagant. On verra bien si Papa le remarque.

— Laissez celui-ci, j'indique à Minna. On peut se débarrasser du reste.

Elle me lance un regard gêné.

— Ça ne vous dérange pas si... si j'en rapporte quelques-uns chez moi ?

D'un mouvement de tête, elle désigne la montagne de bouquets qui s'amoncellent dans l'entrée. Je lui souris.

— Vous pouvez tout prendre. Donnez-en à vos amis ou autour de vous. Ce serait bête de les jeter. Il y en a pour une petite fortune.

Les deux téléphones fixes recommencent à sonner. Minna s'empresse d'aller décrocher, puis griffonne quelque chose sur le bloc-notes près du support. Des dizaines de messages y sont déjà inscrits. Maman s'est toujours occupée de tout, y compris des factures. Quant à Papa ? Il a mis son portable sur silencieux pour avoir la paix, et je ne le lui reproche pas. Il ne s'occupe pas non plus des téléphones fixes.

J'entre dans la cuisine, Minna sur mes talons, qui s'affaire à sortir une assiette pour me servir des œufs au plat, du bacon et un toast à l'avocat.

Je m'installe sur un haut tabouret, devant l'îlot central. Je préfère manger ici plutôt que de me faire servir sur l'immense table de la salle à manger. Quand j'habitais ici, chaque repas évoquait une véritable cérémonie. Les petits déjeuners s'accompagnaient d'un défilé de couverts,

serviettes, carafes et pâtisseries, sans parler de la corbeille de fruits frais qui semblaient toujours cueillis le jour même alors que personne n’y touchait jamais.

Moi, j’aime les choses simples. Et je préfère de loin entendre Minna fredonner ou me raconter ses problèmes familiaux que de lui voir ce sourire de façade et ce regard froid qu’elle affichait souvent devant mes parents.

Elle est heureuse que Grand-mère ne soit plus là pour lui donner des ordres et la traiter comme une bonniche. Parce que oui, il existe une différence entre une intendante et une bonniche. Minna pourrait vous faire tout un cours sur le sujet depuis le départ de Grand-mère.

— Vous avez reçu beaucoup de courrier, mademoiselle, annonce-t-elle pendant que je mange.

Elle se dirige vers la corbeille à courrier et y pioche une grande enveloppe.

— Mais il y a surtout celle-ci, reprend-elle. Ça a l’air important. Je l’ai trouvée dans la boîte aux lettres ce matin. Il n’y a ni timbre ni adresse d’expéditeur.

Elle la dépose devant moi. Un autocollant indique : *Pour Mackenzie Casper.*

Tout en mâchant, je l’ouvre et j’y découvre une seconde enveloppe, plus petite. Je me fige en la voyant, et c’est tout juste si je ne m’étouffe pas avec mon bacon en fixant ces quelques mots désormais familiers :

De la part de Fan n^o 1. XOXO

Troisième lettre

On ne peut pas savoir qu'un verre s'est brisé si on ne l'a pas entendu se casser. Même quand on le voit, notre cerveau n'intègre pas tout à fait l'information. Quand on marche dessus, là en revanche, on le sent. C'est l'instant de vérité. C'est par les sensations que la réalité se rappelle à nous. Et c'est par la douleur qu'elle se manifeste le mieux.

Où que j'aille, *elle* était partout. C'était comme apercevoir du verre brisé, mais de loin.

C'est seulement quand je l'ai surprise un jour, en train de parler à Ben devant le campus, que j'ai compris qu'elle était à Old Bow pour moi.

Je les ai observés à distance. Ben riait, d'un rire si fort et heureux qu'en ce bel après-midi de septembre mon cœur s'est serré. Exactement comme quand on revoit un film déprimant où le personnage principal savoure son bonheur parce que, contrairement à nous, il ignore encore ce qui l'attend, il ne sait rien de la tragédie qui va détruire sa vie.

J'ignorais ce qu'elle voulait et la raison pour laquelle elle débarquait soudain dans ma vie.

Ce n'était peut-être qu'une coïncidence.

Ce n'était peut-être rien.

J'ai demandé à Ben comment il la connaissait.

— Tonya ? Oh, on l'a rencontrée au bar un soir, avec les copains. Elle est cool. Elle n'habite pas en ville, elle vient juste d'emménager dans le coin. Pourquoi ?

— Je vous ai aperçus en train de discuter. J'ai eu l'impression de l'avoir déjà vue quelque part, ai-je menti.

Je savais déjà qu'elle avait fait de lui sa cible. Pas parce qu'il était beau garçon ; non, ça, ça ne manquait pas. Mais bien parce qu'il était à moi.

Je n'étais jamais jalouse du fait que Ben sorte avec ses amis. Il aimait les endroits bruyants et bondés, ce qui n'était pas ma tasse de thé. Pourtant, j'étais soudain jalouse de *la* savoir avec lui là où je n'étais pas. Là où je n'avais pas ma place. Et il n'y avait rien que je puisse faire contre ça.

J'aimais Ben, vois-tu. J'étais fauchée comme les blés, et même si je m'en sortais à peu près, il lui arrivait de me payer certaines choses. J'étais une solitaire et cela me convenait parfaitement. Lui était l'âme de chaque fête, et il me donnait un sujet sur lequel écrire. Je ne m'étais jamais imaginé d'avenir heureux et brillant. Mais Ben plaisantait souvent en disant que quand mes livres m'auraient rendue riche et célèbre, je pourrais l'entretenir. Cela le faisait beaucoup rire. Mais moi, je me projetais déjà dans un avenir à ses côtés, plus extraordinaire que dans mes rêves les plus fous.

Il n'était pas rare que je le laisse lire les nouveaux chapitres que j'écrivais.

Il me complimentait toujours. « Bon sang, Lizzy, tu as un talent dingue. Comment des trucs aussi fous arrivent à germer dans ta jolie petite tête ? »

Et toutes les semaines, il sortait faire la fête avec ses amis. Un jour férié. Un anniversaire. Une fête de quartier. Un vendredi. Il y avait toujours quelque chose à fêter pendant que je restais chez moi à écrire.

Deux semaines après que j'ai croisé Tonya pour la première fois, je me suis invitée à une soirée où se rendait Ben.

— J'aurais bien besoin de compagnie, avais-je prétexté – pour une fois que j'avais envie de l'accompagner.

Et elle était là, ce fameux soir. Tonya, riant aux éclats avec la petite amie d'un pote de Ben quand nous sommes arrivés au bar où tout le monde devait se retrouver.

Parmi les dizaines de personnes présentes, principalement des étudiants, Tonya sortait du lot. Joyeuse, pleine d'assurance, si détendue que cela m'emplissait d'envie.

— Salut, Tonya, je te présente Lizzy, a déclaré Ben.

Pas sa chérie. Pas sa petite amie. Juste Lizzy.

Elle m'a gratifiée d'un signe de la main et d'un sourire.

— Salut, Lizzy. Ta tête me dit quelque chose. On ne s'est pas déjà rencontrées ?

— Je ne crois pas, non, ai-je murmuré, et j'aurais voulu disparaître.

— Tu me rappelles une fille de mon lycée, quand j'avais une quinzaine d'années. Elle aimait jouer avec le feu. Écoutez un peu ça, tout le monde : donc cette fille...

Le sang s'est mis à tambouriner dans mes oreilles quand elle a commencé à faire le récit de l'incendie d'une grange. Elle racontait ça avec désinvolture, comme si l'histoire sortait tout droit d'un magazine people.

— Tu déconnes !

— Wouah, c'est du délire !

Les mecs riaient alors que mon sang bouillonnait.

— C'est fou, non ? m'a soufflé Ben en me donnant un léger coup de coude, pendant que ses yeux ne quittaient pas Tonya.

Évidemment, cette histoire, je la connaissais. C'était la mienne. Je connaissais les types dont elle parlait, tout comme j'étais au courant pour l'enquête à laquelle l'incendie avait donné lieu.

C'est là que je l'ai vraiment sentie : la douleur du passé. C'était comme marcher sur des bris de verre et sentir les éclats lacérer la chair si fragile.

Je pressentais que ce n'était là que le début d'un cauchemar.

Je suis restée au bar une heure, tant que ça m'était supportable, à m'efforcer de fuir son regard, à avoir honte d'être là avec Ben, qui se préoccupait à peine de moi.

J'ai dit à tout le monde que je rentrais chez moi, puis je suis allée aux toilettes. En ressortant, Tonya et moi nous sommes rentrées dedans, et elle m'a bloqué le passage.

Nous sommes restées là, à nous dévisager un court instant, un instant qui m'a replongée dans le passé, dans mes années au foyer d'accueil, avec ces trois garçons et les paroles qu'elle m'avait alors adressées : « T'approche pas de Brandon. Compris, petite souris ? »

Puis le passé m'a recrachée, toute tremblante de colère.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Tonya ? ai-je demandé sans détour, effrayée par sa réponse.

Elle a levé la main et passé son index sous la mèche noire qui encadrait mon visage. Son geste était lent, comme celui d'un amant, mais ses yeux cruels sont restés braqués sur les miens.

— Je sais ce que tu as fait, petite Lizzy. Tu te croyais tirée d'affaire ?

Un rictus sinistre s'est dessiné sur son visage.

Je n'ai pu réprimer un mouvement de recul en entendant ses paroles.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Bien sûr que si. J'ai des preuves, tu sais. Je pourrais aller voir la police.

Elle s'est penchée si près que j'ai senti son parfum et même les notes mentholées de son lait pour le corps. Ses lèvres étaient tout contre mes cheveux quand elle m'a glissé à l'oreille :

— Je pourrais y aller n'importe quand, Lizzy. Sois prudente.

Ces mots m'ont emplies de panique, même si je n'en ai rien laissé paraître.

J'avais envie de lui dire que j'avais seulement cherché à leur faire peur. Que j'avais juste voulu qu'ils regrettent ce qu'ils m'avaient fait. Ce que je ne pouvais certainement pas lui dire, en revanche, c'était que j'étais heureuse de la manière dont tout ça s'était terminé. Par leur mort à tous les trois.

13.

EJ arrive alors que j'arpente nerveusement ma chambre de long en large.

— Ton vieux est toujours dans le coin, annonce-t-il en entrant. Et il y a un type en train de virer les fleurs de la maison.

Comme toujours, il porte un jean, un sweat à capuche noir et des Converse, et ses cheveux en bataille sont légèrement humides ; il doit pleuvoir.

Je lui tends l'enveloppe.

— Oooh, fait-il en s'en emparant vivement. Encore une ?

Assis au bout de mon lit, il prend connaissance de la dernière lettre tandis que je recommence à faire les cent pas en tirant sur les cordons de mon sweat, sans jamais le quitter du regard afin de scruter sa réaction.

Une fois sa lecture terminée, il laisse retomber ses mains sur ses genoux sans lâcher le papier, puis lève les yeux vers moi. J'y lis les mêmes pensées que celles qui m'ont traversée il y a une heure, quand je l'ai lue, moi aussi.

— O... K, lâche-t-il.

— O... K, je l'imité.

— C'est ce qu'on attendait, non ?

— On dirait bien, oui.

Une confession, car il n'y a pas d'autre terme pour décrire les mots de ma mère dans cette lettre.

— Merde alors, souffle-t-il.

— On a besoin de ce rapport, EJ, dis-je. Celui de l'enquête. Ça devrait éclaircir pas mal de choses. Ou, au minimum, nous fournir plus de détails.

— Ouais, mon contact nous préviendra dès qu'il aura quelque chose.

Pendant que EJ va aux toilettes, je replie précautionneusement la lettre avant de la glisser dans son enveloppe d'origine.

Au point où on en est, je me demande si je ne devrais pas porter des gants pour manipuler ces courriers. Bien entendu, je n'irai pas balancer ce que Maman a pu faire autrefois, sauf si... Non, rien. Il n'y a pas de « sauf si » qui tienne. En attendant, ces lettres n'en sont pas moins des preuves. Qui sait si la personne qui me les envoie est un taré fini qui compte s'en prendre à moi. Dans l'immédiat, une chose est sûre : on me surveille.

Cette nouvelle enveloppe rejoint les deux premières, déjà rangées dans une pochette plastifiée que je fourre dans mon sac.

Alors que la porte de la salle de bains s'ouvre en grinçant, EJ apparaît dans l'embrasure, un flacon de médicament sur ordonnance à la main. Il l'agite bruyamment en me lançant un regard préoccupé.

— Tu en prends ?

Je lève les yeux au ciel.

— Ça m'arrive.

— Ça t'arrive ?

— Oui, bon. Ce n'est pas comme si j'allais tomber raide morte.

Du moins, espérons-le.

EJ n'a pas bougé d'un pouce.

— S'il te plaît, Kenz.

Je déteste qu'on me témoigne de la pitié. Dernièrement, j'en reçois en quantité.

Je lui souris.

— Je te manquerais si ça arrivait ?

Il secoue la tête.

— Je te hanterai, EJ. Tu seras en train de prendre ton pied avec ta prochaine reine du Net, et moi, je viendrai mettre le bordel dans ta maison et te filer la peur de ta vie.

À contrecœur, il esquisse un sourire.

— Je te préfère vivante. Et les reines du Net, ce n'est pas mon truc.

— *Plus* ton truc, tu veux dire ?

Il disparaît dans la salle de bains, le temps de remettre les cachets à leur place.

— Depuis quand ? je demande en haussant le ton.

Il ressort, l'air réprobateur.

— Je croyais que c'était ton type, je le taquine.

— Ah oui ? Parce que tu es une experte, Snarky ?

Il est repassé à « Snarky ». « Kenz » est réservé aux moments sérieux. S'il m'appelle par mon prénom, c'est signe que quelque chose va vraiment mal.

Mon téléphone m'alerte d'un mouvement au niveau du portail de la propriété.

J'ai activé les notifications depuis le décès de Maman, quand je suis revenue m'installer ici temporairement. Le domaine est truffé de caméras, sans parler de l'alarme et des détecteurs de mouvement devant le portail principal : on n'est jamais trop prudent quand on a une mère qui collectionne les admirateurs dérangés. Telle est la réalité dans laquelle nous vivons depuis des années. Ces mesures de sécurité se sont avérées utiles à plusieurs reprises, quand Maman a été stalkée.

La vidéosurveillance montre la voiture de Papa en train de sortir.

— Allons-y, j'annonce en croisant le regard impatient de EJ. Il est temps de découvrir les secrets de E.V. Renge.

14.

Quand nous redescendons, la porte d'entrée est ouverte et un jeune homme en jean et chemise à carreaux est en train de soulever plusieurs compositions florales pour les sortir de la maison.

— Salut, Mackenzie ! me lance-t-il.

— Salut, Nick !

— Je suis désolé pour ta mère !

Nick est le neveu de Minna. De l'entrée, j'aperçois son pick-up dont la benne est déjà à moitié remplie de fleurs.

Sa tante lui donne un coup de main.

— Vous êtes toujours d'accord ? s'assure-t-elle de nouveau en désignant les bouquets.

— Bien sûr. Embarquez tout. Ah ! (Je lui fais signe d'approcher.) On va faire un tour dans le bureau de Maman. Pas un mot à Papa, d'accord ?

— Évidemment, dit-elle avec un sourire complice.

Sans surprise, la porte du bureau est verrouillée. Rien que pour me donner raison, je vais fouiller dans l'épaisse chevelure du masque natif américain, mais la cachette habituelle est vide.

J'en étais sûre.

— Regardez un peu qui a un coup d'avance, je chuchote, pas peu fière, en sortant de ma poche le double que j'ai fait faire ce matin avant d'aller ouvrir la porte.

Le bureau de Maman est plongé dans le noir. Les épais rideaux bordeaux sont tirés.

— Referme la porte à clé, j’ordonne à EJ avant d’ouvrir les rideaux pour laisser entrer la lumière.

— Waouh ! fait-il en regardant autour de lui.

À la lumière du jour, la pièce semble presque normale. Professionnelle, même, malgré son atmosphère gothique. EJ n’y était encore jamais entré, donc je lui laisse le temps d’en faire le tour, les yeux ronds comme des soucoupes.

Le bureau de Maman a des airs d’autel, entre les lampes voilées, les tableaux gothiques, les panneaux de bois ornés de gravures complexes et les affiches de ses livres, souvenirs d’événements promotionnels et de récompenses littéraires.

Un imposant meuble de bois gris presque noir allant du sol au plafond s’étend sur un côté entier de la pièce, comportant une multitude de tiroirs et d’étagères où trônent bibelots et autres livres anciens. Le centre du meuble est occupé par une énorme cheminée devant laquelle se trouve un ensemble de salon en cuir disposé sur un épais tapis. Le bureau de Maman se trouve sur la droite. La fenêtre sur la gauche.

— Tout ça, là, ce sont des éditions spéciales ? s’enquiert EJ en faisant courir ses doigts le long des étagères qui abritent les dizaines de versions des trois best-sellers de ma mère.

— Oui. Elle en a un placard rempli. La plupart sont des copies professionnelles. Quelques autres ont été reliés à la main par des admirateurs qui lui en ont fait cadeau.

— Cool.

Je ne suis peut-être pas une grande fan de la personnalité de ma mère, pourtant elle était remarquable. Je n’aime pas qu’on me compare à elle, mais pour être tout à fait honnête, il y a eu beaucoup de moments dans ma vie où j’ai ressenti une immense fierté quand les gens apprenaient qui j’étais. Tout cela remonte à bien longtemps.

Être dans son bureau donne un peu l’impression de pénétrer dans un vieux château doté d’une touche moderne et élégante. Épais tapis. Bois noir et acier. Colère, haine, désir : voilà ce sur quoi elle écrivait, toutes les émotions humaines les plus sombres, qui se rencontrent ici dans un cocktail esthétique que l’on retrouve jusque dans le moindre détail envoûtant de cette pièce.

— Tu veux une visite guidée ?

— Carrément !

Je le conduis jusqu'à un monstrueux coffre. Quand Maman l'a acheté il y a une dizaine d'années, il a fallu trois personnes pour venir l'installer. Aujourd'hui, il est plein à craquer.

— Est-ce que c'est..., commence EJ, sans finir sa phrase.

— Eh oui, je confirme en soulevant le faux verrou avant d'ouvrir le coffre.

Je sens l'adrénaline qui monte et mes mains qui tremblent un peu. Je n'ai jamais eu le droit de toucher à quoi que ce soit dans ce bureau.

Le compartiment du dessus déborde d'enveloppes et de lettres, certaines simples, d'autres écrites sur du papier haut de gamme, ou avec des emballages très recherchés. Tout ça, ce sont des courriers de fans.

En poussant un levier, ce compartiment se surélève pour dévoiler le reste du coffre, qui fourmille de curiosités en tout genre, là encore de la part d'admirateurs.

— Ben, merde, souffle EJ, amusé.

Il s'accroupit et je l'imité, si bien que nous pouvons piocher puis examiner les objets les uns après les autres.

— Le fameux bocal d'urine ? demande-t-il en pointant le sachet congélation contenant un flacon.

— Oui. Ça me dépasse qu'elle ait gardé ça.

— C'était peut-être pour servir de preuve, suggère-t-il sans conviction. Est-ce que les enquêteurs ont demandé à voir tout ça ?

Je le regarde un instant, songeuse.

— Il y a beaucoup trop de trucs là-dedans. Et puis...

— Et puis, ils n'ont pas de quoi prouver que son accident n'en était pas un.

— Exact.

Étrangement, aucun enquêteur n'a plus cherché à m'interroger au sujet de Maman. Pas depuis que Grand-mère en a fichu un à la porte à coups de pied aux fesses.

EJ et moi passons une demi-heure à inspecter des sachets contenant des mèches de cheveux accompagnées de petits mots, des jouets bizarres et des poupées couvertes d'aiguilles censées être à l'effigie de ma mère. Un fan a envoyé de la terre rouge de Namibie. Un autre, des pierres provenant d'un volcan islandais. Il y a une collection de cartes anciennes. Un bout de tissu. Une dague antique.

— Waouh, dit EJ en se relevant.

Il jette un dernier coup d'œil à la pièce avant de se tourner vers moi.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

Les cadeaux des fans sont certes distrayants, mais je sais qu'il a hâte de mener l'enquête. Nous sommes deux.

Je ne sais pas par où commencer, pourtant une chose est sûre : on ne ferme pas une pièce à clé à moins d'y cacher quelque chose que personne d'autre ne doit voir. Et je suis quasi certaine que ma mère avait des tas de secrets.

15.

EJ longe lentement l'immense bibliothèque qui occupe tout le mur en ouvrant tous les tiroirs. Quand l'un d'eux lui résiste, il tire plus fort, mais celui-ci est verrouillé.

— Tu as la clé pour celui-là ?

— Non.

— Elle ne devrait pas être loin.

— Ma mère gardait certainement les clés des tiroirs dans une autre pièce.

— Non, proteste-t-il en inspectant le meuble, pressant le moindre creux, la moindre irrégularité. Le but devrait être de pouvoir les ouvrir même si elle avait laissé les clés ailleurs. Je m'occupe de ce mystère-là. Si c'est sous clé, c'est important.

Je le laisse gérer sa tâche pour rejoindre le bureau et prendre place dans le fauteuil de Maman. J'attends une seconde que les souvenirs et le chagrin m'assaillent, mais non, toujours rien. Tout ça semble irréel, et au lieu de pleurer, je souris : c'est ici que Maman accomplissait le plus clair de son travail. D'ici, je perçois le bureau à travers ses yeux.

Avait-elle la sensation d'être une reine des thrillers quand elle travaillait ici ?

Je caresse le bord du bureau, sentant mon cœur battre plus fort tant je suis impatiente de toucher enfin à ses affaires personnelles.

Je n'ai pas encore besoin de fouiller son ordinateur. À tous les coups, il est protégé par un mot de passe. Nous nous inquiéterons de cela plus tard.

Les tiroirs, en revanche, c'est une autre histoire.

Le contenu du premier n'a pas changé : la première page manuscrite encadrée, une photo de Maman, Papa et moi lors de ma remise de diplôme au lycée, une autre d'elle en compagnie de trois auteurs stars.

Il y a également plusieurs piles de documents parfaitement disposées, tout ça grâce au passage de Minna qui a remis de l'ordre après les fouilles nocturnes de Papa. Une faible odeur de cigarillo imprègne la pièce. On dirait qu'on chasse déjà l'esprit de Maman, bien que je ne puisse m'empêcher de me raidir comme si je m'attendais à ce qu'elle débarque d'une seconde à l'autre pour passer ses nerfs sur moi dès qu'elle me verra assise à son bureau.

Plus important encore, le souvenir de la dernière lettre me laisse une vague impression de malaise. Ma mère n'a jamais été un ange, mais l'idée qu'elle ait pu commettre des crimes atroces dont les preuves seraient enfouies ici donne à la pièce une atmosphère angoissante.

De son côté, EJ bidouille toujours les divers compartiments adjacents aux tiroirs verrouillés. Pendant ce temps, je commence à éplucher les piles de paperasse sur le bureau.

L'ensemble est assez barbant, il y a principalement des factures et des devis, des relevés de comptes bancaires et des contrats. J'ai vite fait de les passer en revue avant de m'intéresser aux tiroirs du côté droit du bureau. La serrure du premier est brisée, naturellement, mais le compartiment est vide. C'est sans doute d'ici que proviennent tous ces papiers.

Le tiroir suivant a également été forcé. Il contient davantage de paperasse, ainsi qu'un coffret noir. À l'intérieur, je découvre un revolver accompagné d'un chargeur plein.

— Oh là ! Pourquoi ma mère avait-elle besoin d'une arme ? je me demande tout haut.

— Tout le monde en a une de nos jours, commente EJ.

Pas faux, mais tout ce qui a trait à ma mère éveille désormais des suspicions en moi.

J'examine les nouveaux documents. Encore des contrats. Je m'apprête à les mettre de côté quand un nom retient mon attention.

Evelyn Casper.

— En quel honneur le nom de ma grand-mère figure-t-il sur les contrats d'auteur de Maman ?

EJ me lance un regard par-dessus son épaule.

— Peut-être que ta mère employait ta grand-mère ?

Mouais...

Je photographie les contrats et les accords de confidentialité avec mon portable, puis je m'attaque au troisième tiroir.

Il contient un dossier, qui renferme une pile de transactions. L'un des comptes est le compte professionnel de Maman, ça ne fait aucun doute. L'autre ne comporte aucun nom, seulement un numéro. Toutes les transactions sont des virements sortants, qui se répètent tous les six mois depuis sept ans, réglés comme du papier à musique.

— Je crois que quelqu'un faisait chanter ma mère, dis-je en étudiant les pages.

— Une seconde. Je crois que j'ai compris le truc, répond EJ d'une voix déformée par l'effort.

Il ne me prête que peu d'attention, tout occupé qu'il est à plonger le bras au fond d'une des étagères.

En reprenant mon analyse des transactions, je remarque que leur montant augmente d'année en année, et que le dernier virement date de cet été. Tout en bas de la pile de feuilles se trouve un autre bout de papier. On y lit, écrits à la main, des mots qui me glacent immédiatement le sang :

Ton passé te rattrapera toujours, E-li-za-beth.

À côté, on a également dessiné un smiley qui sourit.

— Ouais, je murmure en prenant une nouvelle photo. Aucun doute, c'était du chantage.

— Bingo ! s'écrie EJ, ce qui me fait brusquement tourner la tête vers lui.

Il me lance un sourire éclatant et agite les doigts tel un magicien devant le tiroir désormais ouvert.

16.

J'abandonne ma paperasse pour rejoindre EJ.

— Un levier caché permettait d'ouvrir le tiroir, explique-t-il en écartant les bras, l'air triomphant. Ta-da !

C'est un tiroir profond, qui renferme plusieurs grosses boîtes noires.

Nous les contemplons un instant en silence, jusqu'à ce que EJ les désigne du menton pour m'encourager à les ouvrir.

Je sors les trois boîtes ainsi qu'une chemise en carton, et j'emporte le tout jusqu'au bureau où je les dispose. Je passe la langue sur mes lèvres, stressée de découvrir ce qui m'attend à l'intérieur.

— Allez, me presse gentiment mon meilleur ami en me donnant un léger coup de coude.

J'ôte le couvercle de la première boîte. Dedans, il y a du papier de soie que je déplie avec soin en me demandant si nous avons mis la main sur un genre de pièce rare. Quand j'écarte la dernière couche de papier, je mets au jour deux journaux identiques à la reliure ornée de fleurs, sous lesquels se trouve un carnet de plus grandes dimensions.

Je m'empare du premier journal.

Elizabeth Dunn, indique le coin supérieur de la première page, dans une écriture propre et nette. *Brimmville, Nebraska. 10 janvier.*

J'en ai le souffle coupé.

— C'est le journal de ma mère. Celui du foyer d'accueil.

Je feuillette les pages jaunies couvertes de notes, de citations, de mots éparpillés et de phrases.

— Et l'autre, qu'est-ce qu'il y a dedans ? s'impatiente EJ en se penchant sur le bureau.

Je saisis le second journal.

Ils l'avaient bien cherché, annoncent les grandes lettres de la première page. *Par Elizabeth Dunn*.

Je retiens mon souffle au moment de tourner la page. La suivante a disparu, et les premiers mots de celle d'après sont ceux que j'ai relus il y a peu. Les lignes sont constellées de corrections et de mots barrés écrits à l'encre, qui a d'ailleurs parfois bavé.

— Il lui arrivait d'utiliser une véritable plume et un encrier, comme ici, j'explique fièrement. Attends, attends, attends.

Je le repose pour le comparer avec la fameuse première page encadrée qui trône sur le bureau. En miroir, l'évidence est criante : l'écriture et le papier sont identiques.

— La page provient du même journal, remarque EJ.

— Oui, je confirme, fascinée. Ce doit être la toute première ébauche de Maman.

— Regarde le suivant.

Les premières pages du grand carnet s'ouvrent sur les mots *Mensonges, mensonges et vengeance, de E.V. Renge*.

— Le manuscrit original, commente EJ, tandis que j'acquiesce. La suite, ordonne-t-il, n'y tenant plus.

J'ai déjà une petite idée de ce que nous réserve la deuxième boîte, et mon intuition se révèle exacte. Même papier de soie soigneusement plié pour y abriter un luxueux carnet à la reliure de cuir. La page de garde affiche le titre du deuxième best-seller de ma mère : *L'Appel de la louve*.

— EJ, je murmure en promenant mes doigts sur les lignes de la page suivante.

Ce carnet-ci est rempli de corrections et de mots raturés. Là encore, ce devait être son premier jet.

— Bon sang, souffle-t-il. Tu as vu ça ?

— Quoi donc ?

— C'est le même papier que celui des pages que t'envoie ce fan anonyme.

Vraiment ?

Les lettres sont restées à l'étage, mais je les comparerai au carnet plus tard.

J'ouvre la troisième boîte.

Celle-ci contient des pages de styles et de tailles différents, comme si aucune n'avait la même provenance. Ce qu'on y a griffonné est confus, écrit sans ordre particulier, violemment raturé, et les mots se superposent par endroits.

— Quel chaos, dit EJ. Tu crois que ta mère était défoncée quand elle a écrit ça ?

Il glousse quand je lui envoie mon coude dans les côtes. Cela dit, ça ne me surprendrait pas. Il arrivait parfois que l'humeur de Maman s'assombrisse pendant de longues périodes. Dans ces moments-là, elle passait des jours entiers cloîtrée dans son bureau.

Une page attire tout de suite mon attention.

— Ce sont les notes de *Des anges et des monstres*, son recueil de contes de fées d'horreur.

— Celui-ci, c'est clair, elle l'a écrit dans un état d'esprit bien différent.

— Sans blague.

Papa et moi savons tous les deux que Maman avait les idées de plus en plus noires ces derniers temps. Je suis bien placée pour le savoir. Je l'avais déjà remarqué à l'adolescence. La parution de *Des anges et des monstres* remonte à cinq ans. C'était un ouvrage radicalement différent de ceux qu'elle avait publiés jusqu'alors, mais qui conservait son goût pour le gore et les personnages à la moralité ambiguë. Il a eu un succès fou.

Étonnamment, cette boîte-ci ne contient pas de manuscrit complet.

— Peut-être qu'il est là-dedans, propose EJ en indiquant la pochette plastifiée dont il s'empare.

Dedans, des liasses de papiers. Les pages proviennent d'un cahier basique, de ceux que l'on peut acheter dans n'importe quel magasin. Là aussi, l'écriture est à peu près régulière, mais rien ne semble avoir de sens.

Sur une page, les mêmes mots se répètent encore et encore, tel un mantra.

*Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées.
Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées.
Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées.
Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées. Dents acérées.*

Tue-les.

— Ce ne serait pas du sang, là ? je demande tout bas en remarquant des traces bordeaux sur le papier.

Je me tourne vers EJ, dont les yeux reflètent le même malaise qui me donne la chair de poule.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en suis pas certaine, mais le prochain roman de Maman dont elle avait commencé à parler à Laima Roth, eh bien, le titre provisoire était *Dents acérées*, justement.

Mon portable vibre à cause d'une notification des détecteurs de mouvement.

Je m'empresse de consulter les images, qui montrent un véhicule en train de franchir le portail.

— Merde. C'est mon père. On embarque tout ça et on file.

Je commence à remballer les carnets et les manuscrits.

— Tu veux dire qu'on prend tout ? s'étonne EJ, une pointe d'excitation dans la voix.

— Oui. Autrement, quelqu'un d'autre viendra les rafler.

Les boîtes sous le bras, nous fonçons vers la porte quand la photo d'une séance de dédicace sur le mur m'interpelle. Je n'y avais jamais trop prêté attention, mais ce coup-ci, mon regard tombe sur une personne que je suis sûre d'avoir déjà aperçue.

Je m'arrête net, captivée.

— Allez, Kenz ! me presse EJ en maintenant la porte ouverte.

Le cliché montre des dizaines de personnes alignées sur trois rangées. Maman est tout devant, entourée de gens portant des étiquettes et qui, tout sourire, brandissent tous son recueil. Papa aussi est dessus. De même que Laima Roth. Je reconnais plusieurs attachés de presse.

Dans le coin au fond à gauche, un homme est campé derrière tous les autres. C'est le type avec qui mon père s'est disputé le jour de la cérémonie funèbre.

Ce pourrait être insignifiant. Mais si ce type est vraiment un anonyme, que faisait-il à la remise hyper sélecte d'un grand prix littéraire ?

17.

Je passe le reste du week-end chez mes parents, après avoir décidé que je réintégrerai mon appartement en ville dès la semaine prochaine.

La maison est assez calme, si l'on occulte le téléphone fixe qui n'en finit pas de sonner. Minna joue vraiment les secrétaires ces jours-ci. Elle passe son temps à prendre des appels et à noter des messages.

Dehors, il pleut, la météo automnale s'installe peu à peu. J'aime quand le temps est morose. Cela s'accorde bien avec les lettres de Maman.

Je sais désormais avec certitude qu'elles sont bien d'elle. J'ai comparé les pages du carnet relié contenant son second manuscrit avec celles que j'ai reçues : le papier correspond.

Tout mon dimanche est consacré à la relecture du recueil de contes de fées d'horreur, que je compare avec les notes et les pages griffonnées de la troisième boîte pour souligner les passages identiques. Certaines de ces histoires me fichent une trouille pas possible.

Il y a bien une personne qui en savait long quant à ce qu'il se tramait dans la tête de ma mère, et je décide d'en avoir le cœur net.

Maman gardait dans l'entrée un répertoire téléphonique avec toutes les cartes des professionnels auxquels elle avait fait appel ou avec qui elle était en contact. J'y trouve le numéro dont j'ai besoin, celui de son psy. J'appelle son cabinet, mais personne ne décroche. Normal, on est dimanche. Alors je compose le numéro d'urgence et, deux sonneries plus tard, la voix familière du Dr Pecora me parvient.

— Monsieur Pecora, bonjour, ici Mackenzie Casper. Je suis la fille de...

— Bonjour, Mackenzie. Que vous arrive-t-il ?

Sa voix est inquiète, à moins que ce ne soit de la perplexité. Nul doute que la suite de cette conversation achèvera de le déconcerter, mais j'ai besoin de réponses.

— Tout va bien, enfin je crois. Peut-être. Je n'en sais trop rien. J'aurais besoin de votre aide, je déclare de ma voix la plus dramatique pour créer un sentiment d'urgence.

Ce type adorait ma mère. Avec un peu de chance, il saura m'aider.

— J'ai une question, une question importante. Quand ma mère a-t-elle pris contact avec vous pour la première fois ?

— Pris contact avec moi ?

— Je veux dire, à quand remontent ses premières séances avec vous ?

— Je n'en suis pas sûr, Mackenzie. Pourquoi cette question ?

— C'est important. J'essaie de mettre certaines choses en ordre et... Il faut vraiment que je sache.

— Cela doit faire environ dix-huit ans. Il faudrait que je vérifie mes registres. C'était à l'époque où son premier livre a été classé dans la liste des best-sellers internationaux.

— Était-elle... Est-ce qu'elle avait des problèmes ?

— Des problèmes ?

— Oui, de santé mentale, par exemple ?

Il émet un son entre le grognement et le soupir.

— Vous savez que je ne peux pas parler de ça avec vous ou avec qui que ce soit d'autre.

— Certes, je soupire, déçue. Juste une question d'ordre général. Vous étiez son ami. Est-ce que vous pensez que... Vous croyez que la célébrité l'a changée ?

Un bref silence s'installe entre nous, interrompu par un nouveau soupir du bon docteur.

— La célébrité change tout un chacun. La sienne lui est tombée dessus telle une avalanche. Toutefois... Là encore, je ne suis pas en mesure d'aborder son cas en particulier, mais je peux vous assurer que, lorsqu'il s'agit de personnes créatives, le plus gros du processus de guérison ne s'accomplit pas grâce aux thérapeutes, mais grâce à l'art.

— L'art ?

— Oui. Les gens tels que votre mère, et plus généralement ceux qui sont d'une nature créative, trouvent toutes leurs réponses et leur guérison dans des activités créatrices.

Je le laisse poursuivre.

— Il arrive néanmoins que cette créativité se révèle être une arme à double tranchant.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c'est aussi ce même talent qui les détruit.

Ses paroles sont suivies d'une longue pause.

— Je crains de ne pas pouvoir vous en dire beaucoup plus, déclare-t-il, navré. Peut-être souhaiteriez-vous prendre rendez-vous pour une séance avec moi ?

Je dois réprimer mon envie de rire. Évidemment, il fallait bien qu'il tente de recruter une nouvelle cliente.

Après lui avoir présenté mes excuses pour l'avoir dérangé, je raccroche.

Tout ça pour ça.

C'est officiel : le troisième manuscrit part dans tous les sens. Je me demande si les ténèbres qui tourmentaient Maman n'étaient que le fruit de son imagination. Peut-être que c'était *elle*. Voilà pourquoi ses fans se sentaient si proches d'elle, parce que leurs esprits tortueux et dérangés reconnaissent dans son travail quelque chose que les gens normaux percevaient comme le signe d'une imagination malsaine.

En début de soirée, je range les manuscrits dans leurs boîtes respectives, que je cache ensuite dans mon placard de salle de bains, derrière les serviettes. Un jour, leur contenu vaudra une fortune, c'est d'ailleurs certainement déjà le cas, mais je ne veux pas que quelqu'un d'autre les trouve. Je les emporterai chez moi, en ville, où ils seront à l'abri. Je parie que cette satanée Laima Roth adorerait mettre la main dessus.

Lorsque je sors de ma chambre, la maison est plongée dans l'obscurité et il y règne un silence étrange.

Papa est sorti.

Minna est dans la cuisine, où elle prépare un poulet rôti.

— M. Casper a dit qu'il serait de retour pour dîner, annonce-t-elle. J'ai préparé son plat préféré.

— Ça m'étonnerait qu'il rentre pour autant. Je suis sûre que, comme toujours, il s'en tiendra à un repas sous forme liquide.

Elle me lance un regard réprobateur tout en secouant la tête.

La corbeille de courrier est pleine à craquer. C'est toujours Maman qui s'en occupait. De toute évidence, Papa ne se sent pas d'endosser cette nouvelle responsabilité.

Curieuse, je passe les enveloppes en revue. Un courrier électoral m'est destiné. Il y a aussi mon relevé de compte, même si je n'ai pas grand-chose dessus. Vient ensuite une facture médicale à mon nom et à celui de mes parents. À l'intérieur, je trouve le reçu de l'ordonnance pour mon traitement. Je déchire la lettre en petits morceaux avant de répéter l'opération avec les deux autres courriers du même type de la pile.

Une vague d'amertume me tenaille le ventre. Je me demande combien de temps il faudra à mon père pour qu'il daigne s'intéresser à ma santé. C'est là un effet secondaire courant chez ceux qui ont grandi dans la famille d'une célébrité, où l'on a beaucoup d'argent, mais nettement moins de temps pour se consacrer à l'essentiel. Je pourrais tout aussi bien planquer un cadavre dans ma chambre que personne ne s'en soucierait, même si cela empestait tout le couloir.

Minna est l'exception, bien entendu. Et puis, c'est moi qui fais le ménage dans ma chambre, pas elle.

Devant la cuisinière, elle se parle tout bas avant de se diriger vers l'immense garde-manger.

Là-dessus, les téléphones fixes de la maison se mettent à sonner, et le volume de celui de la cuisine est si fort que je bondis presque.

Toujours dans le garde-manger, Minna fait un raffut pas possible.

— Oh, aïe, vous voulez bien décrocher, s'il vous plaît ? me lance-t-elle.

Agacée, je saisis le combiné.

— Résidence Casper.

On ne fait pas plus obsolète que les lignes fixes, mais il semblerait que de nombreuses entreprises aient toujours recours à cette technologie d'une autre ère.

— Bonjour. Je vous appelle au sujet d'un impayé. Nous sommes à la recherche du débiteur.

— Je ne vous promets rien, mais je peux toujours prendre un message et le transmettre plus tard.

Je m'empare du bloc-notes et du stylo posés près du téléphone. Plusieurs pages débordent déjà de messages. Tout ça est une perte de temps. Jamais Papa ne se donnera la peine de les consulter.

— J'appelle de la part de Huckleberry Supplies. Nous vous avons accordé un prolongement de crédit de deux mois, et nous voulions vous rappeler que celui-ci est dépassé depuis deux semaines.

Le nom de l'entreprise me fait rire.

— Huckleberry ? je répète en le notant, amusée.

S'il ajoute « Finn », je serai obligée de lui faire une blague.

— C'est exact. Huckleberry Supplies.

— Je transmettrai le message.

Je raccroche et lance à Minna :

— C'était à propos d'une facture impayée.

— Merci ! répond-elle, toujours dans le cellier.

Le téléphone a déjà recommencé à sonner. Je décroche en souriant.

— Huckleberry Finn ? je demande en réprimant un rire.

Pas de réponse.

Je me racle la gorge et adopte une expression plus sérieuse qui devrait se ressentir dans ma voix.

— Résidence Casper, je reprends avec gravité.

Là encore, aucune réponse, mais un bruit de respiration me parvient au bout du fil.

— Allô ? j'insiste plus timidement.

Mon cœur se fige un instant avant de repartir de plus belle, en tambourinant dans ma poitrine.

— Allô ?

Toujours rien, à part un léger rire, un rire étouffé et sinistre, un rire d'homme, j'en suis persuadée.

Je repose brusquement le combiné et fixe le téléphone, m'attendant à ce qu'il sonne de nouveau.

Au lieu de cela, c'est mon portable qui bipe dans ma poche, indiquant un nouveau message. Je le sors d'une main tremblante.

Anonyme : vérifie ta boîte aux lettres.

Nous sommes dimanche soir. Elle devrait être vide. C'est là que je comprends que celui qui fait tout ça est près de moi, beaucoup trop près à mon goût.

Mais c'est plus fort que moi.

— Je reviens dans deux minutes ! j'annonce à Minna.

Une bruine froide tombe quand je sors de la maison. Plutôt que de marcher, je monte en voiture pour me rendre jusqu'au portail donnant sur la

route, et devant lequel se trouve notre boîte aux lettres. Comme ça, au moins, j'évite de passer cinq minutes à me faire tremper par la pluie.

Aucun agent de sécurité en vue.

Merde.

Le cœur battant à tout rompre, je me ravise juste avant de descendre de voiture.

C'est peut-être seulement quelqu'un qui veut jouer à un jeu débile. Ou qui cherche à exhumer les vieux secrets de Maman.

Mais il y a une autre possibilité : et si cette personne, qui qu'elle soit, était dérangée ? Ces lettres pourraient n'être qu'un appât. Je suis peut-être assez stupide pour tomber dans un piège. Il n'est pas impossible qu'on cherche à me faire du mal.

Malgré tout, ma curiosité l'emporte.

Je manœuvre la voiture de sorte que les phares soient braqués sur la boîte aux lettres et, après un rapide coup d'œil à la route obscure pour m'assurer que la voie est libre, je sors.

Il me faut quelques secondes pour foncer récupérer le contenu de la boîte, faire demi-tour et claquer ma portière une fois à l'abri dans l'habacle.

— Je t'ai eu, je halète, triomphante.

Un frisson me parcourt lorsque je regarde ce sur quoi j'ai mis la main.

Encore une lettre.

De la part de Fan n^o 1. XOXO

Quatrième lettre

Il m'est parfois arrivé de me demander ce que cela me ferait de tuer mon petit ami.

Pas rapidement, non, mais comme je m'y prends dans mes livres, avec des mois de tourments mûrement réfléchis pendant lesquels je le regarderais perdre peu à peu la raison.

Une nuit, j'ai observé Ben alors qu'il dormait, étendu de tout son long sur mon lit. Des heures durant, je suis restée près de lui à scruter les infimes mouvements de ses lèvres à chaque souffle. J'ai regardé ses cils bouger tandis qu'il rêvait. La façon dont ses doigts tranquillement posés sur son torse nu étaient parfois agités de petits spasmes. Son torse, qui se soulevait et retombait au rythme de sa respiration. La veine qui palpitait sous la peau si fine de son cou, cette petite chose si fragile qu'une pression un peu trop forte ou une petite coupure habile suffirait à abîmer de manière irréversible.

Je me suis demandé si je pourrais l'empoisonner progressivement, le rendre malade. Glisser un sédatif dans son verre afin qu'il reste ici, avec moi, qu'il dépende de moi plutôt que d'aller la voir, *elle*.

Me serait-il possible de les empoisonner tous les deux ? J'imaginai les voitures de police devant chez *elle*, où qu'elle habite, devant ce trou sordide où ils s'éclipsaient, persuadés que je ne me doutais de rien. Une nuit paisible où les gyrophares rouges et bleus de la police déchireraient l'obscurité et se refléteraient sur les fenêtres de la maison tandis que des agents pénétreraient dans la chambre pour y découvrir leurs deux corps, sans vie depuis longtemps déjà.

La première fois que j'ai compris que Ben me trompait, j'avais remarqué la trace de rouge à lèvres sur sa chemise, tout en bas. Quand je portais du rouge à lèvres, je n'embrassais jamais Ben. Du moins pas à cet endroit. Et puis la teinte ne correspondait pas. Ce n'était pas celle de mon rouge à lèvres Chanel, celui qui me coûtait vingt dollars. C'en était un autre. Celui d'une autre. Un produit bon marché. Celui de l'autre fille.

Cette fois-là, je ne le lui ai pas fait remarquer. Il dormait dans mon lit, la mine si innocente que j'ai même cru que c'était moi qui me faisais des films.

J'ai écrit. Écrit. Écrit encore. J'espérais que, une fois mon premier livre publié, le monde entier s'offrirait à moi. Que j'aurais les moyens. Je déménagerais sur la côte Est, où je m'assurerais que ta vie n'aurait rien en commun avec la mienne, ma beauté. Que tu n'aurais jamais à subir ce que j'avais subi.

La deuxième fois qu'il m'a posé un lapin, je me suis rendue au bar où Ben allait toujours avec ses amis. Je suis restée postée devant la brasserie en me demandant si je n'étais pas en train de devenir une de ces petites copines pathétiques qui espionnent celui qu'elles aiment.

Le truc fou, c'est que même après des mois ensemble, nous n'avions encore jamais prononcé les mots « copine » ou « petit ami ». Il était rare que je sorte en public avec Ben. Ses amis me connaissaient, me saluaient de loin en cours, mais jamais, jamais ils ne prenaient la peine de venir me parler. J'étais *cette* fille, sa *chose*, celle avec qui il était.

Ça ne me gênait pas le moins du monde.

Une autre fille, en revanche ? Là, ça me dérangeait.

Alors, cette nuit chaude de septembre, je l'ai passée sur le trottoir en face du bar. Les stores étaient baissés. L'établissement était plein à craquer de monde et de rires. Et au milieu de la foule, sur la terrasse qui empiétait sur le trottoir, j'ai aperçu mon Ben en train de rire, fumer et boire des bières.

C'est un autre détail qui a fait se dresser les cheveux sur ma nuque : une fille était pendue à son bras. Et pas n'importe quelle fille. *Elle*, Tonya.

Ce petit détail a tout gâché. Cette vipère était parvenue à le charmer, à se faire une place à ses côtés.

J'aurais dû partir, j'aurais dû aller lui parler, lui raconter mon passé et celui de cette fille. Peut-être qu'il aurait compris. Peut-être que cela aurait

changé ce qu'il s'est passé ensuite. Peut-être qu'il m'aurait quittée, et que bien des choses horribles auraient pu être évitées.

Mais cette nuit-là, tapie dans l'ombre des mûriers, j'ai observé, observé et observé encore. Je l'ai observée, *elle*. Sa façon de rire avec tant de facilité et de plaisanter avec les autres. La manière dont tous la regardaient, comme jamais ils ne me regardaient, la manière dont ils l'acceptaient, lui apportaient des bières.

Ben aussi, je l'ai regardé. Ses yeux qui s'attardaient trop sur elle pour pouvoir parler d'amitié. Après avoir dit quelque chose qui a fait rire tout le monde, il a posé son bras sur ses épaules, tout naturellement. Et elle s'est laissée aller contre lui, gentiment, comme si elle avait déjà fait ça mille fois auparavant.

Cette nuit-là, alors que j'aurais dû être en train d'écrire, je les ai espionnés pendant des heures. Puis, alors que Tonya semblait sur le point de partir, Ben a tenté de la suivre, mais elle l'en a empêché. Ils ont discuté au coin de la rue. Elle a regardé sa montre avant d'éclater de rire, tandis qu'il baissait la tête avec son air comique. Là encore, elle a ri, puis passé les bras autour de son cou pour l'embrasser.

Mon Ben n'aurait jamais embrassé une autre fille. Mon Ben ne m'aurait jamais menti en prétextant qu'il devait réviser ce soir-là.

La vérité, celle que j'ai mis un temps fou à regarder en face, c'était que Ben n'était plus à moi, si tant est qu'il l'eût été un jour.

Ce fut une prise de conscience douloureuse.

Pourtant, ce n'était pas après Ben que j'en avais, mais après *elle*, la fille qui venait du même endroit que moi et qui venait de m'enlever une chose que j'aimais.

Quand ils se sont quittés, je ne suis pas rentrée chez moi, non. J'ai préféré la suivre.

Cinq minutes plus tard, elle s'est engagée dans une ruelle mal éclairée et je l'ai imitée, mais il n'y avait déjà plus aucune trace d'elle. Ivre de colère, je suis restée sous le lampadaire à bouillir de haine.

— Alors ça, vous ici, a déclaré Tonya derrière moi.

J'ai fait volte-face.

Elle m'a lancé un sourire mauvais, là, au milieu de la ruelle, les bras croisés.

— On joue les espionnes ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

Mon empressement a paru l'amuser.

— Moi ? C'est toi qui me suis, je te rappelle.

— Qu'est-ce que tu attends de Ben et de moi ?

— T'es sérieuse, là ? Ben et toi ? Je n'étais pas au courant. Tu veux qu'on demande à ses amis s'ils sont mieux renseignés ?

Elle savait exactement où appuyer pour me blesser. C'est le genre de talent que les brutes dans son genre cultivent en grandissant.

— Ben et moi, on est amoureux, et tu le sais.

— Hum. (Le calme dont elle faisait preuve m'horripilait.) Ben sait qu'il est amoureux ? s'est-elle moquée ouvertement. Est-ce qu'il connaît ton passé ?

Je me doutais qu'on en arriverait là.

— À ton avis, il te trouvera toujours aussi sympa quand il apprendra que tu es une meurtrière ?

— Il ne te croira pas.

— J'ai des preuves.

Mon cœur s'est arrêté avant de repartir avec fracas. *Impossible*. Ce n'était pas ma faute. C'était un accident.

C'est le problème avec les filles comme Tonya : elles ont le don de détruire la vie des autres d'un simple claquement de doigts. Elles s'y mettent dès l'enfance. S'entraînent comme si c'était leur travail. Et, les années aidant, elles perfectionnent leur art.

J'ai écrit dans mon roman que le mal, le vrai, ne s'apprend pas. Il est inné, certains naissent avec.

Quant à Tonya, elle n'était peut-être pas mauvaise, mais elle était intelligente et rancunière.

— Laisse-moi tranquille. Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

— Brandon était le premier pour moi. Mais ça, tu le savais déjà. Tout le monde était au courant à Keller.

Mon Dieu, je n'ai pas entendu ces noms depuis si longtemps. J'espérais que jamais ils ne me rattraperaient. Devant moi se dressait pourtant une fille qui connaissait mes secrets, car mon passé et le sien prenaient racine au même endroit et s'entremêlaient.

— Il était mon premier amour, a-t-elle ajouté en avançant lentement vers moi. Mon premier ami. Toutes mes premières fois. Et tu l'as assassiné.

Une fois de plus, elle a souri, comme si l'impact que ses mots avaient sur moi l'amusait.

— Tu sais ce qu'ils m'ont fait, ai-je dit d'une voix douce, malgré la colère qui enflait en moi. Ce qu'ils m'ont fait tous les trois. Dans cette même grange.

Elle a plissé les yeux et s'est plantée à quelques centimètres de moi.

— Peut-être que, si tu n'étais pas une petite pétasse snobinarde, ils ne t'auraient même pas remarquée. Tu as toujours été du genre sainte nitouche prétentieuse, pas vrai ?

— Alors que toi, tu as toujours été le type de fille que les mecs aiment utiliser et jeter dans la foulée.

— Ah oui ? Parce que toi non, peut-être ? Rappelle-moi comment ça s'est passé pour toi dans la grange ?

Je ne me suis rendu compte que j'avais bougé que lorsque Tonya a brusquement tourné la tête et qu'une sensation douloureuse s'est répandue dans ma main droite, qui venait de s'écraser sur sa joue. Impossible de juguler ma colère, l'étonnement qui se lisait dans son regard était bien trop jouissif.

— Fiche-nous la paix, ai-je sifflé en tournant les talons.

Tout ça aurait pu s'arrêter là. Si seulement j'étais rentrée chez moi. Si seulement je n'avais pas décidé de m'asseoir sur un banc tout proche pour me morfondre après ce qu'il venait de se passer.

Moins de dix minutes plus tard, j'ai reconnu Ben de l'autre côté de la rue. Il marchait vite, tête baissée. Mais il ne se dirigeait ni vers chez lui, ni vers chez moi. Il se rendait là où j'étais quelques instants plus tôt.

Alors je l'ai suivi. Évidemment que je l'ai suivi. Sur neuf pâtés de maisons, jusqu'à un vieux bâtiment en briques dont certaines fenêtres étaient encore éclairées.

Il a sonné à la porte.

Là encore, je les ai observés depuis l'autre côté de la rue, suffoquée par un ignoble sentiment de trahison, alors que la porte s'ouvrait sur *elle*. Il a dit quelque chose. Elle a ri en guise de réponse. Puis il l'a soulevée dans ses bras. Elle a enroulé ses jambes autour de sa taille et il l'a emmenée à l'intérieur tout en l'embrassant avant de refermer la porte d'un coup de pied pendant que je demeurais seule dans l'ombre, à rêver de mettre le feu à cette maison.

Même si cela aurait mieux valu, je ne suis pas rentrée chez moi tout de suite. Je me serais vengée d'elle. Je l'aurais torturée jusqu'à ce qu'elle

implore ma pitié, et j'aurais certainement fini par la tuer. En tout cas, sur papier.

Mais ce n'est pas ce que j'ai fait.

Cette nuit-là, je me suis arrêtée à la supérette ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre où j'ai acheté une bouteille d'alcool, puis j'ai marché jusqu'à Poplar Street pour frapper à la porte de John.

Il a ouvert, l'air surpris. Je n'étais encore allée chez lui qu'une seule fois, à l'occasion d'une petite fête lors de ma première année à Old Bow.

— Pourquoi est-ce que les mecs aiment les filles comme elle ? ai-je demandé de but en blanc.

— Qui ça ?

— Cette fille, là, Tonya. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien lui trouver, hein ? Toi ? Ben ? Tous les autres ?

Il a lâché un petit rire.

— Ça va, Lizzy ?

— Non. J'ai besoin que tu me répondes. Là, tout de suite. Je t'écoute.

Il m'a détaillée des pieds à la tête en s'attardant sur la bouteille dans ma main avant de croiser mon regard.

— J'imagine qu'elle est plutôt cool. Marrante, aussi. Pourquoi ? Il se passe quoi ?

— Alors ça, pour être marrante, elle est trop drôle ! Tu la trouves marrante ? C'est marrant, ai-je craché.

— Tu te comportes très bizarrement.

— Je suis en colère, John. Ce qui est bizarre, c'est que mon petit ami est dans le lit de cette fille en ce moment même, ai-je avoué, les larmes aux yeux.

John a dégluti, j'ai suivi des yeux le mouvement de sa pomme d'Adam. Quant à la pitié... j'aurais préféré ne jamais en lire dans ses yeux. Ce n'était pas de pitié que j'avais besoin cette nuit-là. Ce que je voulais, c'était une explication. Au grand minimum, je voulais oublier.

— Je croyais que tu étais de mon côté, ai-je grincé.

Ses traits se sont décomposés.

— Lizzy...

Oui, je préférerais encore ses excuses à sa pitié.

J'ai levé la main et secoué ma bouteille. Pour une fois, j'avais besoin d'oublier combien les autres peuvent vous blesser. J'avais besoin d'un ami.

Et j'avais besoin de pouvoir enfin parler à quelqu'un qui comprendrait tout. Moi, elle, et notre passé.

Il m'a regardée dans les yeux un moment avant de s'écarter.

— Entre.

Le mieux quand on vous brise le cœur, c'est que ça permet souvent de voir la vérité dans toute sa laideur. C'est douloureux, certes, mais aussi instructif.

Le pire, c'est que ça peut parfois vous pousser à commettre l'innommable.

C'était une chose que je n'allais pas tarder à découvrir par moi-même.

18.

Il paraît que le génie va de pair avec la déviance et le crime. J'ai l'impression que ma mère a pu commettre un acte horrible par le passé.

Ma mère est une meurtrière. Ma mère est une meurtrière. Ma mère est une meurtrière.

Cette affreuse pensée tourne en boucle dans ma tête, et je n'arrive pas à m'en détacher. Ce n'est pas la première fois que je me laisse envahir par des idées noires. Je songe aux notes manuscrites dans les contes de fées d'horreur, et une chose m'apparaît clairement : je suis bel et bien la fille de ma mère, et il n'est pas exclu qu'une partie de sa folie ait contaminé mon esprit.

Je suis assise sur mon lit, dans ma chambre. Les lettres, les quatre que j'ai reçues, sont disposées devant moi. Toutes les pages sont noircies recto verso. Plus aucun doute ne subsiste quant au fait qu'elles proviennent d'un seul et même carnet.

Dehors, le tonnerre gronde. Une violente averse tambourine contre les fenêtres. Je saisis mon exemplaire de *L'Appel de la louve* et l'ouvre à l'une des pages marquées d'un signet :

Elle est mauvaise.

Je la hais.

Je vais la faire disparaître.

Je repousse brusquement le livre et ferme les paupières.

Je me répète que ce n'est que de la fiction. Une histoire inventée au sujet de deux filles, dont l'une vole le petit ami de l'autre, qui se lance ensuite dans une vengeance magistrale sur plusieurs années. Le tout s'achève dans le sang et la torture, et j'en viens à me demander à quel point tout ça est proche de la vérité.

Je contemple l'ouvrage et me sens sale rien que de l'avoir en ma possession.

« *Brutal, décomplexé, captivant* », d'après les critiques.

Combien de fictions tortueuses sont inspirées de la réalité ? Combien parmi elles sont en fait des confessions déguisées, dont l'écriture est une forme de thérapie, sans que les lecteurs se doutent de quoi que ce soit ?

J'appelle EJ.

— Primo, je viens de recevoir une nouvelle lettre.

— Et ?

— Attends une seconde. Secundo, mon père a trompé ma mère, et pas qu'un peu.

— Wouah. Vas-y, raconte !

— Plus tard. J'ai un truc à faire. Je t'ai déjà dit que les détecteurs de mouvement du portail sont connectés à mon portable ? Mon père m'a fait télécharger l'appli l'année dernière, après l'incident avec le stalker de ma mère.

— Oui, et ?

— Je sais qu'ils ont un serveur, un genre de truc en wifi, à partir duquel tu peux accéder à toutes les caméras de la maison avec ton téléphone.

— Et ?

— J'aimerais connecter mon portable à ce serveur.

— OK ?

— Comme ça, je pourrai visionner les enregistrements de n'importe quelle caméra. Et même revenir en arrière, tu me suis ? Remonter le temps pour voir qui est venu à la maison, ou si quelqu'un rôdait dans les parages ?

— Oui, mais pas tant que ton portable ne te donnera pas accès à tout ça. Et si ton compte est un compte additionnel, tu ne pourras consulter que les enregistrements archivés depuis son activation.

— Et merde.

Je l'entends qui tousse.

— Tu es d’humeur partageuse ? je demande, car je sais ce qu’il est en train de fumer.

— Je ne suis pas en train de fumer, Snarky. Je suis malade.

— Ah. La grippe ? Un virus ?

— Aucune idée, mais je me sens comme une merde.

— Tu veux que je passe t’apporter de la soupe ? Je peux demander à Minna de te préparer un truc vite fait.

— Non, ne t’inquiète pas. Ça va aller. Je ne voudrais pas que tu chopes la même chose.

— Je ne choperai rien du tout. Je ne t’approcherai même pas. Je resterai à l’autre bout de la pièce.

Cela le fait rire, mais il recommence à tousser.

— Ce n’est pas comme ça que ça marche, Snarky. Avec les virus, j’entends.

Je n’ai aucune raison d’être contrariée, mais sa réponse me déçoit malgré tout.

— D’accord, on parlera de la lettre demain.

— Carrément.

— Mais seulement si tu me laisses jouer les docteurs.

Il rigole de nouveau.

— C’est moi ou tu es en train de devenir coquine, Snarky ?

— N’importe quoi, dis-je, heureuse qu’il ne me voie pas rougir. Je t’appelle demain, après les cours.

Demain a décidé de se faire attendre.

Je passe la nuit à me retourner dans mon lit en imaginant que quelqu’un vient frapper à ma fenêtre, alors que ma chambre se trouve au deuxième étage. Je me représente ma mère en train de mettre le feu à une grange, ses traits harmonieux déformés par une expression macabre tandis que les ombres et la lueur des flammes dansent sur son visage. J’imagine son héroïne de *L’Appel de la louve* en train d’aiguiser un couteau tout en chantant une berceuse à sa fille à naître, mais la berceuse laisse place à une horrible comptine, le couteau entaille la chair de quelqu’un, et le sang se met à dégouliner, à couler jusqu’à former un véritable torrent... Alors je me réveille en sursaut, le souffle court, avec un filet de sueur froide qui ruisselle sur ma nuque.

Dehors, il fait jour. La pluie s'est arrêtée. Mon cœur bat à tout rompre tandis que j'essuie la transpiration dans mon cou avant d'attraper mon téléphone.

9 heures du matin.

Zut. Je vais être en retard à mon premier cours.

Je saute du lit et fonce à la salle de bains. Dix minutes plus tard, je me rue hors de la maison, vêtue d'un jean, d'un sweat à capuche et d'une paire de baskets.

Il fait un froid de canard, et je frissonne le temps d'atteindre ma voiture. Une heure et demie plus tard, je me gare sur le parking de l'université. Comme je suis déjà en retard en cours, je décide de sécher. J'arrive sur le campus sans me presser.

La première chose qui attire mon attention est une énorme banderole avec le visage de ma mère.

Hommage à E.V. Renge.

Çà et là sont parsemées d'autres affiches pour annoncer que le Pearl Hall récemment rénové dans l'aile ouest sera bientôt rebaptisé E.V. Renge Hall, en l'honneur de l'autrice.

Génial.

Je passe une heure au café du deuxième étage, à consulter mes mails sur mon ordinateur portable. L'un d'eux reprend la bannière qui promeut l'événement consacré à E.V. Renge dans deux semaines.

*Avec la participation d'intervenants exceptionnels,
dont Ben Casper, le mari de l'autrice.*

Mon père, sérieux ?

Tout ça me fait grincer des dents. Pourquoi personne ne m'a parlé de ça ? À tous les coups, l'idée est venue de Laima Roth ou d'un des attachés de presse qui bossaient avec Maman. Il faut absolument que je trouve une excuse pour ne pas y assister.

Mon deuxième cours se déroule sans le moindre incident, à cela près qu'Alex, qui – le hasard faisant mal les choses – a plusieurs cours en commun avec moi, se permet une énième pique au sujet de ma mère. Peut-être qu'en relisant attentivement les livres de Maman je trouverai un plan pour me débarrasser de lui, parce qu'il me tape vraiment sur le système ce semestre.

Cette plaisanterie morbide surgie de nulle part me retourne l'estomac. Je n'ai pas envie d'être comme elle. Et puis, ce n'est pas le genre de choses auxquelles je pense. Du moins, ça ne l'était pas jusqu'à ce que je commence à lire les pages de son journal.

En sortant de classe, je m'empresse d'appeler EJ.

— Toujours malade comme un chien, déclare-t-il sombrement.

— J'arrive.

— Tu risques de tomber malade, toi aussi.

— Mais non. En revanche, je t'apporte les lettres. Et toi, tu m'aideras à chercher plus d'informations sur Internet.

— Tu n'es pas douée pour écouter les autres, hein ? ricane-t-il, mais je ne décèle ni colère ni reproche dans sa voix.

— Je suis plus maligne que ça, c'est tout.

— Alors, pense à prendre tes médicaments avant de venir. Je te connais, ça doit faire des jours que tu ne les as pas pris.

J'esquisse un sourire. EJ est le seul à se soucier de ma santé.

Une heure plus tard, je hisse tant bien que mal un énorme sac de courses dans les escaliers de son immeuble. Il contient tous les essentiels : du bouillon de poulet avec des nouilles, les dumplings croustillants préférés de EJ qu'on trouve au café du coin, mais aussi des médicaments pour la grippe, des pastilles pour la gorge, du thé – je serais prête à parier qu'il n'a rien de tout ça chez lui – et des citrons, le tout acheté dans une supérette.

Quand il m'ouvre la porte et me laisse entrer, je contemple sa mine de déterré et son nez rouge avant d'aller poser mon sac dans la cuisine. Il me suit, une lueur d'amusement dans le regard, tandis que je déballe mon butin.

— Tu t'es fait belle, commente-t-il.

— Je vais t'en mettre une.

Il parle de mon visage. Comme j'ai manqué de temps ce matin, j'ai fait l'impasse sur le maquillage. EJ vient de citer ma mère. Je détestais quand elle me disait cela, « Tu t'es fait belle », comme si je ressemblais à une loque le reste du temps.

— Où est la lettre ? s'enquiert EJ en reniflant.

— D'abord, tu manges, et ensuite je te montrerai la lettre.

— Oui, Maman, lance-t-il avec une pointe de reproche.

Néanmoins, après que j'ai fait réchauffer le bouillon au micro-ondes pour le lui servir dans un bol, il s'assoit sagement au comptoir de la cuisine et avale sa soupe sans se faire prier.

Rien de bien surprenant à cela. Son frigo ne contient que des restes de pizza, du soda, de la bière et des boissons énergisantes.

Quand j’entreprends de lui préparer du thé, je le sens qui me lance des regards curieux.

— Quoi ? Je m’assure juste que tu ne me claques pas entre les pattes. J’aime bien t’avoir sous le coude.

— Ah oui ? fait-il, amusé.

— Oui.

— Je sais me rendre utile ?

— Et pas qu’un peu.

— J’ai un truc pour toi.

— Qu’est-ce que c’est ?

Il se recule sur son siège.

— Mon pote m’a envoyé le rapport.

— Quel rapport ?

— Celui de l’enquête sur l’incendie de la grange.

Je me fige.

— Quand ça ? Pourquoi tu ne m’en as pas parlé ?

— Je me suis dit que tu voudrais que je te l’envoie, et j’avais envie qu’on le lise ensemble.

Je le fusille du regard, mais il riposte en affichant ce sourire qui me fait fondre. Sacré EJ, va.

— Où est-il ?

— Relax, c’est bon, me calme-t-il avec un faux air prétentieux. D’abord, je mange, n’est-ce pas ? Ensuite, je lirai la lettre, et après ça, on se penchera tous les deux sur ce rapport.

Je suis prise d’une furieuse envie de l’étrangler.

Une fois qu’il a fini de manger, il prend les médicaments que je lui donne et les fait descendre avec une petite gorgée du thé que j’ai préparé. Il a déjà meilleure mine. En tout cas, c’est l’impression que j’ai, et je m’en félicite.

— Merci, docteur Casper, me taquine-t-il.

Je peux enfin sortir la dernière lettre de mon sac.

EJ la lit sans trop faire montre d’émotion, ses traits soudain graves et concentrés à l’extrême. Quand il achève sa lecture, il ébouriffe ses cheveux et me lance un regard plein de pitié.

Bon sang, je hais la pitié.

Mais je comprends que ce n'est pas moi qui la lui inspire quand il déclare :

— Kenz, j'ai l'impression que tes parents étaient sacrément tordus.

19.

Ma première question est la suivante :

— OK, c'est qui, ce John ?

— Un type qui était à la fac avec ta mère ? suggère EJ en s'installant dans son fauteuil de gamer tandis que je prends place sur le siège que, une fois de plus, il a traîné près du sien.

— Elle ne parle jamais de leurs études. Il travaillait dans un café. Tu crois qu'on peut les appeler pour leur demander ?

— Tu délirés ? Poser des questions sur un gars vingt ans après ? Qui se rappellerait quoi que ce soit ? Si tant est que l'établissement ait gardé les mêmes propriétaires. Que le café en question existe toujours. Et qu'il travaillait là-bas légalement. Le tout alors qu'on n'a même pas son nom de famille ? Ça fait beaucoup, Snarky. Désolé.

— Oui, c'est vrai, j'admets avec le sentiment passager d'être une idiote. Je pourrais parler de lui à mon père.

Il pouffe.

— Primo, il n'y a vraiment pas matière à parler de lui. Sérieux, il ne s'est encore rien passé dans ces lettres. Peut-être qu'il ne se passera rien du tout. Deuzio, je n'ai pas l'impression que ton père ait été un petit ami modèle.

— Non, sans blague.

— Qui sait ce qu'il a pu faire d'autre. Je veux dire, ta mère m'a tout l'air de lui avoir rendu la pareille. Tu sais, avec ce mec qu'il a évoqué quand il était bourré.

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu veux lui demander, de toute façon ? De te parler d'un illustre inconnu qui était pote avec ta mère ? Non, mais attends : « Au fait, Papa, c'était qui cette meuf avec qui tu trompais Maman à la fac ? Tu sais, celle avec qui elle a découvert que tu avais une liaison ? »

Je me mords les lèvres. De la bouche de quelqu'un d'autre, ça sonne encore pire que dans ma tête.

— Pardon, Kenz. C'est juste que... C'est tordu, quoi.

J'essaie de faire preuve de logique.

— Dans ce cas, qui est Tonya ?

— Ah ! Bonne question. Le rapport d'enquête contient un paquet de dossiers. Dont son dossier personnel, parce que je l'ai réclamé.

Je souffle, agacée.

— On peut savoir pourquoi tu gardes des infos pour toi ?

— Ce n'est pas ce que je fais. On avance étape par étape. Oui, donc, le rapport...

Il se tourne de nouveau vers son ordinateur et ouvre un document.

— Tonya Shaffer. Elle a quitté le foyer la même année que ta mère. En fait, elles ont passé leur diplôme en même temps. Écoute un peu ça, elle était enceinte quand elle a déménagé du foyer.

— Quoi ?

— Parfaitement. Son dossier médical stipule qu'elle était enceinte de six mois la première fois qu'elle s'est rendue à la clinique.

— Où est passé le bébé ?

— Il a été confié à l'adoption.

— Bon sang !

— Il n'y a pratiquement rien d'autre sur elle après son départ du foyer. Pas de compte bancaire. Pas de relevés d'impôts. Rien. Enfin si, il y avait bien une propriété à son nom à une heure de route de Old Bow.

— Les lettres donnent l'impression qu'elle avait un appartement en ville.

EJ hausse les épaules.

— Peut-être une location. Mais aucune trace de ça nulle part. En revanche, cette fameuse propriété, un chalet près d'un lac, appartenait à une certaine Mme Cavendish, qui l'a légué à Tonya dans son testament. Je n'ai trouvé aucun lien entre elles. Peut-être qu'elles étaient vaguement parentes.

— Elle vit toujours là-bas ?

— Non, c'est tout le problème. Deux ans après qu'elle a hérité de la propriété, celle-ci a été rachetée par une société nommée Etched Properties. Et pour une sacrée somme. De toute évidence, ils ne l'ont pas achetée pour la détruire.

— Bizarre.

— La maison appartient toujours à la même société. Par contre, Tonya Shaffer, elle, a disparu.

— Comment ça, disparu ?

— Elle s'est volatilisée. Il n'y a plus aucune trace d'elle. Aucune activité. Rien sur les réseaux sociaux. Nada. Elle s'est évaporée dans la nature.

— Elle n'est pas allée à l'université à Old Bow ou ailleurs ?

— Non.

— Pas de métier ?

— Rien d'officiel en tout cas.

— OK. Et le rapport d'incendie de la grange, il raconte quoi ?

— Ouh là, soupire-t-il en cliquant sur une nouvelle icône qui affiche une multitude de documents. Alors voilà... Le rapport compte environ cinquante pages.

— Il faut qu'on les lise.

— Je t'ai fait gagner du temps en le lisant la nuit dernière.

Il se tourne vers moi avec un clin d'œil. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a l'air en meilleure forme depuis mon arrivée. Ce bouillon fait vraiment des miracles.

— Je m'ennuyais et impossible de dormir. Mon pote m'a prévenu qu'il m'avait tout envoyé vers 2 heures du mat'.

— Petit cachottier, va.

— Bon, l'incendie de la grange, donc. Je vais te mâcher le travail.

— Je t'en prie. Qui a besoin d'utiliser ses méninges ?

Il esquisse un sourire et, sans quitter son écran des yeux, se lance dans des explications tout en faisant défiler les documents.

— OK. Commençons par le commencement : le feu a démarré entre 23 heures et minuit, sur une propriété à un peu moins d'un kilomètre de la Keller Foster Care Facility. Les enquêteurs en charge de l'affaire ont conclu que l'essence provenait de bidons découverts carbonisés près de la porte. Comme il n'y avait ni traînée ni rien pour indiquer qu'on avait volontairement répandu l'essence, la propagation de départ était assez

limitée. La piste criminelle a été jugée non concluante. En d'autres termes..., poursuit-il en se tournant vers moi, le bidon s'est renversé, et son contenu s'est naturellement répandu avant de prendre feu accidentellement.

— Accidentellement ? Et comment ? À cause d'un ver luisant ?

— Ouais, ça ou autre chose. Qui sait. Peut-être que quelqu'un a balancé une allumette en partant.

— C'est ce qui s'appelle un incendie volontaire.

— Certes. Peut-être que les garçons s'amusaient avec des pétards. Les enquêteurs n'ont pas été en mesure de prouver que quelqu'un d'autre que les victimes se trouvait sur les lieux.

— Compris.

— Deux des corps ont été retrouvés près de la porte, le troisième plus loin à l'intérieur de la grange. D'après le rapport, il est difficile de savoir s'ils ont tenté de s'enfuir ou s'ils étaient déjà inconscients avant le départ d'incendie. Comme les cadavres n'ont pas totalement brûlé, il y a eu une autopsie.

— Bon sang.

— Ouais. Les trois avaient un fort taux d'alcool dans le sang. On a aussi décelé la trace d'une drogue en grande quantité. Un médicament sur ordonnance souvent utilisé pour se défoncer.

— Donc ils avaient bu et consommé de la drogue ?

— Ça, ou ils ont été drogués. Ce qui est louche, c'est surtout ça, regarde : on a découvert un pieu partiellement carbonisé juste à côté du bâtiment.

Je fronce les sourcils, perdue.

— Et ?

— Et il n'était que partiellement brûlé. Jusque-là, rien de bizarre. Sauf qu'une empreinte sur ce pieu ne correspondait pas au reste des traces laissées par le feu. Un des experts de la police scientifique a émis l'hypothèse que le morceau comportant cette marque avait brûlé moins vite que le reste, car il était appuyé contre un autre objet. Cette fameuse empreinte coïncidait avec les poignées des portes de la grange. Selon ce même expert, il est plus que probable que quelqu'un se soit servi de ce bout de bois pour fermer les portes de l'extérieur avant de le retirer et de s'en débarrasser une fois l'incendie calmé.

Je suis si troublée que j'en ai la nausée.

— C'était un incendie volontaire, n'est-ce pas ?

— L'enquête préliminaire n'a abouti à rien. D'une part parce qu'il n'y avait aucun témoin, d'autre part parce que tous ceux qui connaissaient les victimes avaient un alibi. Y compris... (Il se tourne vers moi.) Tonya Shaffer.

— Tonya ?

— Oui. Notre Tonya.

— Et ma mère dans tout ça ?

— Elizabeth Dunn n'a même pas été interrogée. Son nom n'apparaît nulle part dans l'enquête. Pour quelle raison ferait-on mention d'elle ? Il n'y a aucune trace de l'agression qu'elle avait subie auparavant. À part ça, il n'existait pas de lien entre elle et les victimes.

— Et Tonya ?

— Tonya, elle, les connaissait bien. Elle sortait avec Brandon, un des trois garçons. Selon le rapport, les deux fois où on l'a interrogée, elle s'est montrée inconsolable. Elle était proche des trois victimes, mais n'était pas avec eux ce soir-là. Son alibi a été confirmé par deux autres filles du foyer.

EJ pivote vers moi, les bras écartés.

— C'est tout. L'enquête a été close avec pour conclusion officielle que les trois types étaient des connards qui, en gros, l'avaient bien cherché.

J'incline la tête avec une moue réprobatrice. EJ se contente de hausser les épaules.

— J'ai lu les déclarations de certains témoins. Des profs, des travailleurs sociaux, enfin tu vois le genre. Pour la faire courte, ces trois-là avaient une sale réputation, et plusieurs personnes s'étaient plaintes d'eux au foyer. L'un d'eux avait même déjà un casier judiciaire. Ils ne risquaient pas de manquer à qui que ce soit. Personne n'a été attristé de leur disparition à l'exception de Tonya Shaffer.

— Écoute..., je reprends tandis qu'il lève un index pour m'indiquer de me taire.

— Pas une seule fois elle n'a mentionné ta mère pendant les interrogatoires. Jamais.

— Ah ! Étrange.

— Tu trouves aussi ? Elle n'a même pas fait allusion à elle. Si vraiment elle était raide dingue de ce Brandon et qu'elle savait qui était responsable de l'incendie, pourquoi n'aurait-elle pas dénoncé ta mère ?

— Ça ne tient pas.

Je relis la dernière lettre en date.

Le pire, quand on vous brise le cœur, c'est que ça peut parfois vous pousser à commettre l'innommable.

— Là, dis-je en montrant la phrase à EJ. Qu'est-ce que tout ça peut bien vouloir dire ?

Il s'ébouriffe les cheveux.

— Aucune idée, Kenz. Mais c'est... Ça n'annonce rien de bon.

Non, c'est le moins qu'on puisse dire. Je parlerais même de doux euphémisme. Tout indique que Maman a mis le feu à cette grange, même si elle ne cherchait peut-être qu'à leur faire une blague ou à les effrayer. Sur le principe, elle reste une meurtrière.

Une personne qui peut tuer une fois est capable de recommencer.

Tonya lui faisait du chantage, et Maman l'a menacée.

Je n'ose pas le dire tout haut, mais il est clair que EJ et moi pensons la même chose.

Ma mère a commis un acte atroce. Un autre.

Cinquième lettre

Les gens mauvais sont des boules de bardane dont les piquants s'accrochent à nos habits et nous démangent. Parfois, il arrive qu'en tentant de nous en débarrasser, ils abîment nos vêtements.

J'ai recroisé Tonya.

— Si tu ne nous fiches pas la paix, tu le regretteras, lui ai-je dit, et j'étais sincère.

— Houuu ! Tu me le feras regretter ? a-t-elle rétorqué en écarquillant les yeux d'un air moqueur, son latte à la main, tandis qu'elle se tenait devant le café où travaillait John. Comment tu comptes t'y prendre ? Tu vas m'enfermer dans une grange et y foutre le feu ?

Je l'aurais bien giflée de nouveau, mais j'ai préféré recourir à ma thérapie habituelle. C'était ce que je faisais chaque fois : je couchais mes sentiments sur le papier, je me défoulais.

Cette fois-ci, j'ai écrit sur ma stalkeuse. C'était le début d'un nouveau roman, inspiré par Tonya. Tu vois ? Même les pires individus peuvent parfois nous aider à grandir.

Mon nouveau récit était sombre, gore, plein de rebondissements et de bains de sang, de trahisons et de déchirements. C'est devenu une obsession. Je n'ai pas vu passer les deux mois suivants. J'écrivais des jours durant. Je mangeais à peine. J'allais en cours, puis je retournais me couper du monde pour écrire encore.

C'était ma dernière année d'études. J'avais plusieurs pistes de carrières potentielles après mon diplôme, mais j'espérais décrocher un contrat

d'édition. Mon agent et moi échangeons des mails, dans lesquels elle me demandait de réécrire certains passages et de me montrer patiente. « Ces choses-là, comme trouver le bon éditeur, prennent du temps. D'autant que les enchères pour votre livre font déjà rage. Un peu de patience, Elizabeth. Je vous promets que quand nous aurons un contrat, cela changera votre vie. »

Oui, bien sûr.

Mais la patience peut se révéler chaotique. La mienne était tumultueuse.

J'ai fini par mettre Ben au pied du mur concernant Tonya. Évidemment, il a tout nié en bloc.

— Tu préfères être avec une autre ? Je ne te retiens pas, ai-je lancé, priant pour que mes mots provoquent un choc en lui. J'ai des choses à faire. Un nouveau livre à écrire. Je serai bientôt débordée avec la publication, et je ne voudrais pas t'empêcher de poursuivre ce que toi, tu attends de la vie.

Ça lui a bien fait un choc. J'ai envie de dire que ça l'a changé.

Je lui ai donné du temps. J'ai arrêté de l'appeler. D'aller le voir à la fac. Je faisais de mon mieux en cours, puis je rentrais écrire, de jour comme de nuit.

Cette fois-ci, ma vengeance était d'un noir absolu. Dans mon nouveau livre, après que la stalkeuse avait détruit la vie de l'héroïne et tout ce à quoi elle tenait, cette dernière prenait sa revanche, et ce d'une manière infiniment pire que dans mon premier roman.

Un soir, en rentrant tard chez moi, j'ai trouvé Ben assis à mon bureau. Une cigarette se consumait entre ses doigts. Il a posé sur moi son regard perçant.

Il ne fumait que rarement chez moi, la plupart du temps, quand il était ivre.

— C'est quoi, ça ? a-t-il demandé pendant que je rangeais mes courses dans le réfrigérateur.

— Qu'est-ce qui est quoi ? ai-je rétorqué sans me retourner.

Après une minute de silence, j'ai fini par lui faire face pour découvrir mon manuscrit entre ses mains.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

— Qui t'a autorisé à lire ça ?

— Tu me laisses toujours te lire.

— Pas celui-ci.

Je me suis précipitée sur lui pour lui arracher les pages des mains.

— Qu'est-ce que c'est, Lizzy ? a-t-il insisté, le regard teinté d'angoisse.

Certes, ma nouvelle histoire était délirante. Je comprenais sans peine la lueur de panique dans ses yeux. Les premiers chapitres du manuscrit parlaient de nous. Quant au reste ? Eh bien, disons qu'il y avait de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête.

— Ce n'est pas ce que tu crois, ai-je dit, même si je me fichais pas mal de ce qu'il pensait.

Tout compte fait, c'était une bonne chose qu'il l'ait lu. Peut-être qu'ainsi il en apprendrait plus sur Tonya ou sur ce que j'étais capable de faire à ceux qui se mettaient en travers de mon chemin. En théorie, bien entendu.

— Lizzy..., a-t-il repris, presque effrayé. Comment est-ce que ta jolie petite tête... Bon sang, d'où tu sors des idées pareilles ? C'est de la folie.

J'ai plongé mon regard dans le sien, résolue à passer ma frustration sur lui.

— Tout le monde est capable de faire des choses atroces. Tout dépend à quel point ta journée a été pourrie. Au moins, mes atrocités à moi restent là, ai-je ajouté en me tapotant la tempe.

Il a éteint sa cigarette avant de se passer les mains sur le visage en poussant un profond soupir.

Je voulais qu'il revienne. Qu'il se soucie de moi. Qu'il m'admire comme autrefois, avant *elle*. Ça, et j'étais en colère, terriblement en colère.

Je crois que tu as changé ça, Pétale. Du moins, je l'espère.

— C'est un autre livre, ai-je soufflé. J'écris un nouveau roman. Il va être génial.

Il a croisé mon regard, et j'ai perçu dans ses yeux ce changement subtil de la panique qui cède la place à l'admiration, si bien qu'il a mis ses mains sur mes hanches pour m'attirer sur ses genoux.

— C'est toi qui es géniale, a-t-il dit en enfouissant son visage dans mon cou, et je dois admettre que ses compliments devenaient de plus en plus répétitifs. Je te demande pardon, d'accord ? Je suis désolé. Je t'aime.

Je crois bien que c'était la première fois qu'il prononçait ces mots-là, et des larmes brûlantes me sont montées aux yeux.

J'ai contemplé le mégot de cigarette qui flottait dans la bouteille de bière quasiment vide sur mon bureau.

— Il va falloir que tu arrêtes de fumer quand je suis là.

Il a levé ses jolis yeux vers moi dans un soupir.

— Tout ce que tu voudras.

Mes prochains mots allaient l’emplir d’effroi, c’était certain :

— Je suis enceinte.

20.

Ça fait deux jours, et autant de temps que je n'ai pas quitté mon appartement.

Hier matin, au réveil, j'ai remarqué la nouvelle lettre par terre, devant la porte.

Le stalker sait où j'habite, où je passe mes nuits, où j'étudie, où je me rends quand je prends ma voiture. Je suis en train de devenir folle à force de m'interroger au sujet de ses motivations. Et à chaque nouvelle lettre, je m'enfonce un peu plus dans les ténèbres.

Je ne veux pas de ce qu'avait Maman, que ce soit son talent, son imagination torturée, ou sa maladie.

Tout comme je n'ai jamais voulu tout ce *savoir*. Il paraît que l'information, c'est le pouvoir. Ce qu'on ne dit jamais, c'est à quel point ces mêmes informations sont capables de détruire les gens.

Si je prolonge mon séjour en ville, c'est parce que je n'ai pas envie de voir mon père, de le regarder en face en sachant ce qu'il a infligé à Maman. Je ne veux pas que les tromperies, humiliations et maltraitements qu'elle a subies éclipsent le souvenir de son immense talent chaque fois que je penserai à elle. Aussi et surtout, je ne veux pas me rappeler qu'elle a fait des choses horribles.

Désormais, je redoute chaque nouvelle lettre. J'en ai plus qu'assez, pourtant telle une droguée j'attends mon prochain fix avec impatience. J'ai besoin de connaître toute l'histoire.

Pelotonnée sur mon canapé, je tourne et retourne la dernière entre mes mains.

La lecture de ces quelques mots est des plus troublantes : « Je suis enceinte. » C'est un peu comme regarder un film en sachant que, à un moment ou à un autre, je vais apparaître dans l'histoire. Mais désormais, je sais ce que mes parents ont traversé avant ma naissance.

Je relis une énième fois la lettre, puis j'envoie un message à EJ. Comme il ne répond pas, je finis par l'appeler, tout ça pour tomber directement sur sa boîte vocale.

Malgré tout, je ne lui en veux pas. Il a sa vie. C'est à moi que j'en veux. Il y a une personne, une seule et unique personne dans ma vie, au courant pour ces lettres. Il est également le seul en qui j'ai suffisamment confiance pour partager avec lui une chose pareille.

EJ me rappelle tard dans la soirée. Derrière lui, la musique retentit à plein volume.

— Comment ça va ?

Évidemment, c'est des lettres et de l'enquête qu'il parle.

— Ça va, enfin je crois.

Ça ne va pas. Je me pose tant de questions auxquelles personne ne peut répondre en dehors de EJ et de ses potes, dont l'aide nous permet de mettre la main sur des documents en ligne qui, telles les pièces d'un puzzle foireux, reconstituent peu à peu le passé de mes parents.

Je résume les grandes lignes de la dernière lettre à EJ.

— Prends des photos et envoie-les-moi, suggère-t-il.

— OK, mais tu vas devoir signer un accord de confidentialité, je plaisante.

— Bien vu, concède-t-il.

Maman a certes disparu, mais son histoire n'en demeure pas moins un secret, une chose qu'elle a choisie de ne confier qu'à moi.

— Bref, je suis sûre que ta petite fête, là, est bien plus excitante que mes lettres débiles.

— C'est juste une soirée de réseautage avec un tas de gens coincés persuadés d'être hyper cool, mais qui sont en fait prêts à se jeter sur tout et tout le monde dans l'espoir de séduire des investisseurs pour leur start-up.

— Au moins, il y a de l'alcool et de la musique.

— Tu n'aimes pas l'alcool.

— Pas faux.

— Et tu dances comme un pied.

— Oh, la ferme.

Cela le fait rire.

— En attendant, j'aimerais que tu sois là, dit-il doucement, et ses mots sont si inhabituels que mon cœur s'emballe. Tu devrais m'accompagner la prochaine fois, voir un peu de quoi il retourne.

Je doute sérieusement que j'arriverai à m'intégrer parmi tous ces gens huppés.

— Eh ben, moi aussi, j'aimerais que tu sois là, je réponds en m'efforçant d'être aussi nonchalante que possible. Je te lirais la lettre.

Là encore, il rit.

— Quand est-ce que tu reviens ?

— Dans trois jours.

Soudain, cela me paraît une éternité. Tout comme j'ai l'impression que la dernière lettre remonte à une éternité, alors qu'elle n'est arrivée qu'hier.

C'est bien ce que je disais : c'est une addiction.

Alors, je fais ce que toute personne créative ou tout journaliste d'investigation ferait à ma place. Je m'empare du deuxième best-seller de ma mère, *L'Appel de la louve*, et le relis.

Cette fois, je le lis plus lentement. Quand elle parle de son personnage principal, je marque une pause pour comparer l'image que renvoie le livre à celle de ma mère, en me raccrochant au moindre détail présent dans ses lettres. Quand elle parle de la rivale de lycée de l'héroïne, j'imagine Tonya. Les passages à propos du petit ami volé me font frémir, et c'est le visage de mon père qui me vient à l'esprit. Enfin, quand je lis comment l'héroïne s'en prend à sa rivale pour détruire sa vie des années plus tard, je sens mes poils se dresser, si bien qu'il me faut détourner les yeux un instant pour ne pas me représenter ma mère à l'œuvre.

Si son premier récit de vengeance comporte un vague parallèle avec sa véritable histoire, il doit en aller de même du deuxième. Elle l'a d'ailleurs reconnu dans ses lettres. Son héroïne commet des actes atroces, ce qui signifie tout simplement que, dans la vraie vie, ma mère a fait des choses moins violentes, mais les a faites malgré tout.

Le châtiment est blanc. La vengeance rouge. La mienne était d'un noir d'encre.

Je passe mon temps à consulter mon téléphone, guettant un nouveau message anonyme.

Je vérifie mon courrier et scrute le sol devant ma porte d'entrée chaque fois que je passe devant pour m'assurer que quelqu'un n'y a pas glissé une autre enveloppe.

J'appelle la maison. Minna décroche.

— Est-ce qu'il y a du courrier pour moi ?

Elle me lit patiemment ce qu'indique chaque enveloppe, mais aucune ne correspond à celle que j'attends.

Cela vire à l'obsession, j'en ai conscience. Mais je sais que d'autres lettres viendront. L'histoire de Maman ne s'arrête pas là. Si l'on se base sur ses livres, il reste une histoire en lien avec son recueil, bien que je ne sois pas certaine du déroulé de celle-ci. Ses admirateurs désignent ses histoires comme étant des contes de fées. Les gens moins habitués à ses précédents ouvrages parlent plutôt des « chefs-d'œuvre terrifiants, perturbants et envoûtants d'une psychopathe finie ».

J'ai tendance à être d'accord avec les deux.

Elle travaillait en secret avec Laima sur un projet, *Dents acérées*, sans pour autant avoir laissé le moindre indice concernant le genre du livre. J'espère juste qu'elle n'a détruit la vie de personne pour trouver l'inspiration.

Je relis les lettres pour la douzième fois.

Dans la dernière, je caresse le mot « Pétale » du bout des doigts, et sens les larmes monter.

« Ma beauté », je répète à voix haute chaque fois que je croise ces mots dans les lettres de ma mère.

On sent bien que sa santé mentale se dégradait peu à peu. Je tiens Papa pour responsable de son état – lui et cette femme, Tonya.

Alors que la lumière extérieure faiblit, j'allume une bougie sur le rebord de la fenêtre et éteins les lumières pour n'écrire qu'à la lueur de la flamme. Au lieu de prendre mon ordinateur, je sors d'un tiroir un carnet neuf et un stylo, avant de m'asseoir devant la bougie.

Je ne sais vraiment pas quoi écrire. Pour une fois, j'ai envie de parler à Maman, de lui dire ce que je ressens. Du moins le coucher sur du papier, plutôt que dans une de ces conversations mordantes que nous avons d'habitude.

Il est tard, la pénombre et le silence ont envahi mon studio. La flamme de la bougie vacille, faisant danser les ombres sur la blancheur de la page vierge devant moi.

Je me dis que tout ça est idiot, mais que c'est une forme de thérapie.

Un sourire se dessine sur mon visage tandis que j'écris les premiers mots.

Maman,

J'ai tant de choses à lui dire pour lui expliquer comment je me sens, lui demander comment elle se sentait à cette époque. J'aimerais entendre sa voix. C'est tout le souci des écrivains, ils laissent le papier parler pour eux.

Seulement, elle ne peut pas me répondre. Elle ne le peut plus. C'est impossible.

Cette idée m'apparaît soudain si déchirante qu'elle écrase mon cœur avec une poigne de fer.

Mon sourire s'efface. Mon cœur se fait lourd. J'ai les yeux qui piquent.

Je me suis d'abord demandé s'il ne faudrait pas que je prenne mes cachets. Mais non, ma maladie n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est pas une crise. Maman me manque terriblement, c'est tout.

Pas moyen d'endiguer les torrents de larmes qui dévalent mes joues. Le premier sanglot me déchire la poitrine.

Tu me manques, Maman.

Vingt et un ans passés à ses côtés, et c'est tout juste si j'ai su apprécier sa présence.

Il aura fallu plusieurs lettres pour que, enfin, je laisse mon chagrin me submerger.

Sixième lettre

J'aurais aimé pouvoir dire que ma grossesse a été une période bénie de mon existence. Mais je laisse ça aux bouquins.

La vérité, c'est que ça a été un cauchemar.

J'avais six mois pour boucler mon premier manuscrit.

Dans mon livre, l'héroïne s'épanouissait jusqu'à devenir une femme pleine d'assurance qui se lançait dans une quête de vengeance magistrale longue de cinq ans, et au cours de laquelle elle détruisait la vie de ses agresseurs, les privant de tout ce à quoi ils tenaient, avant de les exécuter une bonne fois pour toutes. C'était une ode à mon passé, et Laima trouvait cela génial.

C'est un coup de chance si elle m'a repérée. Tout ça, c'est à John que je le dois. C'est lui qui m'avait convaincue de présenter ma nouvelle dans le cadre d'un concours national lors de ma première année d'université. Puis Laima Roth m'avait contactée par mail pour savoir si j'avais quelque chose de plus dense à proposer. Je lui avais donc envoyé mon premier roman à New York.

Laima a tout de suite dit que j'étais un génie. « Quelle imagination ! » Si elle savait...

Elle avait promis de me rendre riche. Selon elle, il suffisait de signer le contrat, mais je ne l'avais toujours pas rencontrée en personne.

On m'avait promis une avance.

Et voilà qu'aujourd'hui j'envisageais de mettre un terme à mon histoire avec Ben.

Ce n'était pas une décision facile à prendre. Je n'avais aucune famille. Si les choses tournaient mal entre nous, peut-être que ses parents, qui n'avaient jamais témoigné le moindre intérêt à me rencontrer, seraient disposés à aider avec le bébé. Ne voudraient-ils pas tendre la main à leur petite-fille ?

Oui, nous attendions une fille.

— Une fille, avait répété Ben en entendant la nouvelle.

Je crois qu'il était sous le choc. C'était mon cas. Songer que, dans peu de temps, tu ferais ton entrée dans ce monde, avec moi, me terrifiait et me procurait une joie inexplicable !

Jusqu'à ce que la situation se gâte inévitablement.

Des choses étranges ont commencé à se produire.

Un jour, en rentrant à la maison, j'ai poussé un hurlement en arrivant dans la cuisine tant la vision sous mes yeux était horrible. En fait, j'ai crié si fort qu'on a frappé à ma porte.

C'était Grunger, le concierge de l'immeuble.

— Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé en faisant tourner son piercing à la lèvre avec sa langue.

J'ai pointé la cuisine du doigt.

— Wouah, a-t-il lâché alors que nous contemplions tous deux le rat mort sur le sol.

La bile m'est montée à la gorge. Je me suis mise à trembler de tous mes membres. J'ai tout juste eu le temps d'atteindre l'évier pour y vomir, tandis que mes jambes menaçaient de se dérober sous moi.

Ce ne pouvait être que la faute des hormones. Ou de ma tension artérielle. Ou des migraines harassantes qui m'assommaient parfois pendant une journée entière.

« La naissance ne devrait pas poser problème. La tension artérielle et les migraines ? Nous devons tout de même surveiller ça pour éviter d'éventuelles complications », avait déclaré le médecin.

— On n'a pas ce genre de vermine dans l'immeuble, m'a dit Grunger tout en m'aidant à me débarrasser du rat. On n'en a jamais eu. Désolé, Liz.

Cette image, entre autres choses, m'a hantée des jours durant.

Cela faisait quelque temps que je n'avais pas les idées claires. Je faisais des choses bizarres dont je ne me souvenais plus par la suite.

Une semaine plus tard, je me suis figée sur le pas de la porte, frappée par le nouveau tapis au centre de la pièce.

Ben ne m'avait jamais demandé si je souhaitais en changer. Seulement, quand il est rentré, lui aussi l'a fixé avec étonnement.

— Sympa, le tapis. Où tu l'as trouvé ?

— Tu te fiches de moi ? me suis-je emportée, le regard mauvais.

Il a froncé les sourcils, l'air perdu.

— De quoi tu parles ?

Ben n'a jamais su mentir. J'ai vite compris que ça ne pouvait pas être lui. Mais ce n'était pas moi non plus, n'est-ce pas ? Je n'en étais même pas sûre.

J'engloutissais des litres de jus enrichi aux vitamines prénatales. Je n'avais aucun mal à dormir. Au contraire, mon sommeil s'apparentait carrément à un coma. Ce qui me rendait groggy dans la journée. Il m'arrivait souvent d'avoir des trous de mémoire ou de voir des choses qui n'étaient pas là.

— Vous suivez un traitement ? m'avait demandé le médecin quand je m'étais plainte de mes symptômes.

— Non. Uniquement le jus vitaminé que vous m'avez recommandé.

Mais de drôles de choses ont continué de se produire.

Ce même jour, en rentrant de chez le médecin, j'ai ouvert ma penderie pour enfiler une tenue d'intérieur confortable et je suis restée tétanisée : toutes mes affaires avaient été réorganisées. Tous les vêtements avaient été changés de place.

Quand on annonce qu'on est enceinte, la réaction des gens est toujours la même : « C'est magnifique. » Ils ne disent jamais combien ce sera dur. À quel point la vie va soudain devenir épuisante. Toutes les parties de soi qu'il faudra sacrifier et l'épreuve que cela représente.

J'étais en train de perdre la tête.

Mes souvenirs des derniers mois me revenaient à des moments étranges, me rendant tour à tour émue, heureuse, triste ou furieuse face à ce que Ben m'avait fait subir. Parfois, ces souvenirs me rendaient ivre de rage. C'est dans ces moments-là que j'écrivais mes chapitres les plus sombres.

C'est également là que tu te mettais à me donner des coups de pied, Pétale. Alors mon cœur tressautait d'excitation. Je me rappelais ainsi que ce que je faisais, c'était pour nous deux. Peut-être aussi pour Ben. Peut-être...

Il n'y avait plus aucun signe de Tonya nulle part, comme si elle s'était évaporée. Ben n'en parlait pas, mais un soir, il est passé chez moi, a enlacé ma taille, puis m'a glissé à l'oreille :

— Tout va bien se passer, Lizzy. On est bien, ensemble. Tellement bien.

Il n'avait pas besoin de le dire pour que je comprenne : il avait terminé de faire tout et n'importe quoi dans mon dos. Ne prends pas mon calme pour de la faiblesse ; je ne lui avais pas pardonné. Pas encore. Il n'empêche que j'avais plus que jamais besoin de lui.

J'ai recommencé à discuter avec John. Je l'ai à peine vu au cours des derniers mois de ma grossesse. Je passais de plus en plus de temps à la maison, à étudier ou à écrire.

Il a été surpris d'apprendre que j'étais enceinte.

— Qu'est-ce que tu fous avec lui ? a-t-il demandé, visiblement contrarié.

J'ai haussé les épaules. Que pouvais-je répondre ? Que c'était ainsi que s'étaient déroulées les choses. Que je n'avais plus envie d'être seule. Que j'étais toujours amoureuse, mais que j'avais honte d'aimer quelqu'un qui ne me traitait pas comme je le voulais.

Je ne lui ai rien dit de tout ça. Mais un jour, Ben est revenu d'un séjour chez ses parents avec une excellente nouvelle.

— Je leur ai parlé, Lizzy.

— De quoi ?

— Ils veulent te rencontrer.

— Voilà une bonne nouvelle, ai-je dit en caressant mon ventre rebondi.

— L'autre jour, ma mère a dit « notre petit-enfant », a-t-il ajouté, tout sourire.

J' imagine qu'ils n'avaient plus vraiment le choix.

— Je crois qu'il lui a fallu un moment pour digérer la nouvelle, a-t-il repris. Je lui ai dit que tu ne tarderais pas à signer ton contrat d'édition. Elle est heureuse pour nous.

Beurk, j'avais envie de lui balancer un truc à la figure. J'avais constamment l'impression que rien chez moi ou dans notre relation n'avait la moindre valeur en dehors de mon contrat. L'acceptation de ses parents avait des airs de négociation.

Quand on naît avec un don, celui-ci peut parfois se changer en malédiction, mais je pouvais toujours faire appel au mien dans les moments où tout le reste m'abandonnait.

Alors j'ai recommencé. J'ai entamé un nouveau projet. Je me suis lancée dans l'écriture d'un conte de fées, le premier d'une longue série. Pour la première fois, je prenais la plume pour y trouver un exutoire, mais

sans songer à offrir mon travail au monde ou à mes lecteurs, si tant est que j'en aie.

Ces contes de fées n'étaient conçus que pour une lectrice : toi, ma beauté.

21.

Je ferme les yeux et lutte pour réprimer mes sanglots.

Je suis toujours plantée dans l'entrée de mon appartement, où j'ai trouvé une autre lettre qu'on a glissée sous la porte. C'est la deuxième en trois jours. C'est également la plus longue, et je n'en ai encore lu qu'une partie.

Je dévore chaque mot avec avidité. Ils sont douloureux. Les mots ont certes un pouvoir de guérison, mais celui-ci est loin de rivaliser avec leur capacité à blesser.

En grandissant, je n'ai pas souvent été l'objet de ce genre de gentillesse de la part de ma mère. Si on m'avait posé la question il y a un mois, quand Maman était encore vivante, ma réponse amère aurait été la suivante : « Jamais. Elle n'était jamais gentille. »

Mais c'était ma colère qui parlait, le fruit de nombreuses années de rébellion.

Maman savait se montrer gentille. Elle l'a d'ailleurs été à de nombreuses reprises.

Je me rappelle mon seizième anniversaire, quand elle a découvert que j'avais un petit ami. Elle s'est mise en colère.

— Assure-toi de ne pas écarter les cuisses, a-t-elle assené.

Mais plus tard ce soir-là, elle a frappé à la porte de ma chambre, s'est assise sur le lit tandis que je m'efforçais de l'ignorer, puis elle a tenu des propos qui m'ont surprise.

— Dans la vie, ce sont parfois les petites choses, si infimes qu'on en a à peine conscience, qui nous changent le plus profondément.

Elle parlait comme elle écrivait, avec cette tristesse et ces sous-entendus inquiétants, comme s'il s'agissait d'un avertissement.

Elle paraissait plus âgée sans tout ce maquillage qu'elle portait quotidiennement. Plus triste, aussi, alors qu'elle m'observait. Une odeur de vin émanait d'elle, elle rentrait tout juste d'une fête. Elle a souri, mais ce n'était ni un sourire joyeux, ni le sourire glacial et répété qu'elle affichait souvent.

— Tu es belle, tu sais, Mackenzie. Et intelligente. C'est une combinaison dangereuse. Apprends à t'en servir, ou ça pourrait bien finir par te détruire.

On y était.

Sa voix sonnait toujours comme une mise en garde, comme si le monde était sur le point de s'écrouler.

Mais ce soir-là, elle a souri de nouveau avant de prendre mon visage entre ses mains et de m'embrasser sur la joue. Au lieu de s'écarter, elle est restée là un moment, sa joue contre la mienne, avant de reprendre :

— La beauté et le talent peuvent se révéler autant un don qu'une malédiction. Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre.

Ces souvenirs font ruisseler les larmes sur mes joues. Ces mots n'avaient jamais eu le moindre sens avant aujourd'hui.

Malgré tout, un détail me gêne. Elle a affirmé avoir écrit le premier conte de fées pour moi. Sauf que, si on lit son recueil, on comprend vite qu'il ne s'agit pas d'histoires destinées à une enfant. Ces contes sont macabres. Sombres. Violents. J'en viens à me demander s'il ne s'est pas passé quelque chose dans la vie de ma mère qui aurait métamorphosé ses contes de fées en histoires d'horreur.

Je reprends ma lecture. Au moins, la seconde partie de la lettre s'ouvre sur une note enjouée :

Pétale, ta grand-mère est une connasse.

Sixième lettre

Partie 2

Evelyn Casper, la mère de Ben, ne s'est pas donné la peine de venir à nos remises de diplôme, à son fils et à moi. Même chose pour son père. Ils avaient prévu de longue date un séjour dans les Keys, m'a-t-elle dit. Je lui aurais bien répondu que nous avions prévu de recevoir nos diplômes depuis quatre bonnes années, mais qui suis-je pour lui dicter l'ordre de ses priorités ?

Concernant la remise de diplôme de Ben, il n'y avait pas franchement de quoi être fier : il ne l'a décroché que de justesse. Pas d'offres de stage ni d'emploi, alors que moi, j'en ai reçu trois.

Evelyn m'a tout de même passé un coup de fil de politesse.

— Très bien. Je suis fière de vous. Ben a de la chance de vous avoir.

Là-dessus, au moins, on était d'accord.

Et oui, nous nous parlions. C'est arrivé exactement deux fois. Ta grand-mère m'a demandé si nous comptions venir passer du temps chez eux, sur la côte Est, et si nous envisagions de nous installer dans la région. Bien entendu, elle m'a posé des questions sur mon contrat d'édition, avant de mettre un terme à la conversation avec un « Prenez bien soin l'un de l'autre ».

Je suis à peu près certaine que c'était surtout moi qui prenais soin de Ben. Comme le bail de son appartement était arrivé à échéance après la remise des diplômes, il était venu s'installer chez moi. Avant cela, il passait

déjà tellement de temps dans mon appartement que j'avais l'impression qu'il vivait là depuis le premier jour. À cela près que, jusque-là, il ne rapportait pas tout son bazar.

Avant les examens déjà, il avait commencé à rentrer chez ses parents tous les mois. C'était une bonne chose, enfin je crois. Cela étant, il avait mentionné que sa mère ne se sentait pas très bien.

Après la fin des cours, je n'étais pas mécontente de passer certains week-ends au calme, sans lui. Je l'emmenais à l'aéroport dans sa voiture, puis je le récupérais plusieurs jours plus tard, heureux, si heureux de me voir qu'on aurait dit un homme nouveau.

J'étais sur le point de perdre les eaux. Mon premier roman était révisé et prêt à partir. J'apportais les dernières touches à mon deuxième roman, celui au sujet d'une stalkeuse. J'étais prête à conquérir le monde.

Un week-end, alors que Ben était sorti avec des amis, sa mère a appelé.

— Quand le bébé sera né et que votre livre sera sorti, peut-être que vous aurez plus de temps et que nous pourrons tous aller en Grèce, a-t-elle déclaré avant que je sente mon cœur virevolter dans ma poitrine.

Enfin, enfin, j'allais avoir une famille !

— Nous en revenons tout juste. C'est vraiment un pays magnifique.

— Quand ça ? ai-je demandé, déroutée.

Ben leur avait rendu visite à peine deux semaines plus tôt. Jamais il n'avait fait allusion à la Grèce.

— Nous sommes rentrés la semaine dernière.

— Et Ben... ?

— Comment ça, et Ben ?

— Il n'a jamais mentionné la Grèce.

— Oui, peut-être que vous devriez lui en toucher un mot. Vous devriez venir nous voir rapidement, tous les deux. Nous ne l'avons pas vu depuis cet hiver.

Mon cœur s'est arrêté une fraction de seconde.

— Cet hiver ? ai-je répété.

— Oui. Ça va faire six mois.

Ma tête s'est mise à tourner, mon sang battait dans mes tempes.

Cela faisait des mois que Ben me mentait, qu'il allait passer du temps ailleurs.

— Il faut que j'y aille, très chère, a annoncé Evelyn avant de raccrocher.

Je suis restée là, le combiné du téléphone à la main, le regard dans le vague, tandis que cette rage inexplicable montait peu à peu en moi.

J'avais envie de mettre Ben face à ses mensonges dès qu'il rentrerait, mais ce soir-là, quand il a passé la porte, il m'a regardée d'une drôle de façon. D'un pas lent, il est allé s'asseoir dans le fauteuil. Ses yeux sont restés braqués sur le tapis un bon moment tandis qu'il se mordait l'intérieur de la joue, avant d'oser enfin me regarder en face.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé à toi et aux trois garçons du foyer ?

C'est là que j'ai su qu'elle était de retour. En fait, je prenais progressivement conscience qu'elle n'était jamais partie. Qui d'autre qu'elle aurait raconté à Ben ce qu'il n'était pas censé savoir ? Où pouvait-il bien passer les week-ends où il prétendait être chez ses parents sinon avec elle ?

— Je me suis fait agresser, ai-je répondu. Tu as lu mon roman, Ben. Tu le sais.

— Et ensuite ?

Ah, donc c'est comme ça que cette connasse avait usé de ses charmes maléfiques.

— Ensuite, ils s'en sont tirés comme si de rien n'était, ai-je déclaré sans détour en lui lançant un regard sévère. Puis j'ai écrit ma propre version de l'histoire.

Je ne lui ai rien dit de ma conversation avec sa mère, ni que je savais qu'il passait ses week-ends ailleurs que chez ses parents. J'avais besoin d'en avoir le cœur net. Il me fallait des preuves.

D'autant que ce que Ben a dit ensuite a bien failli me faire rire :

— Je vais voir mes parents le week-end prochain.

— Je dois accoucher dans deux semaines, ai-je répliqué, un sourire au coin des lèvres.

— Je sais. Et je rentrerai à temps. Cela va de soi. Mais Maman n'est vraiment pas en grande forme.

D'où son voyage en Grèce, me suis-je retenu de lui cracher à la figure.

Cette nuit-là, j'étais incapable de le regarder. J'ai attrapé mon sac et mon journal intime, puis je suis partie.

Que pouvais-je faire d'autre ? Il fallait que je prenne mon courage à deux mains pour faire enfin ce qu'il fallait une bonne fois pour toutes, même si je le redoutais. Oui, j'allais reprendre le contrôle de ma vie, et ça n'allait pas être beau à voir.

Tonya était de retour et, comme toujours, elle faisait ressortir ce qu'il y avait de pire en moi.

Voilà à quoi ressemblait mon dernier manuscrit :

Elle est mauvaise. Elle est mauvaise.

Elle est mauvaise. Elle est mauvaise.

Elle est mauvaise. Elle est mauvaise.

Elle est mauvaise. Elle est mauvaise.

Je la hais.

Je vais la faire disparaître.

Cela n'arrive que rarement, mais, une fois de temps en temps, il se peut que la fiction devienne réalité...

22.

— C'est assez extrême, répond EJ en me rendant la lettre avant de s'affaler contre le dossier de son fauteuil de gamer.

Il est parti quatre jours en déplacement, et son absence a été une véritable torture. Mais ça, bien sûr, je me garderai bien de le lui dire.

Je replie mes jambes sous moi, blottie dans le fauteuil qui jouxte le sien.

— Tu crois qu'elle était en train de sombrer dans la folie ? Ma mère ?

— Honnêtement ?

Je ne réponds pas et me contente de le fixer.

— Son œuvre était dark. Genre, super dark, dit-il en haussant les sourcils pour accentuer l'effet. Les trucs que faisaient ses héroïnes ? Sérieux, ça partait dans des trucs hyper sombres. Mme Casper... Eh bien, disons qu'elle renvoyait l'image d'une femme capable de... (Il se racle la gorge.) Meuf, ne t'énerve pas, mais il y a des fois où elle donnait l'impression d'avoir, disons, une *certaine expérience*, si tu vois ce que je veux dire ?

Nous y sommes, face à la vérité que les amis et la famille refusent toujours d'admettre. Et la vérité, c'est que Maman était souvent bizarre. Bizarre d'une manière inquiétante.

— Je me demande...

Une prise de conscience soudaine manque de me faire rire tant je trouve ridicule de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Je me demande si Maman n'était pas bipolaire.

EJ affiche une expression de stupéfaction.

— Tu ne trouverais pas ça logique ?

Il acquiesce sans me quitter des yeux.

— Maintenant que tu en parles, si. Carrément, même.

— Peut-être qu'elle avait un trouble de la personnalité. Voire un trouble dissociatif de l'identité.

— Wouah, souffle EJ, les yeux écarquillés.

Je repense aux lettres et m'interroge davantage.

— Tu crois qu'elle a tout inventé ? Tout ce qu'elle a écrit dans ses lettres ?

— Nan.

— Et si c'était le cas ?

EJ me dévisage, sidéré.

Je pousse un soupir exagéré.

Cela ne m'avait jamais effleurée que, douée comme elle l'était, elle aurait été capable d'inventer n'importe quoi, le tout en faisant preuve d'une ingéniosité incomparable. À plus juste titre encore si elle était atteinte d'un trouble de la personnalité. Mais je ne l'ai jamais entendue – ni elle ni Papa – faire allusion à quoi que ce soit de cette nature.

— Je crois que je suis juste en train de perdre les pédales et que... Ouais, j'élabore des théories complètement délirantes.

Sauf que, quand je croise le regard de EJ, il n'a pas l'air de me trouver folle. Il me regarde plutôt comme quelqu'un qui vient de découvrir une abominable vérité.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne m'a jamais donné ces lettres ?

La tête en arrière, EJ scrute le plafond.

— Peut-être qu'elle comptait le faire, mais... que l'accident est survenu ?

— Tu es en train de dire qu'elle n'a peut-être pas terminé ses lettres ?

— Je l'ignore.

— Et si on ne découvrait jamais la conclusion de l'histoire ?

— Peut-être qu'elle l'a terminée et que quelqu'un a été chargé de te la remettre au cas où il lui arriverait quelque chose.

Un frisson me parcourt l'échine.

— Attends, qu...

Je me tais, frappée par une nouvelle épiphanie.

— Tu penses qu'elle se doutait qu'il risquait de lui arriver quelque chose ? Et qu'elle m'a sciemment écrit tout ça ?

Je suis sous le choc, mais EJ, lui, semble serein.

— Peut-être ?

— Dans ce cas... Attends, attends, attends. Mais qui que soit la personne qui m'envoie ces lettres, pourquoi ne pas tout me remettre d'un coup ? Pourquoi me les faire parvenir comme une série d'indices ?

— Peut-être pour que tu découvres la vérité par étapes, que tu fasses des recherches. Imagine si quelqu'un débarquait en te disant : « Alors voilà, ta mère a tué trois mecs dans un foyer d'accueil, puis il est possible qu'elle se soit débarrassée de la nana avec laquelle ton père l'avait trompée, et elle a savamment retranscrit le tout dans ses romans », tu le croirais ? Bien sûr que non, conclut-il comme s'il lisait dans mes pensées. Mais maintenant que tu as commencé à fouiller, tu prends conscience que certaines histoires sont effectivement vraies.

— Hum. Bien vu.

Nous restons silencieux un instant.

— Je pense qu'on devrait parler à quelqu'un qui connaissait ma mère à l'époque du foyer, je suggère enfin. Idéalement quelqu'un qui a connu ma mère *et* Tonya.

— Si tant est que tu arrives à retrouver ces gens.

— Certes. Je crois qu'il faut que je me rende à la Keller Foster Care Facility.

Je doute d'avoir assez d'argent de côté pour couvrir le prix du billet d'avion, mais je pourrai toujours demander un peu de sous à Papa. Maintenant que Maman n'est plus là, il me les donnerait sans faire d'histoires, sans même que j'aie à lui expliquer comment je compte les dépenser.

En levant les yeux, je croise le regard amusé de EJ et les commissures de ses lèvres légèrement relevées dans un demi-sourire.

— Quoi ? Il me faut quelqu'un qui sache ce qu'il s'est passé, quelqu'un qui était là-bas en chair et en os. Ce n'est pas le genre de choses dont on accepte de parler au téléphone. Et puis, peut-être qu'en cours de route je pourrai passer à Old Bow.

— Je doute que tu découvres quoi que ce soit à Old Bow.

— Mon père y avait des amis. Je me procurerai leurs noms pour voir si certains vivent toujours là-bas. Il y en aura peut-être qui ont connu Tonya. Il

lui arrivait de passer du temps avec eux, non ?

— Oui, mais c'était il y a vingt ans. Qui se souviendra d'une meuf avec qui ils ont traîné pendant à peine quelques mois, à une époque où ils étaient toujours plus ou moins éméchés ?

— C'est comme ça que procèdent les détectives privés. Ils remontent d'indice en indice, jusqu'à découvrir quelque chose.

— Sauf que tu n'es pas détective, Snarky.

— Je suis au courant, merci. Si seulement j'avais les moyens d'en engager un.

— Je l'ai, moi, cet argent.

Je lui lance un regard noir.

— C'est bon, EJ, arrête avec ça. Je ne veux pas de ton argent. Je trouverai une solution.

— Bon, je vais dire quelque chose, mais ne t'énerve pas, OK ?

J'affiche une moue méfiante.

— Promis ? insiste-t-il avec un sourire charmeur.

Je lève les yeux au ciel.

— Promis.

— J'irai à Brimmville avec toi.

Mon cœur s'emballe.

— Sérieux ?

— À condition que tu me laisses acheter les deux billets et payer l'ensemble du voyage.

Mes yeux s'étrécissent. Je sais bien qu'il essaie de m'amadouer.

Le fait est que EJ a de l'argent en quantité. Contrairement à moi. Pourtant, quelque part, sa proposition me soulage, car elle m'évite de devoir puiser dans mes maigres économies ou de demander des sous à mon père.

— D'accord, j'accepte, sans oser soutenir son regard. Merci.

Il lève brièvement le poing dans un geste triomphant et lâche un « Oui » à peine audible, avant de reprendre :

— Bien. On part quand ? Demain ?

Je laisse échapper un rire nerveux face à son idée délirante, mais mon cœur bat déjà la chamade tant je suis impatiente.

23.

Le lendemain, dès que mes cours s'achèvent, je fonce chez EJ.

— Tu risques d'être déçue, annonce-t-il lorsque je franchis la porte.

Je laisse tomber mon sac dans l'entrée avant de prendre une canette dans le frigo et d'aller m'installer dans mon fauteuil habituel. Quant à EJ, il pivote encore et encore sur son siège de bureau.

— Quoique. Ça dépend.

— Accouche, dis-je, excitée à la perspective d'apprendre de nouvelles informations.

Il se retourne vers son ordinateur.

— Tu sais qu'il est impossible de disparaître de nos jours, déclare-t-il en pianotant à toute vitesse sur son clavier pour ouvrir une série d'onglets et de documents. Tout ce qu'on fait laisse des traces. Même sans être actif en ligne, il reste des archives.

— À moins d'être mort, bien sûr.

EJ se racle la gorge.

— Le foyer d'accueil a fermé il y a quinze ans. Je me suis dit que, comme ta mère n'avait pas d'amis et qu'elle n'avait jamais mentionné le moindre proche, remonter la piste des ados qui étaient là-bas en même temps qu'elle serait une perte de temps. J'ai consulté les registres, recherché différents noms. Avec les recoupements dans l'annuaire, je suis tombé sur des dizaines de personnes aux quatre coins du pays qui ont le même âge et portent les mêmes noms. Une perte de temps colossale, donc. Une méthode

plus ingénieuse consiste à voir quels employés étaient proches de l'affaire de l'incendie de la grange.

— Et comment tu détermènes ça ?

— Grâce au rapport de police. Il y a des enseignants, des travailleurs sociaux, des thérapeutes. Un sacré paquet, même. Les témoignages rassemblés pour l'enquête criminelle portant sur l'incendie mentionnent la plupart d'entre eux, mais seules trois personnes ont été interrogées plus d'une fois. Il y a d'abord la psychologue de l'établissement, mais elle est décédée il y a deux ans.

— Zut.

— Il y a également un prof qui enseignait les maths aux classes de collège, mais lui aussi est mort peu après la fermeture de l'établissement.

— Génial, je marmonne. Et la troisième personne ?

— Il s'agit de Dianne Jacobson, la gouvernante. Étrangement, elle a été interrogée à plusieurs reprises au cours de l'enquête. Elle assurait le service de nuit ce fameux soir. (Le regard que m'adresse EJ est lourd de sens.) D'après l'inspecteur chargé de l'affaire, les enfants la surnommaient « la marraine ».

— Tu sais ce que je trouve intéressant ? Dans *Mensonges, mensonges et vengeance*, le seul personnage gentil se trouve être la gouvernante vers qui l'héroïne se tourne quand elle a besoin d'aide.

— Tu tiens quelque chose.

— Bon, allez, crache le morceau. Où est-elle à présent ?

— Eh bien, elle a travaillé pour le foyer jusqu'à sa fermeture, puis elle est tout de suite partie à la retraite. Elle a 73 ans. Si j'en crois les registres, elle a une propriété à environ deux heures de route de Keller. J'ai appelé chez elle plusieurs fois, toujours sans réponse. Aucun numéro de portable n'a été déclaré à son nom.

— Qui ne possède pas de portable de nos jours ?

— Tu serais surprise. Peut-être qu'elle en a un jetable ou quelque chose du genre. J'ai vérifié les données de la préfecture. Elle a déclaré un véhicule à la même adresse. Il semble qu'elle n'ait pas de famille, aucune que j'aie identifiée, du moins.

— Tu crois qu'elle habite vraiment là-bas ?

EJ recule sur son siège et pivote pour me faire face.

— Aucune idée. Et si elle ne décroche jamais son téléphone, on n'a aucun moyen de le savoir, à moins que...

Je hausse un sourcil interrogateur.

— À moins que ?

— À moins qu'on ne lui rende une petite visite.

Je pince les lèvres pour masquer mon sourire.

— Bon, reprend-il en tapotant ses accoudoirs du bout des doigts. Sachant qu'on est vendredi et que tu n'as pas cours ces prochains jours, je serais d'avis qu'on décolle pour le Nebraska.

Je demeure immobile de peur de faire fuir l'excitante perspective de voyager dans un autre État en compagnie de EJ.

— À une seule condition..., poursuit-il en braquant sur moi son index à la manière d'un revolver. Je t'en ai déjà parlé, mais c'est moi qui paie l'ensemble du voyage.

Je retiens mon souffle, luttant pour ne pas sortir une blague débile ou passer pour une ingrate de première, même si j'ai un peu honte que EJ prenne ma part des dépenses à sa charge.

— OK. Faisons ça.

— Cool.

— Je t'en devrai une.

— C'est ça, compte là-dessus.

Il retourne à son écran et commence à taper sur son clavier. En un rien de temps, il nous a réservé deux billets aller-retour pour le Nebraska dès le lendemain matin, ainsi qu'une nuit dans un motel.

— Une seule chambre, c'est bon pour toi, Snarky ?

Je déglutis. Ça risque d'être gênant, mais j'ai perdu le compte du nombre de fois où j'ai passé la nuit sur le canapé de mon ami.

— Ça me va. Mais avec deux lits ?

Il me lance un sourire espiègle.

— Ça va de soi.

Je suis si anxieuse et excitée que c'est tout juste si je parviens à manger la pizza que EJ nous commande pendant que nous planifions en détail notre expédition.

La soirée est déjà bien entamée lorsque je rentre à mon appartement. Malgré cela, impossible de fermer l'œil. Je me tourne et me retourne toute la nuit en songeant à ce voyage.

Ce sera peut-être un échec dont nous ne tirerons rien d'utile ou de nouveau.

Mais peut-être aussi que nous mettrons la main sur la personne qui connaissait ma mère. Celle qui l'a connue avant qu'elle devienne une célébrité. Avant qu'elle soit indépendante et riche. Quelqu'un qui était déjà là quand elle a subi la terrible épreuve qui a bouleversé sa vie.

24.

Il est 7 heures du matin quand EJ passe me chercher.

— Sympa, le relooking, remarque-t-il lorsque je monte en voiture.

Je lève les yeux au ciel.

C'est ça.

Ce coup-ci, je me suis à peine maquillée. Déjà parce que je n'ai pas envie qu'on me dévisage à l'aéroport. Et puis, dans l'éventualité où nous arriverions à nous entretenir avec quelqu'un qui a connu Maman, je tiens à avoir l'air accessible. On ne peut pas dire que les looks gothiques renvoient une image particulièrement amicale, surtout auprès des personnes âgées. Au lieu d'un sweat à capuche, j'ai opté pour un T-shirt à manches longues avec un gilet à boutons et un jean. Juste au cas où, j'ai également glissé une parka courte dans mon sac à dos.

Notre plan est relativement simple.

La Keller Foster Care Facility n'est qu'à une demi-heure de la ville où nous devons atterrir. Nous louerons une voiture à l'aéroport avant de prendre la route pour voir l'établissement, ou plutôt ce qu'il en reste. Nous roulerons ensuite deux heures en direction de l'ouest pour nous rendre chez la gouvernante, après quoi nous rentrerons en ville le soir même pour y passer la nuit avant de prendre le vol retour dès le lendemain matin.

Il fait encore sombre lorsque nous nous rendons à l'aéroport, et la température est trop élevée pour la mi-octobre. Nous nous arrêtons à la station-service pour faire le plein et acheter de quoi grignoter. L'aéroport est en périphérie de la ville, et nous avons encore beaucoup d'avance. Cela

nous laisse dix bonnes minutes pour nous extasier sur la salle d'arcade. EJ est un grand fan de jeux rétros. Chaque fois qu'il en trouve un, il ne manque pas l'occasion de faire une partie.

Quand nous ressortons, le parking de la station-service grouille de voitures et de gens qui font le plein. Il y a même un type qui promène son chien. Une famille de cinq personnes s'affaire autour du SUV plein à craquer garé près de la voiture de EJ.

Ce sentiment de partir à l'aventure me donne un peu le vertige. En dépit des nombreux voyages que Maman faisait pour promouvoir ses livres, il était rare qu'elle m'emmène. Je n'ai jamais quitté les États-Unis, ni même vraiment voyagé en dehors de quelques séjours occasionnels dans les Keys avec mes parents et mes grands-parents. Autant dire que ça ne correspond pas tout à fait à ma conception de vacances sympas.

Donc oui, cette excursion m'enthousiasme.

Un couple d'un certain âge, garé de l'autre côté de notre voiture, nous sourit en nous demandant comment nous allons. Je me demande s'ils pensent que nous sommes ensemble. L'espace d'une seconde, je me surprends à souhaiter que oui, avant de vite chasser cette idée gênante.

— Attends, dit EJ alors que j'ouvre ma portière pour monter en voiture. Il fixe quelque chose à l'intérieur du véhicule.

— Quoi ?

Je suis son regard et manque de me décrocher la mâchoire.

Là, sur mon siège, une enveloppe.

Je scrute frénétiquement les alentours dans l'espoir de repérer quelqu'un qui nous observerait. Mais à l'exception de la famille qui a réussi le tour de force de faire rentrer sa maison tout entière dans son 4 × 4, personne n'est assez proche de nous.

J'affronte le regard inquiet de EJ.

— Tu avais fermé à clé ? je demande.

Son silence m'indique qu'il a sans doute oublié de le faire et que la voiture est donc restée ouverte tout le temps où nous étions à l'intérieur de la station-service.

Je me penche pour saisir l'enveloppe. Pas besoin d'être devin pour savoir ce qui est écrit dessus :

De la part de Fan n° 1. XOXO

Septième lettre

Plus que deux semaines avant de te tenir dans mes bras, Pétale.

Je suis chez John. Mon ventre fait la taille d'une pastèque. Selon le médecin, je suis une mère parfaite. Moi qui n'avais jamais songé à devenir mère, alors en être une parfaite... On m'a dit que l'accouchement devrait se faire sans difficulté. La partie difficile, c'est ce qu'il me faudra faire ensuite.

Aujourd'hui, ça a été la goutte d'eau : la bagarre entre Ben et John.

Je ne comprends toujours pas ce que Ben fabriquait chez John, mais j'avais décidé de passer quand je les ai surpris en train de se battre devant l'entrée de l'immeuble.

— Tu ne mérites rien de tout ce que tu as, a sifflé John à l'intention de Ben.

Celui-ci a éclaté de rire, puis – mon Ben si charmant, si drôle – s'est jeté sur John. Il était ivre, bien entendu.

J'ai hurlé. Je leur ai crié d'arrêter tandis qu'ils continuaient de lutter à même le sol. J'ignore comment c'est arrivé, mais Ben avait un tesson de bouteille à la main, dont il s'est servi pour taillader John.

Il y avait du sang. Tellement de sang. John était là, assis par terre, en train de tenir son bras avec des rigoles de sang qui dégouлинаient entre ses doigts tandis que je tentais de le consoler.

Quant à Ben, il était assis face à nous, murmurant tantôt des insanités, tantôt des excuses, jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

John a perdu beaucoup de sang. La veine sur l'intérieur de son bras a été bien abîmée. En sortant des urgences, nous sommes rentrés chez lui.

Voilà où nous en sommes.

Je comprends désormais que Ben ne changera jamais. Moi, en revanche, je vais changer les choses pour toi, ma beauté. Je vais nous emmener sur une route différente.

Tu seras une fille magnifique, oui, magnifique. Je le sens déjà. D'épais cils noirs, de doux cheveux dont les mèches voleront dans la brise tandis que le soleil scintillera dans tes yeux. Ton sourire sera lumineux, je l'imagine d'ici.

Tu mérites ce qu'il y a de mieux. Ne laisse personne te convaincre du contraire.

Tu pourrais vouloir d'un père tel que Ben. J'imagine qu'il ferait un bon père. Mais je ne veux pas d'un mari comme lui. Pas si *elle* rôde dans les parages.

À présent, même John fait partie de cette histoire. Le médecin a dit que sa bagarre avec Ben lui laisserait une cicatrice. C'est un gros croisillon sur son avant-bras, dont la forme rappelle celle d'une étoile. Il l'appelle son étoile porte-malheur, en souriant tout de même. Il y a eu une époque où les choses auraient pu tourner différemment entre John et moi, si Ben n'était pas venu me parler de mon rouge à lèvres.

Alors que j'écris ces lignes, John nous prépare à dîner. Il me lance des regards gênés. Je sais qu'il se pose des questions, mais je ne suis pas prête à y répondre. Je ne veux parler de mes projets à personne. Pas tout de suite.

Je suis confrontée à un dilemme : c'est soit Ben, soit Tonya. J'ignore comment nous en sommes arrivés là, mais elle a détruit ce qu'il y avait entre lui et moi.

Il ne me reste donc qu'une lourde décision à prendre.

Dehors, il fait noir, mais mes pensées sont plus sombres encore. Comme souvent ces derniers temps, je n'ai aucune envie de rentrer chez moi. J'ai envie d'écrire ici, chez John. J'ai envie de changement.

En plus de cela, ma crainte est que, si je rentre, je serai incapable de me retenir.

Si Ben me ment une fois de plus, j'exploserai.

Soit *elle* disparaît, soit c'est lui. Cette décision, Ben devra la prendre lui-même. Mais

25.

— Mais quoi ?

Je retourne frénétiquement la page à la recherche de la suite de la phrase, mais il n'y a rien d'autre. Rien d'autre !

— Ah !

EJ m'arrache la lettre des mains.

— Montre-moi ça.

J'en ai le tournis.

Quelqu'un me suit en permanence, ce qui est on ne peut plus glauque. Plus important encore, Maman prévoyait de faire quelque chose de mal. J'ai tellement envie de savoir quoi, mais qui que soit le sadique qui m'envoie ces pages, il sait comment me pousser à bout.

C'est alors que je prends conscience d'autre chose. C'est d'ailleurs probablement le plus important dans tout ça.

— Contrairement aux autres lettres, celle-ci est écrite au présent, constate EJ, mettant des mots sur mes pensées alors qu'il me rend la page.

— Effectivement. Ce qui voudrait dire que ma mère a rédigé ces lettres pendant sa grossesse.

Cet élément est déjà important en soi. L'écriture de ces pages remonte à avant ma naissance. Avant que Papa et elle n'accomplissent une chose affreuse, bien que je ne sache toujours pas exactement de quoi il s'agit. Et tout ça est arrivé il y a vingt et un ans.

— Alors ça..., souffle EJ en scrutant le parking avec méfiance.

— Tu as vu ? Et ça ne peut pas être la dernière, parce que...

— « Mais », complète-t-il.

— Exactement, ça s'arrête au beau milieu d'une phrase. On n'a toujours pas découvert ce qu'il s'est passé.

— Bon. On s'occupera de ça en rentrant.

EJ reprend le volant, direction l'aéroport.

Je contemple les superbes couleurs automnales, mais mon humeur est nettement plus morose. La simple idée de me rendre dans un endroit qui a fait souffrir ma mère lorsqu'elle était encore enfant me rend malade.

Seulement je n'ai pas d'autre choix. Parfois, pour comprendre le présent, il faut sonder le passé.

Et je pressens que celui de ma mère est plus laid que tout ce que j'aurais jamais pu imaginer.

26.

— Arrête de gigoter, souffle EJ en jetant un bref regard à mon genou.

— Je ne gigote pas.

Il secoue la tête tout en détachant sa ceinture, puis rallume son portable tandis que l'avion roule jusqu'à la porte de débarquement.

Bon, d'accord, je gigote, mais c'est plus fort que moi. La Keller Foster Care Facility a fermé ses portes il y a quinze ans, et je doute que voir l'établissement de mes propres yeux me permette de mieux comprendre ce qu'a vécu ma mère en grandissant là-bas. En dépit de cela, je reste partagée entre stress et impatience.

En traversant l'aéroport, EJ et moi passons sous un grand panneau « Bienvenue dans le Nebraska ».

J'ai l'impression d'être dans un film policier un peu sombre. Maman n'a jamais été bavarde au sujet de ses années passées en foyer pour adolescents.

« Il n'y a vraiment pas de quoi en faire un roman, disait-elle. Ton père et moi nous sommes donné beaucoup de mal pour que tu n'aies jamais à vivre la même chose que moi quand j'étais plus jeune. » Ce petit discours s'accompagnait systématiquement d'un regard éloquent. « Nous nous sommes donné un mal fou, crois-moi. »

Les choses prennent désormais tout leur sens. J'ai toujours eu le sentiment que mes parents n'avaient aucune envie d'être ensemble et qu'ils ne s'entendaient pas spécialement, pourtant ils étaient inséparables, comme si quelque chose les liait l'un à l'autre. Je commence enfin à comprendre

pourquoi. Après ces lettres anonymes contenant les pages du journal de Maman, chacune de ses paroles passées résonne aujourd'hui d'une gravité quelque peu sinistre.

— Hé ! Reviens un peu sur Terre, m'intime EJ en me tirant par le bras pour m'entraîner vers le tapis à bagages que j'ai bien failli rater.

Il perçoit toujours ce que je ressens, même quand je tente de le cacher. À un moment donné, il faudrait que je lui dise combien tout ce qu'il a fait pour moi ces derniers temps m'est précieux. Il le sait déjà. J'en ferais autant pour lui. Après tout, qui a passé trois jours à son chevet quand il a été hospitalisé à cause d'une grave intoxication alimentaire ? Eh non, pas son ex, la reine de la tech, ni aucun de ses copains hackers. C'était moi. Comme toujours. Cela dit, aucun d'entre eux ne connaît EJ aussi bien que moi. Maintenant que j'y pense, lui aussi me connaît mieux que personne. Mieux encore que mes propres parents.

— Ça va aller, pas vrai ? fait-il en posant son bras sur mes épaules tandis que nous marchons et que, pour une fois, je ne le repousse pas.

— Oui, je murmure, réprimant l'expression faussement hargneuse que j'ai appris à afficher face à ses gestes un peu trop amicaux.

Ces derniers temps, j'y trouve un réel réconfort. C'est ce que font les amis, non ? Ils s'entraident dans les moments difficiles. C'est purement... amical.

Soudain, une idée germe dans mon esprit : comment réagirait-il si, à mon tour, je passais mon bras autour de sa taille ? Est-ce que ce serait trop ? Oui. Sans doute.

Une demi-heure plus tard, c'est à bord d'une Honda de location que nous prenons la route de Brimmville, où se trouve la Keller Foster Care Facility. J'ai l'habitude de passer des playlists mélancoliques lorsque je pars en road trip. Sauf qu'aujourd'hui EJ est aux commandes, et je ne suis pas mécontente qu'il ait plutôt opté pour du Matchbox Twenty. La musique entraînante me met du baume au cœur pendant que je regarde le paysage qui défile par la fenêtre.

Les teintes de plus en plus grisâtres de l'automne nous enveloppent à mesure que nous remontons la route sinueuse qui traverse la campagne. Ici, dans le Nebraska, les températures sont plus fraîches. L'automne entame son dernier acte. Bien qu'il ne pleuve pas, le ciel est d'un gris uniforme, tout comme les feuillages. C'est comme si le monde se décomposait peu à peu. Je déteste cette transition entre l'automne et l'hiver, quand il ne reste

pratiquement plus de feuilles et que tout a des airs de tableau délavé et déprimant.

Malgré la chaleur qui règne dans la voiture, je m'enveloppe étroitement dans les pans de mon gilet. EJ fredonne les paroles foireuses du morceau qui passe. Il ne lance aucune conversation, comme s'il ressentait mon envie de m'immerger dans l'atmosphère de la vie par ici, dans cette région du pays où ma mère a grandi.

Une heure plus tard, nous atteignons une petite bourgade et nous garons devant la clôture composée d'une simple chaîne longeant un long bâtiment à deux étages dont les murs bruns, l'entrée et la porte bleu foncé rappellent le mouvement architectural de la Prairie School. La porte principale est barrée d'un large graffiti dont la peinture noire a dégouliné : *ENFER*.

— Charmant, commente EJ en contemplant ce décor à travers sa vitre, avant de se tourner vers moi. Tu veux sortir ?

Je hausse les épaules, puis décide que je devrais au moins prendre une photo de ce taudis, ne serait-ce que pour mes archives. J'attrape ma parka sur la banquette arrière et l'enfile avant de m'aventurer dans le froid.

— Quelle déprime, commente EJ alors que nous nous rapprochons tous deux de la clôture.

L'herbe grise parsemée de détritiques pousse dans tous les sens, et la façade brune est intégralement couverte de graffitis en tout genre. Quant aux fenêtres, elles sont toutes criblées de trous, sans doute provoqués par des lancers de pierres, ce qui ne fait qu'ajouter au côté inquiétant de la scène.

Si on complète le tableau avec les fragments que Maman a glissés dans ses lettres au sujet de cet endroit, ce que ces garçons lui ont infligé ou encore les articles sur l'incendie de la grange, ce lieu devient carrément rebutant.

— Tu veux que je te laisse seule une minute ? s'enquiert EJ.

Je lève les yeux au ciel.

— Pourquoi, tu crois qu'en touchant le mur, j'entrerai soudain en connexion profonde avec ma mère ? Non, merci. Je n'aime pas cet endroit.

Je sors mon téléphone de ma poche et prends une photo. Tout comme ma mère, je compte bien ne jamais remettre les pieds ici.

— Allons-y, j'annonce à EJ.

Sans l'attendre, je tourne les talons et reprends le chemin de la voiture. Ce bâtiment dégage quelque chose de quasi contagieux, comme si la

tristesse et le malheur qui en émanent pouvaient vous infecter si jamais vous vous en approchiez. Je me sens plus en sécurité dans la voiture, où je commence à relâcher la tension.

EJ ne tarde pas à monter à son tour.

— Tu veux aller voir la grange ?

— J'en ai suffisamment vu, je réponds en attachant ma ceinture.

La grange ne devrait se trouver qu'à sept ou huit cents mètres derrière le foyer. Seulement, il faut s'y rendre à pied en traversant les bois, et je n'ai décidément pas envie de rester ici plus longtemps, et encore moins d'aller voir l'endroit où des orphelins inventaient des jeux tordus.

De petites gouttes de pluie se mettent à tomber sur le pare-brise, et un besoin impérieux de ficher le camp d'ici aussi vite que possible s'empare de moi.

— Tu veux bien entrer l'adresse de la gouvernante dans le GPS ? demande EJ.

Je m'exécute avant de caler le portable sur son socle et de mettre le haut-parleur. Matchbox Twenty reprend du service et je me détends un peu, pelotonnée sur mon siège, immensément soulagée dès l'instant où nous redémarrons.

Je jette un dernier regard dans le rétroviseur pour y voir la bâtisse abandonnée rapetisser à mesure que nous nous éloignons.

ENFER.

Ce mot résonne toujours en moi. J'ignore à quoi ressemblait la vie dans un lieu comme celui-ci, mais je n'en veux pas à Maman de ne m'en avoir jamais parlé. Après ce qu'il s'est passé ici, moi aussi j'aurais cherché à tout oublier.

La seule personne susceptible de détenir les réponses quant à ce qui est arrivé ici est Dianne Jacobson, la gouvernante. J'espère simplement qu'elle ne s'est pas volatilisée comme toutes les autres personnes qui ont connu ma mère.

27.

En quittant la ville, nous nous arrêtons dans une station-service le temps de déguster un hot-dog avant de poursuivre notre voyage.

Le GPS nous entraîne dans la campagne profonde, sur des routes visiblement peu fréquentées. La dernière voiture que nous avons croisée remonte à une demi-heure : un gros pick-up équipé d'une remorque pour chevaux.

La forêt se dresse de part et d'autre de la petite route. Le ciel s'est très nettement obscurci et, bien que nous ne soyons encore qu'en début d'après-midi, il fait particulièrement sombre. Pour couronner le tout, il bruine, et mon humeur est passée de maussade à franchement cafardeuse.

— Je veux me tirer d'ici.

— Quoi, là, maintenant ?

— Non ! Enfin, on verra si on trouve quelqu'un à cette adresse. Ce que je voulais dire...

Ma phrase meurt dans un soupir.

La vérité, c'est que chaque nouveau fragment du passé de mes parents me rapproche un peu plus d'une chose avec laquelle je ne suis pas certaine de pouvoir vivre.

Le regard interrogateur de EJ s'attarde sur moi.

— Je ne sais pas si c'est à cause de la météo ou d'un autre truc, mais toute cette région est carrément... flippante, je conclus, ayant enfin trouvé le mot juste.

Cela le fait rire.

— Tu aimes le temps pourri, Kenz. Depuis toujours. C'est celui qui t'inspire le plus, tu te souviens ?

Il n'a pas tort.

— Oui, quand je suis à l'intérieur. Là, c'est différent.

— Hé, ne te stresse pas.

— Je ne stresse pas.

— Tu stresses en ce moment même, conteste-t-il calmement.

Pff, à croire qu'il lit dans mes pensées.

— OK, je suis stressée, j'admets.

Je me tais quelques instants, m'attendant à ce qu'il me taquine. Il n'en fait rien. Alors je continue :

— J'ai l'impression que... Je ne sais pas. Et s'il y avait des choses qu'il valait mieux que j'ignore au sujet de mes parents ? Tu vois ce que je veux dire ? Du style... Peut-être que certaines choses feraient mieux de rester enfouies.

— Ta mère tenait à partager ces choses-là avec toi.

— Oui, eh bien, peut-être que je n'ai pas envie de savoir. La situation me convenait jusqu'à l'arrivée de ces lettres. Aujourd'hui, je suis au courant pour le foyer d'accueil. Un potentiel viol collectif. Peut-être même un... crime, je n'en sais rien. Et tout un tas d'autres trucs aussi glauques. Une stalkeuse. Une grossesse accidentelle. Les coucheries de mon père. La paranoïa de ma mère. Ses envies de meurtre. Je ne suis même pas sûre qu'elle se soit contentée d'y penser. Et si elle avait vraiment fait quelque chose, avec Papa, quelque chose qui...

Je déglutis péniblement, prise d'un début de nausée.

— Quelque chose qui me poussera à les détester tous les deux, je termine d'une traite avant de reprendre mon souffle.

Sans quitter la route des yeux, EJ saisit ma main sur mes genoux et la presse tendrement.

— Écoute... Ça va aller, d'accord ?

Je me garde de répondre, préférant fixer le paysage, trop consciente de sa main sur la mienne, de son pouce qui caresse mes doigts.

— Kenz, hé, regarde-moi.

Lorsque je tourne la tête pour affronter son regard, je n'y trouve pas l'air moqueur et insolent qu'il arbore souvent, mais plutôt de la compréhension et du réconfort. J'aimerais qu'il cesse de me regarder comme ça. J'aimerais qu'il plaisante et se foute de moi, il me serait ainsi

plus simple de me convaincre moi-même que je veux seulement être son amie, comme c'est le cas depuis des années.

Son regard alterne entre la route et mon visage.

— Je suis là, OK ?

J'acquiesce.

— On fait ça ensemble, d'accord ?

— D'accord, je souffle.

Tandis qu'il nous surveille, la route et moi, sa main droite reste serrée autour de la mienne, sur mes genoux.

— Peu importe ce dont tu as besoin, Kenzie, je suis là. Si à un moment donné ça devient trop dur, on se tire d'ici. On remonte dans l'avion et on rentre à la maison. Si tu dis stop, on arrête tout et plus jamais on n'évoquera les lettres de ta mère. Je serai là, quoi qu'il arrive.

Je sens mon cœur se serrer.

— Ouais, dis-je en me détournant, car je suis incapable d'exprimer combien cela me touche.

Mais il faut que j'aille au bout de cette histoire. C'est du passé de ma mère qu'il s'agit et donc, par extension, de mes origines. Je ne l'avais jamais aussi bien compris qu'en ce moment. Et jamais je n'ai été aussi perdue vis-à-vis de moi-même, ou de ce que j'éprouve envers ma famille.

La main de EJ bouge et il entremêle nos doigts.

Mon cœur se met à tambouriner ; l'espace d'un instant, j'oublie ce qui nous amène ici pour ne plus sentir que nos mains entrelacées et son pouce qui continue de caresser le mien.

— Merci, je bredouille, n'osant plus respirer pour contenir un sanglot. Merci de faire tout ça.

— Aucun problème. Tu sais que tu peux toujours compter sur moi, pas vrai ?

— Oui.

Un silence gênant s'installe entre nous, mais je sais exactement quoi dire pour le briser.

— Sauf quand tu es obnubilé par tes crypto-Barbie, hein ?

Il s'esclaffe et relâche ma main, laissant la place à une sensation de vide.

— Tu es tellement jalouse, Snarky, me nargue-t-il.

Je pouffe de rire et, avec un regard en coin, lui donne une tape sur l'épaule qui le fait rire de plus belle.

— Dans tes rêves.

Oui, je suis jalouse, mais je ne risque pas de lui avouer une chose pareille.

EJ murmure un « Ouais » avant de s'emparer de sa vapoteuse, puis d'exhaler une épaisse bouffée de fumée.

Les notes mentholées du nuage laiteux s'attardent quelques secondes dans l'air, jusqu'à ce qu'il baisse sa vitre, le faisant disparaître.

Je monte le volume de la musique rock : tout est bon pour dissiper l'étrange silence qui s'ensuit entre nous.

Une fois de plus, je repense à Maman et à ses livres. On a souvent salué leur caractère envoûtant et immersif. Je comprends désormais. Essayez donc de vous construire en étant orpheline au fin fond du Nebraska.

Nous passons devant une espèce de panneau fait à la main, avec des bois d'élan cloués en haut d'un poteau.

— Un premier signe de vie humaine, commente EJ. Nous y sommes presque.

Je serais prête à parier que cette atmosphère peut carrément vous faire vriller le cerveau. Exit la dépression saisonnière, je n'ose même pas imaginer à quoi ressemblent les hivers par ici.

Deux minutes plus tard, le GPS nous conduit sur une petite route en terre battue au bout de laquelle nous quittons la forêt pour débouler en plein champ. Encore deux kilomètres, et le portail d'une clôture à bétail nous barre la route. EJ arrête la voiture juste devant.

— Ça a l'air fermé, mais également bien entretenu, dit-il en se penchant sur le volant, les yeux plissés.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux faire, toi ?

Je contemple le portail fermé, puis repose les yeux sur lui. Il hausse un sourcil interrogateur.

N'est-il pas étrange de constater à quel point il peut être facile d'enfreindre la loi ? Une décision prise en une poignée de secondes, un petit « Oh, et puis pourquoi pas ? », et on se retrouve du mauvais côté. En l'occurrence, nous commettrions une infraction en ouvrant ce portail.

— Allons-y, je lâche. On tombera peut-être juste sur une propriété abandonnée. Au moins, on pourra se dire qu'on a essayé.

— Oui, cheffe.

Sans la moindre hésitation, EJ descend de voiture et va pousser le portail.

— Même pas fermé ! s'écrie-t-il.

Deux minutes plus tard, après avoir traversé un champ et remonté une autre petite route, nous nous garons devant une maison de campagne sur deux niveaux.

— Tu crois qu'on est en train d'enfreindre la loi ? je demande à EJ, qui coupe le moteur tandis que nous observons la bâtisse à l'air abandonné. Parce que ça ressemble quand même à une violation de domicile, non ?

— Pas si l'endroit est à l'abandon. Et puis, s'il y a quelqu'un, on présentera nos excuses. Souviens-toi, il est plus simple de faire les choses sans permission et de demander pardon après coup que...

— De demander la permission et de s'entendre dire non, je complète. À moins qu'on ne se fasse arrêter.

— Arrête un peu, Miss Pessimiste. Allons-y.

Une fois descendus de voiture, nous marchons jusqu'au porche de la maison.

Ma première impression était mauvaise. Les lieux ne sont pas abandonnés. Un pot de choux de Bruxelles est posé sur le porche, dont la rampe sert d'ailleurs de portemanteau à un imper. Au niveau de la porte, des bottes de pluie tachées de boue attendent près du paillason. Cet endroit ne sent finalement pas la naphtaline ni la décrépitude. On perçoit plutôt un parfum de récoltes d'automne et de feu de cheminée, bien que je n'aie pas remarqué de fumée en arrivant. Pourtant, il n'y a pas de lumière aux fenêtres, pas le moindre bruit, et pas non plus de voiture garée dans les environs.

EJ et moi avançons jusqu'à la porte, à laquelle il frappe énergiquement.

Nous échangeons un regard alors que le silence autour de nous se fait de plus en plus oppressant, et je sens la déception qui commence à monter. Ceci est certainement notre seule chance d'en savoir plus sur le passé de ma mère avant ses années d'université.

— Il n'y a personne, je déduis, découragée.

— Attends un peu, fait EJ, qui recommence à frapper à la porte, plus longuement cette fois.

Il scrute le porche, puis marche jusqu'à la fenêtre la plus proche contre laquelle il colle son front, les mains de part et d'autre de son visage pour tenter de voir à l'intérieur.

— Quelqu'un habite ici, ça ne fait aucun doute.

— On n'a qu'à attendre, je propose en enroulant les bras autour de mon corps, car je commence à frissonner.

J'ai laissé ma parka dans la voiture, et même s'il ne fait pas froid, une sensation de malaise me plombe l'estomac sans que je puisse me l'expliquer.

— Oui, attendons. Mais à l'intérieur, déclare EJ en repartant vers la porte, dont il tourne la poignée.

Celle-ci s'actionne sans difficulté, et la porte s'entrouvre légèrement.

EJ se crispe et me lance un regard surpris, puis il hausse un sourcil.

— Arrête ! je m'écrie, affolée. Non, on ne va tout de même pas entrer comme ça chez quelqu'un.

C'est alors qu'un bruit de gâchette retentit derrière nous et qu'une voix de femme âgée déclare :

— Un pas de plus et je tire.

28.

Si elle n'avait pas parlé, je serais persuadée que la silhouette qui pointe son fusil sur nous est celle d'un homme.

— Vous vous êtes dit que vous alliez dévaliser une maison ? grince-t-elle.

Aucun doute, malgré son apparence, c'est bel et bien une femme.

— N-non, bafouillons-nous en chœur, EJ et moi. Non, nous...

— Réfléchis bien. Lâche cette poignée. Maintenant.

— Lâche la poignée, je souffle à EJ.

Nous levons tous deux les mains en l'air et il se place légèrement devant moi, dans une posture protectrice. Je me penche pour voir ce qu'il se passe devant lui.

La nouvelle venue porte une salopette sur une chemise en flanelle, des bottes de travail et un blouson en toile. Une casquette de base-ball vissée sur la tête, elle se penche sur son fusil toujours braqué sur nous.

— Nous avons klaxonné au portail, ment EJ.

— On sait tous que non, le rembarre la femme. Je vous ai vus. Sur la vidéo.

Et merde. Comment aurions-nous pu deviner que quelqu'un dans ce trou paumé aurait un système de vidéosurveillance ?

— Nous sommes là pour discuter, madame, reprend EJ. Toutes nos excuses d'être entrés sur votre propriété comme ça. Nous ne sommes pas de la région. Nous ne connaissons pas les règles.

— Les règles, crache-t-elle, c'est qu'on n'entre pas chez les gens qu'on ne connaît pas sans y avoir été invité.

— Désolé. Mais notre situation est désespérée. (Bien tenté.) Nous arrivons de la côte Est. Nous voulions vous voir au sujet de la Keller Foster Care Facility, explique-t-il à toute vitesse pour éviter qu'elle ne l'interrompe. Vous y avez travaillé, n'est-ce pas ? Vous êtes bien Dianne Jacobson, la gouvernante ?

Je devine à sa voix que EJ tente de se donner un air gentil. Il sait se montrer avenant et insistant. C'est pour ça que tout le monde l'aime bien et que personne ne s'entend vraiment avec moi. Je ne suis pas du genre lèche-cul.

— Et elle, pourquoi elle se cache ? s'enquiert la femme en me désignant avec le canon de son fusil. Toi, là, derrière lui, écarte-toi que je puisse te voir, et les mains bien en évidence.

Bien que j'apprécie la protection que m'offre EJ, je pressens que cette femme ne nous fera aucun mal. Au pire, elle nous fichera dehors.

Je fais quelques pas pour venir me placer près de mon ami.

La femme baisse imperceptiblement son arme.

— Ça, par exemple, fait-elle en laissant peu à peu retomber son fusil le long de son corps. Tu parles d'une impression de déjà-vu...

Elle me fixe attentivement, les yeux plissés. Puis elle crache par terre avant de s'approcher à pas lents, l'ombre d'un sourire au coin des lèvres.

— Comment t'appelles-tu ?

— Emerson, madame, répond EJ.

— Pas toi. Elle.

— Mackenzie. Mackenzie Casper. Ma mère est Elizabeth Dunn. Enfin était...

— Je vois ça, dit la femme, manifestement intriguée. C'est comme voir un fantôme. Vous êtes la copie conforme l'une de l'autre.

Elle s'immobilise sur le porche.

— Qu'est-ce que tu es venue faire ici ?

— Je voulais vous parler d'elle, j'explique en baissant les mains. Nous avons quelques questions auxquelles personne ne veut répondre. En tout cas, on ne connaît personne qui soit en mesure de le faire.

Elle acquiesce et balaie les alentours du regard.

— Je ne peux pas dire que ça me surprenne.

Dans un profond soupir, elle gravit les marches du porche et passe entre nous, non sans détailler EJ des pieds à la tête, ce à quoi il répond par un sourire charmeur.

— Bon, allez, dit-elle en entrant dans la maison. Laissez vos chaussures à la porte, ajoute-t-elle avec un regard sévère.

Dès que Dianne Jacobson allume et nous invite à la suivre dans la cuisine, mon intuition se confirme : cet endroit n'est définitivement pas abandonné. L'extérieur ne paie certes pas de mine, mais l'intérieur est d'une propreté étincelante, et une odeur de bois ancien et de feu de cheminée reconnaissable entre toutes imprègne les lieux.

Notre hôte enlève son blouson, ses chaussures et son chapeau. Ses cheveux gris qui doivent lui tomber aux épaules sont attachés en une queue-de-cheval. De ses mains tannées et calleuses, mais également habiles, elle met une bouilloire sur la cuisinière pendant que EJ et moi nous asseyons à la table tout en contemplant le décor.

C'est une cuisine rustique mais bien ordonnée, où tout semble fait de bois : les placards, les murs, le sol, tout. Sous la petite table, un tapis complète la décoration des murs, composée de bois de cerfs et de photos encadrées.

— Qu'est-ce que vous vouliez savoir ? demande Dianne Jacobson.

— Vous vous souvenez d'elle, d'Elizabeth Dunn ?

— Bien sûr. Elle cherchait toujours à rester à l'abri des regards. Mais elle dégageait quelque chose... quelque chose qui marquait ceux qu'elle rencontrait.

J'esquisse un sourire. Ça, c'était tout Maman.

Dianne sort trois tasses dépareillées du placard et les pose sur la table avant de s'asseoir à son tour. Elle n'a pas pris la peine de demander si nous voulions boire quelque chose. Je ne suis pas une buveuse de thé, si c'est bien ce qu'elle s'apprête à nous servir, mais je ne tiens pas à décliner ce geste de la part d'une femme qui sait manier un fusil et qui, plus important encore, détient le seul indice susceptible de faire la lumière sur le passé de ma mère.

Elle croise les mains sur la table et se focalise sur moi.

— J'ai l'impression de voir un fantôme, souffle-t-elle en scrutant mon visage. Tu es son portrait craché.

Personnellement, je pense que mes points communs avec ma mère se limitent à une chevelure noire et un visage antipathique. C'est du moins

l'opinion de EJ.

Quoi qu'il en soit, je réponds à son compliment par un sourire poli.

— Je serais heureuse d'entendre tout ce que vous pourrez me dire à son sujet, madame Jacobson.

— Dianne, me reprend-elle. Je ne suis plus gouvernante.

Je hoche la tête.

— Dianne.

— Ta maman était spéciale, déclare-t-elle en frottant ses pouces l'un contre l'autre d'un air songeur. Différente des autres gamins, j'entends. On en voit de toutes sortes qui atterrissent dans le système. Les abîmés, les en colère, les cruels. Mais elle ? (Elle demeure silencieuse un instant.) Elle était unique en son genre. Douée ; toujours à écrire dans ses carnets ou à dessiner dans le jardin. Traîner avec les autres ne l'a jamais intéressée. Pas Lizzy. Je l'aimais bien, ta maman. Les autres gosses n'aimaient pas les corvées, tu sais. Aucun ado n'aime ça. Elle, en revanche, tu lui demandais quelque chose et elle le faisait. Sans discuter. La discipline, elle comprenait.

Le regard de Dianne se pose à nouveau sur moi.

— La discipline, c'est tout ce qu'on essayait de leur inculquer. Parce que quand ils finissaient projetés dans le monde réel, c'était certainement la seule chose qu'ils emportaient.

Il émane de cette femme quelque chose de puissant, un genre d'autorité. Elle a le regard de quelqu'un à qui on n'oserait pas désobéir, même si elle vous ordonnait de vous mettre à terre pour faire cent pompes. Elle a d'épais sourcils gris, la mâchoire carrée, une grande bouche et la peau parcheminée.

— Pourquoi venir me poser des questions la concernant ?

— Elle nous a quittés il y a peu.

Notre hôte reste de marbre.

— Mes condoléances.

Elle se lève pour remplir la théière puis l'apporte à table et reprend place à nos côtés.

— Maman était une autrice à succès, dis-je, au cas où Dianne l'ignorerait.

Elle lâche un petit rire et me dévisage avec une insistance qui me met mal à l'aise.

— Elle passait son temps à s'inventer des histoires. Elle écrivait sans cesse. Des choses étranges, d'ailleurs. Il lui arrivait parfois de me laisser les

lire. Hum.

— Vous étiez proches ?

— On peut dire ça comme ça. Les jeunes de Keller avaient besoin qu'on les guide. Ce dont ils n'avaient pas envie pour autant. Pas tous, en tout cas. On en a trop vu passer au fil des ans. Difficile de s'attacher à eux quand ils arrivent par cargaisons entières en permanence.

— Je comprends, oui.

Elle ricane.

— Vraiment ?

Elle me dévisage encore, puis finit par secouer la tête.

— Seigneur, quelle ressemblance... C'est troublant.

À présent qu'elle commence à s'ouvrir, le moment est peut-être venu de l'interroger au sujet de l'incident.

29.

Cela ne va pas être facile, j'en ai conscience. Mais c'est la raison qui nous amène ici.

— Il est arrivé quelque chose à ma mère pendant qu'elle vivait au foyer, je commence timidement. Elle a été... agressée, peut-être ? Vous seriez au courant d'une histoire de ce genre ?

Dianne se rembrunit. Elle nous contemple tour à tour EJ et moi, puis baisse les yeux vers ses mains jointes avant de s'adosser sur sa chaise.

— Elle l'a été, effet. Pendant son année de seconde.

— Alors c'est vrai.

— On ne peut plus vrai. Même s'ils se sont arrangés pour faire passer ça pour une bonne vieille dispute entre jeunes tourtereaux.

— Qui ça, « ils » ?

— Le conseil d'administration, quand j'ai signalé le problème. J'ai immédiatement compris qu'il s'était passé quelque chose. Quand on a travaillé assez longtemps dans ce type d'environnement, on remarque tout. Qui se fait harceler. Qui donne les ordres. Qui est populaire. Qui n'arrive pas à s'adapter. Ceux qui restaient pendant de longues périodes étaient les indésirables, vous comprenez. Ceux que personne n'adoptait, qu'aucune famille d'accueil ne voulait ou bien qu'ils nous renvoyaient. Le système d'aide à l'enfance regorge de mômes pour qui trouver une place relève de l'impossible. C'est ce que disait la paperasse officielle. On finit par tous les connaître. De génération en génération. L'histoire se répète. Accidents. Scandales. Bagarres. Amourettes. Cœurs brisés. Jalousie. Trahisons. Quand

j'ai vu ta maman se recroqueviller davantage sur elle-même jour après jour, je l'ai prise à part pour lui parler. C'est là qu'elle m'a raconté ce que les garçons lui avaient fait dans cette maudite grange.

Le regard de Dianne est lourd de sous-entendus, mais je n'y décèle aucune pitié. Comme s'il ne s'agissait là ni de la première ni de la dernière atrocité qui se soit produite sous sa vigilance. Comme si elle était habituée à ce genre de choses.

— J'étais au courant pour cette histoire. Ces garçons, je les connaissais. Je savais avec qui ils traînaient. Quant à Lizzy, eh bien, elle n'était pas très aimée, elle ne faisait pas partie de la bande des populaires. Mais... Elle avait 15 ans, devenait de plus en plus jolie. Les gosses lui répétaient qu'elle était bizarre. Mais les garçons, vous savez... Ils ne la quittaient pas des yeux. Et puis, ce n'était pas comme si elle pouvait cacher sa beauté. Pas avec des garçons aux hormones en folie. C'étaient tous des laissés-pour-compte, et ils acceptaient mal qu'on leur dise non.

— Vous l'avez signalé ? Vous les avez dénoncés ?

Les commissures de ses lèvres retombent et elle plisse les yeux, comme si ce souvenir ne lui inspirait que la haine la plus pure.

— Oui. Oui, je l'ai fait, dit-elle tout bas. Il y a eu une enquête interne. Les garçons ont été interrogés. Bien entendu, ils ont nié en bloc. Si Lizzy m'en avait parlé tout de suite, nous aurions pu l'envoyer passer des examens à l'hôpital, mais il s'était déjà écoulé près de deux semaines. Et puis, il y avait un autre témoin.

— Un témoin ?

— Cette fille qui traînait avec les garçons, une de leurs petites amies.

EJ et moi échangeons un regard, mais je tiens ma langue dans l'attente de la suite du récit de Dianne.

— Tonya. C'est comme ça qu'elle s'appelait.

J'en ai l'estomac tout retourné.

— En quoi était-elle un témoin ?

Dianne hausse les épaules.

— Elle a raconté que Lizzy était une amie des garçons. Plus qu'une amie, en fait. Elle a dit que Lizzy flirtait avec eux, avec son petit copain à elle, qu'elle se montrait lascive et provocatrice à leur égard. Vous voyez le genre.

— Est-ce que c'était le cas ?

L'ancienne gouvernante renifle avec dédain.

— Lizzy ? Non. Jamais. Je passais six jours par semaine aux côtés de ces gamins, du matin au soir. Tonya ? Cette petite était sournoise, jalouse, trop dégourdie pour son propre bien. Elle n'avait pas son pareil pour raconter des histoires, et c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait. Mais le conseil s'en fichait pas mal. Ils l'ont crue, car c'était la solution la plus simple et que ça ne demandait pas d'approfondir l'enquête. On pouvait clore le dossier.

— Comment ça ? C'est tout ?

Dianne me contemple avec indifférence.

— C'est tout. Ils avaient trop de gamins sur les bras, trop de soucis à gérer ; alors la dernière chose dont ils avaient besoin, c'était de voir les autorités se mêler de tout ça. Les financements publics dont dépendaient ces foyers étaient lamentables.

— Est-ce que les garçons ont recommencé par la suite ?

— Nan. Ils n'auraient pas osé. Je les ai pris à part le jour où le conseil d'administration a invalidé la plainte de Lizzy, et je leur ai dit que s'ils l'approchaient à nouveau, je m'assurerais qu'ils ne touchent pas un centime après l'obtention de leur diplôme. Je ne plaisantais pas. Ils m'ont traitée de connasse. La belle affaire.

— Et donc, Tonya. Pourquoi aurait-elle menti au sujet de ma mère ? Parce que l'un des trois garçons était son petit ami ?

— Je ne crois pas que ce soit pour ça, non.

— Pour quelle raison, alors ? Elle était amoureuse d'un des garçons. Celui-ci préférait une autre fille. Ça l'a rendue jalouse.

Dianne secoue la tête avant de se pencher sur la table et de plonger son regard dans le mien.

— Ce n'est pas ce qui la motivait.

Je fronce les sourcils, franchement perdue.

— À mon avis, ce n'était pas son petit copain qui l'obsédait. Je pense que Tonya était obnubilée par Lizzy.

30.

Deux heures se sont écoulées et nous en sommes toujours à parler et boire du thé. Dehors, le tonnerre gronde et il pleut des cordes. L'intérieur de la maison, en revanche, est étonnamment douillet.

Dianne remarque que je cherche la cheminée du regard.

— Plinthes chauffantes, m'informe-t-elle, en riant du fait que j'ai pu croire qu'elle se chauffait au feu de bois.

— Mais la fumée..., je proteste en humant l'air.

— La grange, derrière, abrite un fumoir pour faire du bœuf séché, explique-t-elle en désignant l'arrière de la maison.

Nous n'avions prévu de rester que le temps de poser quelques questions. Seulement, quand notre hôte a demandé si nous avions faim, ce sans-gêne de EJ a répondu que oui, et elle nous a préparé des sandwiches et une nouvelle tournée de thé.

Dianne n'est pas aussi farouche que le laissait penser ma première impression. Sans doute l'occasion de parler de sa vie l'a-t-elle rendue plus accessible.

Elle nous en dit plus au sujet du foyer, de ma mère et de ses habitudes à cette époque.

Évidemment, j'aborde la question de l'incendie de la grange.

Le rapport de police et les détails de l'enquête n'ont aucun secret pour Dianne.

J'hésite à évoquer le rôle qu'a joué ma mère dans ce drame, puis je décide finalement de m'abstenir.

— Est-ce que vous aviez des soupçons ? Des idées qui n'ont même pas effleuré l'esprit des enquêteurs ?

— Les ados parlaient, vous savez. Jamais ils n'auraient vendu la mèche ni balancé l'un des leurs à la police. Mais ils en discutaient entre eux. J'ai entendu pas mal de choses.

— Quoi, par exemple ?

— Bah, des rumeurs. L'enquête affirmait que la porte de la grange avait été barricadée puis débloquée avant l'arrivée de la police. Mais ça, le rapport n'est pas parvenu à le prouver.

— Nous l'avons lu.

— Il est vrai que ces garçons avaient causé du tort à bien des gens. Et quand bien même ils n'auraient rien commis, il y en avait plus d'un capable d'un coup pareil juste pour faire une blague mauvaise. Quand ils grandissent sans figure parentale, certains adolescents sont comme des louveteaux solitaires : inoffensifs jusqu'au jour où ils apprennent à mordre.

— Y en a-t-il qui ont gardé contact avec vous après avoir quitté Keller ? je demande, croisant les doigts pour que ce soit le cas de ma mère.

— Je n'ai jamais souhaité avoir d'enfants. Je n'ai donné la vie à aucun, pourtant j'en ai eu bien trop au cours de ma vie. Quelques-uns continuent de m'envoyer des cartes de Noël, dit-elle avec un léger sourire. Ils sont peu nombreux. La plupart cherchent plutôt à oublier les années qu'ils ont vécues dans le système. C'est compréhensible.

— Et ma mère ?

— Lizzy ? Elle m'a appelée plusieurs années de suite pour mon anniversaire et à Noël. Et puis elle a arrêté. Je me suis toujours dit qu'elle avait commencé à mal tourner à cause de l'incendie de cette grange.

— Comment ça, « mal tourner » ?

— Non, pardon, je me suis mal exprimée. Elle était de plus en plus silencieuse. Peut-être plus en colère, aussi. Elle s'est renfermée sur elle-même. Elle ne rêvait que de quitter cet endroit. Difficile de lui en vouloir. Je sais qu'elle avait postulé auprès de plusieurs écoles et universités dans tout le pays. Plusieurs d'entre elles lui ont offert une bourse. Elle en a choisi une à Old Bow, j'étais certaine qu'elle saurait se débrouiller.

— Elle a obtenu son diplôme d'écriture créative avec mention.

Elle acquiesce avec un doux sourire, mais son regard acéré toujours rivé sur moi suggère que je ne lui apprends rien.

— C'est bien. Tant mieux pour elle.

— Elle a écrit trois best-sellers mondiaux et s’est fait un nom dans le monde littéraire.

— Tant mieux.

— Et elle est morte.

— Mmmh.

Bien qu’elle ne pose pas de question, Dianne ne cesse de me fixer, comme pour me soutirer plus de réponses.

— Une glissade qui a entraîné une mauvaise chute.

Son regard se durcit. J’y entrevois même une lueur de regret ou de déception, difficile à dire.

— Quel dommage !

Elle incline la tête, pensive, et me dévisage si longuement que cela me met terriblement mal à l’aise. Soudain, ses traits se détendent et elle prend une grande inspiration.

— Eh bien, j’espère que tu as autant de talent que ta maman.

— Et cette autre fille ? Tonya ?

Elle fait la moue.

— Eh bien, quoi ?

— Est-ce que vous savez ce qui lui est arrivé après qu’elle a quitté le foyer Keller ?

— Je vous l’ai dit, je n’ai gardé que peu de contacts, fit-elle en haussant les épaules.

— Et avec elle ? Vous en avez gardé ? (J’insiste malgré l’expression sévère de mon hôtesse.) Qu’est-il arrivé à son bébé ? Elle était enceinte, n’est-ce pas ?

Un rictus amer se dessine sur son visage.

— Certaines femmes ne sont pas faites pour être mères. C’était le cas de Tonya. Elle a confié l’enfant à l’adoption. Une adoption fermée, privée. Sans aucune trace dans les registres officiels. Rien. Il paraît qu’elle a reçu de l’argent en échange. Comment ? Je l’ignore, mais ça ne me surprend pas. Ce devait être trop de contraintes, la grossesse. Sans ça, Tonya aurait trouvé le moyen d’en faire un business à long terme.

Je suis parcourue d’un frisson. Tonya n’était pas seulement une stalkeuse. D’après ce que nous venons d’entendre, cette fille était le mal incarné.

31.

Dianne prend une grande inspiration.

— Bon ?

Ses paumes s'abattent sur la table et la voilà qui se lève.

La nuit commence à tomber. Je serais bien restée des heures à lui poser plus de questions, mais on dirait bien qu'elle en a terminé avec notre conversation.

La pluie n'a pas cessé depuis cet après-midi. EJ et moi devons partir pour rentrer en ville et passer la nuit au motel avant de reprendre l'avion demain matin.

Je remercie Dianne pour ces nouveaux renseignements. EJ, lui, la remercie pour le thé et la nourriture, puis s'excuse encore d'être entré chez elle sans permission, le tout en arborant ce sourire qui ferait fondre n'importe qui.

Notre hôtesse le détaille une fois de plus tandis qu'il enfile ses chaussures, puis elle se tourne vers moi.

— C'est ton petit ami ?

— Non, non, seulement un copain, j'explique avec un petit rire.

Mais le terme de « petit ami » s'attarde dans l'atmosphère, si bien que je rougis lorsque EJ me jette un regard par en dessous tout en bouclant ses lacets.

— Soyez prudents, nous enjoint-elle.

EJ, toujours aussi insolent, se redresse et pose son bras sur mes épaules.

— Je veille toujours sur elle, hein, bébé ? ponctue-t-il avec un clin d’œil, ce qui fait virer mes joues au cramoisi.

— Hmm-hm, fait la vieille femme, amusée.

Ce serait le moment idéal pour changer de sujet.

— Est-ce que vous... Dans son premier roman, Maman aborde ce qu’il s’est passé entre ces garçons et elle.

Les yeux de Dianne s’étrécissent.

— De manière fictive, évidemment. Il y a un personnage dans ce livre, une gouvernante qui est la seule personne gentille, celle vers qui l’héroïne se tourne des années plus tard, quand elle a besoin d’aide.

Cela la laisse de marbre. Je hausse les épaules en souriant, un peu gênée.

— Je pense que c’est vous qui lui avez inspiré ce personnage. Enfin, bref. Est-ce que vous aimeriez avoir un de ses livres ?

J’en ai pris plusieurs exemplaires pour ce cas de figure : pour amadouer quiconque accepterait de nous parler de Maman. S’il y a bien une personne qui en mérite un – en même temps, il n’y a qu’elle –, c’est Dianne.

— Pourquoi pas, accepte-t-elle.

— Je reviens tout de suite, je déclare, avant de courir à la voiture.

Je me demande si Maman aurait éprouvé de la fierté à l’idée qu’une personne de son passé lise son livre.

Je me saisis d’un exemplaire de *Mensonges, mensonges et vengeance*. Si elle le lit, peut-être Dianne trouvera-t-elle un certain réconfort dans le fait que, par le biais de l’écriture, Maman s’est vengée de ces garçons.

Je rapporte le livre à la maison et le lui donne.

— Elle l’a dédicacé, j’annonce fièrement. C’est son nom de plume.

Dianne étudie la couverture de l’ouvrage.

— E.V. Renge est une anagramme du mot anglais « *revenge* », j’ajoute en souriant.

Elle retourne le livre et s’attarde sur la photo de l’autrice. Sur ce cliché de Maman datant de plusieurs années, elle arbore ses cheveux lisses et sa frange noir corbeau ainsi que son rouge à lèvres écarlate signature, le tout sur fond de roses rouges. Tout ça lui donne un air gothique qui tranche sans doute un peu avec ses années en foyer.

La vieille femme plisse les yeux. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais mon cadeau ne semble pas lui faire très plaisir.

— C’est Maman. Il y a cinq ans environ.

Un silence tendu demeure. L'attitude de notre hôtesse devient soudain très hostile.

— Ah. Évidemment qu'il y en a.

— Quoi donc ?

— Des fleurs. Elle adorait les roses.

— Ah. (C'est bien la première fois que j'entends parler de ça.) Vraiment ? Maman était allergique à la plupart des fleurs. De toute façon, celles-ci étaient sans doute fausses.

Les yeux de Dianne demeurent braqués sur la photo tandis que, dans un silence de mort, EJ et moi échangeons un regard confus sans pour autant oser le briser. Dianne Jacobson a rencontré ma mère avant que le monde entier ne la découvre. Elle l'a connue avant Papa.

Soudain, je me dis qu'elle aimerait peut-être voir plus de photos de Maman après son départ du foyer Keller. Le réseau ici ne me permet pas d'aller sur Internet, mais je suis à peu près sûre d'en avoir au moins une sur mon téléphone. J'ouvre le diaporama projeté lors de la cérémonie funèbre, dans lequel Grand-mère a inclus un cliché de Maman, Papa et moi bébé, puis je tends le portable à Dianne.

— C'est la plus vieille image d'elle que j'ai. Je devais avoir à peu près un an, j'explique tandis que nous contemplons toutes deux l'écran.

Maman n'aimait pas spécialement les photos, à moins de pouvoir les refaire jusqu'à saisir son visage à la perfection. Même là, il fallait encore retoucher, voire photoshopper l'image.

Cette photo-ci, en revanche, a été prise par Grand-mère. Avant les funérailles, je ne l'avais jamais vue. Dessus, on voit Maman qui me tient dans ses bras. Ses cheveux sont attachés en queue-de-cheval et elle ne porte pas de rouge à lèvres, ni le moindre maquillage. Je lui trouve un air fatigué, assise près de Papa dont le bras entoure ses épaules. S'il sourit pour l'objectif, Maman, elle, paraît prise de court. Elle semble si jeune, à peine plus de 20 ans, et si différente de la femme méticuleusement vêtue et apprêtée des autres...

— Je m'en doutais. Quelle honte, murmure Dianne.

Je lève les yeux vers elle, sidérée, et fronce les sourcils, peinant à intégrer ses dernières paroles.

— Ici, elle est nettement plus jeune et ne porte pas de maquillage, j'explique timidement, sans trop comprendre ce dont elle parle.

Mais elle secoue rageusement la tête. Quand elle lève les yeux vers moi, je crois lire de la colère dans son regard.

— Vous allez me prendre pour une folle, mais je ne peux pas laisser passer ça.

Un affreux pressentiment me pèse sur l'estomac.

Sans toucher l'écran, Dianne le pointe du doigt avec insistance.

— Je la connais. Et je connais Lizzy Dunn. Elle, là... (Dianne jette un nouveau coup d'œil à l'écran avant de reporter son attention sur moi.) Ce n'est pas Lizzy. C'est Tonya.

Partie II

VINGT ET UN ANS PLUS TÔT

32.

Ben

— Elle est au courant pour nous deux. Bordel ! je râle en faisant les cent pas dans la cuisine du chalet de Tonya.

— En même temps, elle n'est pas idiote, rétorque celle-ci, les bras croisés sur la poitrine. Ça prouve bien que tu ne t'es pas montré assez malin.

— J'ai fait tout ce que tu m'as dit, Tonya.

— Pardon de te l'apprendre, mais si c'était le cas, elle ne se douterait de rien.

Je prends une bière dans le réfrigérateur et en avale une bonne gorgée pour tenter de noyer mon agacement.

Pour ne rien cacher, je n'avais pas prévu de devenir père à 22 ans. Ni de vivre avec une fille avec laquelle je n'ai rien à faire. Le tout en étant amoureux d'une autre avec qui j'entretiens une liaison, et qui nourrit un étrange projet de vengeance dont la finalité consistait à devenir riche en se servant de la fille avec laquelle je vivais. Me marier aussi jeune non plus, ça ne faisait pas partie de mes plans. Mais d'après Tonya, il est nécessaire d'en passer par là, et le bébé constituera notre carte maîtresse.

Tonya est une fille intelligente. Ce projet est tordu. Mais bon, ça me rend malade de penser à ce que Lizzy lui a fait dans ce foyer. Peut-être faut-

il qu'elle partage sa réussite à venir. Tonya mérite qu'on lui rende justice. Elle parle de réparation.

Si seulement je n'étais pas obligé d'habiter ce petit studio en ville. C'est d'un déprimant. Le chalet de Tonya est nettement plus agréable. Cela va faire six mois que nous nous y retrouvons toutes les semaines. Elle m'a expliqué qu'une parente éloignée vivait ici et qu'elle avait emménagé juste après avoir quitté le foyer afin de l'aider au quotidien. À sa mort, la femme lui a légué le chalet.

C'est un bel endroit à présent que l'été est là. Faire le trajet en hiver pendant les tempêtes de neige et autres intempéries était une vraie tannée. Encore qu'à ce moment-là, j'avais toujours ma chambre d'étudiant. Trouver un prétexte pour justifier de disparaître des jours durant était plus simple. Maintenant que les remises de diplômes sont derrière nous et que j'ai été forcé d'emménager avec Lizzy, je dois me servir de ma mère comme couverture pour passer mes week-ends ici.

En général, Lizzy me conduit à l'aéroport avec ma voiture. Puis Tonya passe me récupérer. Les week-ends au lac sont une bouffée d'air frais avant de devoir rentrer.

Je sais, je sais, tout ça peut sembler douteux, mais bon, je ne suis pas le seul à mener une double vie. Je soutiens Lizzy aussi bien moralement que financièrement, grâce à l'argent que m'envoient mes parents. Elle devrait m'en être reconnaissante. Sans compter que j'ai bien envie de m'occuper de ma fille à l'avenir.

Mais j'ai au moins autant envie d'être avec Tonya. En été, le trajet entre Old Bow et le chalet ne dure qu'une petite heure. J'en ai marre de me cacher.

Toute cette histoire avec Lizzy et Tonya a fini par dérapier. Tout irait parfaitement si Lizzy n'était pas tombée en cloque. Quand je l'ai découvert, je lui ai prudemment demandé comment elle souhaitait gérer la situation. J'étais prêt à envisager toutes les solutions, je dis bien *toutes*. Elle a déclaré vouloir garder le bébé.

Rien de surprenant.

J'étais furieux, mais contre qui pouvais-je être en colère sinon moi-même ? J'avais pris soin de me protéger systématiquement pour éviter ce cas de figure bien précis. Enfin, la plupart du temps, du moins. Il a dû y avoir quelques exceptions, lorsque j'étais ivre et que je ne me rappelais même pas avoir couché avec elle, même si c'était effectivement le cas.

Mais là n'est pas le problème.

J'ai affirmé à Lizzy que je l'aiderais avec le bébé. Évidemment. Si tant est que j'en aie les moyens, cela va de soi. Je n'avais aucune intention de rester avec elle, mais Tonya a insisté.

Tonya. Tonya. Tonya. Cette fille est un feu d'artifice ; je la regarde qui m'observe tandis que je descends ma bière et, malgré ce calvaire avec Lizzy et le bébé, je ne peux m'empêcher de penser que Tonya et moi allons trouver une solution. Elle en est convaincue, et si elle me le demandait, je la suivrais tel un mouton qu'on mène à l'abattoir sans l'ombre d'une hésitation.

Quand nous avons découvert la grossesse de Lizzy, Tonya a disparu pendant plusieurs mois.

— Il faut que tu te concentres sur Lizzy. Et j'ai besoin de réfléchir, a-t-elle déclaré avant de se volatiliser.

Chaque instant de son absence a été une torture.

J'ai bien tenté de faire en sorte que ça fonctionne entre Lizzy et moi. Dieu sait si je me suis donné du mal. Mais elle est devenue insupportable. Je comptais rester à ses côtés pour le bébé, rien de plus. D'accord, j'avais aussi besoin de son appart. Brady sortait avec Monica, ce qui signifiait que je devais m'éclipser de notre chambre chaque fois que cette dernière passait. Cela durait depuis six mois déjà. C'était d'ailleurs pour ça que je m'étais tapé Lizzy au départ. C'était une fille facile. Elle avait son propre appartement. Elle me laissait faire tout ce qui me chantait. Elle acceptait que je me pointe n'importe quel jour et à n'importe quelle heure. Bien sûr, je n'avais pas été débile au point de lui avouer que j'avais juste besoin d'un endroit à squatter.

Je veux dire, Lizzy est douée, ça ne fait aucun doute. La première fois qu'elle m'a lu quelques-unes de ses histoires, il m'a paru évident qu'elle était destinée à de grandes choses.

Mais Tonya est arrivée. Enflammée. Drôle. Cool. Sans jalousie. Sans attaches. Même quand j'ai mentionné Lizzy en lui disant que j'arrêtera de la voir si elle me donnait ma chance, elle m'a répondu : « Oh là, ne t'emballe pas, mon grand. »

J'étais amoureux. Tonya était la bonne. Sérieux, quand on rencontre une fille pareille et qu'on éprouve toute une ribambelle de sentiments, on le sait, point.

Mais il a fallu que je parle à Tonya des histoires qu'écrivait Lizzy.

Maudites soient cette fille et ses histoires. Tonya a commencé à faire une fixette là-dessus. Surtout quand j'ai emprunté en douce les manuscrits de l'une pour les faire lire à l'autre.

— Génial, a commenté Tonya.

Ça, je le savais. Personne ne l'ignorait. D'ailleurs, Lizzy avait même déjà un agent qui lui avait promis un genre d'avance.

— Elle ira loin avec ça, a-t-elle ajouté tout en lisant le manuscrit de *Mensonges, mensonges et vengeance*.

Ça aussi, je le savais.

Des mois plus tard, quand elle est reparue, elle s'est contentée de dire :

— Tu ne peux pas la quitter maintenant.

Ce jour-là, nous nous sommes disputés pour la toute première fois.

— Tu n'as pas envie d'être avec moi, très bien ! me suis-je emporté. Mais pas question que je reste avec une fille pour qui je n'éprouve rien juste à cause d'un putain de bébé. J'ai 22 ans, Tonya. Je m'apprête à décrocher mon diplôme et à me barrer de cette ville pour aller m'installer sur la côte Est et trouver du travail. J'ai envie de vivre ma vie, pas de jouer les baby-sitters.

— Ce doit être agréable, a-t-elle répliqué en s'exprimant avec une voix nouvelle.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

— Quoi... ? Agréable ? Qu'est-ce qui est agréable ?

— D'être capable de laisser le passé derrière soi. De ne pas penser que quelqu'un à qui la vie offre tout vous a autrefois tout pris.

J'ai froncé les sourcils.

— Bon sang, mais de quoi tu parles ?

C'est là qu'elle m'a parlé de l'incendie de la grange.

— Oui, on se connaissait, a-t-elle expliqué, l'air sombre. Enfin, ce n'est pas comme si elle se souvenait de moi aujourd'hui. Pourquoi se donner cette peine ? Je n'étais personne. Et elle m'a volé la seule chose que j'avais : mon petit ami. Elle était jalouse parce qu'il était populaire, beau gosse et intelligent, et qu'il m'a choisie, moi, plutôt qu'elle.

— Elle ne m'a jamais raconté tout ça.

— Qu'est-ce que tu voulais qu'elle te dise, Ben ? s'est-elle écriée, le visage baigné de larmes.

C'était la première fois que je la voyais pleurer.

— Que c’est une psychopathe ? Une malade ? Qu’elle avait la tête pleine d’idées tordues ? Et que sous prétexte qu’elle était jalouse de ce garçon et de moi, elle les a suivis, ses deux amis et lui, jusqu’à une grange à laquelle elle a mis le feu, ce qui les a tués, tous les trois ? Tu penses vraiment qu’elle te dirait un truc pareil ?

J’étais sous le choc. C’était impossible. Pas ma Lizzy, si discrète et naïve.

Mais alors...

Je dévisageais toujours Tonya, sidéré.

— Voilà. J’étais sûre que tu ne me croirais pas.

Et elle m’a tendu un article de journal.

*L’INCENDIE D’UNE GRANGE PRÈS D’UN FOYER POUR
ADOLESCENTS FAIT TROIS MORTS*

33.

Ben

C'est à ce moment-là que j'ai perçu une nouvelle facette de Lizzy. Elle qui paraissait toujours si discrète et mystérieuse, ses romans racontaient une histoire bien différente. Jamais je ne comprendrai comment une fille comme elle parvenait à imaginer des intrigues de vengeance aussi sordides et sanglantes que celles qu'elle écrivait.

À présent, tout commençait à prendre sens.

— Hé, hé, bébé...

Je me suis approché de Tonya pour la prendre dans mes bras.

— Je te crois... Ça va aller. Ça va aller.

Elle a continué à sangloter un bon moment, avant de lever vers moi ses yeux embués de larmes.

— Tu comprends, maintenant ?

— Oui, je vais la quitter.

Elle a refermé les yeux et pincé les lèvres.

— Non, Ben. Tu ne peux pas.

Son regard perçant était de nouveau braqué sur moi.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Elle a une dette envers moi, Ben. Ces histoires. Cette souffrance. Tout ce sur quoi elle écrit, elle se sert de ma peine et capitalise dessus. Et

devine quoi ? Quand elle publiera ses bouquins, elle deviendra riche par-dessus le marché.

Je n'y comprenais toujours rien.

— Toi, a-t-elle repris. Tu es le seul en mesure de t'approprier une partie de tout ça.

— C-comment ?

— Tu es le père du bébé.

— Et ?

— Tu resteras avec elle jusqu'à la naissance. Et puis tu l'épouseras, avant la publication du livre. Après ça...

Ce qu'elle suggérait me donnait le tournis. C'était aussi injuste pour moi que pour Tonya.

— Et après ?

— Tu lui prendras jusqu'à son dernier centime.

— Mais... Et *nous* dans tout ça ?

Elle s'est essuyé les joues d'un revers de la main.

— Je vais devoir sacrifier quelque chose. Nous.

— Il n'en est pas question...

— Écoute ! s'est-elle emportée avant de fermer un instant les paupières, le temps de retrouver son calme. Écoute-moi. Je peux le faire et je le ferai. Tout comme je sais que toi aussi, tu en es capable. Pour moi. Pour notre avenir. (Elle avait la lèvre qui tremblait, et de nouvelles larmes brillaient dans ses prunelles.) On va simplement devoir se montrer patient, bébé.

Elle a pris mon visage entre ses mains.

— Tu feras comme j'ai dit. Quant à moi, je serai là, à tes côtés. Pas en public, c'est tout, mais d'une manière dont elle ignorera tout. Ensuite...

Tout en se mordant la lèvre, elle a battu des cils et mon cœur s'est emballé.

— Ensuite, bébé, une fois qu'on aura récupéré ce qu'elle nous doit, tu la quitteras et on pourra enfin être ensemble. Et riches.

— Mais...

— Toi, moi et ta fille.

— Ma fille ?

— Ta fille aussi, on la lui prendra. Tu sais ce dont Lizzy est capable. Ta fille sera bien mieux avec nous. Et plus en sécurité.

Il n'y avait que Tonya pour faire preuve d'un tel amour.

Elle n'a fait que le démontrer au cours des mois suivants.

Je n'ai jamais évoqué l'incendie de la grange en présence de Lizzy, bien entendu. Pas à ce moment-là. Je ne suis tout de même pas idiot. Je ne voulais pas qu'elle panique ou je ne sais quoi.

Sauf que la folie de Lizzy allait en empirant. Elle était de plus en plus soupçonneuse. Tenait des propos pleins de colère et proférait des menaces insensées. Elle faisait des tas de choses bizarres dans la maison, puis m'accusait d'en être responsable.

J'ai d'abord cru qu'elle surréagissait seulement un peu. Jusqu'à ce que je mette la main sur son deuxième manuscrit.

Je le lui ai piqué en douce afin de le montrer à Tonya.

Debout sur la jetée, j'écoute ses cris qui s'élèvent du bateau. Les cris d'une femme qui sombre dans la folie. Cette femme qui ignore encore pourquoi tout cela lui arrive, à elle. Celle dont la vie s'effondre peu à peu. Celle dont l'époux se noie sous ses yeux sans qu'elle ne puisse rien faire pour l'aider.

Une femme qui mérite son sort.

Désespérée. Affolée. Perdue.

Perdue, car tout cela est mon œuvre. Y compris la mort de son mari.

Elle l'a bien cherché.

Elle n'aurait jamais dû se mettre en travers de mon chemin.

— Quelle personne saine d'esprit écrirait une chose pareille ? s'est exclamée Tonya, en larmes, tandis qu'elle détachait les yeux du manuscrit pour poser sur moi son regard bouleversé.

— Mais enfin..., ai-je tenté d'argumenter. C'est de la fiction, non ?

— De la fiction ? Bien sûr, bébé, rien que de la fiction. À cela près que...

Elle tournait frénétiquement les pages.

— Ici, et là. Les deux héroïnes étaient rivales au lycée. Puis l'une d'elles a piqué le petit copain de l'autre. Et des années plus tard, l'autre... (Le regard affolé de Tonya ne me quittait plus.) L'autre orchestre la noyade du mari de la première, puis elle brûle leur maison et vole leur bébé. Tu veux que ça t'arrive ?

— À moi ? Attends, attends, attends...

— Enfin, Ben, tu es aveugle ou quoi ? m'a-t-elle demandé avec pitié. C'est quelqu'un d'atroce. Elle a déjà détruit ma vie une fois. Je ne la

laisserai pas recommencer. Il faut qu'elle paie.

Elle sanglotait si fort qu'elle tremblait de tous ses membres.

Bon sang, les femmes et leur cinéma.

Mais c'était de Tonya qu'il s'agissait. C'était plus fort que moi, surtout quand elle était dans un tel état. Alors je l'ai serrée contre moi.

— Chh, tout va bien. Ça va aller.

— J-je n'y arriverai p-pas sans t-toi, Ben. Mais j-j'en ai b-besoin. J'ai b-besoin de ça pour me sentir normale. Je ne veux pas te p-perdre, mais il faut que tu m'aides à la faire payer. S'il te plaît ?

Elle a levé ses magnifiques yeux vers moi, et rien au monde n'aurait pu me convaincre de lui dire non.

— Encore quatre mois, a-t-elle conclu.

Cela sonnait comme une peine de prison. Une remise des diplômes pas si joyeuse que ça. Lizzy, qui devenait de plus en plus excentrique et paranoïaque. Mes parents, à qui il avait bien fallu que je parle de Lizzy, depuis le temps.

— Tu ne pouvais pas la garder dans ton pantalon ? a craché Maman.

Mais dès que j'ai mentionné le contrat d'édition de Lizzy, ils ont demandé à lui parler. Alors elle leur a parlé au téléphone un moment et, à la fin de ce coup de fil, elle resplendissait et eux semblaient satisfaits.

Je lui ai promis la lune, bien sûr. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

J'étais toujours amoureux de Tonya.

Puis il n'est plus resté que deux mois *avant*... Ma résidence fermait durant l'été, donc j'ai emménagé avec Lizzy. L'un après l'autre, tous mes amis se sont volatilisés, car eux avaient décroché du travail aux quatre coins du pays. Quant à moi, je n'avais rien sinon un diplôme sans valeur.

Et il n'est plus resté qu'un mois *avant*...

Tonya et moi avions un plan, même si je n'étais pas bien certain de la façon de le faire fonctionner.

Épouser Lizzy ? Dingue. Mes parents nous avaient informés que nous pouvions nous établir chez eux un moment. Le temps de prendre nos marques. Jusqu'à la parution des livres de Lizzy.

Tonya a dit qu'elle déménagerait aussi, afin de rester proche de nous sans que personne n'en sache rien.

Voilà donc où nous en sommes : plus que quelques jours *avant*...

Mes parents me harcèlent. Ma copine est sur le point de pondre un bébé. La fille que j'aime habite en dehors de la ville, dans un chalet en rondins au bord d'un lac. Je suis un homme infidèle. Un homme amoureux. J'en ai marre de mentir.

Et je ne vais pas tarder à devenir fou.

C'est quoi l'expression déjà ? Un malheur n'arrive jamais seul.

C'est bien vrai.

Dans moins d'une semaine, je serai père. C'est une idée que j'ai toujours du mal à intégrer. Je m'apprête à devenir parent avec celle que je suis censé épouser.

Lizzy m'a déposé à l'aéroport il y a une heure. Quand elle est partie, Tonya est passée me récupérer.

Alors que je bois ma bière, j'ai l'impression que tout va de travers : tous ces mensonges juste pour une nuit par semaine avec Tonya.

Mais je suis incapable de me passer d'elle.

— C'est quoi, cette tête de six pieds de long ? s'enquiert-elle.

— C'est juste...

Je ne sais pas comment l'expliquer. Je me demande si ce week-end n'est pas le dernier que nous pourrions passer ensemble avant un long moment. Quand Lizzy aura accouché, il faudra peut-être que je donne un coup de main avec le...

— Putain ! Je n'ai aucune envie de me lancer là-dedans, je lâche.

Tonya me dévisage.

— Te lancer dans quoi, Ben ?

— Dans tous ces trucs de parents.

Ses traits se radoucissent, puis elle s'esclaffe, mais ce n'est pas de son rire joyeux, non, c'est celui qui me met mal à l'aise.

— Tout va bien se passer. Tu verras.

Dehors, il commence déjà à faire noir, alors quand les phares d'une voiture se reflètent sur la fenêtre, Tonya et moi le remarquons immédiatement.

— Qui est-ce ? demande Tonya en scrutant la vitre.

Je m'en fiche. Je ferme les yeux et m'efforce de comprendre comment ma vie a bien pu se changer en feuilleton mélodramatique.

C'est là que Tonya reprend la parole :

— Ben, c'est ta voiture.

Je tourne vivement la tête.

Tonya fixe toujours la fenêtre.

— Aucun doute, dit-elle. Devine qui nous rend visite ?

Inutile qu'elle le dise. Je connais la réponse à cette question.

C'est Lizzy.

Je me dis qu'on est dans la merde.

34.

Ben

— Regarde un peu qui voilà, annonce Tonya avec un air satisfait avant de sortir sur le perron.

Planté derrière la porte, je retiens mon souffle en priant pour que Tonya renvoie Lizzy chez elle.

— Où est-il ? s'écrie celle-ci.

— Qui ça ?

— Ce lâche infidèle de Ben. Où est-il ?

L'autre ricane.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est ici ? Et puis, comment tu as trouvé cet endroit, d'abord ?

— Je vous ai suivis. Tous les deux. Oui, depuis l'aéroport, donc épargne-moi tes mensonges, Tonya.

Je ferme les paupières et récite un chapelet de jurons dans ma tête.

C'est peut-être un signe pour que je règle enfin tout ça à ma façon, en disant la vérité à Lizzy avant de rompre. Tonya et moi, nous nous en sortirons. Nous nous aimons, et nous n'avons pas besoin de l'hypothétique argent que Lizzy gagnera grâce à ses livres. Tonya ne se rend pas compte que tous ces mensonges n'en valent pas la peine.

— Je sais que ça dure depuis un bon moment, annonce Lizzy. Pas la peine d'essayer de me baratiner cette fois.

C'est avec détermination que j'ouvre la porte avant de m'aventurer à l'extérieur.

Lizzy se dresse devant les phares de la voiture, et jamais je ne lui ai vu l'air aussi en colère. Son corps, avec son énorme ventre bombé, projette une ombre immense sur le porche et jusqu'à mes pieds. Quand elle plonge son regard dans le mien, j'y lis une telle haine que j'en oublie ce que je comptais dire.

— Lizzy..., je bredouille. Ce n'est pas ce que tu crois...

— Oh, ferme-la, Ben ! J'ai discuté avec ta mère. Je sais que tu n'es pas rentré chez tes parents depuis six mois. Arrête de mentir.

— Je peux t'expliquer.

Je m'étais préparé à tenir un discours différent, mais elle est si furieuse, si méchante, que ça m'est insupportable.

De son côté, Tonya croise les bras et incline la tête en observant Lizzy. Elle ne dit pas un mot. Je ne sais pas comment m'exprimer sans heurter les sentiments de Lizzy.

— Lizzy, je reprends, et si on parlait de tout ça comme des adultes...

— Je n'ai aucune envie de parler ! éructe-t-elle. Tu sais quoi ? J'aurais dû faire ça il y a une éternité. Mais j'ai été lâche. Tout comme toi. Je me suis convaincue que les choses finiraient par s'arranger. Ce n'est pas le cas. Ça fait longtemps que tout ça ne fonctionne plus.

— Calme-toi.

Sa poitrine se soulève à une vitesse folle. Elle peine à respirer et agrippe son ventre.

— Et si on...

— Non, Ben ! crie-t-elle si fort que sa voix se brise. On ne va rien du tout ! Je ne veux pas de toi. Mon bébé ne veut pas de toi. *Nous* ne voulons pas de toi !

J'ai l'impression qu'elle pleure. Bon sang, mais oui, elle pleure !

Je tends les bras, paumes ouvertes.

— Calme-toi, Lizzy, d'accord ?

— Non ! hurle-t-elle d'une voix haut perchée. Ne me touche pas ! Ne t'approche pas. C'est terminé, Ben ! Toi et moi, c'est terminé ! s'époumone-t-elle.

Soudain, ses traits sont déformés par la douleur, elle pousse un cri et se plie en deux, cramponnée à son ventre rond.

— Lizzy ?

— Aaah.

Elle ouvre la bouche, mais cette fois c'est tout juste si elle parvient à émettre un son. Elle écarquille les yeux et me fixe, sous le choc.

— Lizzy ? je répète en avançant lentement. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je sens la panique me gagner.

Elle trébuche. Un faible gémissement franchit ses lèvres tandis qu'elle baisse les yeux vers son jogging. Il m'est difficile de distinguer grand-chose dans l'obscurité, surtout avec les phares de la voiture qui m'éblouissent.

— Ben, gémit-elle, impuissante, sans détacher le regard de ses jambes.

C'est alors que je vois ce qu'il se passe. Du liquide se répand sur son pantalon clair.

Elle lève son visage vers moi, affolée.

— Ben ? murmure-t-elle.

— Merde, lâche Tonya dans mon dos. Elle vient de perdre les eaux.

L'attention de Lizzy alterne entre moi, Tonya et ses jambes trempées.

— Aaah ! s'écrie-t-elle d'une voix rauque, alors que ses jambes se dérobent sous elle.

Je m'élance vers elle et la rattrape de justesse.

— Il faut qu'on la conduise à l'hôpital ! je crie à l'intention de Tonya.

Impossible de maintenir Lizzy debout, nous nous effondrons tous les deux dans l'herbe. Tonya vient s'agenouiller près de moi, puis étudie l'expression de souffrance de Lizzy.

— Il faut y aller. On n'a qu'à prendre ma voiture, dis-je, le souffle court.

— Non, décrète-t-elle.

Je la regarde, paniqué.

— Comment ça « non » ? Elle est en train d'accoucher. Il faut l'emmener à l'hôpital.

Tonya se tourne vers moi, déterminée, mais une certaine froideur émane d'elle.

— Nous n'avons pas le temps. Il va falloir qu'elle fasse ça ici.

À ces mots, une forte envie de vomir me submerge.

35.

Ben

J'aimerais remonter le temps.

Même pas pour retourner à l'époque où j'allais squatter chez Lizzy, mais juste pour revenir une heure en arrière.

Lizzy est dans la chambre, sur le lit, à se tordre de douleur. Des cris viennent parfois ponctuer ses gémissements, et ces sons suppliants me retournent l'estomac.

Le sang me fait battre les tempes tandis que Tonya multiplie les allers-retours dans la chambre pour surveiller Lizzy, faire bouillir de l'eau et déchirer un vieux drap en morceaux. Elle ne cesse de m'ordonner de faire ceci ou cela. M'oblige à donner un comprimé à Lizzy – je n'ose pas lui demander de quoi il s'agit.

— Il faut la conduire à l'hôpital, je répète en boucle, si bien que ma voix n'est plus qu'un écho.

— Elle veut te quitter, Ben, tu ne comprends donc pas ? siffle Tonya en allant se « ravitailler » à la cuisine, comme elle dit.

— Eh bien, soit.

— Ne sois pas stupide. Elle ne peut pas te quitter. Dès qu'elle sera à l'hôpital, tu peux tirer un trait sur l'avenir et sur les livres.

— Mais oublie-les, ces fichus livres !

Elle m'empoigne par la chemise.

— Non, gronde-t-elle avec une férocité qui me donne froid dans le dos.

— On va l'aider ici, à la maison. Ce n'est pas bien sorcier. Des tas de gens accouchent à domicile. Ensuite, on l'aidera avec le bébé. Pas question qu'elle parte d'ici ou qu'elle récupère son gosse tant qu'on n'a pas conclu un marché avec elle.

J'en reste bouche bée.

— Tu es dingue, ou quoi ?

Les plaintes de Lizzy nous parviennent de la chambre :

— Au secours !

Tonya me lance un regard cinglant.

— Il est trop tard pour ça. On va devoir se débrouiller seuls. Endurcis-toi un peu, Ben.

— C-comment ? Comment on est censés savoir quoi faire ?

— Moi, je sais.

Elle sort une pile de serviettes propres d'un placard.

— C-comment ?

Elle me fourre le linge dans les mains et s'immobilise une seconde, son regard plongé dans le mien.

— Je ne pense pas que tu veuilles connaître la réponse. Allez, bouge !

Je n'ai jamais voulu tout ça. Aucun type sur Terre ne veut assister à un accouchement. Je ne sais pas comment font les femmes. Je n'arrive même pas à regarder.

Pendant une heure, Tonya et moi restons au chevet de Lizzy, à nous efforcer de la calmer tandis qu'elle se tord dans tous les sens sur le lit.

— Bon, déclare enfin Tonya. Elle est prête. Tu comptes me donner un coup de main ?

— Non, je l'implore du regard.

— Il faut que je la déshabille. Va attendre dans l'autre pièce. Quand je t'appelle, tu rappliques. Quand je te demande quelque chose, tu le fais dans la seconde. Compris ?

J'acquiesce vigoureusement tout en sortant de la chambre aussi vite que mes jambes me l'autorisent, puis je reste dans le couloir. À bout de souffle, j'essaie de comprendre ce qui est en train de se passer.

Il y a bien un remède qui marche à tous les coups.

Je file à la cuisine pour prendre une bouteille de whisky dans un placard. Une fois de retour dans le couloir, j'en avale une longue gorgée. Puis une autre. Et encore une autre.

L'ampoule qui pend du plafond émet une lumière aveuglante.

La voix de Tonya dans la chambre me semble l'écho d'une histoire d'horreur.

— Je dois te déshabiller. Aide-moi un peu.

Les râles de Lizzy se multiplient.

Je bois mon whisky à grands traits dans l'espoir de les étouffer.

— Il faut que tu m'aides, OK ? Maintenant, tu dois pousser.

Un cri retentit, suivi d'un autre.

Puis encore des ordres.

Des grognements.

Je prends une nouvelle gorgée, le liquide me brûle la gorge et me fait tourner la tête.

Puis vient un terrible rugissement poussé par Lizzy, mais on croirait presque entendre une voix d'homme.

— OK, OK, OK. Ben ! J'ai besoin de plus de draps ! Elle saigne !

Je repose la bouteille et vais chercher du linge dans le placard. Quand je franchis la porte de la chambre, je me fige.

Là encore, j'aimerais pouvoir remonter le temps. J'aimerais n'avoir jamais vu ce que j'ai sous les yeux. Il y a Lizzy. Il y a Tonya. Et il y a du sang. Tellement de sang que tout le lit est désormais rouge.

— Allez ! me presse Tonya en tendant vers moi sa main couverte de sang.

Je vois de la peau, beaucoup trop de peau, et tout est si maculé de rouge qu'on se croirait sur une scène de meurtre.

Je lâche les draps et m'enfuis de la pièce en titubant.

Secouer la tête ne suffit pas à chasser cette image atroce. Pas plus que de fermer les paupières.

La bile me monte à la gorge. J'inspire profondément et bloque ma respiration. Jusqu'à me sentir étourdi. Jusqu'à être sûr que je ne vomirai pas.

Il est des choses qui vous marquent à vie. Des choses dont l'image ne peut être effacée.

J'avale une nouvelle gorgée de whisky.

Puis une autre.

Encore une.

Une de plus.

Je veux me noyer dans l'alcool jusqu'à me rendre malade. Être malade d'avoir bu et non d'entendre les sons insoutenables qui s'élèvent de la chambre.

La brûlure du whisky dans ma gorge se mêle aux hurlements presque animaux qui résonnent dans l'autre pièce, aux ordres de Tonya et aux cris qui les ponctuent, des cris, toujours plus, des grognements, des gémissements, des pleurs et encore des pleurs.

Je perds bientôt la notion du temps. Assis par terre, adossé contre le mur, ma bouteille désormais vide, je me dis que j'aimerais avoir plus de whisky, beaucoup plus même, suffisamment pour perdre connaissance et oublier ce qu'il se passe dans ce chalet. Ici, personne à des kilomètres à la ronde, personne pour nous aider, pour me dire que tout ça est mal, terriblement mal. Je le sens dans mes tripes.

J'ignore combien de temps s'est écoulé. Une heure ? Deux ? Trois ? Je m'assoupis.

J'ai l'impression d'être dans un rêve lorsque je perçois un bruit familier, un bruit que j'ai déjà entendu dans des films, mais le moment joyeux a quelque chose de sinistre ici : un bébé s'est mis à pleurer.

Tonya émerge de la chambre, une drôle de forme entre les bras.

— Tu veux le voir ?

Je ne parviens même pas à lever la tête. Je me contente de la secouer. Je ne veux rien de tout ça.

— Je vois que tu t'es réfugié dans l'alcool, me reproche Tonya. Mais à part ça, je peux compter sur toi, tiens.

Je ne réponds pas.

Viennent alors les mots que j'aurais préféré ne jamais entendre :

— Il y a quelque chose qui cloche chez elle.

Je lève enfin la tête.

— Comment ça ?

— Quelque chose ne va pas. C'est tout juste si elle arrive à parler et ce qu'elle raconte n'a aucun sens. Sans oublier qu'elle a perdu beaucoup de sang.

Tonya disparaît dans la salle de bains. J'entends l'eau qui coule, tel le bruit d'une cascade au loin. Le bébé a cessé de pleurer. Malgré les lumières allumées dans toutes les pièces, le chalet semble sombre. On se croirait dans un film d'horreur, en dépit du silence tranquille qui vient d'envelopper la maison.

Tonya retourne dans la chambre. Quand elle en ressort, je lève la tête.

— Où est le bébé ? je souffle.

Toujours assis par terre, je suis incapable de rassembler la force et le courage nécessaires à me lever pour marcher jusque *là-bas*, dans cette chambre où se trouve Lizzy. Où il y a tout ce sang.

— Le bébé va bien. Il dort. Ce n'est pas ça qui m'inquiète.

Elle tient un tas de linge ensanglanté. Du sang qui goutte sur le sol tandis que Tonya emporte les draps dans la salle de bains.

Je contemple ces gouttes sur le plancher, qui paraissent presque noires sous la vive lumière du couloir, et je me rends compte que nous avons merdé. Je crois que j'ai pris une mauvaise décision. Je crois aussi que nous venons d'infliger quelque chose d'atroce à Lizzy.

Seulement voilà, je sais qu'il m'est impossible de remonter le temps.

Il est trop tard.

36.

Ben

Je ne sais pas si je les aime bien ou si je les abhorre, ces bruits qu'émet la petite créature enveloppée dans un bout de drap, couchée sur le canapé entre Tonya et moi. On dirait des cris de bébé ptérodactyle.

Il paraît que la ressemblance entre un bébé et ses parents se voit. Celui-ci ressemble à tous les autres bébés. Une petite touffe de cheveux noirs. Un visage tout bouffi. Des lèvres gonflées.

Cela va faire deux jours qu'il passe presque tout son temps à dormir. À cause de l'état de Lizzy, nous devons faire chauffer du lait en bouteille et le donner au bébé. D'après Tonya, ce n'est pas bien, mais c'est tout ce que nous avons sous la main dans l'immédiat.

— Il faudra bientôt lui donner à manger, déclare Tonya en observant le bébé sans manifester d'intérêt particulier. Les bébés ont besoin de manger environ toutes les trois heures.

Comment peut-elle savoir ça ?

Une minute encore, nous demeurons silencieux, à contempler la petite chose emmaillotée entre nous. Elle a besoin d'une mère. Sauf que sa mère est à peu près aussi inutile que le bébé lui-même.

Lizzy ne saigne plus. Depuis cette nuit-là, elle reste au lit, l'air absent, et de temps à autre, elle murmure quelques mots. Elle refuse de s'alimenter, mais j'ai l'impression que Tonya l'a nourrie de force à quelques reprises.

Elle ne parle pas. Elle fait des petits bruits à peine audibles et, le plus clair du temps, elle dort, sauf quand elle reste étendue sur le lit, les yeux dans le vide. Il est même rare qu'elle réagisse un tant soit peu quand Tonya ou moi entrons dans la pièce.

Nous avons beau avoir aéré à de multiples reprises, pas moyen de se débarrasser de l'odeur du sang. Chaque fois que je passe la porte, des images de ce qu'il s'est passé cette nuit-là me reviennent.

Nous avons besoin d'un purificateur d'air.

Nous avons besoin d'aide.

Nous avons besoin de foutus professionnels pour gérer ce fiasco.

Mais Tonya ne veut pas en entendre parler.

— Tu suggères quoi, hein ? a-t-elle protesté hier. Si on la conduit à l'hôpital maintenant et qu'elle se rétablit, tu peux dire adieu au bébé et à tout le reste. Qui sait ce qu'elle ira raconter aux médecins ? Et si son état ne s'améliorait pas et qu'on te prenait ton bébé pour ce que tu as fait ?

Ses paroles m'horrifient.

— Moi ?

— Moi, toi, ce n'est pas la question. Et s'ils estiment que tu n'es pas en mesure de t'occuper du bébé ? Tu perdrais absolument tout.

Tonya a raison. Elle est intelligente. Nous avons juste besoin de temps pour trouver une solution.

— Il nous faut des affaires pour bébé, dis-je enfin en m'efforçant de capter son regard.

Je ne sais pas quoi faire de ce bébé. Est-ce qu'il veut jouer ? bouger ? Il dort vraiment beaucoup. Tonya est la seule à agir avec assurance, comme si elle savait gérer les nourrissons. C'est franchement bizarre.

Nous n'avons vraiment rien pour le bébé dans ce chalet. En ville, par contre, nous avons une poussette avec couffin amovible, des couches, des jouets, des habits... que des trucs achetés par Lizzy.

— Je dois me rendre en ville pour faire des courses pour le bébé, annonce Tonya.

Il faut également racheter de la bière et de l'alcool fort. J'ai besoin d'un verre pour mettre de l'ordre dans mes idées.

— Il nous faut aussi du lait en poudre, ajoute-t-elle. J'ai essayé de lui faire donner le sein, mais ça ne fonctionne pas trop. C'est bien ce que je disais, quelque chose a buggé dans son corps.

Ses mots me hérissent. D'un coup, je me sens mal. Pas pour Lizzy – ce qui est fait est fait – mais pour le bébé. Il est si petit. Rien de tout ça n'est sa faute. Ce bébé est... le mien.

— Mackenzie, je souffle.

Tonya me contemple, perplexe.

— Mackenzie. C'est comme ça que Lizzy voulait l'appeler.

— Ça m'est égal.

— Va pour Mackenzie alors, je conclus, pendant que la petite créature remue ses minuscules mains en aspirant bruyamment.

Dès l'instant où je lui donne un nom, j'ai le sentiment que ça devient réel, même si ça l'est déjà depuis deux jours maintenant.

— Tu dois apprendre à le tenir, déclare Tonya. Pour quand je ne serai pas dans les parages.

— Pourquoi tu ne serais pas dans les parages ?

— Pff. Parce qu'on ne va pas passer le reste de notre vie coincés dans ce chalet, Ben. N'est-ce pas ? Et puis, tu as un bébé.

— *Nous* avons un bébé, je la reprends.

— Certes. Mais c'est *ton* bébé. Ne l'oublie pas. Alors apprend à te comporter en père.

Comme s'il sentait qu'on parle de lui, le petit être se met à agiter les mains dans tous les sens en poussant ses drôles de bruits de ptérodactyle.

Tonya le soulève doucement, mais au lieu de le caler entre ses bras, elle me le tend avec un mouvement de tête.

— Allez ! Prends-le !

Avec une infinie maladresse, et terrifié à l'idée de casser quelque chose dans le corps du nouveau-né, je le prends dans mes bras.

— Il a besoin de manger, lâche-t-elle. Allez !

— Elle.

— Hein ?

— Elle. *Elle* a besoin de manger. Mackenzie.

Je lui adresse un pauvre sourire.

Tonya, elle, esquisse un rictus, et je suis à peu près certain qu'elle lève les yeux au ciel.

— C'est ça. Mackenzie.

37.

Tonya

Si Ben me fait encore ses yeux de merlan frit, je jure de lui défoncer le crâne.

Bon sang, j'en ai ma claque de jouer à la maman. Avec eux deux. Ils sont même trois, à présent. Ces dernières quarante-huit heures m'ont paru une éternité.

Le plus gros problème, c'est Lizzy. Elle serait capable de faire un truc stupide comme se faire la malle, et alors là, on pourra dire adieu aux contrats d'édition. Seulement, dans l'immédiat, elle ressemble plus à un zombie qu'autre chose.

— Tu n'as qu'à rester ici avec elle et le bébé pendant que je vais en ville prendre quelques vêtements et du lait en poudre, je lui annonce. Je ferai un crochet par chez elle pour récupérer les tonnes de trucs pour bébé qu'elle accumule depuis des mois. Tu vois autre chose ?

— Pourquoi ce n'est pas moi qui m'en chargerais ? se lamente Ben en berçant le bébé.

Ça lui correspond tout à fait. C'est à peu près la seule chose dont il soit encore capable au point où on en est.

Sans blague, il est super agaçant. S'il me tape sur le système et que je craque, sa Lizzy finira comme la dernière propriétaire de ce chalet : victime d'une surdose de médocs sur ordonnance.

J'inspire profondément pour me calmer.

— Je suis plus douée pour me sortir d'une crise potentielle, j'argumente.

— Moi aussi, je peux m'en sortir.

— Non. Et puis, j'ai des recherches à faire, entre autres choses. Je risque moins de croiser quelqu'un que je connais en ville. Qu'est-ce qu'on fera si tu tombes sur tes amis ou tes profs ? Et s'ils posent des questions à propos du bébé ? Ou de ta copine ?

Son regard d'abruti est de nouveau rivé sur moi. Je ne supporte plus son air de chien battu. Il ne pourrait pas se prendre un minimum au sérieux pour une fois dans sa vie ?

Qu'on soit bien clairs, Ben est marrant. Et charmant, avec ça, toujours au cœur de la fête. Si seulement la vie ne consistait qu'à faire la fête.

C'est tout juste s'il a décroché son diplôme. Pour être honnête, je ne suis jamais allée à l'université, mais certaines personnes ici-bas n'ont pas besoin d'un bout de papier pour prouver au monde qu'elles valent quelque chose. Tout comme je n'ai pas eu besoin de fréquenter une école d'infirmière pour comprendre comment se déroule un accouchement. Dans la vie, certaines de nos expériences les plus violentes sont le fruit de nos pires erreurs. Tomber en cloque entre dans cette catégorie. J'en sais quelque chose. Je suis passée par là. C'est l'une des nombreuses choses que Ben n'apprendra jamais sur mon compte.

— Ne parle à personne en ville, m'avertit Ben.

Il est d'un pénible. Mignon, certes, mais qu'est-ce qu'il est con. Il a de la chance que je l'aime bien, d'autant que ce n'est même pas un bon coup. Son seul atout se trouve être sa petite amie bourrée de talent qui se change peu à peu en légume.

Je m'avance vers lui et saisis son visage à deux mains.

— Ben, bébé... On a survécu à ces deux derniers jours, pas vrai ?

Il hoche la tête, et son expression se radoucit déjà. Un vrai jeu d'enfant.

— On surmontera les suivants. Fais-moi confiance, je l'amadoue de la voix la plus douce que m'autorise mon humeur du moment.

Il est important de préserver – j'ai failli dire le bonheur – la stabilité mentale de Ben. J'ai besoin de lui.

— Et *elle* dans tout ça ?

Je pourrais lui mettre mon poing dans la figure. Sans blague, j'ai trouvé plus facile de gérer le bordel sans nom de ces deux derniers jours que de

faire preuve de patience avec Ben. Peut-être qu'il culpabilise à cause de toute cette histoire avec Lizzy, mais ce n'est pas mon problème. Les gens faibles, j'en ai plus que ma dose.

Pour autant, me mettre en colère ne fera que l'effrayer et le contrarier. Il risquerait de se conduire comme un débile et de faire capoter toute l'opération. Conclusion : je dois continuer de jouer mon rôle.

Je force comme une folle pour faire monter mes larmes. Ah, ça y est, les voilà qui affluent. C'est parti, ça ne pourra me rendre que plus crédible. Je me mords la lèvre et renifle, puis je sens enfin mes yeux se mouiller.

— Elle m'a pris tout ce que j'avais, Ben, je souffle, des trémolos dans la voix.

Une pointe de soupir, un soupçon d'amertume : parfait.

— Tu ne comprends pas. On était orphelines. Ce garçon, mon premier amour, il était tout pour moi. Et elle me l'a pris. Comme ça. (Je claque des doigts.) Elle a détruit ma vie.

Je déglutis exagérément et laisse échapper un sanglot.

— Elle a une dette envers moi. Parfaitement. Et s'il n'y a que par l'argent qu'elle peut s'en acquitter, eh bien, soit.

Rappeler une millionième fois à Ben la raison pour laquelle nous faisons tout ça n'est pas du luxe.

Je commence à lire la pitié sur ses traits. *Tant mieux*. Il tient le bébé d'un bras et, de l'autre, il m'attire contre lui.

— Tout ira bien, dit-il doucement alors que j'appuie mon front sur son épaule et que, certaine qu'il ne distingue pas mon visage, je lève les yeux au ciel.

Il a besoin de se sentir viril et utile ? C'est bon pour moi.

— Bien, il faut que j'y aille, j'annonce enfin en m'écartant de lui.

— Au fait, n'oublie surtout pas la bière.

Lorsque nos regards se croisent, il hausse les épaules, penaud.

— Ces deux derniers jours ont été assez stressants.

Il n'a aucune idée de ce dont il parle. Qu'il essaie un peu de voir si c'est stressant de grandir dans un foyer pour jeunes.

Mais ça, je ne le lui dis pas. L'expérience, c'est subjectif.

Je l'embrasse rapidement, puis jette un œil au bébé.

Selon Ben, Lizzy voulait l'appeler Mackenzie. Pas que ça m'importe. Il est mignon, ce bébé. Et ce n'est pas sa faute si sa mère a perdu les pédales. Là encore, ce n'est pas mon problème.

Je ne prends pas la peine d'aller voir Lizzy. Elle est calme, éternellement tiraillée entre le demi-sommeil et la dépression. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Tout bien considéré, ce souci avec Lizzy pourrait bien s'avérer utile pour nous. Elle devra rester ici, au bord du lac, encore un moment, jusqu'à ce que je mette au point une nouvelle marche à suivre.

J'ai envie de la réconforter. Sincèrement, en plus. Mais pas par compassion. Ce serait plus par pitié, le genre qu'on éprouve à l'égard d'un animal qu'on s'apprête à abattre.

Je peux sans doute lui confier que je l'enviais à l'époque, à Keller. Elle était intelligente, mystérieuse, jolie. Même mon petit ami avait un faible pour elle, tout comme ses copains, d'ailleurs. Elle l'avait bien cherché. Elle n'aurait pas dû leur faire les yeux doux.

Il ne m'aura pas fallu longtemps pour leur mettre en tête que la jolie Lizzy était une traînée qui adorait les garçons et parlait d'eux à longueur de journée.

Ils s'étaient montrés gentils avec elle, à ce qu'ils disaient. J'ai entendu Bobby et Danny évoquer ce qu'ils lui avaient fait dans la grange, comme quoi elle en avait bien profité, qu'ils avaient tout fait pour. Mais Brandon n'aurait pas dû y être. Il m'a raconté qu'il s'était contenté de regarder. Comme si j'allais le croire. Après cet épisode, il était allé jusqu'à déposer en secret un bouquet de roses sur son lit en guise d'excuses. Pitoyable. Et tout ça alors qu'il sortait avec moi.

Des semaines plus tard, j'ai été choquée de la surprendre un soir en train de se faufiler jusqu'à la grange où les garçons s'étaient rassemblés pour faire la fête. Je m'y rendais justement, furieuse contre Brandon qui n'en finissait plus de parler de Lizzy. Cela faisait des semaines que ces trois-là étaient en boucle sur leur aventure avec elle, comme si c'était la chose la plus géniale qu'ils aient jamais faite. Plus tôt ce jour-là, j'avais ajouté en douce des médocs volés à une infirmière dans la bouteille d'alcool de contrebande qu'ils avaient dégotée en ville. C'était ma vengeance. Si j'étais en chemin pour la fête, c'était justement pour les regarder planer et me foutre d'eux.

Mais c'est là que j'ai aperçu Lizzy devant la grange. Elle versait le contenu d'un bidon d'essence devant la porte, auquel elle a ensuite mis le feu.

Qui fout le feu à un bâtiment plein de gens par pure rancune, sérieux ?

C'était pourtant bien ce qu'elle faisait, cette petite intrépide. Elle me fascinait. J'aurais voulu la rejoindre et admirer le brasier, lire la surprise sur leurs têtes d'abrutis, tous trois ivres morts et sans doute en train de se pisser dessus.

Sauf que Lizzy a filé. Quel dommage, quand même !

C'est à ce moment-là qu'une autre idée m'est venue.

À présent, je pourrais avouer à cette chère Lizzy que, ce soir-là, quand elle a pris ses jambes à son cou, je me suis approchée de la porte en flammes, et que c'est moi qui ai calé la barre appuyée sur le côté de la grange dans les poignées de la porte, de sorte qu'il était impossible de l'ouvrir de l'intérieur. Ces trois nazes pouvaient bien aller se faire foutre. Ils préféraient cette fille à moi. De toute façon, je m'étais lassée d'eux.

Je pourrais désormais lui dire tout ça, mais elle perd d'ores et déjà la tête.

Il existe une très nette distinction entre être futé et avoir du génie. Lizzy manque de jugeote. Enfin, je lui ai dit que je savais ce qu'elle avait fait ce soir-là. Quand je lui ai annoncé avoir des preuves, son seul réflexe a été de battre ses longs cils et de me croire.

Quel genre de preuves aurais-je bien pu avoir des années après les faits ? Sans déconner ?

C'est bien ce que je disais, elle est idiote. Quand on est bête à ce point, on mériterait presque d'endosser toute la responsabilité des événements, non ? Les gens intelligents savent s'en tirer lorsqu'ils commettent un crime.

J'en suis la preuve vivante.

38.

tonya

Dès que je sors de la maison pour monter en voiture et quitter la propriété, je pousse un soupir de soulagement. À la seconde où le chalet disparaît dans mon rétroviseur, j'ai l'impression qu'on m'ôte un poids des épaules. Je monte le son de la radio et chante par-dessus la musique.

Je m'en sortirai. Je trouverai une solution. Il y a ceux qui se voient offrir des opportunités. Et puis il y a ceux qui les saisissent. Si j'étais ne serait-ce qu'à moitié aussi talentueuse que Lizzy, je serais une vedette depuis un moment maintenant. Elle, en revanche ? Bon sang ! Un diplôme en carton, un appartement pourri et Ben. Vous parlez d'un lot !

Au début, quand j'ai rencontré Ben en sachant qu'il voyait Lizzy, je me suis laissé amadouer. Ce type est un charmeur, je dois bien le reconnaître. J'ai même eu un faible pour lui. Un tout petit. Pendant une semaine environ. Mais les petits béguins, c'est pour les adolescents. J'avais aussi un faible pour Brandon. Dès que j'ai compris que le seul et unique atout de Ben n'était autre que Lizzy, j'ai su que j'allais avoir besoin des deux.

Si j'avais eu la moindre chance de mettre la main sur Lizzy sans lui, j'aurais sauté dessus. Ben m'est devenu utile. Tout comme ce bébé. Je ne suis même pas étonnée que Lizzy se soit encore fourrée dans les ennuis avec un mec.

Cela dit, ses problèmes pourraient bien se révéler être mon jackpot.

En rejoignant la route principale, je jette un coup d'œil au panneau géant en forme de poisson qui indique l'embranchement menant au lac, et donc au chalet.

On l'appelle l'embranchement du « gar ». Je déteste ce truc. Le poisson qui y figure ressemble à un monstre aux dents acérées. Apparemment, un des surnoms donnés à cette espèce est « garpique », et une importante quantité de ces poissons vit dans le lac.

Lorsque Mme Cavendish m'a raconté la légende locale à leur sujet, j'en ai eu la chair de poule. Pendant plus d'un an, j'ai vu ce panneau tous les jours en allant m'occuper d'elle. Cette vieille peau était une vraie plaie. Au moins, elle m'a légué sa maison avant de clamser. Avec un petit coup de pouce. De nos jours, tout le monde a besoin d'un peu d'aide pour recevoir ce qu'il mérite, qu'il s'agisse d'une relation merdique ou d'un aller simple pour le cimetière. En tout cas, c'est ce que me dicte mon expérience.

Sur la route de Old Bow, je m'efforce de mettre au point mon nouveau plan d'attaque.

Si Lizzy va au bout de sa menace et déménage avec son bébé, Ben pourra faire une croix sur l'argent qu'elle a de bonnes chances de gagner grâce à ses bouquins. Au passage, il pourra aussi faire une croix sur moi, car, sans Lizzy, il ne me sert à rien.

Quant à moi ? Il me faudra prendre un nouveau départ, recommencer à suivre Lizzy et la refaire chanter – tout ça est d'un ennui. Je ne suis pas née pour jouer les maîtres chanteurs de bas étage. Ni pour me contenter d'un taudis au bord d'un lac.

En ville, mon premier arrêt est la bibliothèque municipale.

Commençons par le commencement : j'emprunte une pile de livres sur les complications post-partum, que je passe plusieurs heures à éplucher pour tenter de mettre le doigt sur ce qui cloche avec Lizzy. De toute évidence, quelque chose ne tourne plus rond chez elle.

Deux heures plus tard, il ne me reste qu'une poignée d'options. Arrêt cardiaque avec un grave manque d'oxygène ayant provoqué des lésions neurologiques. Choc hypovolémique. Attaque causée par une tension artérielle trop importante – c'est l'explication la plus probable – susceptible d'entraîner des séquelles cérébrales.

Tout ça a l'air assez ignoble, mais ce n'est pas ma faute. Des gens qui accouchent sans l'aide de médecins, il y en a à la pelle. Les complications sont inévitables. On va devoir donner un peu de temps à Lizzy avant de

décider de la marche à suivre. Dans l'immédiat, elle est comme qui dirait absente, c'est flagrant. Non, ça va plus loin que ça. Il ne s'agit pas d'une vulgaire dépression post-partum. Ça ne peut pas non plus être à cause des sédatifs que j'ai mis dans toutes ses boissons sans prévenir Ben. Elle ne se souvient de rien, ne réagit ni à ma présence ni à celle de Ben. Seulement à celle du bébé.

Étape suivante : quelques emplettes. Je sais qu'il existe un magasin plus proche du chalet, à une quinzaine de kilomètres, où je pourrai passer plus tard pour un ravitaillement ou si j'ai oublié quelque chose. Ça dépendra du temps qu'on devra passer là-bas. Pour l'instant, je me rends dans une grande surface pour faire le plein des essentiels, à savoir de la nourriture et des affaires pour bébé. On a vraiment besoin de lait maternisé.

Évidemment, il faut qu'une voix retentisse derrière moi. Quelle poisse !

— Tonya ! Quoi de neuf ?

C'est Garret, un gars de la bande de Ben. J'ignorais qu'il resterait en ville après les remises de diplômes.

— Comment ça va ? je demande en me positionnant entre mon caddie et lui pour l'empêcher de voir qu'il déborde de couches et autres trucs pour bébé.

— Ça va super. Et toi, qu'est-ce que tu racontes de beau ? Ça fait un bail que je ne t'ai pas vue.

Il louche sur mon chariot et je lui adresse un sourire glacial, agacée par sa curiosité.

— Bah, la routine. Boulot. Maison. Je donne un coup de main à une copine, j'ajoute, histoire d'être un minimum crédible si jamais il me demande pourquoi je m'apprête à acheter toutes ces choses pour gosse.

— Tu as parlé à Ben récemment ? On ne le voit pas beaucoup, ces temps-ci.

Je reste de marbre.

— Non. Pas depuis des mois. On m'a dit qu'il avait déménagé avec sa copine.

Garret fronce les sourcils.

— Ah bon ?

Je hausse les épaules.

— Il faut que j'y aille. À la prochaine.

Puis je paie mes courses et quitte les lieux en vitesse.

Je vois d'ici comment Ben aurait essayé d'expliquer à son pote où se trouvait Lizzy et pourquoi c'était lui qui faisait les courses. Ben n'est pas assez futé pour gérer les conversations délicates.

Prochain arrêt : l'appartement de Ben et Lizzy.

Ce n'est de toute évidence pas mon jour de chance, car j'ai à peine atteint le deuxième étage que j'aperçois Grunger, le concierge du bâtiment, en train de sortir de chez lui.

Je m'arrête net et recule d'un pas avant qu'il ne me remarque, mais il est déjà trop tard. Il m'a vue et esquisse un sourire narquois.

— Tiens, tiens, regardez qui voilà.

Son regard se pose sur la porte de Lizzy avec une lenteur calculée avant de revenir vers moi.

Sa manière de me détailler me rappelle ce que j'ai dû faire un an plus tôt pour pénétrer chez Lizzy.

Je serais prête à parier que c'est également la première chose à laquelle il a pensé en me trouvant là. Son sourire se fait plus lubrique, et il va jusqu'à siffler tout en s'approchant à pas lents.

— Salut, ma belle. Ça fait un bail.

Je n'ai vraiment, mais alors vraiment aucune envie de m'occuper de lui maintenant. Mais je risque de ne pas avoir le choix.

Et merde !

39.

Tonya

Dix minutes plus tard, je descends du canapé pour réajuster ma jupe, tandis que Grunger remonte sa braguette. Il arbore un sourire satisfait.

Oui, on l'a fait sur le canapé de Lizzy. Ce n'est que justice, quand on pense qu'elle a eu Ben pour elle toute seule pendant des mois, alors que j'étais livrée à moi-même dans ce chalet débile. Bon, et puis, Grunger est un bien meilleur coup que Ben.

Il a été mon premier lien avec Lizzy quand je suis arrivée en ville il y a un an. Des cheveux bruns ébouriffés, des tatouages et plus de piercings que je n'ai de doigts pour les compter.

J'ai appris qu'il s'occupait de l'immeuble pour son oncle, qui en est propriétaire. Qu'il était le voisin de Lizzy et que, en tant que concierge, il possédait les clés de tous les appartements en cas d'urgence.

Un soir, je l'ai suivi dans un bar. Une chose entraînant une autre, on a atterri chez lui au bout de seulement quelques heures. Après six bières, j'en savais un rayon sur Lizzy et les clés, et j'avais accès à son appartement dès que l'envie me prenait. Que ce soit légal ou non, ça, ça n'était pas mon problème.

Là, tout de suite, Grunger me gêne. Les bras étendus sur le dossier du canapé, il me scrute avec avidité. Il vaudrait mieux pour lui qu'il n'ait pas prévu de faire durer davantage cette rencontre impromptue.

- Il faut que tu t'en ailles, j'annonce.
- Et on peut savoir ce que tu fabriques ici ?
- Je rends service.
- Hmmm.

Il se méfie et il n'a pas tort.

Le truc avec ce type, c'est qu'il est sournois. J'avais cru pouvoir me servir de lui puis m'en débarrasser, mais il est bien trop perspicace. Nos petites réunions sont devenues monnaie courante dès notre première nuit. La plupart se sont avérées plutôt agréables, même si je devais me faufiler chez lui en douce sans que personne dans le bâtiment ne me remarque, surtout pas Lizzy.

Les mains sur les hanches, j'affiche une mine fatiguée.

— Écoute, c'est... C'est compliqué. Je rends service à des amis et j'ai pas mal de trucs à gérer en ce moment.

Je me mordille la lèvre inférieure et pousse un soupir exagéré tout en lui adressant un regard langoureux pour qu'il se sente désiré.

Lui ne me répond pas et préfère m'observer avec un sourire en coin.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour régler quelques trucs, mais après... (Je pince les lèvres comme pour réprimer un sourire et plonge mon regard dans le sien.) Après, on pourrait peut-être se retrouver pour boire un verre, ou...

Je lève un sourcil.

— Ou ? répète-t-il, avec un sourire de plus en plus franc.

— Mais pas maintenant, Grunger. Peut-être dans une quinzaine de jours.

Il faut bien leur donner un peu d'espoir, à ces mecs.

— Pour l'instant, j'ai besoin de faire le point sur certaines choses. Seule.

Je lui lance un regard lourd de sens.

— C'est compris, dit-il en se levant sans se presser.

— J'oubliais...

Je m'avance vers lui et j'ôte un petit fil de son T-shirt avant de poser délicatement les mains sur son torse en le regardant lascivement par en dessous.

— Je ne suis jamais venue ici. Au cas où quelqu'un se poserait la question.

— Hmmm.

Il me prend par la taille et m'attire contre lui. Ses yeux sont rivés sur ma bouche.

— Mais il faut que tu partes, je murmure en zieutant ses lèvres comme si je rêvais de les dévorer. Je t'appellerai.

Je l'embrasse rapidement avant de me diriger vers la salle de bains.

— Ciao. Ferme bien la porte en sortant !

Tandis que je fais un brin de toilette, j'entends claquer la porte d'entrée.

Ouf, tant mieux.

Il faut que je me débarrasse de ce type. Sachant qu'il vend de la drogue pour gagner un peu de sous en plus de son boulot, je sais déjà à peu près comment je vais m'y prendre.

Il m'a expliqué une fois avoir eu quelques déboires avec la police locale. Pour être allée chez lui à de nombreuses reprises, je sais où il planque ce qu'il compte vendre : dans un petit compartiment dissimulé dans le bloc extérieur de la climatisation. Jamais les flics ne mettraient la main dessus. Du moins, pas sans un petit indice.

Je note dans un coin de ma tête qu'il me faudra me servir du téléphone public de la rue un peu plus tard afin de rendre un petit service aux forces de police locales qui, je croise les doigts, enverront Grunger à l'ombre pour un long, très long moment. Il en sait trop, particulièrement concernant mon double de la clé de l'appartement de Lizzy.

Grunger s'est rendu utile, c'est certain. Il n'a pas fait d'études, ce qui ne l'empêche pas d'être futé et débrouillard. Grâce à lui, je me suis rendue chez Lizzy un nombre incalculable de fois. La première remonte à un an, quand je lui ai laissé un petit mot. C'était marrant. Je me plais à imaginer sa tête quand elle l'a découvert.

Les fois suivantes, j'ai laissé un rat mort dans sa cuisine, réorganisé toute sa penderie, remplacé le tapis du salon et versé une poudre hallucinogène dans toutes les bouteilles de son frigo. Où est-ce que je me la suis procurée ? Là encore : auprès de Grunger et de sa réserve secrète. Je me suis bien éclatée en faisant perdre la raison à Lizzy. Et comme en plus, elle était enceinte, j' imagine qu'elle avait les hormones en folie.

À présent, un beau futoir règne dans son appartement. Ça, aucun doute, c'est l'œuvre de Ben.

Alors que je ressors de la salle de bains, le vieux bureau près de la fenêtre est, comme toujours, la première chose qui retient mon attention. C'est un meuble ancien en bois de cerisier, avec des dorures en partie

effacées. Dessus, une lampe, des bougies et des fleurs séchées. Je parcours ses arêtes du bout des doigts, ce qui me donne une légère chair de poule.

C'est pour ça que tout le monde a toujours été attiré par Lizzy : l'aura de mystère qui émane d'elle. Elle est la jolie sorcière qui vit dans un vieux manoir gothique et attise toutes les curiosités. Un peu comme un sorcier qui connaîtrait quelques formules magiques. Voilà l'image qu'elle renvoie depuis toujours, que ce soit par sa manière de porter des vêtements usés qui lui donnait un air rétro et stylé ; sa façon de parler d'une petite voix timide, mais aguicheuse qui vous rend vite accro ; ou sa capacité à vous regarder comme si elle voyait parfaitement clair en vous, avec un sourire attendrissant ou, au contraire, une colère malveillante et presque possessive.

Lizzy Dunn était un mystère. Seule la bande d'abrutis de Ben n'a jamais été fichue de l'apprécier.

Maintenant que je manipule ses affaires, celles avec lesquelles elle écrit ses fascinantes histoires, je sens la faim grandir. Je veux être la personne qui occupe ce siège, celle qui utilise cette vieille plume ne serait-ce que pour s'amuser, et qui ouvre les tiroirs pour réorganiser des liasses de vieux papiers.

La sonnerie du téléphone sur le comptoir de la cuisine me fait sursauter.

— Bon sang, je souffle en balayant ces pensées.

Je demeure immobile jusqu'à ce que la sonnerie cesse. Puis j'ouvre un premier tiroir dont je sors d'épais cahiers à la reliure de cuir. L'un porte le titre *Mensonges, mensonges et vengeance*. L'autre est *L'Appel de la louve*. J'esquisse un sourire en m'emparant du second ; cette petite maline de Lizzy a écrit un livre inspiré d'elle et moi. Trop mignon.

Je vide ce tiroir, puis le second. Si quelqu'un vient fouiner ici parce qu'il la cherche, qu'il s'agisse de son propriétaire ou, pire, de la police, je ne tiens pas à ce qu'il tombe sur les manuscrits.

Le téléphone se remet à sonner et, une fois de plus, je fais un bond. Je devrais peut-être le débrancher. Mais si jamais quelqu'un avait urgemment besoin d'entrer en contact avec Lizzy ou Ben sans obtenir de réponse pendant des jours, il risquerait de venir frapper à la porte pour de bon.

J'inspire puis expire lentement, les yeux braqués sur le téléphone, attendant qu'il se taise enfin.

Quand le silence revient, je dépose le tote bag contenant les manuscrits et autres documents près de la porte avant de me diriger vers la commode.

Il n'y a qu'une seule valise dans cet appartement, sans doute celle que Ben a apportée quand il a emménagé ici après la fin des cours. Je fourre certains de ses habits dans la valise, puis je m'attaque au tiroir de Lizzy. Celui-ci n'est qu'à moitié plein. Cette fille savait vraiment faire des économies.

Une fois la valise remplie, je la ferme et la laisse près de la porte avec le tote bag. J'ai beau vérifier sous le lit et dans les placards, il n'y a aucun autre sac dans les parages. Qu'à cela ne tienne, je récupère des sacs poubelles sous l'évier de la cuisine pour transporter toutes les affaires que Lizzy a achetées pour son bébé.

Je m'apprête à sortir quand le téléphone sonne de nouveau. Le son strident me prend par surprise et je pose une main sur mon cœur, le temps de reprendre mon souffle.

Bordel !

Ce truc ne veut donc pas la fermer ? Ça fait déjà trois fois d'affilée. Je n'avais pas prévu de répondre au téléphone lors de ma visite, mais à présent qu'il me harcèle, je me dis que je devrais peut-être.

Ça pourrait être Grunger qui me taquine. Ce serait bien son genre. Mais si c'étaient les parents de Ben ? Pour autant que je sache, ils n'ont parlé à Lizzy qu'une ou deux fois en tout et pour tout. Ils sont peut-être inquiets. Et si c'était la fac ? D'après Ben, Lizzy a reçu plusieurs offres d'emploi. Possible aussi que quelqu'un les cherche. Des médecins ? Des voisins ?

Bon sang, toutes ces possibilités me filent le tournis, et je prends conscience d'une chose toute simple : on ne pourra pas se cacher éternellement. À un moment donné, quelqu'un viendra nous chercher.

Comme le téléphone n'en finit pas de sonner, je me résigne à décrocher.

40.

Tonya

— Allô ? je lance sur mon ton le plus pathétique.

Puis, dans un souci de crédibilité, je toussote et m'efforce d'adopter une voix rauque avant de répéter :

— Allô ?

— Allô ? Ah, bonjour ! Je commençais à me dire que personne ne répondrait, mais il n'y a pas de répondeur, explique une femme sur un ton guilleret. Pourrais-je parler à Elizabeth Dunn ?

Merde ! Je suis dans un sacré pétrin. Est-ce du démarchage ou quelqu'un qui la connaît ?

— Qui la demande ? je m'informe, au cas où.

— Laima Roth à l'appareil, agent littéraire. Vous êtes bien Elizabeth ?

Je retiens mon souffle et m'évertue à me rappeler tout ce que Ben m'a raconté au sujet de Lizzy et de son agent. Je sais qu'elles ont échangé des mails. Lizzy lui a également envoyé ses manuscrits. Malgré tout, j'ignore jusqu'où sont allés leurs échanges.

— Oui ? je hasarde timidement, en espérant que j'arriverai à retomber sur mes pattes si jamais elle comprend que je mens.

— Oh, mon Dieu ! Elizabeth ! Bonjour ! Quel immense plaisir de vous parler enfin ! J'espère que nous aurons bientôt l'occasion de le faire en

face-à-face ! Je vous ai envoyé plusieurs mails la semaine dernière, mais vous ne m'avez pas répondu.

Merde de merde !

Lizzy ne possède pas d'ordinateur, mais il lui arrive de se rendre au cybercafé de l'université. Je n'y avais même pas songé.

— Je... J'ai été occupée.

— J'ai d'excellentes nouvelles, Elizabeth !

J'espère bien, car les choses se sont pas mal cassé la figure ces derniers temps. Tout ce que je dois faire, c'est trouver une histoire convaincante.

Au passage, j'éprouve une infinie gratitude à l'égard des agents littéraires, car il semblerait qu'ils ne la bouclent jamais.

Laima Machin-Chose se met à piailler au sujet du manuscrit et du second texte qu'elle a reçu, ainsi que de la maison d'édition qui a fini par remporter les enchères. Mais tout ça se mélange quelque peu une fois que je digère les mots suivants : « Un premier tirage à cinquante mille exemplaires. »

Tandis qu'elle jacasse sans discontinuer, je fais le calcul. Ça ne me paraît pas si énorme, mais il n'est pas impossible que le livre devienne un best-seller qu'il faille réimprimer de nombreuses fois, non ?

Tous ces chiffres me font tourner la tête, ce qui ne m'empêche pas d'émettre des réponses brèves comme « oui », « je vois » et « bien entendu ».

Laima Truc-Bidule parle toujours à cent à l'heure.

— Ils envisagent une parution vers la fin de l'année prochaine.

C'est la douche froide.

— L'année prochaine ?

— Oui, exactement comme nous l'avions évoqué. Mais j'ai fait part de votre situation à l'éditeur, concernant le bébé et le reste. Si l'on prend en compte le fait que vous avez déjà soumis un second manuscrit, ils sont disposés à vous verser une avance substantielle. C'est la plus grosse que j'ai vue depuis des années pour un nouvel auteur. Je me donne beaucoup de mal pour vous, Elizabeth.

Elle éclate fièrement de rire, puis se tait enfin.

J'ai l'impression d'entendre résonner les battements de mon cœur.

— Quand ça ?

— Oh ! Eh bien, ça dépend. C'est-à-dire qu'il faut voir quand il vous sera possible de vous déplacer jusqu'à New York. Je me rappelle que votre

accouchement est prévu pour... Oh, Seigneur ! Je ne vous ai même pas demandé ! C'est pour très bientôt, n'est-ce pas ?

Je déglutis péniblement tout en me creusant les méninges pour trouver un scénario plausible.

— En effet.

— Alors, pour quand est-ce ?

— Il y a deux jours, je lâche sans la moindre idée de ce que je vais dire ensuite.

Ça a au moins le mérite d'être la vérité.

— Oh, mon Dieu ! Félicitations, Elizabeth ! C'est fantastique !

Je la remercie tout bas puis réponds à une série de questions lorsque Laima la Pipelette entre de nouveau dans le vif du sujet.

— Quand pensez-vous être suffisamment remise pour prendre l'avion pour New York ?

— Ce ne serait pas possible de régler ça par mail ? je demande timidement.

Cela la fait rire.

— Ça l'est, mais, disons qu'au vu du montant de l'avance, je préférerais que nous fassions ça en personne, explique-t-elle avec condescendance. Nous irons rencontrer les représentants de la maison d'édition pour relire les contrats et conclure notre affaire. Ce n'est pas pressé. Je comprends votre situation, avec le bébé, tout ça. Mais, cela va de soi, nous aimerions faire cela au plus vite. Évidemment, nous prendrons en charge tous vos frais.

Un nouveau silence s'installe.

Je suis prise de vertige. Tout à coup, un scénario insensé germe dans mon esprit. Pour tout dire, c'est tellement ridicule que j'en ris.

Cette femme n'a jamais vu Lizzy en chair et en os. Ce que j'ai en tête ne devrait pas être bien compliqué. Ma seule certitude, c'est que jamais mon cœur n'avait battu aussi fort qu'aujourd'hui. Moi qui ai toujours voulu posséder quelque chose d'unique, quelque chose qui soit bien à moi. Jamais une si belle opportunité ne s'était présentée. Non, ce n'est pas beau, c'est énorme ! Cette histoire va changer ma vie. Mieux, elle marque le début de ma nouvelle vie.

— On peut organiser ça pour la semaine prochaine ? je demande, amusée.

— Oh... Oh ! Mais bien sûr ! Tant que vous êtes... Mais oui, absolument. Battons le fer tant qu'il est chaud ! s'esclaffe Laima la Magouille. J'aurais juste besoin d'une copie de votre permis de conduire afin de réserver votre billet.

— Je vous envoie ça par mail. Vous voulez bien me redonner votre adresse ? Il semblerait que j'aie des petits soucis d'identifiants.

— Naturellement.

J'attrape le bloc-notes et le stylo près du téléphone pour noter ce qu'elle me dicte.

— Parfait, Elizabeth, nous avons tous follement hâte de faire enfin votre connaissance et de mettre votre livre entre les mains de vos millions de lecteurs.

Le mot « millions » me met du baume au cœur, si bien que je me surprends à sourire.

— Nous nous verrons donc à New York la semaine prochaine !

Oui, je songe. La semaine prochaine. À New York.

Je m'y rendrai en avion. Je serai Elizabeth Dunn. Je resterai même avec cette andouille de Ben en attendant qu'une chance de me débarrasser de lui se présente. S'il le faut, j'irai jusqu'à m'occuper du bébé. Je suis prête à tout pour mettre la main sur cet argent et ce contrat d'édition.

Il n'y a qu'un seul problème.

La véritable Elizabeth doit disparaître...

41.

Tonya

Quand je rentre au chalet, le regard de Ben s'illumine comme s'il venait d'apercevoir le père Noël.

— Enfin, dit-il en m'enlaçant.

Je dois reconnaître que cela me fait sourire. J'aime qu'il fasse preuve de tendresse. Ça, et puis je suis d'une humeur radieuse.

— Va chercher les affaires dans la voiture, je m'occupe du bébé.

Il sort de la maison au pas de course, comme s'il préférerait mille fois être n'importe où ailleurs qu'ici.

Difficile de le lui reprocher. Le bébé est mignon, endormi. Ce soir, ce sera soirée lecture en famille. J'ai rapporté quelques-uns des livres sur la maternité trouvés chez Lizzy pour qu'on en apprenne plus sur les bébés, puisque, indéniablement, on en a un sur les bras.

Lizzy ne réagit toujours pas. Elle ne cille même pas quand j'entre dans la chambre. Recroquevillée sur le lit, elle fixe son index qui caresse encore et encore le même petit bout de la taie d'oreiller. Manifestement, les calmants que je lui ai donnés fonctionnent à merveille.

Je quitte la pièce en songeant que, cette fois, je vais demander à Ben de lui donner à manger.

— Nous ne pouvons pas la garder ici. Elle a besoin de consulter un médecin, déclare celui-ci en me jetant un coup d'œil tandis que nous

déballons les courses.

— Elle ne saigne pas. Je m'en suis assurée. Je vérifierai après lui avoir donné un autre bain. Elle ingère des liquides, c'est bon signe.

— Elle a besoin d'aide.

Ces conversations barbant au possible ont le chic pour s'éterniser.

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, Ben ? Si on l'emmène à l'hôpital et qu'on nous tient pour responsables de son état, on fait quoi ? Hein ? Et si on nous inculpe de quelque chose ?

L'air horrifié, il manque de lâcher la boîte d'œufs qu'il tient.

— Comment ça, nous *inculper* ?

— On pourrait nous accuser de maltraitance involontaire ou un truc du genre, j'en sais rien, moi. Et si c'était illégal ?

— Si quoi était illégal ?

— D'accoucher comme ça ?

— Tu as dit toi-même que ça arrivait tout le temps.

— C'est ce que j'ai dit, je hausse le ton, parce qu'on n'avait plus le choix, Ben. Elle était prête à le pondre, son bébé. Après ça, elle était épuisée. On était perdus. Et elle n'était pas dans son état normal. Et... Il est peut-être trop tard, à présent.

— Putain, murmure-t-il en commençant à faire les cent pas dans la cuisine et à se tirer les cheveux.

Si seulement il avait un minimum de couilles.

— Réveille-toi. Il faut qu'on aille au bout de cette histoire de contrat d'édition. Mais d'abord, il faut faire quelque chose au sujet du bébé.

Il se fige net et tourne brusquement la tête vers moi. Cette fois, c'est de la terreur qui se lit sur son visage.

— Faire *quoi* au sujet du bébé ? souffle-t-il.

Alors je comprends, et cette prise de conscience est si choquante que j'en glousse. Mon fou rire dure une bonne trentaine de secondes, puis je croise de nouveau son regard.

— Déclarer le bébé, Ben. Quoi d'autre ?

Il expire si fort que son corps tout entier s'affaisse. De toute évidence, il est soulagé, et je me rends soudain compte que son imagination était partie dans une direction radicalement différente.

Je fais un pas vers lui.

— À quoi est-ce que tu as pensé ? je le provoque.

Il ne s’imagine quand même pas que je suis tordue à ce point, si ? Non, parce que Mme Cavendish, l’ancienne propriétaire de cette maison, c’était une chose. C’était une vieille doublée d’une connasse. D’ailleurs, il n’a pas besoin de savoir tout ça. Un bébé, en revanche, c’est différent. En tout cas, il faudrait vraiment que les choses dérapent sérieusement pour qu’on en arrive à prendre des mesures aussi extrêmes.

Il secoue la tête, abasourdi.

— Je... une idée complètement dingue... Je... Enfin, ce qui se passe est déjà tellement fou, entre le bébé et elle... Je...

Je m’approche encore et pose délicatement les mains sur ses épaules.

— On n’est pas des monstres, Ben. On est désespérés, c’est tout. Et c’est ta fille. Il faut la déclarer.

— Mais comment on va s’y prendre pour emmener Lizzy là-bas et tout expliquer ?

— Lizzy entrera à la mairie avec le dossier médical complet de sa grossesse pour prouver ses dires. Le bébé est né à la maison, dans une situation d’urgence.

Ben ricane.

— Mais oui, bien sûr. Et comment elle fera pour marcher jusqu’au bureau ? (Il désigne la porte de la chambre d’un mouvement de tête.) Elle n’arrive même pas à aligner deux mots.

— *Cette* Lizzy-ci aurait du mal, je déclare. Mais une autre y arrivera très bien.

Je me contente de sourire face à sa mine déconcertée et son regard penaud à la con.

— Il faut que tu donnes à manger au bébé. J’ai acheté du lait en poudre.

— Comment je fais ça ?

— Lis les instructions sur le paquet, Ben. J’ai autre chose à faire.

Sans un mot de plus, je file dans la salle de bains où j’ai déjà rangé l’un de mes achats. Une teinture noire baptisée « Intensité Ultime ».

Parfait.

Une heure plus tard, quand mes cheveux sont lavés, séchés et lissés, je sors des ciseaux du tiroir pour couper les mèches de devant d’un geste rapide et précis.

Je contemple le miroir avec satisfaction et j’esquisse un sourire devant ma frange toute neuve.

Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé plus tôt ? Ce look me va bien, à ravir même. Il suffirait que j'affine un peu mes sourcils. Et...

Je pioche dans le tiroir un objet que j'ai pris l'habitude de n'utiliser qu'à la maison, dans ce genre de moment, en me demandant ce que ça ferait que d'être une *femme fatale*¹.

Lorsque j'ai appliqué le rouge à lèvres écarlate et pressé mes lèvres ensemble, je m'écarte du miroir pour admirer le résultat.

Un gloussement débile m'échappe, et il suffit de quelques secondes pour que je parte dans un fou rire aussi ridicule qu'incontrôlable.

C'est flippant.

C'est mal.

Et ça fait un bien fou.

Car le visage qui m'observe dans le miroir est la copie conforme de celui de Lizzy Dunn.

Non, d'ailleurs, ce n'est pas une copie. C'est la *nouvelle* Lizzy. Une Elizabeth Dunn flambant neuve, brillante et pleine d'assurance, prête à conquérir le monde.

¹. En français dans le texte.

42.

Ben

Autant qu'il m'est possible, je reste à bonne distance de la chambre. Entrer là-dedans me rappelle que, en dépit de la semaine en apparence si calme qui vient de s'écouler, quelque chose dans cette pièce a tourné au cauchemar.

Lizzy n'est plus Lizzy, seulement une coquille vide, tout juste humaine. Je ne suis pas médecin, et les mots me manquent pour l'exprimer, mais ce n'est pas simplement une question de fatigue ou de dépression. Je crois que, cette nuit où elle s'est vidée de son sang pendant des heures, quelque chose a buggé dans son cerveau.

Les rares fois où je pénètre dans la chambre pour lui confier le bébé ou lui apporter à manger, elle ne me regarde jamais. Je préfère encore ça – son regard vide est flippant, il me hante.

Si, de mon côté, je déprime ferme, Tonya, elle, a l'air de très bien vivre toutes ces complications. Il lui arrive de se rendre en ville, sans que je sache ce qu'elle va y faire. Je passe le plus clair de mon temps n'importe où sauf dans la chambre, au chevet de Lizzy. Plus ça va, moins je lui laisse le bébé. Je ne lui fais plus confiance.

Ces derniers jours ont été un véritable enfer, tant sur le plan mental qu'émotionnel.

— Ce n'est pas bien, dis-je à Tonya un soir, pendant que nous dînons dans la cuisine.

Cette conversation ne cesse de se répéter ces derniers temps.

Elle me lance un regard lourd de reproches.

— Tu aurais dû faire plus attention avec Lizzy. Si tu ne t'étais pas fait choper, elle ne se serait pas retrouvée ici.

— Ah, parce que c'est ma faute ?

— Tu ne vas quand même pas me dire que c'est la mienne ?

— Je n'avais aucune envie de rester avec elle.

— Moi non plus, Ben. Mais devine quoi ? On a besoin d'avoir de quoi vivre, tu n'as pas de boulot et il est hors de question que je passe ma vie à jouer les serveuses pendant qu'elle... (Je pointe un doigt accusateur en direction de la chambre.)... a la belle vie en écrivant des bouquins qui rapportent des millions. C'est une meurtrière. Elle a tué Brandon et les autres.

Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle ce dont Lizzy est capable.

Je jette un œil au bébé dans son couffin. Jusqu'ici, Mackenzie est restée plutôt calme, elle dort, mange, dort, et mange encore. Je déteste l'odeur des couches. Tout comme celle du bébé. Mais rien de tout ça n'est sa faute.

J'en reviens à Tonya.

Ses cheveux teints en noir corbeau lui donnent un air différent. La ressemblance avec Lizzy est assez frappante, si on regarde de loin : même coupe de cheveux, même silhouette. C'est troublant et, ça aussi, ça me semble malsain.

Tonya se lève et va réchauffer du lait maternisé.

— Le premier tour de garde du bébé est pour moi cette nuit. Tu peux aller dormir.

Elle prononce ces paroles avec détachement, comme si c'était notre nouvelle norme. Je commence seulement à prendre conscience que c'est peut-être effectivement le cas.

Je hais tout ça. La maison ; Lizzy dans cette chambre, changée en zombie ; le salon avec ses deux canapés pourris sur lesquels nous dormons, Tonya et moi ; le couffin que nous trimbalons sans arrêt de pièce en pièce pour garder un œil sur la petite Mackenzie. Je n'ai jamais voulu tout ça.

Mais j'imagine que nous allons devoir surmonter ces épreuves.

Le lendemain, aux aurores, Tonya m'annonce que nous nous rendons en ville.

— Tous les deux ? Mais, et le...

— Le bébé vient avec nous.

Je la dévisage, hébété.

Nos regards se croisent.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ben ? Il faut qu'on déclare le bébé et l'accouchement à domicile. Tu ne penses tout de même pas pouvoir débarquer dans une maternité avec un bébé et pas de maman. Tu es naze, comme menteur.

Avant de partir, Tonya nourrit Lizzy à la petite cuillère. Je ne veux pas voir ça, je refuse de mettre les pieds dans cette pièce. Un gémissement étouffé de Lizzy me parvient, mais je préfère ignorer ce qu'il se passe là-dedans. C'est mal. Mais peut-être Tonya a-t-elle raison. Nous avons déconné, et il n'y a aucun moyen de réparer les dégâts sinon en allant de l'avant.

Je sors le bébé sur le porche et l'observe dans son sommeil jusqu'à ce que Tonya me rejoigne.

En la voyant, j'écarquille les yeux.

— Waouh.

Elle offre un sacré spectacle, tout apprêtée et avec son rouge à lèvres pétant. Pour quiconque ne connaît pas bien Lizzy, Tonya peut parfaitement faire illusion.

Nous fermons la maison à clé puis bloquons la porte avec une planche au cas où Lizzy tenterait de s'échapper, même si je doute sérieusement qu'elle en soit capable.

Avant de démarrer, je jette un dernier coup d'œil à la porte barricadée. Soudain, je comprends que nous n'attendons pas simplement que les choses se tassent. Nous avons fait de Lizzy notre prisonnière.

43.

Ben

Nous faisons un premier arrêt à l'université afin que Tonya aille consulter ses mails au cybercafé. Elle en revient tout sourire :

— Je décolle pour New York dans quatre jours. J'ai mes billets.

Et c'est tout excitée qu'elle agite lesdits billets imprimés.

Je me garde de répondre. Ce plan est insensé, mais Tonya est certainement la seule personne susceptible de s'en tirer en adoptant une fausse identité face aux représentants de la maison d'édition.

Ensuite, nous passons dans la rue derrière notre appartement et tombons sur une nuée de voitures de police.

Immédiatement paniqué, je freine net. Ma première pensée est que nous sommes découverts. Quelqu'un cherche Lizzy et le bébé.

— Roule doucement, m'ordonne calmement Tonya. Passe devant l'entrée comme si de rien n'était.

Ce faisant, nous apercevons Grunger, le concierge, menotté, et en train d'être traîné jusqu'à une voiture de patrouille, tandis que des agents de police et une brigade canine se précipitent dans le bâtiment.

— J'imagine qu'on devra repasser un peu plus tard si on veut accéder à l'appartement, déclare Tonya en se dévissant le cou pour voir ce qu'il se passe à travers le pare-brise arrière alors que nous nous éloignons.

— Qu'est-ce qu'une brigade canine vient faire ici ? je songe tout haut, mal à l'aise.

— À tous les coups, c'est en rapport avec la drogue.

— Je me disais bien qu'il avait l'air louche, ce concierge. Je ne l'ai jamais aimé.

— Eh bien, on dirait qu'il a fini par se faire choper.

Je remarque le sourire triomphal qu'elle arbore. Tonya est douée pour jauger les gens, et elle a une dent contre les criminels.

Pour éviter que quelqu'un ne reconnaisse Tonya, nous nous rendons dans une ville à une heure de route pour déclarer le bébé. Le bureau d'état civil demande à voir le dossier médical de sa grossesse. Elle a tout apporté. Ça me dépasse qu'elle sache toutes ces choses.

Je n'ose pas imaginer ce que pensent les gens quand ils se retrouvent face à deux jeunes de 22 ans qui ont affronté un accouchement à domicile. Il y a des questions. Plus de réprimandes que de méfiance. Et puis des conseils et des sermons, bien entendu. La femme âgée qui s'occupe de nous au registre de l'état civil gazouille avec le bébé tout en nous expliquant quelles sont les étapes suivantes, à savoir que l'enfant doit être examiné par un médecin, tout comme la mère. Évidemment, Tonya ne se soumettra jamais au moindre examen, mais elle passe tout de même prendre un rendez-vous à la clinique pédiatrique.

Plus tard, en fin d'après-midi, lorsque nous allons à l'appartement, la porte de Grunger est barrée avec de la rubalise.

— Manque de pot, commente Tonya.

Personnellement, je suis convaincu que la chance tient surtout du karma. Je ne comprends pas comment nous ne nous sommes toujours pas fait arrêter.

J'appelle mes parents pour leur annoncer la naissance du bébé.

— Lizzy est une battante, déclare Maman, ravie d'apprendre la nouvelle.

Quand je leur parle de Lizzy et de son voyage à New York, je passe à un cheveu de prononcer le prénom de Tonya, avant de me reprendre de justesse. Maman demande à s'entretenir avec elle. C'est forcément bon signe. Ce qui est encore mieux, c'est qu'elles passent une bonne demi-heure au téléphone pendant que je nourris et change le bébé.

Tonya s'applique à paraître fatiguée et excessivement timide pour faire diversion de sa voix. C'est une actrice de talent. Cela devrait me mettre mal

à l'aise, mais je suis surtout heureux que ma mère discute avec la fille que j'aime.

Lorsque Tonya raccroche, elle rayonne de satisfaction.

— Je pense qu'on devrait déménager sur la côte Est aussi vite que possible, annonce-t-elle.

Je suis du même avis. Nous avons déjà abordé la question.

— Ta mère a dit qu'elle nous aiderait avec le bébé et le reste. Ça me semble être une bonne idée.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est ce qui va advenir de Lizzy. La *vraie* Lizzy.

Je ne pose pas la question. La réponse m'effraie trop. Il n'empêche qu'il faudra bien faire quelque chose au sujet du chalet au bord du lac, et de Lizzy et de Tonya, et de moi et du bébé.

Sur le chemin du retour, Tonya monte le son de la radio et se met à chanter. Elle affiche un large sourire, celui dont je suis tombé amoureux, qui dégage une assurance telle qu'on croirait que le monde entier lui appartient. Elle est sublime, et j'aimerais tant que ce truc avec Lizzy ne plane plus au-dessus de nos têtes.

— Pendant combien de temps allons-nous faire ça ? je demande prudemment.

Elle hausse les épaules. C'est sa réponse à tout, et elle le fait avec une nonchalance extraordinaire, comme s'il n'y avait aucun problème.

— Pour l'éternité, réplique-t-elle en se penchant pour m'enlacer.

Puis elle se tourne vers la banquette arrière et babille un peu avec le bébé.

Impossible de détacher mon regard d'elle. Je voudrais que nous soyons une famille, Tonya et moi.

Mais une question demeure sans réponse.

— Qu'allons-nous faire de Lizzy ? j'insiste. Quelle est la prochaine étape ?

— Qui ça ? lance-t-elle avec une innocence désarmante, si bien que, pendant une seconde, je bloque.

Mais elle éclate de rire.

— C'est *moi*, Lizzy.

— Oui, certes, pour l'instant, mais...

— Ben.

La colère commence à se lire sur ses traits.

— Ne sois pas stupide. Je *suis* Lizzy, compris ? Tu ferais mieux de te mettre ça dans le crâne et d'être capable de le répéter dans ton sommeil.

— D'accord, mais...

Tout ça est vraiment insensé. Nous ne pouvons pas sérieusement continuer ainsi encore longtemps.

— Et elle, alors ? je m'enquiers en désignant d'un geste flou la route qui nous conduit au lac.

L'expression qu'affiche Tonya ne me plaît pas. Par moments, j'y réfléchis à deux fois avant d'oser ne serait-ce que la contredire.

Son visage dégage un je-ne-sais-quoi inquiétant. Son sourire s'est complètement évaporé quand elle déclare :

— Il faut qu'on se débarrasse d'elle.

44.

Ben

Quatre jours plus tard, je conduis Tonya à l'aéroport.

Elle est éblouissante.

— Souhaite-moi bonne chance, souffle-t-elle avant de m'embrasser avec fougue dans le terminal, si bien que j'en viens à croire que tout finira par s'arranger. Jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— À mon retour, on se chargera d'elle.

Je peux dire adieu à ma bonne humeur.

Je rentre à la maison dans l'après-midi, mais reste un bon moment sur le porche, le couffin à la main, incapable de passer la porte. Ce chalet était notre refuge. Aujourd'hui, j'ai l'impression que c'est une prison.

Une idée folle me traverse : je devrais emmener Lizzy en ville, à l'hôpital et, arrivé là-bas, raconter ce qu'il s'est passé et faire face à ce qu'il adviendra ensuite. Quoi que Tonya entende par « se débarrasser d'elle », cela me fiche une peur bleue.

Au bout d'un moment, j'ôte la planche qui barre la porte et je pénètre dans le chalet.

Comme chaque fois, mes genoux flageolent et je m'attends à trouver Lizzy morte. Mais quand j'entre dans la chambre, elle est pile où nous l'avons laissée. Cette fois-ci, elle est assise, un bras autour de ses genoux

pliés contre sa poitrine, et elle se balance en dessinant du bout du doigt des formes invisibles sur les draps.

Elle n'a plus aucune réaction vis-à-vis de Tonya et moi. Il n'y a que quand elle entend Mackenzie qu'elle tourne la tête dans sa direction. Dans ses instants les plus lucides, lorsque je la laisse prendre le bébé, elle la serre contre elle en murmurant quelque chose, un unique mot vide de sens qu'elle répète en boucle. Je crois que c'est le mot « pétale », si tant est que ça signifie quoi que ce soit.

Ce que Tonya envisage de faire de Lizzy m'effraie. « Se débarrasser d'elle » n'implique pas de la confier à un hôpital.

Mon humeur morose persiste plusieurs heures. Il règne un silence de mort dans cette maison. Je déteste être ici en l'absence de Tonya. Chaque fois que je pense à la raison pour laquelle Lizzy est dans cet état, la culpabilité me ronge.

Puis la paranoïa s'installe.

Je commence par me demander ce qu'il se passera si Tonya me quitte. Et si elle ne revenait jamais de New York ? Je me retrouverais coincé avec Lizzy et le bébé, à devoir affronter seul les conséquences.

Mais je prends conscience que Tonya ne ferait jamais une chose pareille. Elle m'aime. Elle a consenti à un lourd sacrifice en me laissant vivre avec Lizzy à l'époque où nous tentions d'échafauder un plan. De plus, Tonya ne peut pas prétendre être Lizzy à moins de m'avoir à ses côtés.

Je vais chercher une bouteille de whisky dans la cuisine. Je m'en sers un verre, puis un autre, et sans même m'en rendre compte, je commence à me sentir pas mal du tout.

C'est là que la terreur me submerge, que mes idées en reviennent inlassablement au même point.

Nous ne pouvons pas nous débarrasser de Lizzy. C'est impossible. C'est tout bonnement... atroce. Nous ne pouvons pas.

Je me convaincs qu'il ne se passera rien de grave si j'emmène Lizzy chez un médecin. Après tout, elle pourrait bien ne jamais reprendre pleinement conscience, n'est-ce pas ? Voilà ce que je devrais faire. C'est ce qu'il faut.

Le temps de vider un autre verre de whisky, j'ai bel et bien adopté l'idée de la conduire en ville.

J'entre en trombe dans la chambre et la tire par le bras.

— Allez, Lizzy.

Elle pose son regard sur la zone de son bras que j’empoigne, puis sur moi, l’air terrifié, avant d’essayer de se dégager avec force.

— Il faut y aller. On doit se rendre en ville. Maintenant ! j’insiste en l’agrippant plus fermement pour tenter de la relever, mais elle se débat en poussant cet étrange bruit étouffé qui rappelle celui d’un animal acculé.

Tous mes efforts ne suffisent pas à lui faire quitter le lit, je finis donc par abandonner.

Elle pleure. Je lui apporte le bébé et, dès qu’elle pose les yeux sur elle, le néant qui l’habite se change peu à peu en tendresse, surtout quand je la laisse prendre Mackenzie.

Bordel de merde !

Au bout d’un moment, je récupère le bébé que je remets dans son couffin avant de quitter la maison.

J’étouffe entre ces murs. Pour la première fois, j’ai de la peine pour Lizzy, je me sens mal pour ce qu’il lui est arrivé pendant son accouchement. Et, quoi que Tonya ait en tête, je ne pourrai pas l’accepter. Hors de question.

Cette fois-ci, je ne barricade pas la porte, je ne prends même pas la peine de la fermer. J’emmène le bébé jusqu’au lac qui ne se trouve qu’à deux minutes de marche et dépose le couffin à bonne distance de l’eau avant de m’y aventurer, comme ça, tout habillé.

Je me laisse couler, puis toussote un peu en remontant à la surface.

J’aurais dû prendre la bouteille de whisky, parce que je suis saoul, mais pas assez. Je ne parviens pas à effacer le sourire enjoué et les paroles funestes de Tonya. « *Il faut qu’on se débarrasse d’elle.* » Impossible d’oublier le lit trempé de sang lors de la naissance de Mackenzie. Je n’arrive pas à faire taire les gémissements bestiaux que pousse Lizzy dès que je la touche.

Je ne suis pas en mesure de réparer le fiasco que nous avons causé.

Je plonge de nouveau, mais ce coup-ci, je prie pour qu’un horrible poisson géant m’attaque et mette fin à mes jours.

Une fois, Tonya m’a raconté une légende locale.

Il se trouve que ce lac abrite une population constante de garpiques, une espèce rare. Ce sont des créatures hideuses pouvant atteindre jusqu’à cent trente-cinq kilos. Des monstres aux dents acérées comme celui figurant sur le panneau débile qui indique l’embranchement sur la route principale.

Il y a une histoire derrière ce panneau.

D'après la légende, plusieurs siècles auparavant, un petit village natif américain d'une douzaine d'habitants tout juste se trouvait ici. Des pillards sont venus, ils ont violé les femmes et battu les hommes, tué le bétail, bu et mangé deux jours durant, puis, ivres, ils sont allés se baigner dans le lac. Aucun d'entre eux n'est jamais réapparu. Par la suite, les villageois ont repêché leurs vêtements en lambeaux pendant plusieurs jours.

On dit que les garpiques protégeaient le lac et ceux qui en vivaient. Mais les poissons ne s'en prennent pas aux humains. Seuls ceux des légendes font exception à la règle.

En ce moment, j'aimerais que la légende soit vraie. J'aimerais qu'un garpique féroce se jette sur moi et me déchire de ses dents acérées, qu'il mette un terme à tout ça.

Je m'enfonce une nouvelle fois et retiens mon souffle sous l'eau. Je voudrais me noyer. Si je bois davantage et m'éloigne encore du bord, je devrais y arriver.

Lorsque l'oxygène vient à me manquer, je finis par remonter et, alors que je tousse et recrache de l'eau, un petit bruit me parvient.

C'est Mackenzie. C'est tout juste si elle arrive à ouvrir les yeux, mais je crois qu'elle me sourit dans son couffin.

J'écoute ses babillages désespérés, et c'est plus fort que moi. Les larmes roulent sur mes joues. Je lève la tête vers le ciel nocturne et rugis tel un animal.

J'ai laissé Tonya aux commandes jusqu'ici. Et je la laisserai faire ce que bon lui semble à l'avenir. Parce que, au final, c'est elle, moi et Mackenzie, et rien d'autre n'a d'importance.

Lizzy ? Elle est celle qui n'a pas eu de chance. J'aimerais ne pas avoir à lui faire de mal. Mais il arrive que la vie exige des sacrifices.

45.

Ben

Deux jours plus tard, je pars chercher Tonya à l'aéroport.

Dans le terminal, quand elle se jette dans mes bras, elle est absolument radieuse.

— Wouah, lâche-t-elle en s'écartant de moi avec surprise. À te sentir, on croirait que tu as bu tout ce qu'on avait à la maison.

Pourtant, au lieu de me sermonner, elle sourit de plus belle.

Il pleut. Un parfum d'acide et d'arbres en fleurs sature l'air estival, qui est d'une moiteur cauchemardesque.

— Tu aurais dû voir ça, Ben ! La ville ! Les lumières ! me raconte-t-elle tandis que nous reprenons la route. Quant aux bâtiments ? Leur bureau est au vingt et unième étage ! Le vingt et unième !

Elle illustre le nombre avec ses doigts, les yeux écarquillés.

J'imagine bien. L'espace d'un instant, je suis heureux de la voir heureuse. L'endroit dont elle revient semble appartenir à un autre monde.

Puis je me rappelle que tout ça n'est qu'une arnaque.

— Le couplet sur ma grossesse a marché du tonnerre ! Ils voulaient modifier un passage du manuscrit, ce dont je n'étais absolument pas au courant. Je leur ai présenté mes excuses et j'ai mis ça sur le compte de la grossesse et de l'accouchement qui m'ont embrouillé les idées, bla bla bla. (Elle glousse de bonheur.) Si tu avais vu leurs têtes ! Ils se sont confondus

en excuses, à croire qu'ils auraient voulu disparaître. Maintenant que j'y pense, le coup de la grossesse devrait encore pouvoir me servir plusieurs mois. Tu sais, si jamais il y avait des incohérences dans notre histoire.

Mon humeur s'assombrit sur-le-champ.

Plusieurs mois ?

Elle parle de tout ça comme si ce n'était rien.

— On a deux contrats pour des livres, poursuit-elle. Ensuite, il faudra trouver une combine. Au pire, j'aurai le syndrome de la page blanche pour les dix prochaines années.

Elle croit sérieusement que ça peut fonctionner ?

— Dix ans ? je souffle. Tonya...

J'ai beau vouloir passer le reste de ma vie à ses côtés, je n'aurais jamais cru que cette histoire de maison d'édition à New York aurait la moindre suite.

— L'argent devrait être transféré sur notre compte sous dix jours ouvrés.

Tonya ne m'accorde plus la moindre attention. Sans se taire une seconde, elle sort un miroir de poche de son sac et vérifie l'état de son rouge à lèvres.

— Ce qui veut dire que, dès qu'on aura ces sous, on pourra déménager sur la côte Est. On n'aura même pas besoin de crécher chez tes parents. On louera un truc. Quelque chose de bien.

Elle parle non-stop sur tout le trajet, pendant que je sens mon estomac se nouer à mesure que nous approchons du panneau « gar ». Si elle s'exprime comme si nous étions déjà ensemble, alors...

Qu'en est-il de Lizzy ?

— Tonya, je hausse la voix.

Elle se tourne vers moi et cligne innocemment des paupières en inclinant la tête.

Franchement, la situation est déjà grave. Lizzy a besoin de l'aide de professionnels. J'ai passé les deux derniers jours à stresser comme un fou en tentant d'imaginer comment tout ça allait se terminer.

— Et Lizzy dans tout ça ? je demande enfin.

Tonya ne détache plus son regard de moi tandis que le mien alterne entre la route et elle. Elle ne lâche pas un mot, ne détourne pas les yeux, et, seconde après seconde, je perçois les changements sur son visage qui n'est bientôt plus qu'un masque dur et froid.

— On en a discuté, Ben, grince-t-elle en détachant bien chaque mot. Je te l'ai déjà dit. Il va falloir qu'on se débarrasse d'elle.

— Tonya...

— Arrête un peu avec tes « Tonya ». Oublie ce prénom. Tu sais comment ça doit se passer.

Lorsque j'ose à nouveau la regarder, je constate qu'elle ne m'a pas quitté des yeux, même si ceux-ci ne recèlent aucune émotion, seulement cette intensité, cette froideur calculatrice qui me glace le sang.

Il est impossible de raisonner avec elle. La première fois qu'elle est rentrée au chalet juste après la naissance de Mackenzie, elle a rapporté des bouquins de la bibliothèque. Elle m'a même montré plusieurs articles traitant des séquelles cérébrales irréversibles qui peuvent survenir à la suite de complications lors d'un accouchement.

Ses mots ressurgissent désormais dans mon esprit tels des éclairs rouges et aveuglants. La laisser agir comme elle l'entendait a déjà fait de moi un criminel. J'ai menti sur son identité quand nous avons rempli les formulaires pour déclarer la naissance du bébé. Je l'ai accompagnée à la banque lorsqu'elle a déposé du liquide sur le compte de Lizzy, qui est désormais le sien.

— Elle est complètement maboule, Ben. Ce n'est pas Lizzy. Plus maintenant. Mais il faut bien que quelqu'un le soit, car il faut bien que quelqu'un s'occupe du bébé.

Elle désigne Mackenzie sur la banquette arrière. C'est la première fois qu'elle l'évoque depuis le début du trajet.

— Si tu veux éviter la prison et faire en sorte que tout se passe bien pour avoir la vie confortable que tu mérites – qu'on mérite tous les deux –, aie un peu de cran, bon sang, s'emporte-t-elle avant de se tourner vers sa fenêtre. Il faut qu'elle disparaisse.

J'ai envie de hurler mon impuissance. Quand le panneau du garpique se profile à l'horizon, mon anxiété redouble et mon cœur s'emballe.

Alors que nous traversons la clairière devant la maison, je me dis que je dois être en pleine crise d'angoisse.

Ce mauvais pressentiment me hante depuis des jours, il me tord l'estomac quand je sors Mackenzie de son siège auto pour l'installer dans son couffin avant de gravir les marches du porche avec Tonya.

La bile me remonte dans la gorge au moment de pénétrer dans la maison. Bientôt, un autre crime sera perpétré entre ces murs, et si j'ignore

comment l'empêcher ou si je suis capable de le commettre, j'ai la certitude que Tonya, elle, y parviendra.

Dès que nous arrivons dans la cuisine, je remarque un bout de papier qui ne me dit rien sur la table.

— Ce n'était pas là quand je suis parti, j'annonce en déposant le couffin pour aller m'en emparer.

Ce ne sont que des mots épars, confus et griffonnés à la va-vite. J'arrive bien à déchiffrer quelques phrases, mais ce ne sont rien de plus que des passages tirés de contes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? je murmure.

— Ben ! m'appelle Tonya depuis le salon.

Lorsque je la rejoins, elle est en train de lire un autre morceau de papier. Deux autres traînent sur le canapé, et un sur la table basse.

D'où sortent-ils ? Quelqu'un se serait-il introduit ici ?

Tonya lève les yeux vers moi, et j'y perçois le même émerveillement que celui provoqué par la lecture du premier manuscrit de Lizzy.

— J'en connais une qui est sortie de sa tanière, dit-elle, un léger grondement dans la voix.

Mais il n'exprime aucune colère. Non, c'est plutôt... de l'excitation.

Elle se dirige vers la chambre et ouvre la porte à la volée.

— Merde alors...

Je la suis et me fige en voyant l'état de la pièce.

Il y a des dizaines de papiers partout. On a retiré des livres des étagères pour en arracher des pages, et celles encore vierges ont servi de brouillon.

Recroquevillée sur le lit, Lizzy griffonne quelque chose sur un énième bout de papier.

— Elle est devenue dingue, je souffle. Complètement dingue.

Mon cœur se serre, puis se remet à battre comme un fou sous le coup de la panique lorsque Tonya s'avance pour ramasser une des pages abandonnées sur le sol.

— Je crois qu'elle écrit les bribes de souvenirs qui lui restent des contes de fées qu'elle a commencés il y a quelque temps. Par contre..., dit-elle en fronçant les sourcils, ceux-là sont carrément macabres, Ben. Ouais, on dirait qu'elle devient folle.

Horrifié, je me refuse à croiser le regard de Tonya. Aucun doute, Lizzy n'a plus la moindre chance de s'en tirer.

J'ai les jambes en coton. J'aimerais m'enfuir. Je ne veux pas être témoin du plan sournois de Tonya.

Sauf que, quand je pose les yeux sur cette dernière, elle sourit. Un à un, elle ramasse les papiers et les lit avec la plus grande attention.

— Tu sais quoi ? Ce n'est pas mal du tout, murmure-t-elle.

Je n'en reviens pas.

— Q-quoi ?

— C'est même très bon, ricane Tonya. Finalement, elle n'est pas si inutile que ça.

Elle s'approche de Lizzy et lui caresse les cheveux.

— Dis, Tonya, c'est bien... c'est très bien, la cajole-t-elle.

Tonya ?

Lizzy ne répond pas.

Une sensation affreuse me retourne le ventre en entendant ces mots. Elle appelle Lizzy « Tonya ». C'est tordu au possible.

— C'est très bien, répète-t-elle. Tu pourrais m'en écrire plus ? Beaucoup plus ? (Elle lui tapote la tête comme on le ferait avec un chiot.) Gentille fille. Je vais t'apporter du papier. C'est génial.

Tonya me regarde droit dans les yeux. Je comprends qu'elle a déjà quelque chose en tête. Et jamais je ne me suis senti aussi mal que maintenant, car je prends conscience des projets qu'elle nourrit pour nous pour les années à venir. Malgré tout, ce qu'elle dit ensuite me procure un certain soulagement. Du moins en ce qui concerne Lizzy.

— Ben, je crois qu'on a trouvé notre poule aux œufs d'or, déclare-t-elle, tout sourire. Je pense qu'on ferait mieux de la garder encore un peu.

Parite III

AUJOURD'HUI

46.

Mackenzie

Le passé de mes parents est un cancer qui me ronge de l'intérieur et m'empoisonne l'esprit.

Dianne Jacobson nous invite à passer la nuit chez elle. Nous parlons sans discontinuer. Il y a trop de sujets à évoquer, et la révélation concernant ma mère, ou devrais-je dire mes deux mères, est un trop gros choc à encaisser.

Nous débattons de ce qui a pu se passer vingt et un ans plus tôt. Je montre à Dianne les lettres de Maman.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? dit-elle après les avoir lues. Qui acceptera de croire que la femme qui t'a élevée n'était pas la véritable Elizabeth Dunn ? Quoi qu'ils aient fait de Lizzy, il n'y a aucun moyen de le prouver.

— C'est tellement diabolique, ne cesse de répéter EJ.

Alors que nous nous apprêtons à nous coucher – autrement dit à nous écrouler dans la chambre d'amis de notre hôte –, celle-ci m'interpelle.

— À propos de l'incendie de la grange...

Elle semble mal à l'aise, comme si elle regrettait d'avoir parlé mais se préparait à en dire plus.

Nous ne la connaissons certes que depuis quelques heures, mais je suis à peu près certaine que cette femme en sait bien plus qu'elle ne veut bien

nous le laisser croire.

— Le soir de l’incendie, je travaillais de nuit. J’ai vu Lizzy rentrer en douce aux environs de minuit, elle tremblait comme une feuille et surveillait ses arrières comme si elle était suivie. Ce n’était pourtant pas son genre. Elle n’aurait fait de mal à personne. Tonya, en revanche, c’était une tout autre histoire. Cette fille était un vrai nid à embrouilles. Elle avait en elle une noirceur profondément ancrée. De nos jours, on a trouvé un mot à la mode pour décrire les gens dans son genre : sociopathe. Aucune notion du bien ou du mal. C’est elle tout craché.

Je n’ai pas besoin d’en apprendre plus sur Tonya Shaffer. Je sais déjà parfaitement ce qu’elle était. L’idée que ce soit elle qui m’ait élevée me retourne les tripes.

— Une petite heure après le retour de Lizzy, poursuit Dianne, j’ai aperçu Tonya qui revenait aux dortoirs, elle venait de la grange. En voilà une qui n’avait pas l’air effrayé. Elle était rusée comme un renard, et fourbe avec ça. Elle savait exactement ce qu’elle faisait. Quand on a découvert ces trois garçons, j’ai compris que, d’une manière ou d’une autre, les deux filles étaient liées à cette histoire. Mais je ne pouvais pas dénoncer Tonya sans exposer Lizzy du même coup, et cette pauvre petite n’avait pas besoin d’ennuis supplémentaires. Pas à cause de ces trois salauds. Alors je ne m’en suis pas mêlée.

C’est comme si on m’enlevait un poids des épaules. Ça, j’avais besoin de l’entendre.

Dianne hoche longuement la tête.

— Si tu veux mon avis, quoi qu’il se soit passé, ta maman n’en était pas responsable.

— Merci, je réponds, mais l’émotion a tôt fait de me submerger et je la prends dans mes bras.

C’est tout juste si j’arrive à fermer l’œil cette nuit-là. Au matin, personne ne pipe mot lorsque Dianne nous laisse reprendre la route. Dans l’avion, j’adresse à peine la parole à EJ. Désormais, il ne me regarde plus qu’avec une indéniable pitié. D’autant qu’il prend des pincettes chaque fois qu’il me parle, comme si j’étais une cancéreuse en phase terminale.

Deux jours plus tard, je suis chez lui. Nous nous sommes fait livrer des plats par le restaurant thaï du coin. Nos discussions sont légères, mes parents ne sont jamais mentionnés. J’ai les idées de plus en plus noires. Je ne peux m’empêcher de penser à Maman. À ma *vraie* maman.

Je pousse un morceau de poulet au curry du bout de ma fourchette en me demandant comment ils s'y sont pris, où et quand. « *Ils* » étant mon père et la femme qui m'a vue grandir. Comment quelqu'un peut-il s'évaporer, disparaître de la surface de la terre sans que personne ne s'en préoccupe ?

— Kenz, il faut que tu manges, m'incite mon ami.

— Je n'ai pas très faim.

— Tu dis ça depuis deux jours. Mais tu...

— Arrête, EJ, s'il te plaît...

Je secoue la tête et laisse retomber ma fourchette dans mon assiette avant de m'affaler contre le dossier du canapé.

EJ pose son assiette sur la table basse.

— Écoute. Dianne a raison. Tu ne peux pas y faire grand-chose aujourd'hui. Ta mère – enfin, la femme qui t'a élevée – est morte. Ta mère biologique a disparu. Si tu...

Il se passe la main dans les cheveux, et je l'observe qui réfléchit à ce qu'il va dire.

Il s'efforce de m'apporter tout son soutien, ce dont je lui suis reconnaissante. Ses idées sont souvent plus logiques que les miennes. Tout comme Dianne, il estime que la situation est difficile à régler, voire franchement inextricable.

— Elle a été incinérée, reprend-il.

« Elle », voilà comment nous appelons Elizabeth Casper, celle qui a joué la comédie pendant plus de vingt ans.

— N'empêche qu'il reste forcément des traces d'elle chez toi qui pourraient être utilisées pour un test ADN. Mais tout ce que ça permettra de prouver, c'est qu'elle n'est pas ta mère biologique. Il n'existe aucun moyen de localiser la dépouille de ta véritable mère.

Le terme « dépouille » me fait vaciller. Cela n'échappe pas à EJ.

— Pardon. Mais c'est bien là, le problème. Si jamais on... La police, je veux dire ; admettons qu'ils tentent de déterminer si oui ou non Elizabeth Casper était Elizabeth Casper. Il y aura une enquête. Mais si ton père ne craque pas et qu'il nie tout en bloc, les flics ne pourront rien prouver du tout. Ça ne fera que semer le chaos. Le monde entier sera à tes trousses. Tu t'en rends compte, hein ? Ça détruira ta famille et sans doute ton avenir. Les paparazzis ne te lâcheront plus. Au final, ça pourrait ne se solder que par un monstrueux cauchemar dont tu serais prisonnière sans jamais pouvoir faire machine arrière.

Je le dévisage un long moment.

Je veux le remercier d'être présent pour moi, mais, par-dessus tout, j'aimerais lui demander pardon de l'avoir entraîné dans cette histoire. Il devra en garder le secret, ce qui est beaucoup demander à quelqu'un qui n'a aucun lien avec ma famille.

— Donc on s'arrête là, point barre ?

La douleur se lit sur son visage.

— Je ne sais pas, Kenz. Je n'en sais rien. Je suis désolé, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut faire.

Je tire mon sac à dos jusqu'au canapé et en sors les lettres. Je les ai relues tant de fois que je crois bien les connaître par cœur. Pendant des semaines, j'ai tenté de faire correspondre la fille des lettres et le souvenir de la femme qui m'a élevée ; j'ai disséqué chaque mot, je me suis émerveillée devant ses tournures de phrases, j'ai chéri ces petits surnoms qu'elle me donnait. « Pétale ». Il n'y a rien de surprenant à ce que je n'aie jamais entendu celui-ci de la part de la femme avec qui j'ai grandi.

Je déplie la dernière page que j'ai reçue.

— Écoute un peu ça, dis-je à EJ avant de me mettre à lire à voix haute.
« *Tu seras une fille magnifique, oui, magnifique.* »

Les larmes affluent aussitôt.

— Kenz, murmure-t-il. Tu es en train de te torturer.

J'esquisse un sourire amer, mais ne parviens pas à m'arrêter.

— « *Je le sens déjà. D'épais cils noirs, de doux cheveux dont les mèches voleront dans...* (Je marque une pause, le temps de réprimer un sanglot, et les larmes qui brouillent ma vue commencent à couler.)... *la brise tandis que le soleil scintillera dans tes yeux.* »

Je renifle entre deux hoquets avant de poursuivre d'une voix chevrotante :

— « *Ton sourire sera lumineux* », j'achève ma lecture en levant les yeux vers EJ. Elle a écrit ça pour moi. Je n'étais même pas encore née et elle m'a écrit ces mots. Ma vraie mère.

Je pleure de plus belle.

— Je suis désolé, Kenz.

— Tu sais le pire dans cette histoire ? J'ai compris que ce n'était pas à moi qu'elle écrivait ces lettres. Elle n'avait nullement l'intention de me raconter ses secrets.

— Comment ça ?

Je secoue la tête, les yeux rivés sur les pages.

— Ce n'était pas son but. Elle n'a jamais voulu que ces lignes soient révélées à qui que ce soit. Elle s'adressait à moi alors que j'étais encore dans son ventre. Tout ça parce que...

Cette simple idée m'emplit de tristesse puis quelques gouttes s'écrasent sur le papier.

— Parce qu'elle a tellement souffert. Elle est tombée amoureuse d'un homme qui l'a trahie. Elle était enceinte, effrayée, elle perdait peu à peu la raison. Mais au-delà de tout ça, elle était surtout seule, EJ.

Alors que nos regards se croisent, je me fiche pas mal qu'il me voie dans un état pareil, à deux doigts de m'effondrer.

— Elle se sentait tellement seule que l'unique solution qu'elle a trouvée pour surmonter ça a été d'écrire à son enfant à naître pour avoir un semblant de conversation.

Après un nouveau sanglot déchirant, je finis par fondre en larmes.

L'instant qui suit, EJ me serre dans ses bras puissants et me berce comme si j'étais une enfant sans défense.

C'est exactement ce que je ressens, une vulnérabilité si profonde qu'elle me donne envie de hurler, de me déchaîner, de casser tout et n'importe quoi et de crier sur ceux qui ont pris part à cette trahison datant de plusieurs décennies.

— Si jamais tu as besoin de te confier, tu sais que je suis toujours là pour toi, pas vrai, Kenzie ?

Je ne cesse de pleurer à chaudes larmes.

— Hein ? Dis-moi que tu le sais.

— Ou-oui, je bredouille.

Mes larmes mettent une éternité à se tarir. EJ, lui, ne dit mot et se contente de me maintenir contre lui.

Enfin, je m'écarte et, détournant le regard, m'essuie le visage.

— Pardon, je chuchote. J'ai un petit peu craqué.

— Ce n'est rien.

Les avant-bras sur les genoux, il se penche pour me regarder en face. Je lui souris en dépit de ma peine.

— J'ai trempé ton sweat, je renifle.

— Tu recommences quand tu veux. Il est à ta disposition.

Nous échangeons un petit rire, puis restons muets une bonne minute, jusqu'à ce que j'arrive à parler sans hoqueter. Les lèvres pincées, je me

tourne enfin vers lui.

— Je crois que je vais mettre mon père face à la vérité.

Il contemple ses mains, qu'il frotte l'une contre l'autre.

— J'aurais tendance à croire que c'est une mauvaise idée, mais si ça te permet de tourner la page, vas-y.

— Ouais.

— Mais... Fais juste en sorte de ne pas avoir l'air folle à lier quand tu lui parleras.

Je perçois dans sa voix un avertissement qui me met immédiatement très mal à l'aise.

— Pourquoi ça ? Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Il hésite un instant à répondre.

— Ce que je veux dire, c'est que, des documentaires et autres, j'en ai regardé des tonnes. Quand quelqu'un commence à proférer des accusations délirantes...

Il n'achève pas sa phrase, mais hausse lentement les sourcils sans me quitter des yeux.

— Et ? j'insiste, pas plus avancée.

— Et il ou elle se retrouve à l'asile ou en cure de désintox.

— Tu plaisantes, là ?

Abasourdie, je me lève en finissant d'essuyer les larmes sur mes joues.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, c'est tout.

Nous nous fixons un moment l'un l'autre, alors que je prends peu à peu conscience d'une chose : mon père pourrait être capable de tout.

— Ça va aller, dis-je, même si je n'en suis pas convaincue. Tu es mon témoin. Tu connais l'histoire. Je vais simplement rentrer chez moi et voir combien de mensonges mon père arrive à me sortir avant de craquer.

Résigné, EJ rejette la tête en arrière, conscient qu'il ne me fera pas changer d'avis.

Tu es têtue au possible, m'a un jour dit Papa. Comme ta mère. Si ça, ce n'est pas de l'ironie !

Tu as le talent de ta maman, qu'ils disaient. Ces mots prennent enfin sens.

Mais seul mon menteur de père connaît la véritable signification de ces paroles. Il est temps de l'affronter.

Tandis que je quitte l'appartement de EJ, son avertissement résonne dans mon esprit. « Sois prudente. »

L'angoisse est telle que j'ai envie de vomir. Au point où nous en sommes, je ne comprends que trop bien que je suis certainement en danger.

47.

Alors que je monte en voiture, mon portable bipe pour m'annoncer que quelqu'un vient de franchir les grilles de la propriété.

Je l'ignore. Si Papa n'est pas à la maison, je patienterai. J'attendrai qu'il rentre, probablement ivre, puis j'obtiendrai les réponses que je désire. Tout bien considéré, aller faire un tour dans le bureau de Maman maintenant que je connais la vérité me paraît une excellente idée. Je pourrai fouiller sa paperasse avec un regard neuf.

À peine cinq minutes après m'être mise en route, mon téléphone sonne à nouveau.

Et encore, deux minutes plus tard.

Les alertes sont trop rapprochées pour ne pas éveiller mes soupçons.

Trop impatiente, je me gare devant un centre commercial pour consulter mon portable.

Le fichier « événements » de l'application de surveillance recense de nombreuses activités récentes.

La première voiture à passer le portail n'est pas celle de mon père, mais de ma grand-mère.

— C'est quoi, ce délire... ?

Grand-mère ne vient jamais dans la région sans me prévenir.

L'enregistrement suivant montre une voiture en train de sortir. C'est une vieille Volkswagen, celle de Minna. Sachant que ma grand-mère aime se faire servir, je trouve étrange qu'elle ait laissé l'intendante partir plus tôt.

Vient ensuite une Lexus rouge qui, aucune erreur possible, appartient à Laima. Je l'ai déjà vue à de nombreuses reprises. Qu'est-ce qu'elle fiche là, bon sang ?

Enfin, comme l'écran affiche un pick-up qui ne me dit rien, je passe à la caméra braquée sur la porte principale de la maison.

20 h 01 : Grand-mère arrive seule à la maison, sans Grand-père.

20 h 08 : Laima Roth fait son entrée.

À 20 h 14, un homme gare le pick-up blanc et pénètre dans la maison. Malgré l'image pas très nette et la casquette de base-ball qui dissimule son visage, je reconnais ce couvre-chef : c'est le type aperçu à la cérémonie funèbre, le même que celui sur la photo dans le bureau de Maman.

Bizarre.

J'ignore ce qu'il se passe, mais c'est suspect. Pourquoi mon père, ma grand-mère, une agente littéraire et un type qui a potentiellement entretenu une liaison avec ma mère se réuniraient-ils chez nous ?

Je roule aussi vite que possible jusque chez mes parents. Une heure plus tard, j'entre dans la maison où tout est calme, à l'exception des voix crispées qui s'échappent du bureau de Maman.

Je sais reconnaître une dispute quand j'en entends une. Malheureusement, le bureau est bien insonorisé, si bien qu'il me faut coller l'oreille à la porte pour distinguer ce qui se dit.

Je perçois d'abord la voix stridente de Laima :

— Non, mais qu'est-ce que ça signifie ?

Puis celle de Grand-mère :

— Inutile de...

— C'est carrément abracadabrant ! (Ça, c'est Papa.) Tu n'es qu'une ordure !

— Ça suffit ! Vous allez... Du calme ! s'emporte Grand-mère.

— Vous pouvez tous aller vous faire foutre, lâche alors une voix d'homme.

— Je vous demande pardon ? s'écrie Laima, à deux doigts de hurler. Pour qui vous prenez-vous ?

— Et toi le premier, Benny-boy. Tu l'as dans l'os. C'est juste une question de temps. Pour vous tous ! Vous pouvez me croire !

— Dégage de chez moi, connard ! rugit Papa.

Je ne l'avais encore jamais entendu hurler.

S'ensuit alors un bruit de lutte étouffé, le cri d'une femme, et un rire machiavélique si joyeux et désinvolte qu'il tranche drastiquement avec l'atmosphère du moment.

Les pas qui se dirigent vers la sortie sont si pressés que j'ai à peine le temps de filer me cacher au coin du couloir avant que la porte ne s'ouvre à la volée.

— Ciao, Felicia ! lance l'homme, moqueur.

En me penchant, j'aperçois le type à la casquette de baseball qui prend le chemin de la sortie. Sans se retourner, il lève ostensiblement ses deux majeurs.

— Le voilà, notre nouvel accord.

Lorsque la porte d'entrée claque derrière lui, je m'avance vers le bureau sur la pointe des pieds, mais me heurte à Laima.

— Seigneur !

Son regard est tout sauf amical. À présent que sa vache à lait, E.V. Renge, a fait une mauvaise chute, on peut tirer un trait sur la diplomatie.

À son tour, elle se dirige vers la porte, ses hauts talons cliquetant furieusement sur le parquet du couloir.

— Réglez-moi ça ! beugle-t-elle en s'éloignant. Peu importe comment ! Je ne remettrai pas les pieds ici tant que cet animal n'aura pas disparu !

Qu'est-il arrivé aux bonnes manières ?

Ce qui vient de se passer m'aurait certainement interpellée et bien amusée si je n'avais pas des soucis autrement plus urgents à aborder avec Papa.

Je pénètre lentement dans le bureau. La scène qui m'y accueille a de quoi surprendre.

Grand-mère est assise dans le fauteuil de Maman. Et je parle bien de celui qui servait de trône à celle qui n'était autre que la reine de cette maison. Cela dit, Grand-mère y semble fort à son aise, comme si elle était aux commandes, parfaitement à sa place sur ce siège.

Quant à Papa, il est affalé sur le canapé et se frotte le visage avec les deux mains.

Grand-mère lève la tête vers moi.

— Le moment est mal choisi, ma chérie. Laisse-nous, je te prie.

Et « Bonjour », non, jamais ?

— Je ne savais pas que tu étais dans la région, dis-je en m'avançant prudemment.

— J'avais quelques affaires à régler, explique-t-elle avec un sourire de façade. Ton père et moi avons encore à discuter. Accorde-nous un instant, s'il te plaît.

De la main, elle me fait signe de partir avec une désinvolture qui me met en colère.

Je ne bouge pas d'un pouce.

— Qui était cet homme ?

Elle pousse un soupir agacé et tapote le bureau avec son stylo.

— Certaines choses ne te concernent aucunement, Mackenzie.

— Oh, mais je crois que si, je proteste en allant me planter près du canapé, devant mon père.

Je croise les bras sur ma poitrine pour tenter d'endiguer les tremblements nerveux qui m'agitent.

— C'était l'homme avec lequel tu t'es disputé lors des funérailles, n'est-ce pas ?

Il ôte ses mains de son visage et pose les yeux sur moi.

— Ton père n'a rien fait de tel, ma chérie.

— Pardon, dis-je en me tournant vers elle, mais je ne m'adressais pas à toi, Grand-mère. Il faut que je parle à Papa. J'aimerais savoir qui est cet homme. Et tant qu'on y est... (Cette fois-ci, c'est vers lui que je me tourne.) Tu peux en profiter pour me dire ce qui est arrivé à ma mère.

La confusion transparaît sur son visage.

— Ma vraie mère, j'ajoute.

Ses traits se décomposent de manière si dramatique et il m'a été si facile de le prendre en flagrant délit que j'en rirais bien.

Quand je jette un coup d'œil à ma grand-mère, celle-ci a les yeux clos et les lèvres pincées d'une manière que je ne connais que trop bien. Mon aïeule posée au possible et diplomatique à l'excès s'apprête à péter les plombs. Et ce ne sera pas beau à voir.

— Je sais que la femme qui m'a élevée n'était pas ma mère, j'annonce en scrutant leurs réactions.

— Seigneur, soupire l'une en se levant pour sortir du bureau.

L'autre la regarde avec un air de chiot abandonné avant d'en revenir à moi, et je jurerais que jamais je n'avais vu mon père effrayé à ce point.

— Parle, j'ordonne.

48.

— Tu commences enfin à faire ton deuil, ma puce, lance Papa avec un pauvre sourire.

Je manque de m'étouffer en entendant sa réponse.

— Tu te fiches de moi ?

Ce n'est pas comme si j'étais surprise qu'il tente de se soustraire à cette discussion.

— Écoute, Mackenzie, nous rencontrons quelques problèmes ces temps-ci, ce n'est pas le moment de proférer des accusations délirantes.

— Ah, vraiment ?

— Oui. Nous avons quelques... Disons simplement que certaines personnes essaient de tirer profit de notre chagrin. Ils émettent des allégations fantasques, répandent d'horribles rumeurs, et j'en passe. Tout ça...

Il désigne vaguement la pièce.

— Continue, Papa. Tout ça, quoi ? Qui est cet homme qui vient de partir ?

— Personne.

— Ce n'est pas l'impression que ça donnait. Il a assisté à la cérémonie. Il est sur cette...

Je vais jusqu'à l'étagère où est posée la photo sur laquelle je l'ai vu, mais elle a disparu. Je me fige un instant avant de faire volte-face pour affronter mon père.

— Tu connais cet homme. Pas la peine de le nier. Il était là à l’instant. Qu’est-ce qu’il entendait par « Tu l’as dans l’os » ?

— Mackenzie ! s’exclame-t-il en feignant le reproche, mais cette tentative de détourner mon attention sonne faux.

— Je l’ai entendu. Que voulait-il dire par là ?

— Il fait partie des gens qui ont voulu nous faire chanter.

— Avec quoi ?

— Eh bien... Une accusation absurde à l’encontre de ta mère. Mais ta mère était une femme exceptionnelle, bourrée de talent et...

— Arrête un peu, Papa ! Tu essaies de changer de sujet, ça crève les yeux.

— S’il te plaît, Mackenzie.

Le claquement de talons hauts sur le parquet m’incite à me retourner.

Grand-mère revient dans le bureau avec dans les mains deux verres de vin, dont un qu’elle me tend.

— Tiens, ma chérie, bois-en un peu.

— Je ne bois pas, Grand-mère.

— Ce n’est que du vin. Cela t’apaisera un peu. Prends donc une chaise et détends-toi.

— Je ne bois pas, je répète rageusement. Il faut juste que je parle à Papa. (Je reporte mon attention sur lui.) Revenons-en à ma mère biologique. Raconte.

Il lance un regard penaud à sa mère avant d’en revenir à moi.

— J’ignore qui t’a raconté des mensonges et d’où tu tiens ça...

— Boucle-la, Ben, le rembarre Grand-mère avec tant d’agressivité qu’il sursaute.

En pivotant, je me retrouve nez à nez avec elle. Elle est si près que la froideur qui émane de son regard soudain excessivement malveillant me fait frissonner. Son masque s’est fissuré, et j’entraperçois celle qu’elle est véritablement.

Grand-mère m’a toujours fait penser à une hyène. Une charmante hyène à la courte chevelure blanche comme neige, au rouge à lèvres carmin impeccable et au maquillage étudié : un concentré de grâce et d’élégance.

Vous avez déjà vu une hyène qui montre les dents ? Ses mâchoires peuvent broyer des os.

Là encore, c’est Grand-mère tout craché, avec son doux sourire capable de se changer en rictus cruel en l’espace d’une seconde.

Je ne l'ai que rarement vue faire. Une fois, alors que Maman et elle se disputaient. Je m'étais sentie mal pour Maman ce jour-là. Aujourd'hui ? Je me dis qu'elle l'avait bien mérité, mais là n'est pas la plus folle révélation qui vient de surgir dans mon esprit.

Le plus fou, c'est qu'il est probable que Maman n'ait jamais été la reine de cette maison. Non, ça a toujours été Grand-mère.

49.

— Prends ton verre, Mackenzie, m’ordonne sèchement Grand-mère.

Elle plonge son regard dans le mien et colle le verre de vin contre ma poitrine.

— Nous allons boire un coup et discuter, puisque tu souhaites parler comme une adulte.

Soit.

Je m’empare du verre.

— Santé, dit-elle en faisant tinter le cristal avant de boire une gorgée.

J’en fais autant. Le vin est amer et sucré. Je ne suis pas amatrice d’alcool, je m’en fiche même un peu, mais je veux bien jouer le jeu si ça m’apporte les réponses que je recherche.

— Assieds-toi, lance ma grand-mère en allant prendre place en face de mon père.

Elle a les jambes croisées dans une posture des plus élégantes. Avec son tailleur-pantalon et son col roulé, on dirait une agent de la CIA à la retraite. Pas étonnant que Papa se soit toujours comporté comme un gamin devant elle.

Je m’assois à côté de lui.

— Bois, lance-t-elle en levant son verre. Tu vas en avoir besoin. J’aimerais que nous ayons une conversation sérieuse et apaisée, sans que tu profères des accusations à tout-va.

Elle avale une gorgée de vin, puis une autre. Je l’imite. *Comme elle voudra.*

— Je sais que la femme avec qui j’ai grandi n’était pas ma mère biologique, je déclare en l’observant attentivement pour discerner l’effet que mes mots auront sur elle.

Les commissures de ses lèvres se soulèvent imperceptiblement.

— Qui t’a dit cela ?

Je ricane.

— Quelle importance ?

— Ce sont des sornettes. Quiconque t’a raconté ça cherchait uniquement à se moquer de toi, ma chérie.

J’é mets un petit rire forcé, avant de reprendre une gorgée de vin. Tout à coup, il me paraît délicieux. Sans compter que cela apaise également mon stress, ce qui n’est pas du luxe au vu de la question que je m’apprête à poser.

— Très bien. Dans ce cas, qui est Tonya Shaffer ?

Lorsque je prononce ces mots, c’est ma grand-mère que je scrute, pas mon père. Si seulement je pouvais me retrouver seule avec lui. C’est un piètre menteur. Grand-mère, en revanche, joue dans une tout autre catégorie. Il faut vraiment que j’entende ce qu’elle a à répondre. Je me demande si elle a la moindre idée de ce qu’il s’est passé à Old Bow il y a vingt et un ans.

Contre toute attente, un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle secoue la tête.

— Tonya Shaffer était folle à lier.

Son discours me surprend, mais je garde le silence, impatiente d’entendre la suite.

— C’était une stalkeuse. Ton père et ta mère l’obsédaient. Et son obsession l’a poussée à faire des choses insensées.

La voix de Grand-mère est lente et égale. Elle s’exprime de manière réfléchie et, alors que je sirote mon vin, je suis curieuse de découvrir comment elle va tourner cette histoire.

— Ton père a eu une brève aventure avec elle.

— Maman..., proteste l’intéressé.

— Tais-toi, Ben. Elle doit savoir, le mouche-t-elle avant de reporter son attention sur moi et de tremper les lèvres dans son verre.

Je reproduis son geste. Moi qui m’attendais à une discussion envenimée, je m’étonne de la tournure plutôt calme des événements.

L'alcool se propage dans mes veines, et je me sens soudain indolente et rêveuse.

— Certes, ton père n'était pas un petit ami exemplaire, reprend-elle avec une amertume non dissimulée. Et, oui, il a fréquenté cette folle furieuse qui a bien failli leur gâcher la vie, à ta mère et à lui. Cela a même duré un certain temps. N'est-ce pas, mon fils ?

— Ce sont des conneries, je m'écrie.

Son regard sur moi se fait plus sévère.

Sa version de l'histoire est bien trouvée. Je n'aurais pas cru que Grand-mère connaissait tant de détails. J'aimerais lui rire au nez, mais la tête me tourne et j'ai soif. Je boirais bien un peu de vin pour y remédier, mais mon verre est déjà vide.

— Absolument pas, dément-elle. Cette femme s'habillait et se comportait comme ta mère. Elle se promenait dans Old Bow en prétendant être Elizabeth. C'est d'ailleurs ainsi que l'appelaient certaines personnes, convaincues qu'elle était effectivement la petite amie de Ben.

Impossible...

D'un seul coup, je commence à douter de la réalité, au point de me demander si cette fausse identité n'est pas une invention de mon esprit. Ces temps-ci, trop d'histoires insensées s'accumulent, et rien ne permet de les étayer.

— Ta mère était une solitaire. Elle sortait à peine de chez elle. Quant à cette femme, cette Tonya Shaffer, elle est allée jusqu'à suivre les amis de Ben dans les bars pour se présenter à eux sous le nom d'Elizabeth. Sauf qu'elle n'était pas celle avec qui Ben sortait.

Prise de vertige, je repose mon verre sur la table basse. Mes gestes sont si maladroits que je manque de le laisser tomber.

Je ne bois quasiment jamais. Et ce verre de vin me monte vite à la tête. *Trop vite.*

— Une seconde, je bafouille.

Les battements de mon cœur résonnent sous mon crâne.

— Tu es en train de dire que...

— Ce que je suis en train de dire, ma chérie, c'est que Tonya Shaffer était malade, et qu'elle a causé de graves dégâts. Il a fallu beaucoup de temps pour démêler tous ses mensonges. Puis elle a eu un accident et elle a disparu. Dieu merci.

— Attends, attends, attends. Tout ça n'a aucun...

J'essaie de soulever un autre argument, de la contredire, mais c'est comme si mes mots s'évaporaient. Cette fable tiendrait la route si Dianne Jacobson, qui a connu les deux jeunes filles, n'avait pas reconnu Tonya sur la photo. Mais ça, la perfide sorcière qui me sert de grand-mère l'ignore. Elle croit que je vais gober son récit bancal.

Un autre détail me tracasse : pas une fois Grand-mère n'a appelé Maman Lizzy, alors qu'à l'époque, elle ne se faisait appeler que par son surnom.

Je lui rirais bien à la figure, mais je ne parviens à émettre qu'un pauvre gémississement. Mon corps s'enfonce dans les coussins et je m'efforce de me redresser, mais mes mains sont trop faibles. J'ai tellement le tournis que je n'y vois soudain plus clair.

— Ma puce ? s'enquiert Papa.

Devant moi, son visage est de plus en plus flou.

— Laisse-la, Ben. Mackenzie, ma chérie ? Tu m'écoutes ?

La voix de Grand-mère est étouffée, comme un lointain écho.

Mes paupières sont si lourdes que je peine à garder les yeux ouverts. Il me faut de l'eau. Il faut que je me lève. Que je sorte d'ici. Je dois m'enfuir de cette maison.

Seulement, je n'arrive même plus à réfléchir, alors à bouger...

En quelques secondes à peine, je sombre dans les ténèbres.

50.

Dès que j'essaie de bouger, j'ai l'impression que ma tête explose en une myriade de fragments. Je sens le sang battre dans mes tempes. Au moment d'ouvrir les yeux, je dois me protéger de la vive lumière qui filtre à travers la fenêtre.

C'est le matin. Je suis dans mon lit, vêtue de mon T-shirt et de mes sous-vêtements, mais impossible de me rappeler comment je me suis retrouvée ici.

Les événements de la veille surgissent dans mon esprit comme à travers le brouillard laissé par une gueule de bois.

Une gueule de bois, mais bien sûr.

Sans être certaine de ce qu'il s'est passé hier soir, ce qui m'arrive n'a rien à voir avec une foutue gueule de bois. On m'a droguée. J'en sais quelque chose. Un soir, lors d'une fête en première année de fac, quelqu'un a trafiqué mon verre. Si EJ n'avait pas été là, j'aurais sans doute été agressée et je ne m'en serais jamais rendu compte.

D'où mon refus de boire de l'alcool. Je sais trop bien ce qu'on ressent quand on se réveille le matin après avoir été droguée.

Quelle quantité ai-je bu hier soir ? Un verre. C'est ça, le vin que m'a servi Grand-mère.

Des bribes de son histoire me reviennent en mémoire. Tonya Shaffer. Le harcèlement. Le rôle de Lizzy qu'elle endossait. Et puis autre chose, les histoires aberrantes de ma grand-mère pour m'embobiner.

Tout ça tiendrait la route, à cela près qu'elle n'est pas au courant pour les lettres de Maman. Ni pour mon voyage dans le Nebraska pour rendre visite à Dianne.

Bon sang, les lettres...

Un instant, la panique me submerge, jusqu'à ce que je me rappelle les avoir laissées en ville, dans mon appartement. *Ouf*. Et puis, je les ai toutes prises en photo. Juste au cas où. Et je les ai photocopiées à la bibliothèque universitaire avant de laisser les doubles chez EJ. Juste au cas où, encore une fois.

En observant ma chambre, je remarque des signes quasi imperceptibles de désordre. Ce n'est pas non plus le bazar, mais je sais quand quelqu'un change mes affaires de place.

J'en ai la chair de poule : quelqu'un a fouillé ma chambre.

La colère qui me fait grincer des dents se change rapidement en jubilation : les manuscrits originaux de Maman aussi, je les ai déplacés dans mon appartement.

Une autre idée me fait sursauter.

Et s'ils s'étaient rendus chez moi ? Ils possèdent un double de la clé, ou du moins, Papa en a un, car il m'a aidé à y installer un nouveau canapé il y a quelques mois.

Je m'empresse de sortir du lit et m'empare de mon sac, posé sur mon bureau : ce n'est jamais là que je le laisse. En sortant mon téléphone, l'écran affiche le message suivant : « Mot de passe incorrect ».

Bande de connards ! Ils ont voulu fouiller mon portable.

Je le déverrouille et appelle immédiatement EJ, qui décroche dès la première sonnerie.

— Enfin, Mackenzie, mais c'est quoi ce bordel ? lance-t-il en guise de salutation. Je t'ai appelée douze fois hier soir, je t'ai envoyé des messages, j'ai même envisagé de débarquer chez tes parents. Est-ce que ça va ?

— Difficile à dire. Bon, écoute, j'ai besoin d'un service. Tu es occupé ?

— Sérieux ? J'ai failli devenir fou à attendre que tu me rappelles...

— Je vais bien, EJ, ça va ! J'ai besoin que tu fasses un truc. Prends ta clé de mon appartement, va là-bas, récupère les manuscrits et les lettres et rapporte-les chez toi.

— Kenz ?

Sa voix trahit son inquiétude.

— Maintenant. S'il te plaît.

— Et toi, tu vas bien ?

— Ouais. Ça va.

— Tu en es sûre ?

— S'il te plaît, EJ ! Fais-le pour moi. Tout de suite ! Il faut que j'y aille. Attends ! Autre chose : si je ne te rappelle pas d'ici deux heures, c'est toi qui m'appelles.

— Tu me fais flipper, là.

— Pas de panique. Mais si je ne te réponds pas de la journée, contacte les flics. Je dois y aller. Si tout va bien, je te rappelle dans deux heures environ.

Après avoir raccroché, j'enfile mon jean et quitte ma chambre. Il serait plus juste de dire que je me faufile hors de ma chambre, car j'ignore encore ce que Grand-mère me réserve en plus d'avoir trafiqué mon verre.

Alors que je descends les marches sur la pointe des pieds, je perçois des voix. Grand-mère est au téléphone. Papa aussi, ce qui sort de l'ordinaire, car il n'est jamais levé avant moi.

Des effluves de nourriture me parviennent. *Tant mieux*. Cela signifie peut-être que Minna est à la maison. Si elle est bien ici, Grand-mère ne tentera aucun coup foireux.

Je remonte dans ma chambre sans un bruit, puis je réfléchis.

Je rejoue la scène de la veille dans ma tête. Suis-je devenue folle ? Non, je sais que les lettres que j'ai reçues sont de la main de Maman et non de celle de la femme qui m'a élevée. Maintenant que j'y pense, leur ton ne correspondait pas du tout aux mots qui ont bercé mon enfance.

Bon, d'accord. Voyons voir. L'unique preuve que Tonya Shaffer est celle qui m'a élevée vient de Dianne Jacobson. À moins de réaliser un test ADN. Pour ça, il me faut quelque chose ayant appartenu à la femme auprès de laquelle j'ai grandi.

La crémation était une manœuvre astucieuse. Si Elizabeth Casper n'était pas Elizabeth, c'était une excellente solution pour empêcher une exhumation et d'éventuelles analyses.

Les nerfs en pelote, je traverse le couloir pour me glisser dans la chambre de ma mère.

Papa et elle faisaient chambre à part. J'ai toujours trouvé ça étrange. Là encore, maintenant que j'y réfléchis, ça semble logique. Sa chambre est quatre fois plus grande que la mienne, sans compter l'espace attenant qui a été changé en dressing. Contrairement à son bureau, cette pièce est dans des

tons nacrés relevés par des touches de bordeaux, avec un lustre doré et d'immenses posters de Maman tirés de ses séances photo pour des magazines de mode.

Personne n'a touché à cette chambre depuis sa mort. Je ne suis pas détective, mais si mes connaissances sont exactes, je vais avoir besoin de cheveux.

Dans un premier temps, je me dirige vers l'imposant bureau. Dessus trône une collection de flacons de parfum, de pots de maquillage et de produits pour les cheveux. Là aussi, on retrouve des portraits encadrés d'elle parus dans des magazines. Une chose est sûre, cette femme s'adorait.

Je repère une brosse. Quelques cheveux sont restés coincés entre les picots. Dans un tiroir du bureau, je trouve un sachet en plastique rempli d'éponges, j'en vide le contenu et j'y range les cheveux trouvés sur la brosse. Ensuite, je m'intéresse à la petite poubelle placée sous le bureau. Bingo. De nouveaux cheveux rejoignent mon sachet.

Si cela ne suffit pas, je serai foutue. Alors je me rends dans la salle de bains.

Jamais je n'avais rien fait d'aussi écoeurant, mais aux grands maux les grands remèdes. Accroupie dans la douche, j'inspecte le siphon et en extirpe un amas de cheveux. Dégoûtée, je glisse le tout dans mon sac en plastique. Enfin, j'examine la baignoire, mais il semblerait qu'elle ait déjà été nettoyée.

C'est juste au cas où, je me répète en mon for intérieur.

Soudain, une nouvelle idée éclot dans mon esprit, si bien que mon cœur s'emballe sous l'effet de l'adrénaline.

Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

51.

De retour dans ma chambre, je verrouille la porte et entreprends de fouiller mon bureau à la recherche de mes vieux cahiers de cours et de tout ce qui me tombera sous la main.

Où est-il ? Mais où est-il ?

Je sais que je l'ai quelque part. J'ai longtemps mis ce genre de choses à la poubelle, mais les tiroirs ont la vilaine manie d'accumuler tout et n'importe quoi pendant des années.

Je trouve un dossier contenant la paperasse de mes années lycée, dont je tourne frénétiquement chaque page avant de les écarter pour m'intéresser à mes vieux cahiers de rédactions et d'exercices, ainsi qu'à toutes sortes de petits mots et de correspondances, jusqu'à mettre enfin la main dessus. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Les yeux fermés, je remercie l'univers.

C'est un mot d'absence qui date de la fois où ma mère m'a emmenée à Key West pendant une semaine lorsque j'étais encore lycéenne. Elle m'avait déposée dans une chambre d'hôtel où j'avais pu regarder la télé et commander mes repas au room-service pendant qu'elle disparaissait des jours durant.

Le mot d'absence est manuscrit. Elle l'a écrit sous mes yeux, à la va-vite, car pour une raison connue d'elle seule, ce voyage s'était décidé à la dernière minute. Seulement, je ne l'ai jamais remis à mon prof.

Alors je sors mon portable pour afficher la photo d'une des lettres et comparer les deux écritures.

Ma mère n'écrivait jamais rien à la main, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui. Je ne l'ai jamais vue en train d'écrire ses manuscrits. Elle n'écrivait pas non plus de lettres. Elle n'écrivait jamais, point. La « magie » opérait toujours dans son bureau, derrière la porte close. Tout, et je dis bien *tout*, se faisait systématiquement sur l'ordinateur. Même les mots qu'elle m'écrivait pour l'école étaient tapés puis imprimés. Moi qui la prenais pour une maniaque finie, je comprends désormais qu'elle est restée sur ses gardes pendant des décennies.

Et qu'elle a fait un faux pas, un seul.

Ce mot d'absence pourrait bien être l'une des rares preuves qui indiquent qu'elle n'est pas à l'origine des manuscrits. Ça, pour essayer, elle a essayé de parfaire son écriture afin qu'elle corresponde parfaitement aux originaux. Mais je n'ai pas besoin d'être graphologue pour voir que les boucles des majuscules ne sont pas les mêmes, que les minuscules sont plus arrondies, et l'ensemble plus penché.

Il n'y a aucune erreur possible : l'autrice de ce mot n'est pas celle des lettres.

Je glisse la feuille dans mon sac à dos, avec le sachet rempli de cheveux.

Il ne me reste plus qu'à sortir de cette maison.

Quelqu'un frappe à ma porte et je sursaute.

— Mackenzie, ma chérie, es-tu réveillée ?

La voix de Grand-mère est mielleuse à souhait, mais je sais ce dont elle est capable.

Je serre les dents pour chasser la panique qui m'étreint.

— Oui, oui !

— Je peux entrer ?

Elle tente d'ouvrir sans attendre ma réponse, or c'est fermé à clé.

Je me dirige vers la porte et prends une grande inspiration pour me calmer. Si ma colère est perceptible, je suis fichue. D'autant qu'il faut absolument que je me tire d'ici.

Vêtue d'une robe de créateur qui lui arrive au genou, Grand-mère est déjà parfaitement maquillée, et son rouge à lèvres éclatant me fait l'effet d'un gros panneau « stop ». Cette famille a vraiment un truc avec le rouge à lèvres rouge.

— Comment te sens-tu, ma chérie ?

Elle m'observe en souriant, mais sa voix est dure et froide.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé hier soir ? je lance, me maudissant intérieurement de m'être montrée si directe.

— Oh, fait-elle en haussant ses fins sourcils dans une moue compatissante. J'ai dû t'aider à monter dans ta chambre. Je ne m'étais pas rendu compte que tu tenais si peu l'alcool. (Son rire factice aggrave encore mon mal de tête.) Tu racontais des inepties, puis tu as commencé à bafouiller. C'est là que nous t'avons conduite dans ta chambre, et tu nous as claqué la porte au nez. Est-ce que ça va ?

Sa sollicitude paraît si sincère que j'en oublie presque que je tiens en réalité très bien l'alcool. Quoi qu'elle ait versé dans le vin qu'elle m'a servi hier soir, c'était suffisant pour me mettre K.-O. en moins de dix minutes.

Sans se départir de son sourire de façade, Grand-mère me fixe comme si elle tentait de lire dans mes pensées.

L'affolement me submerge, mais malgré mes jambes qui flageolent, je parviens à décrocher un sourire.

— Je... euh... Non, ça ne va pas trop, je déclare, l'air le plus naïf possible, tout en me frottant ostensiblement le front. Bon sang, je n'arrive pas à croire que je me suis saoulée. J'ai l'impression d'être toujours ivre. Qu'est-ce que je vous ai raconté comme bêtises hier soir ?

Le rire harmonieux de Grand-mère me glace le sang.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Ces jours-ci, plein de gens répandent de vilaines rumeurs. Nous devons juste nous serrer les coudes.

— Oui. Il faut bien, je marmonne. Je crois... Je crois que je devrais...

— Tu devrais t'habiller et descendre nous rejoindre. Nous avons une importante question juridique à régler.

— Juridique ?

— Oui ! s'exclame-t-elle avec enthousiasme. Comme tu le sais, ta mère a tout légué à ton père. Après discussion, nous avons décidé que c'était quelque peu indélicat de sa part de ne pas t'inclure dans son testament. Ton père et moi nous sommes dit que ce serait la moindre des choses que de te créer un trust.

Les bras m'en tombent.

— Un trust ?

— Oui.

— Avec de l'argent ?

— Oui, ma chérie. C'est le principe d'un trust.

— Et j'y aurai accès...

— À tes 25 ans.

Je retiens mon souffle. Je le retiens aussi longtemps que possible afin de ne pas laisser paraître le mépris qu'elle m'inspire... et aussi pour ne pas lui cracher au visage.

C'est un pot-de-vin. Elle en est consciente. Moi aussi. Elle cherche à acheter mon silence pour les quatre années à venir. Et qui sait ce qui pourrait arriver à ce trust d'ici là. Plus important encore, elle ignore ce que je sais, ce qui ne l'a pas empêchée de monter ce plan avec Papa en l'espace d'une nuit.

C'est du rapide.

Je soupire, les yeux clos.

— Je ne me sens pas très bien, Grand-mère, j'annonce avec un regard implorant afin de changer de sujet. Et j'ai cours aujourd'hui. Il faut vraiment que j'y aille.

— Aujourd'hui ? répète-t-elle, légèrement déçue. Enfin, ma chérie, c'est aujourd'hui qu'à lieu la cérémonie d'hommage à ton université.

Je l'avais complètement oubliée, celle-là.

— Oui, c'est vrai.

Elle contemple ma tenue, un jean enfilé à la va-vite et le T-shirt dans lequel j'ai dormi.

— Sois gentille, habille-toi convenablement pour la cérémonie. Et avant de partir, tu dois signer les documents.

— Est-ce que le trust comporte une clause de confidentialité ?

Elle sourit.

— Bien sûr. L'argent qui sera dessus provient des bénéfices éditoriaux.

Elle ne mentionne pas Maman, car nous savons désormais l'une comme l'autre que ce mot signifie bien des choses dans cette maison.

— Et, s'il te plaît, joins-toi à nous pour le petit déjeuner, ajoute-t-elle alors qu'elle a déjà tourné les talons.

Les mots du journal de Maman me reviennent : *Pétale, ta grand-mère est une connasse.*

Je grince des dents.

Tu t'es trompée, Maman. Grand-mère est un monstre.

52.

— Ils veulent m’acheter, EJ, j’explique, découragée, en faisant les cent pas dans son salon.

J’ai finalement réussi à partir de chez mes parents, mais pas avant d’avoir signé les papiers que Grand-mère et l’avocat de la famille avaient à me soumettre, cela va de soi.

EJ reste immobile, avachi sur son fauteuil de gamer, les mains derrière la tête. Seuls ses yeux suivent mes allées et venues. Une pile de boîtes est posée sur sa table basse : les manuscrits qu’il est allé récupérer dans mon appartement. *Bien.*

— Ils ont d’abord essayé de me faire passer pour une folle, puis ma grand-mère a décidé de me créer un trust. Pourquoi, à ton avis ? Ils ont peur que j’aille parler à certaines personnes et que je commence à poser des questions. Lors de l’hommage, cet après-midi, mon père fera un discours et acceptera le prix de Maman à titre posthume. Grand-mère aussi sera là, mais, bien sûr, elle veut éviter la moindre fausse note. Ou que sa petite-fille dise quelque chose qui serait immédiatement repris par les médias. Plus précisément, elle préférerait que je m’abstienne de dire quoi que ce soit de suspect au sujet de E.V. Renge pour les années à venir.

— C’est peut-être leur manière à eux de te protéger ?

Je pile net devant lui et lui assène un regard noir.

— Me protéger ? Dis plutôt qu’ils cherchent à dissimuler un meurtre, oui. Ou pire.

Je continue à tourner comme un lion en cage.

— Snarky, m’interpelle-t-il, sans que je lui prête attention. Kenz !

Je ne m’arrête pas.

— Meuf, tu hyperventiles, là, déclare-t-il en se levant pour m’attraper par les épaules. Détends-toi.

— Que je me détende ? je m’indigne, bouillonnant de colère. Et si je montais plutôt sur scène pour annoncer au monde entier que mon père a participé au meurtre de ma mère biologique ?

— Sois un peu raisonnable, m’enjoint-il sans me lâcher. Ta grand-mère a voulu te droguer. Il faut faire preuve de finesse tant que tu n’auras pas plus de preuves.

— Et si je collais des affiches disant : *La véritable E.V. Renge portée disparue*, dans tout le campus, hein ?

Cela le fait rire, mais ses mains ne quittent pas mes épaules pour autant.

— Tu es complètement barrée, souffle-t-il. C’est pour ça que je t’aime. Allez, viens par ici.

Et il m’attire dans ses bras si vite que je n’ai pas le temps de protester. Et une fois qu’il me serre contre lui, je n’ai plus aucune envie qu’il me lâche. Il est mon roc. Qui aurait cru que, arrivée à l’âge de 21 ans, mon pilier ne serait pas ma famille, mais mon meilleur ami ?

Cela étant, la sensation de son corps contre le mien éveille chez moi un sentiment qui n’a rien à voir avec de l’amitié. On ne devrait pas avoir envie de sentir la peau de son meilleur ami contre la sienne, et plus encore.

— Je suis resté debout toute la nuit, dit-il. Je t’ai appelée en boucle comme un fou furieux. C’était l’horreur, cette sensation qu’il t’était arrivé quelque chose... Un vrai cauchemar. Ne t’avise plus jamais de me ghoster comme ça, tu m’entends ?

— Je ne recommencerai pas, je réponds en inspirant son odeur, le front contre son épaule. Je ne l’ai pas fait exprès.

— Je sais. Ne va pas à cette cérémonie, ajoute-t-il tout bas, sans desserrer son étreinte, sa joue posée sur mon crâne. S’il te plaît. Je sais que c’est pour rendre hommage à ta mère, et que ta famille sera présente. Mais ils te rendent dingue. Ça n’en vaut pas la peine. Je n’aime pas te voir comme ça. Ça me fait penser à ce que ta mère ressentait quand elle a écrit ces lettres.

Je dois fermer les yeux et retenir mon souffle pour ne pas pleurer. Je ne peux pas pleurer. Je refuse de verser une larme de plus à cause d’eux.

Je dis à EJ que je vais y réfléchir, mais sitôt sortie de chez lui, je sais déjà que j'irai à cette cérémonie.

C'est un nouvel événement. Tout ce qui touche à E.V. Renge est un véritable événement, vous vous rappelez ? Tout n'est que publicité et, par extension, argent et classement.

L'amphithéâtre Pearl est bondé. Le temps que le dixième intervenant achève son discours, l'assistance ne tient plus en place. La plupart des gens qui sont venus appartiennent au monde universitaire. Beaucoup ne sont ici que parce qu'ils espèrent un peu d'animation. Sans la présence de E.V. Renge, cette petite sauterie a autant de saveur qu'un plat surgelé trop cuit. Maman était une légende. Enfin, *cette femme* l'était, en tout cas.

À mon humble avis, le pire discours est celui de Papa. C'est peut-être parce que sa voix me hérisse. Même son sourire charmeur et ses fossettes me semblent faux ces jours-ci. Ce sourire a détruit ma mère, ma *vraie* mère.

Lorsque la cérémonie touche à sa fin, tout le monde se mélange.

Le hall – qui ne tardera pas à porter le nom de E.V. Renge – regorge de vipères. Regardez-moi ça, avec leurs langues fourchues, elles se tournent autour en bavassant, alors qu'elles n'attendent qu'une chose : faire leur beurre sur le dos de cet événement. Agents littéraires, boîtes de communication, gratin de l'université, tout le monde est là.

De mon côté, je reste tout au fond de la salle, à espérer que personne ne me remarque. Je suis venue mettre la pagaille. Cela étant, plus je contemple cette foule indifférente, plus je me dis que cela pourrait se retourner contre moi. Ma vie est déjà un véritable enfer. Tout comme celle de Papa. Je ne suis pas dupe.

J'aperçois Mme Salma. Entourée d'un petit groupe de gens, elle me fait signe de la main. Je la salue à mon tour, mais préfère tourner les talons, car je n'ai aucune envie de discuter.

— Quelle surprise de vous voir tapie tout au fond de la salle, commente une voix dans mon dos.

Je me retourne et découvre M. Robertson.

— Bonjour, dis-je fébrilement.

— Mademoiselle Casper, moi qui attendais votre discours avec impatience.

Il m'adresse ce sourire qui suffirait à calmer une tempête, ou un amphithéâtre rempli d'étudiants turbulents.

— Non, merci, très peu pour moi.

Il se poste à mes côtés, face à la salle comble. Il porte une veste de costume sur un pull en cachemire, ainsi qu'un jean dans les poches duquel il a fourré ses mains.

— Vous n'en avez peut-être pas conscience, mais nombreux sont ceux qui vouent un profond respect à l'œuvre de votre mère. Il n'y a pas que les fans déchaînés et la surmédiation. Le talent, c'est le talent. Il arrive parfois que celui-ci se perde dans l'effervescence du quotidien.

Ou dans les activités criminelles, me retiens-je d'ajouter.

J'aurais bien une ou deux choses à lui dire au sujet du talent qui meurt étouffé par les monstres sans scrupule qui s'avèrent en fait être votre famille, mais je tiens ma langue.

— Votre père a l'air fier, dit-il.

— Mon père est un menteur, je gronde.

Je ne prends pas la peine de m'expliquer ni de lui accorder un regard pour voir l'effet de mes mots sur lui.

— Mackenzie, ma chérie !

En entendant cette voix aussi hautaine que reconnaissable, je serre les poings dans les poches de mon sweat.

Grand-mère se pavane dans ma direction, avec sa robe à manches longues qui lui tombe jusqu'aux pieds et ses bijoux à vous éblouir un aveugle.

Et elle a l'air plus déterminé que jamais.

53.

— Comment se fait-il que tu n'étais pas au premier rang ?

Ma grand-mère scrute brièvement ma tenue. Je sais qu'elle m'en veut de ne pas m'être conformée au dress code, mais elle le cache admirablement.

— Nous t'avions réservé un siège.

Son regard vigilant me délaisse pour se poser sur mon professeur.

— John Robertson, se présente-t-il.

— Evelyn Casper, je suis la grand-mère de Mackenzie, réplique-t-elle sur un ton enjoué, tout en lui serrant la main.

Une fois n'est pas coutume, elle ne se présente pas comme la belle-mère de l'autrice à succès.

— Monsieur Robertson, professeur de sciences humaines ? s'enquiert-elle avec une pointe d'hésitation.

Non, pas maintenant, Grand-mère.

— C'est bien cela, répond-il en riant.

— Oh, eh bien, vous êtes sans conteste son enseignant préféré.

— Ah, vraiment ?

Inutile de voir sa tête pour deviner qu'il me sourit tandis que je rougis comme une tomate.

Il existe différents types de sourire. Comme celui de mon père que je remarque dans la foule, en train d'enchaîner les poignées de main. Mais son sourire à lui est meurtrier, j'en sais quelque chose.

Ma grand-mère se rend compte que j'observe Papa. Elle dirige toute son attention sur le professeur. Elle est douée pour réseauter et faire la paix. Elle a tout de la parfaite gestionnaire de crise.

— Professeur, j'aimerais que vous rencontriez mon fils. C'est lui qui dirige le fonds E.V. Renge. Si d'aventure vous souhaitiez collaborer avec nous, réaliser une étude sociologique ou que sais-je, nous en serions enchantés.

Lorsque je lève les yeux, je constate que le professeur se crispe.

Ah, Grand-mère tente de lui proposer un pot-de-vin. C'est malin de sa part. Je ne l'en déteste que plus.

Elle me sourit à nouveau, de ce sourire d'apparat qui berne bien des gens. Je me contente de soutenir son regard. J'y reconnais une lueur qui brillait dans celui de ma mère : de la cruauté. Je ne parle pas de ma mère biologique, celle qui est à l'origine des lettres, mais de la femme qui m'a élevée, Tonya Shaffer.

Avec une élégance affectée, ma grand-mère pose la main sur l'épaule de M. Robertson.

— Accordez-moi un instant, je vous l'amène.

— Je m'en vais, je siffle entre mes dents, affreusement gênée.

Si Robertson veut jouer les lèche-bottes, ça le regarde.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquiert-il, l'air inquiet.

Je connais ce regard, ce manque d'intérêt à mon égard qui se manifeste dès que se présente l'opportunité de parler aux vraies vedettes. Mon père n'a certes rien à voir avec les livres, il n'en est pas moins le mari et, ô surprise, le président du fonds E.V. Renge. C'est énorme.

Tout à coup me vient une idée. Pour une fois, j'ai envie de remporter cette manche. Je veux montrer aux gens tous les mensonges et le poison qui s'immiscent dans la célébrité.

Tu ne paies rien pour attendre, Papa, je songe en voyant ma grand-mère présenter ses excuses au petit groupe avec qui il discutait avant de l'entraîner dans notre direction.

Elle rayonne telle une star hollywoodienne.

— Ben, très cher, je te présente le professeur préféré de Mackenzie, annonce-t-elle quand ils s'arrêtent tous deux devant nous.

— Le plaisir est pour moi, déclare M. Robertson en tendant la main à mon père.

J'étudie ce dernier de près, guettant une réplique bancale, n'importe quoi qui me donnerait une occasion de l'humilier. Par principe. Pour ce qu'il a fait. Jamais je ne lui pardonnerai. C'est impossible.

— Ravi de vous rencontrer, dit Papa avec son sourire habituel, quand, tout à coup, une chose étrange se produit.

Tandis qu'il serre la main du professeur, sa mine se décompose à la vitesse de l'éclair, jusqu'à laisser place à une expression affolée. C'est si flagrant que cela en devient gênant.

Grand-mère aussi s'en aperçoit.

— Il est bon de savoir que Mackenzie a trouvé un modèle dans le cadre de ses études, se répand-elle en compliments.

Quant à moi, je n'arrive plus à quitter mon père des yeux.

Son sourire a disparu. Il est blanc comme un linge. Il secoue la main pour tenter de se libérer de la poigne de M. Robertson, mais rien n'y fait.

Je me tourne vers ce dernier, qui affiche une expression sereine, comme si tout allait bien.

Mais quelque chose cloche.

Je me tourne une fois de plus vers mon père. Dissimuler ses émotions n'a jamais été son fort. Maman, en revanche ? C'était une pro. J'en suis intimement convaincue, leur couverture ne reposait que sur ses épaules à elle.

Papa réussit enfin à dégager sa main d'un geste brusque.

— Pardonnez-moi, j-je... Il faut que je parle à quelqu'un, souffle-t-il avant de s'éloigner avec empressement.

Sa mère le toise du regard, puis en revient au professeur.

— Toutes mes excuses. Nous avons tant à faire. Je vous souhaite une excellente fin de semestre.

Après m'avoir jeté son sourire de vipère, elle nous quitte, un soupçon de raideur dans sa démarche.

— Que s'est-il passé ? j'interroge le professeur.

— J'ai bien peur de devoir partir, annonce celui-ci et, sans m'adresser le moindre regard, il s'en va.

Je reste là, sidérée. Intriguée, aussi. En colère, cela ne fait aucun doute. Consciente de n'avoir pas exprimé ce que j'avais à dire, ce qui n'a rien de très surprenant. Je me suis montrée incapable de m'attaquer à ces monstres : c'est un échec cuisant.

L'histoire de ma famille regorge de zones d'ombre, le visage de mon père vient d'en témoigner. Une fois de plus.

Et que fait-on quand quelque chose cloche ? On court après cette fameuse chose, on s'efforce de mettre le doigt dessus en rejouant la scène dans sa tête.

Seulement, ce coup-ci, c'est après M. Robertson que je me mets à courir.

Je l'épie qui se faufile parmi les nuées de gens et vers la sortie. Je le suis dans le couloir et jusqu'au grand campus. Tandis qu'il traverse le parking, je ne décèle plus chez lui la moindre trace de l'homme calme et posé qu'il était pourtant à l'intérieur.

Le vent écarte les pans de sa veste alors qu'il approche de sa voiture. Il a beau faire froid dehors, il ôte son vêtement qu'il jette dans l'habitacle. Il retrousse les manches de son pull en cachemire d'un geste rageur et sort de sa poche une cigarette qu'il allume.

Sa colère et son stress se devinent à la manière qu'il a de faire tomber ses cendres sur le sol, puis de ramener ses cheveux en arrière.

J'ignorais qu'il fumait. Je ne connaissais pas non plus cet aspect de lui. Le bruit de sa main qui s'abat violemment sur le toit de sa voiture me fait sursauter, puis, fébrilement, il inspire une nouvelle bouffée.

Mon cœur bat à tout rompre tandis que je m'avance vers lui.

— Monsieur Robertson ?

Il se retourne d'un bond, et son expression agacée s'adoucit dès l'instant où il me reconnaît.

— Mademoiselle Casper.

Il lâche sa cigarette dont il écrase le mégot du bout du pied avant de m'adresser un sourire qui, pour la première fois, me semble forcé.

— C'était un bel hommage à votre mère.

Ce couplet-là, je l'ai déjà entendu.

Nos regards se croisent durant plusieurs secondes. Je ne dis mot ni ne me détourne, mais m'efforce de comprendre la signification de toute cette histoire.

— Comment connaissez-vous mon père ? je l'interroge, curieuse.

— Je vous demande pardon ?

— Mon père. Est-ce que vous l'avez déjà rencontré ?

— Énormément de gens connaissent vos parents, Mackenzie.

Nous voilà passés à « Mackenzie », quel manque de formalité. Mais ce n'est pas là la réponse que j'espérais.

— Votre mère a donné une conférence ici.

Il plonge les mains dans les poches de son jean et baisse les yeux.

Menteur. Il n'a pas assisté à cette conférence, il nous l'a dit lui-même lors du cours où nous avons abordé les livres de ma mère.

Je devrais m'en aller, mais je n'y arrive pas. Quelque chose ne tourne pas rond. Je ne suis pas experte, mais j'en connais désormais un rayon en matière de secrets.

S'il pousse un profond soupir, lui non plus ne part pas. C'est un moment gênant, mais peu m'importe. J'ai déjà vécu bien plus étrange.

— Je ferais mieux d'y aller. Vous devriez rentrer, dit-il en osant enfin affronter mon regard. Il y a beaucoup de gens importants à l'intérieur. Vous devriez sans doute développer votre réseau.

Il se passe une main dans les cheveux.

C'est là que je l'aperçois, un détail qui est toujours resté caché sous ses manches longues. Maintenant que j'y pense, M. Robertson ne porte jamais de manches courtes.

Ce pourrait n'être qu'une coïncidence, mais je n'ai jamais entendu parler d'une personne qui aurait sur l'avant-bras une cicatrice en forme d'étoile.

Enfin si, il y en aurait bien une.

54.

— M. John Robertson, lit EJ sur son écran d'ordinateur.

— Ça, je suis déjà au courant. Il nous faut plus d'informations ! je m'impatiente en arpentant la pièce pendant qu'il écume le Net en quête de détails supplémentaires.

— 46 ans. Possède un master et un doctorat de l'université de Rutgers. A obtenu sa licence de sciences humaines à Manford College, Old Bow, Nebraska.

Il me jette un regard par-dessus son épaule, les yeux écarquillés.

— Bon sang !

Je me fige au beau milieu du salon et me passe les mains sur le visage.

— Comment ? Comment c'est possible, sérieux ?

EJ pivote vers moi sur son siège de bureau.

— C'est peut-être une simple coïncidence.

Je le fusille du regard.

— Ah oui ? C'est maintenant que tu comptes la jouer super logique, Emerson ?

— Oh, tu sors l'artillerie lourde, lance-t-il en remuant les sourcils quand il m'entend prononcer son prénom en entier.

Je lève les yeux au ciel.

— Il me faut son adresse.

— Kenz, ce que tu envisages de faire est...

— Quoi, illégal ? Tu vas vraiment me faire la leçon sur ce qui est légal ou non ?

— Au minimum, c'est du harcèlement.

— Je ne vais pas le harceler. J'ai seulement besoin de lui parler. Je dois avoir une vraie discussion avec lui. Un crime a été commis. Même s'il ignore ce qu'il s'est passé avec Tonya ou avec Lizzy, il sait qui est qui. Si c'est bien lui, le fameux John, je le découvrirai. Au point où nous en sommes, je me fiche pas mal de passer pour une folle devant un inconnu.

Il suffit de quelques secondes à EJ pour trouver l'adresse. Apparemment, sur Internet, il est simple comme bonjour d'obtenir les informations personnelles de quelqu'un, même si celles-ci sont enfouies par les entreprises de suppression de données qui ont bien gagné en popularité.

Une demi-heure plus tard, je me gare en périphérie de la ville, devant une petite maison située dans un beau quartier de banlieue.

Je reconnais la voiture du professeur que j'ai aperçue plus tôt, sur le parking de la fac.

Tant mieux, c'est qu'il est chez lui. J'espère juste que je ne vais pas trop me ridiculiser.

Je gravis avec détermination les quelques marches menant au perron avant d'appuyer sur la sonnette.

Quand il ouvre la porte, son visage ne trahit aucune surprise. Peut-être de la culpabilité, ou bien de la tristesse. Je ne saurais définir l'expression qu'il arbore. Je crois qu'il s'attendait à ma visite.

Il commence à hocher très légèrement la tête. Un côté de sa bouche retombe un peu, ce qui lui donne un air un peu contemplatif.

Il sait que je sais. Cela se lit dans ses yeux qui happent sereinement les miens.

— Mackenzie, dit-il doucement.

— Monsieur, je le salue avec un signe de tête. J'aimerais que vous me disiez comment vous connaissez ma mère.

55.

Si je racontais à qui que ce soit à la fac que je suis avec M. Robertson, seule chez lui en train de discuter, cela engendrerait un ouragan de rumeurs et de questions équivoques.

Assise sur le canapé en cuir de son salon, je l'observe qui me présente ses excuses pour le désordre tout en ramassant les livres et autres papiers jusqu'alors posés sur la table et le fauteuil. Il ignore ce qu'est le désordre. En dehors des quelques feuilles et des ouvrages dans tous les coins de la pièce, son salon équipé d'une cheminée et d'une bibliothèque est tout bonnement impeccable.

Il me rapporte un verre d'eau de la cuisine avant de prendre place face à moi, dans le fauteuil de l'autre côté de la table basse en verre. Les avant-bras appuyés sur les genoux, il se penche et me scrute avec curiosité.

Je ne peux détacher mes yeux de lui, ni m'empêcher d'étudier ses mouvements et les expressions de son visage. Voici donc l'homme qui était le meilleur ami de ma mère. J'ai un mal fou à l'imaginer âgé d'une vingtaine d'années.

Il ne dit rien et se contente de me regarder avec attention.

— Vous étiez un ami proche de ma mère, à l'époque où elle vivait à Old Bow, je lance, préférant remonter assez loin d'entrée de jeu.

Il hoche la tête.

— Comment l'avez-vous découvert ?

Je pourrais lui mentir en disant qu'elle m'en a parlé de son vivant. Le souci, c'est que j'ignore s'il est au courant pour cette horrible histoire

d'échange.

— J'ai lu son journal.

Il hausse un sourcil.

— Ensuite, j'ai vu votre cicatrice, j'ajoute en désignant du regard son avant-bras couvert par un fin T-shirt à manches longues.

— Ah, oui, la cicatrice, dit-il, l'ombre d'un sourire sur les lèvres, tout en passant sa main gauche sur son bras droit. Comment avez-vous appris son existence ?

— Le journal. Je viens de vous le dire.

— Que raconte-t-il d'autre ?

Il me scrute sans jamais cligner des paupières.

— Des choses intéressantes. Vous étiez proches, tous les deux. Avant que mon père ne débarque dans l'histoire.

— Effectivement.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Pour vous dire quoi ?

— Que vous la connaissiez. Lors du cours, celui avec le tirage au sort, vous avez joué la surprise lorsque le nom de E.V. Renge a été tiré.

— C'était le cas, dit-il en clignant des yeux pour appuyer sa réponse. À ce moment-là, j'ignorais encore que Lizzy était E.V. Renge.

— Vous ne le saviez pas ?

— Non. Je ne l'ai découvert qu'en lisant son livre.

— Vous l'avez lu ?

— Oui. Après ce cours-là, je les ai tous lus. J'ai vérifié le nom de famille, Casper. Je me rappelais que c'était comme ça qu'il s'appelait. Et puis j'ai vu sa photo à elle.

Il s'interrompt, l'air songeur. Je me demande s'il n'est pas en train de décider ce qu'il va bien vouloir me raconter. Les lettres du journal de Maman ne sont que des fragments épars. L'homme qui se tient devant moi en savait probablement plus sur elle que mon père.

— Est-ce que vous lui avez parlé quand vous l'avez appris ?

— Non, pourtant j'en avais envie. Je n'ai pas... Je ne suis parvenu à rassembler mon courage que bien trop tard.

— Vous n'avez pas assisté à ses funérailles ?

— Non.

— Pourquoi ne pas avoir gardé contact avec elle ?

Dans un profond soupir, il se passe une main dans les cheveux et se laisse aller contre son dossier.

— Un jour, Ben et elle étaient en ville, puis, le lendemain, ils avaient disparu. Pouf. Comme ça. J'ai entendu dire qu'ils avaient déménagé sur la côte Est. Elle s'était trouvé un agent, vous savez, et elle s'apprêtait à signer avec une maison d'édition. Sans parler du fait qu'elle était sur le point d'accoucher. Ça fait beaucoup, tout de même. Elle a toujours eu tellement à offrir. J'ignore ce qu'elle trouvait à Ben. Certes, il était beau et appartenait à une bonne famille, mais il...

John se tait.

— Vous ne l'aimiez pas, je conclus pour lui.

— Il ne m'inspirait aucune sympathie, c'est vrai. Il ne la traitait pas comme on traite sa petite amie. (Le professeur me semble de plus en plus agité, et un certain agacement transparaît dans sa voix.) Elle était là quand il avait besoin d'un endroit où dormir ou personne d'autre pour lui tenir compagnie, c'est tout. Pardon, ajoute-t-il, contrit, mais c'est la vérité. Dès qu'il avait besoin d'elle, elle était là, comme une chambre de motel au rabais.

Je retiens une exclamation de surprise et j'ouvre la bouche pour répondre, mais rien ne me vient. Il n'a pas tort. Et je ne veux pas l'interrompre, car, sans doute pour la toute première fois depuis que je le connais, M. Robertson est en train de perdre son sang-froid.

— Il ne la méritait pas, reprend-il. Elle était bourrée de talent. Et belle avec ça. Alors, oui, elle avait la tête pleine d'idées délirantes, mais cela va de pair avec le talent. Elle avait ses humeurs. Mais, bon sang, c'était quelqu'un de superbe qui s'est juste... (Il détourne les yeux et les ferme quelques secondes, comme s'il lui était douloureux de prononcer ces mots.) Enfin, il s'est servi d'elle, achève-t-il dans un murmure en se frottant le front. Je suis désolé... Ça me met en colère.

Je hoche la tête.

— Étiez-vous amoureux d'elle ?

Cela lui arrache un petit rire.

— J'avais un faible pour elle, c'est certain.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de reprendre contact avec elle, d'avoir de ses nouvelles ?

— Pour quelle raison ?

— Parce que vous éprouviez des sentiments à son égard ?

Il incline la tête avec un léger air de reproche.

— Mackenzie, j'espère que cela ne vous gêne pas que je vous appelle par votre prénom ?

Je confirme que non.

— Vous avez 21 ans. Si vous rencontrez votre âme sœur ou, à tout le moins, quelqu'un avec qui vous envisagez votre avenir, vous oublierez ce que vous faisiez il y a deux mois. Je ne vous parle même pas de l'année dernière. Lorsque vous obtiendrez votre diplôme, les sphères dans lesquelles vous évoluez changeront. Tout comme vos amis. Et si d'aventure vous partez pour une autre ville, vous ne repenserez pas une seconde à une personne pour laquelle vous aviez un petit faible à la fac, vous pouvez me croire.

— Ça ne vous a pas paru bizarre qu'ils partent juste comme ça ?

Il hausse les épaules.

— Ses parents à lui n'avaient jamais cherché à la connaître. Mais lorsqu'ils ont découvert sa grossesse et le contrat qu'elle s'appropriait à signer, j'imagine qu'ils se sont dit qu'elle était ce qu'il y avait de mieux pour Ben. Elle avait toujours voulu une famille. J'ai supposé que, une fois acceptée par celle-ci, elle s'y était jetée à corps perdu. Elle n'a jamais reparlé à qui que ce soit à Old Bow. Du moins, pas que je sache. Moi, elle ne m'a jamais reparlé. Elle disait détester cette ville, qu'elle avait hâte de partir. C'est drôle. Quand elle y a emménagé, elle adorait cet endroit. C'est seulement après sa rencontre avec Ben et quand elle a compris qu'il la trompait, qu'elle a commencé à dire qu'elle détestait Old Bow. C'est lui qu'elle aurait dû quitter. Mais non, elle s'est accrochée. Je n'ai jamais reçu aucun mail de sa part, je peux vous le dire. Elle n'a jamais tenté de me recontacter après son départ.

Son regard en dit long, et je me demande si nous pensons à la même chose, s'il est au courant.

Il détourne les yeux.

— J'ai déménagé et, franchement, ça m'était égal. Peu de temps après, j'ai rencontré ma femme. Personne ne se soucie de ses béguins passés.

Il faut que je sache s'il est au courant, s'il a remarqué la différence sur la photo de l'autrice. Cela n'a pas échappé à Dianne Jacobson. Et à lui, alors ?

— Vous connaissiez Tonya Shaffer, n'est-ce pas ?

Il relève vivement la tête, manifestement ébranlé.

— Pourquoi me parlez-vous d'elle ?

Je m'efforce de choisir mes mots avec précaution.

— Mon père la voyait en secret. Mais ça, vous le saviez. Ma mère vous l'a dit. Elle est venue pleurer sur votre épaule, sans doute plus d'une fois. Et vous vous êtes battu avec lui. Conclusion...

D'un signe de tête, je désigne la cicatrice sur son avant-bras.

— Certes, se rembrunit-il. Et vous avez appris tout ça grâce à son journal ?

J'acquiesce.

— Vous avez du temps devant vous ? Là, maintenant ?

Il sourit.

— Oui. J'ai le temps.

Je sors les lettres de mon sac à dos. Elles sont rangées dans une pochette et classées dans le bon ordre. Toutes les enveloppes sont également là. Pas que je prévoie de les faire analyser, mais je les ai toutes conservées.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des lettres issues du journal de Maman. Elle les a rédigées avant son accouchement.

Il détache les yeux des pages et les pose sur moi.

— Elle a écrit sur vous, vous savez, je déclare avec un sourire.

Il tend la main, mais s'immobilise pour me lancer un regard interrogateur.

— Vous permettez ? s'enquiert-il dans un souffle.

56.

La nuit commence à tomber, et M. Robertson s'empresse d'allumer. Il accomplit ce geste sans quitter des yeux les lettres qu'il tient à la main.

Ses yeux parcourent les pages avec une avidité et une vitesse folle. Une à une, il les lit toutes. Arrivé à la fin de la dernière, il la retourne plusieurs fois avant de m'adresser un regard empli de questions.

— C'est tout. C'est la dernière, j'explique, avant de patienter le temps qu'il les relise en intégralité.

Je sais ce qu'il ressent. Ce que ça fait de lire les pensées intimes de quelqu'un, ses joies et ses douleurs, et de le voir s'effondrer peu à peu.

Je veux qu'il parle. J'ai besoin de savoir ce qu'il sait.

— À présent que vous avez lu ces lettres, dites-moi. À votre avis, que s'est-il passé ?

Il secoue la tête puis me rend les pages.

— Je n'en ai aucune idée.

— À quand remonte la dernière fois que vous l'avez vue ?

— Eh bien... C'était cette nuit-là, dit-il en levant le menton pour désigner la dernière lettre. Elle m'a dit qu'elle voulait quitter Ben.

— Vous ne m'en aviez pas encore parlé.

— C'est un sujet délicat. Elle voulait lui lancer un ultimatum pour voir s'il était prêt à changer. C'était loin d'être la première fois, et elle était convaincue que ses espoirs seraient vains. Elle croyait sincèrement qu'elle allait le quitter.

— Juste avant d'accoucher ?

Il acquiesce.

Je contemple la lettre, déboussolée.

— Elle... Elle m'a demandé si je voudrais bien l'aider à déménager. Évidemment que je l'aurais aidée. Elle le savait. Elle savait que j'étais prêt à l'aider financièrement, même si je cumulais les petits boulots et que, moi aussi, j'étudiais pour passer mon diplôme. Elle savait que je l'aiderais avec le bébé. Qu'elle pouvait venir frapper à ma porte à tout moment et que je lui ouvrirais toujours.

— Si tel était le cas...

Je tente de gagner du temps. J'ai l'impression de m'être fourvoyée depuis le début.

— Je ne comprends pas. Comment est-il possible que vous ne l'ayez pas recontactée par la suite, alors qu'elle avait disparu pendant des jours ?

— Parce qu'elle m'avait blessé dans mon orgueil. Elle m'a annoncé une chose ce soir-là et, l'instant d'après, j'ai appris qu'ils déménageaient, tous les deux. Qu'est-ce que j'étais censé faire ? Ben avait toujours eu beaucoup d'emprise sur elle. Et elle retournait sans cesse avec lui parce qu'il lui promettait la lune.

— Vous avez effectué des recherches sur elle ? Avant sa mort ? Quand vous vouliez lui parler ?

— Oui.

— Vous avez vu les photos d'elle qui remontent à la parution de son premier roman ?

Nos regards se croisent et il déglutit.

— Je les ai vues, oui.

— Quelle a été votre première pensée ?

Il se fige. Je devine qu'il retient son souffle.

— Écoutez, Mackenzie, je crois que vous...

Évidemment, il se dérobe et ne va pas au bout de sa phrase.

— Et ça, alors ?

Je sors mon portable et ouvre le diaporama de la cérémonie funèbre. Je rembobine jusqu'à la photo que j'ai montrée à Dianne Jacobson avant de tendre l'appareil à M. Robertson.

Les yeux rivés sur lui, je guette la moindre de ses réactions tandis qu'il observe le cliché, puis se gratte les yeux du bout des doigts.

— Voilà Maman, Papa et moi, j'annonce. Quand ils ont déménagé sur la côte Est.

Pas de réponse. Il fuit mon regard, évite de trop fixer la photo, et se contente de se frotter les yeux, comme si cela pouvait changer ce qu'il voyait.

— Dites-moi. Dites-moi qui est cette femme, j'implore tout bas.

Les larmes me montent aux yeux, car je ne supporterai pas qu'une personne supplémentaire me mente.

— Je vous en prie, dites-le-moi, je murmure, des trémolos dans la voix. Parce que j'ai l'impression de devenir folle et je crois qu'il s'est passé quelque chose d'horrible, mais personne ne veut rien me dire. Dites-moi que je ne suis pas folle. Dites-moi qui est la femme sur cette photo.

Enfin, il ose soutenir mon regard.

— Tonya Shaffer.

57.

Cette confirmation devrait m'anéantir, mais j'éprouve surtout un immense soulagement à l'idée qu'une autre personne connaisse la vérité. Cela signifie que Dianne n'est pas folle, et moi non plus.

Mon cœur bat si fort que je crains qu'il n'explose.

— Bien, dis-je en essuyant du dos de la main la larme qui a coulé sur ma joue. Eh bien, c'est la mère que j'ai connue. C'est la femme qui, pendant plus de vingt et un ans, a joué le rôle d'Elizabeth Casper.

Le silence entre nous est palpable, tel un monstre qui sent pousser ses dents. Tout comme ses griffes, qui s'enfoncent dans mon cœur et le font saigner.

Une personne de plus sait qu'une chose atroce s'est produite. Bien que ce soit un soulagement, les nouvelles questions que cela engendre me donnent le tournis.

— Quand avez-vous su qu'elle n'était pas la véritable Elizabeth Dunn ?

— Je l'ai suivie.

Je le dévisage, stupéfaite.

— Qui ça ?

— Après le cours où les étudiants m'ont appris que vous étiez sa fille, j'ai lu le thriller. À l'époque, il arrivait que Lizzy me fasse la lecture, avant... Avant Ben. Ce livre, je le connaissais, je savais de quoi il parlait. Quand je l'ai lu, puis que j'ai associé votre nom de famille avec celui de votre père, j'ai compris que E.V. Renge ne pouvait être que Lizzy.

Son sourire triste ne tarde pas à s'évanouir.

— Je n'avais pas envie de débarquer chez elle sans prévenir, vous savez. Plus de vingt ans s'étaient écoulés. Certes, je voulais lui parler, voir comment elle allait. Lui demander pourquoi elle n'avait jamais, pas une seule fois, tenté de renouer le contact. Pourquoi elle avait quitté la ville avec Ben sans même me dire au revoir.

Il prend une grande inspiration et souffle bruyamment, puis reste un moment silencieux, à contempler ses mains.

— Lizzy a beaucoup compté pour moi à une certaine époque. J'ai divorcé il y a peu. Pendant des jours, j'ai réfléchi à la manière dont les choses s'étaient déroulées il y a toutes ces années. Je me suis demandé si une autre issue aurait été possible. J'y ai pensé souvent. C'est comme ça qu'on prend des décisions irrationnelles. Et c'est ce que j'ai fait. J'imagine que c'est devenu une obsession. Faire naître l'obsession est l'objectif premier du marketing, vous savez, ajoute-t-il en me lançant un léger sourire.

Je suis au courant. Nous avons eu un cours sur le sujet.

— Alors j'ai roulé jusque chez elle. Je ne suis pas allé jusqu'au bout, je suis resté dans ma voiture, sur le bord de la route, au niveau du virage qui mène à votre propriété. J'ai dû attendre là une bonne heure, peut-être même deux. On fait difficilement plus louche. Mais j'essayais de trouver le courage de gagner la maison et de sonner à la porte.

— Et ?

— Et une voiture a franchi le portail et s'est engagée sur la route. C'était elle. Du moins, c'est ce que j'ai cru. Avec ses lunettes de soleil, ses cheveux noir corbeau et son rouge à lèvres rouge. Je l'ai suivie.

Il recommence à frotter la cicatrice sur son avant-bras tandis que je le fixe avec insistance pour l'encourager à continuer.

— Je l'ai suivie jusqu'au café du centre commercial. Elle est passée au drive avant de se rendre chez la manucure. Je l'ai observée jusqu'à ce qu'elle y entre, à l'affût du moindre détail. Elle avait de l'assurance et du charme. Je me suis dit que ces vingt années lui avaient fait du bien, vous comprenez ? Que c'était l'effet de la célébrité. Mais quelque chose n'allait pas. Elle avait cet air un peu... je ne sais pas. Lizzy était toujours profondément humble. C'était une timide. Je ne pense pas que la célébrité puisse changer ça. Cette femme-là resplendissait. Quand elle a passé la porte du salon, je suis descendu de voiture pour l'y suivre.

— C'est louche.

— Effectivement, ricane-t-il, un peu gêné. Le local était tout petit. Quand je suis arrivé, elle était là, tout près, en train d'enlever ses lunettes de soleil...

Ses joues se creusent et son visage s'assombrit.

— Je les connaissais toutes les deux, mais Lizzy... Eh bien, je connaissais Lizzy de près, de très près. Nous nous étions côtoyés pendant trois ans à Old Bow. Et j'étais certain que ni les années, ni la chirurgie esthétique, ni le maquillage ou la coupe de cheveux ne pouvaient changer quelqu'un à ce point. De loin, ou pour qui ne connaissait pas très bien Lizzy, pourquoi pas, la ressemblance était assez frappante, certes. Mais cette fois-ci, j'étais tout proche, à quelques mètres à peine. Elle m'a détaillé avec humour. Tout comme les autres femmes présentes dans le salon. « Je cherche ma femme », ai-je prétexté. « Un homme qui a perdu sa femme est un homme qui s'est perdu lui-même », a-t-elle plaisanté. Mais il y avait un hic. Lizzy m'aurait reconnu. Cela ne fait aucun doute. Même après vingt ans, ou quarante, quelle importance ? Je n'ai pas changé à ce point. Mais cette femme ne m'a pas reconnu. Moi, si.

— Tonya Shaffer.

— Oui. Sauf que l'hôtesse d'accueil l'a reçue en disant : « Bonjour, Elizabeth. Quel plaisir de vous revoir. Comment se porte le monde du livre ? »

Je me mords la lèvre, tiraillée entre colère et impuissance.

— Comment ? je lui demande.

— Comment quoi ?

— Comment serait-elle parvenue à pousser quelqu'un, mon père, à s'en prendre à une tierce personne ?

— Tonya ? Tonya savait dire exactement ce qu'il fallait quand il le fallait pour obtenir ce qu'elle voulait. Elle avait un don pour happer les autres. Je ne sais pas, moi. Elle faisait quelques remarques mystérieuses, des blagues, elle se collait à vous avant de s'éloigner. Elle allait et venait comme la marée, explique le professeur en se grattant le front. Elle vous aidait à vous aimer vous-même, vous donnait l'impression d'être votre meilleure amie. Vous buviez ? Elle aussi. Vous lisiez ? Elle était une grande amatrice de littérature. Vous aimiez les jeux vidéo ? Elle les adorait. Votre truc, c'était le football ? Elle collectionnait les cartes à échanger. Si vous bossiez dans un café et lui en offriez une tasse ? Elle passait tard un soir pour vous aider à nettoyer les tables.

Je lève les yeux au ciel.

— Oh, par pitié.

Le professeur hausse les épaules.

— Elle y gagnait toujours, bien entendu. Elle était partout, vous savez. Ce n'est que plus tard qu'on se rendait compte qu'il y avait quelque chose d'étrange chez elle, un truc un peu poisseux. On n'avait pas envie d'être celui qu'elle choisirait. Cela n'annonçait que des problèmes. Mais il n'était pas si simple de se débarrasser d'elle. On était coincé jusqu'à ce que ce soit elle qui finisse par se lasser. (Il pose sur moi un regard inquiet.) Je crains qu'elle ne se soit jamais lassée de votre mère. La vraie.

Un lourd silence retombe entre nous.

— Qu'allons-nous faire maintenant que nous savons ? je finis par demander.

— Que pouvons-nous faire ?

— Il s'agit bien d'usurpation d'identité, non ?

— Oui. Mais nous ignorons ce qu'il s'est passé, ce qu'ils ont fait. Quoi que ce soit, Ben Casper était dans le coup, déclare-t-il en esquissant une grimace.

— Mais... Elle a disparu. Ma mère biologique. Il a bien dû lui arriver quelque chose. Ils se seraient débarrassés d'elle ? (Bon sang, je m'exprime comme un flic !) C'est un crime. Nettement plus grave que l'usurpation d'identité.

— Nous ne pouvons rien prouver, Mackenzie. Vous seriez prête à aller voir la police pour proférer de terribles accusations à l'encontre de votre père, tout ça pour que l'affaire soit balayée et qu'il s'en serve contre vous jusqu'à la fin de vos jours ? Vous gâcheriez votre vie en même temps que la sienne et celles de nombreux autres.

Ils ont tous le même discours : Dianne, EJ, M. Robertson. Notre impuissance me donne envie de pleurer.

— Est-ce que vous... (Je laisse ma phrase en suspens, car j'ai bien conscience de me raccrocher à des chimères.) Vous croyez que ça vaudrait le coup de se rendre à Old Bow ?

Il affiche soudain un air amusé.

— Pour quoi faire ?

Je hausse les épaules.

— Qu'est-ce que vous espérez trouver là-bas exactement ?

Là encore, je hausse les épaules et le fixe, désespérée.

— Que pensez-vous pouvoir découvrir vingt ans plus tard ?

Je suis au bord des larmes.

— Je pourrais parler à des gens ? Ses anciens professeurs ? Son propriétaire ? N'importe qui ? Je ne sais pas.

Il esquisse un pauvre sourire, mais dissimule mal sa déception lorsqu'il baisse les yeux.

— Je crains qu'il n'y ait rien que nous puissions faire. Sauf si la police s'en mêle.

— Oui. Ça, vous l'avez déjà dit.

Nous demeurons un instant silencieux, puis je tente un dernier coup.

— Est-ce que vous... (J'hésite, de peur qu'il ne me prenne pour une obsédée.) Est-ce que vous aimeriez aller à Old Bow un de ces jours ?

— À Old Bow ? répète-t-il, surpris.

— Oui. Pour... je n'en sais rien. J'aimerais voir où elle a vécu, l'endroit où elle a étudié, où vous travailliez. C'est... je crois que ça me permettrait de tourner la page.

Il me dévisage comme si j'avais complètement perdu la boule.

— J'ai conscience que c'est une demande étrange. D'autant que je suis votre étudiante, tout ça, tout ça.

Bon sang, je crois que je viens de m'humilier un peu plus et de rendre les choses bizarres entre nous. Il me contemple comme si je lui avais fait des avances.

Le visage en feu, je me lève d'un bond et m'apprête à partir.

— Pardon, je bredouille, priant pour que le sol m'engloutisse. C'est juste que...

— Oui, déclare-t-il, et je n'en crois pas mes oreilles. J'aimerais bien.

J'aurais presque envie de prendre dans mes bras cet homme tout droit sorti du passé de mes parents, car il a rallumé en moi l'espoir d'en apprendre plus sur ma mère.

58.

Deux jours plus tard, ma grand-mère m'appelle pour me demander de rentrer à la maison signer d'autres papiers.

— Pas de problème. Je passerai avec EJ, je réponds docilement, horrifiée par ma propre hypocrisie.

En vérité, je lui arracherais bien les yeux.

— Viens toute seule, ma chérie. Il faut qu'on parle. Ton père a besoin de soutien moral.

— Je dois réviser pour un examen. Je viendrai avec EJ et on repartira tout de suite après. Peut-être la semaine prochaine, Grand-mère ?

Le nombre de fois où j'ai dû prononcer le mot « Grand-mère » d'une voix douce et aimante me donne envie de vomir. Mais il faut que je joue le jeu. Pour l'instant. J'ai vu suffisamment de films d'horreur pour savoir que la chose la plus débile à faire consiste à se rebeller contre les gens dangereux qui exercent du pouvoir sur vous.

Et ça, dans l'immédiat, c'est précisément ce que représente ma grand-mère, qui rôde dans les parages depuis des jours, ce qui est particulièrement inhabituel.

Quand je suis en cours ou à mon studio, EJ m'écrit toutes les heures. On dirait qu'il a peur que je me fasse kidnapper ou que je devienne folle. Lorsque je lui demande de me conduire chez mes parents, il accepte sur-le-champ.

— Tu crois qu'on devrait prévenir quelqu'un ? s'enquiert-il.

Je fronce les sourcils.

— Comment ça ?

— Ben, au cas où il nous arriverait quelque chose ?

— Sérieux, EJ ? Tu te fous de moi ? Est-ce que... Tu crois vraiment que c'est une possibilité ?

Il hausse les épaules.

— Je vais signer un autre accord de confidentialité. C'est un pot-de-vin. Ils le savent. Et ils pensent que ça va marcher. Je fais tout ce qu'il faut pour les conforter dans cette certitude. Alors sois sympa. Sois même très sympa, EJ. Comme si... Comme si rien ne s'était passé... Comme si ma mère n'était pas décédée. Surtout avec ma grand-mère. Joue les lèche-culs. Ça te connaît.

— Snarky ? lâche-t-il avec réprobation. C'est bon, j'ai compris.

Il passe me chercher à mon studio à 17 heures.

La nuit commence déjà à tomber. Je sors du bâtiment au pas de course et, alors que je m'apprête à monter en voiture, une voix m'interpelle.

— Excusez-moi. Mademoiselle Mackenzie Casper ?

Je plisse les yeux pour détailler la haute silhouette de l'homme qui s'avance vers moi. Sa moustache me rappelle vaguement quelque chose.

— Inspecteur Jimenez, se présente-t-il en montrant son badge.

Mais bien sûr.

— Je me souviens de vous, dis-je. Vous étiez à la cérémonie funèbre. Et avant ça, chez nous.

— C'est bien cela.

J'ignore ce qu'il me veut, mais à présent que je suis au courant de la montagne de secrets que cache ma famille, je ne suis pas étonnée qu'il fouine toujours, même plus d'un mois après la mort de Maman.

— Est-ce que c'est vrai ? je demande.

— Quoi donc ?

— Que vous suspectiez la mort de ma mère de ne pas être un accident ?

— Malheureusement, oui. Enfin, ce n'était qu'une théorie que rien n'a pu confirmer.

— Sur quoi vous appuyiez-vous ?

— On a relevé des traces de pneus récentes non loin de l'endroit où le corps de votre mère a été retrouvé. Ce n'était peut-être rien, mais nous nous devons d'envisager tous les scénarios possibles.

— Et vous continuez ?

Il a forcément une bonne raison d'être ici.

— Oui, en effet.

— Vous avez trouvé la voiture qui a laissé ces traces ?

Il laisse échapper un petit rire tandis que son regard perçant m'étudie.

— Non.

Je le fixe. Il me fixe. Puis, d'un geste lent, il sort de sa poche une série de photos qu'il me tend.

— Je me demandais si vous reconnaîtriez cet homme.

Ce sont des captures d'écran de vidéosurveillance. L'une a été prise au funérarium. L'autre montre le patio de notre maison. Je vérifie la date de cette dernière : il y a quatre mois.

Si l'on ne distingue pas le visage de l'homme sur ces clichés, je n'en reconnais pas moins cette casquette de base-ball.

— Avez-vous déjà vu cet homme ?

— Oui, à la cérémonie.

— Vous lui avez parlé ?

Je le dévisage, surprise.

— Non. J'ai vu mon père en train de s'entretenir avec lui. Je crois qu'ils se disputaient.

— À quel sujet ?

— Difficile à dire.

Si l'opportunité d'exposer au grand jour l'usurpation d'identité de Maman refuse de se présenter, je ne me priverai pas de semer des miettes de pain pour que les autorités aillent fourrer leur nez dans nos autres histoires.

— Donc vous ne savez pas qui c'est, en conclut l'inspecteur.

— En effet. Vous avez demandé à ma famille ?

— Oui. Ils pensent qu'il s'agit d'un stalker.

Intéressant.

Mon interlocuteur ne manque pas de remarquer mon rictus amer.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Oh, je souffle, feignant la naïveté. Je ne sais pas. J'imagine que c'est possible. Avez-vous consulté les caméras de surveillance de notre maison ? Pour étayer votre théorie ? Il y a un an, un homme...

— Je suis au courant pour l'incident de l'année dernière, m'interrompt-il. Cet homme-ci n'a pas le comportement d'un stalker. Et, oui, nous avons requis l'accès à vos enregistrements de vidéosurveillance, ce qui n'a rien donné.

— Mais... ?

Il me dévisage. Je le dévisage. Je ne lui fais pas encore confiance, mais s'il est si rigoureux, je peux peut-être suggérer quelque chose qui éveillera ses soupçons.

— Je ne crois toujours pas que la mort de votre mère ait été accidentelle, explique-t-il. Mais, pour je ne sais quelle raison, votre famille se montre fort peu coopérative. Je pense que ce personnage a joué un rôle dans toute cette histoire.

Je brûle de lui dire qu'Elizabeth Casper n'est pas Elizabeth Casper. Je le contemple un moment en songeant à sa réaction si je lui raconte mon histoire à dormir debout et lui montre les lettres. Il m'a l'air d'avoir la cinquantaine. Il ne porte pas d'alliance. Il est peut-être du genre à devenir obsédé par ses enquêtes, le style qui tient trop à obtenir justice pour se contenter de remplir son quota d'heures.

Je lui tends une perche.

— Si je vous confie quelque chose, vous me promettez de ne pas répéter à ma famille que c'est de moi que vous le tenez ?

Son *poker face* est impressionnant. Il reste de marbre. Seuls ses yeux se font plus inquisiteurs encore.

— Bien sûr, mademoiselle Casper.

— Vous devriez peut-être vérifier à nouveau les images de vidéosurveillance, en particulier celles d'il y a deux jours. Je suis à peu près certaine que cet homme était chez nous.

Le limier hausse un sourcil.

— Ah oui ?

— Il conduisait un pick-up blanc. Il assistait à une réunion avec mon père et ma grand-mère.

Il hoche la tête.

— Autre chose ?

— C'est la dernière fois que je l'ai vu.

— Vous avez interrogé votre famille à son sujet ?

— Ils m'ont dit qu'il nous faisait chanter.

— Vraiment ?

J'esquisse un sourire glacial.

— Je serais prête à parier qu'on n'invite pas les maîtres chanteurs aux réunions de famille où l'on convie un agent.

— Un agent ?

— Oui. Laima Roth, l'agent littéraire de ma mère, était présente elle aussi.

J'ai pris un malin plaisir à ajouter cela. *Va bien te faire foutre, Laima.*

L'inspecteur tire une carte de visite de sa poche et me la donne.

— Je vous en prie, n'hésitez pas à m'appeler si jamais vous... si l'envie vous prenait de parler de votre famille ou de tout autre chose.

— Tout autre chose ?

Il opine du chef et recule de quelques pas sans se retourner. Quand il le fait enfin, je l'appelle.

— Inspecteur !

Il fait volte-face, l'air aux aguets.

— Vous avez déjà travaillé sur des cas d'usurpation d'identité ?

C'est sans doute une mauvaise idée, mais je tiens à ce que quelqu'un se rende compte qu'il se passe des choses plus que louches. Peut-être que, si je lui donne un indice, il commencera à creuser une nouvelle piste.

Il se rapproche de quelques pas, méfiant.

— Pourquoi me posez-vous une question pareille ?

— Oh, juste comme ça. J'ai un exposé à réaliser pour un de mes cours. Vous pourriez peut-être me donner quelques conseils.

Ses traits se détendent.

— Ça m'est arrivé, effectivement.

— C'est bon à savoir. Je peux vous appeler si j'ai des questions ?

J'ai bien conscience qu'il n'est pas mon ami. Et qu'aucun étudiant n'irait appeler un inspecteur de police pour l'aider à faire ses devoirs. Il le sait aussi. J'espère qu'il ne me prend pas pour une idiote finie.

Mais j'ai dit ça sans sourire ni détourner les yeux. Nous ne nous lâchons pas du regard, et je ne me démonte pas. Si c'est un inspecteur digne de ce nom et qu'il s'y connaît en langage corporel, il repartira avec de nouvelles questions à méditer. Avec un peu de chance, ces questions nous conduiront à la véritable Elizabeth Dunn. Et peut-être que ce tissu de mensonges s'effilochera et que je n'aurai pas à être celle qui gâche des vies au passage.

Je prends un peu mes désirs pour des réalités.

— Oui, dit-il en souriant. Faites donc cela. Et moi, puis-je vous appeler si j'ai d'autres questions ?

— Bien sûr. Je vais vous donner mon numéro de...

— Inutile. Je l'ai déjà.

Nous échangeons un sourire, puis je monte enfin en voiture.

— Je vois bien ce que tu essaies de faire, commente EJ et mettant le contact.

— Et qu'est-ce que j'essaie de faire ?

— Tu lui donnes des indices pour qu'il creuse davantage sans pour autant admettre que tu es au courant de quoi que ce soit.

— Tu vas me le reprocher ?

Il m'observe un long moment avant de répondre :

— Non. J'aurais fait la même chose.

Puis il attache sa ceinture, et nous prenons la route, prêts à nous jeter dans la gueule du loup.

59.

Une heure plus tard, nous descendons la route privatisée qui conduit à la maison de mes parents.

Exceptionnellement, je préférerais que nous ayons des voisins afin d'avoir des témoins. De quoi, je ne sais pas trop, mais je deviens paranoïaque.

Nous sommes accueillis par une demeure dont toutes les lumières du rez-de-chaussée sont allumées et où règnent des odeurs de poulet rôti, de tarte et de bougies. Grand-mère nous rejoint dans l'entrée avec son sourire de star hollywoodienne.

En parfait gentleman, EJ lui fait le baisemain.

Papa nous salue, un verre de whisky à la main. Je serre les dents lorsque je le prends dans mes bras, puis me rends dans la cuisine, où je retrouve Minna avec un soupir de soulagement. C'est tout juste si je ne pleure pas quand je l'enlace par-derrière. Elle arrête un instant de remuer les carottes confites sur le feu et éclate de rire quand je lui annonce qu'elle m'a manqué.

C'est triste, mais, ces temps-ci, notre gouvernante est bien la seule personne que je suis heureuse de voir dans cette maison.

L'avocat de la famille aussi est ici, un vieux type qui, à l'écouter parler, se prend pour le roi de Wall Street.

Grand-mère nous entraîne Papa et moi dans le bureau de Maman, où l'avocat me fait signer de nouveaux documents. Je les parcours rapidement

pour savoir ce qu'ils contiennent, mais là encore, ce ne sont que des accords de confidentialité et un virement bancaire.

Regardez-moi un peu cette belle famille unie, je songe amèrement tandis que nous prenons place autour de la table de la salle à manger.

Grand-mère ordonne à Minna de nous servir du vin.

— Pas pour moi, je décline. Je crois que je ne tiens pas très bien l'alcool.

Je baisse la tête en souriant tandis que Grand-mère éclate de rire.

— Pour moi non plus, déclare EJ.

— Emerson ? Mon grand ? Tu ne partages pas un verre avec nous ? s'enquiert-elle alors que notre avocat descend le sien sans se faire prier.

— Non, madame Casper. Merci beaucoup.

— Eh bien, j'espère que tu as faim.

— À vrai dire, je ne mangerai pas non plus. (Je lui jette un regard interloqué.) J'ai souffert d'une vilaine intoxication alimentaire il y a peu. Je ne suis pas entièrement remis. Depuis deux jours, je m'en tiens au porridge, au pain et aux soupes, c'est tout ce qui passe. Mais merci. Mackenzie ne m'a pas prévenu que nous dînerions.

Il me lance un sourire, puis se tourne vers ma grand-mère en levant les paumes.

— Toutes mes excuses.

À mon avis, il prend ses précautions. Sans blague, il aurait dû devenir acteur. Ce qui est sûr, c'est que c'est un charmeur, car tout au long du dîner, pendant que je joue avec le contenu de mon assiette comme si on l'avait empoisonné, lui ne cesse de poser des questions. À Grand-mère, au sujet de sa maison, de sa roseraie et de M. Casper. Et à Papa, avec qui il parle golf alors que je suis quasiment certaine qu'il n'y a jamais joué de sa vie.

Une fois le repas terminé, EJ continue de faire la conversation à ma famille pendant que je m'éclipse pour monter à l'étage.

Je ne me dirige pas vers ma chambre. Au lieu de cela, j'entre dans celle de Maman, actionne l'interrupteur et me fige, stupéfaite.

Tout ce qu'il reste d'elle dans sa chambre est la tête de lit, le matelas, la commode et le secrétaire, dont les tiroirs ne contiennent plus rien. Je fonce ouvrir les portes du dressing de la taille de ma chambre, mais là encore : rien, plus le moindre vêtement. La salle de bains aussi a été vidée. La chambre de Maman est d'une propreté chirurgicale.

Je sens une vague de colère monter en moi. L'évidence est là : ma grand-mère et mon père s'appliquent à faire disparaître de cette maison la moindre trace de celle qui prétendait être Elizabeth.

En redescendant, je n'en dis pas un mot. Je me contente de discuter avec Minna et de gratifier ma famille de mon sourire le plus hypocrite lorsque EJ et moi quittons la maison.

— Ils ont nettoyé la chambre de ma mère, j'annonce tandis que nous montons en voiture.

— Tu veux dire qu'ils ont passé l'aspirateur et un bon coup de Javel ?

— Non, EJ. Je veux dire qu'il ne reste pas le moindre effet personnel lui ayant appartenu dans cette chambre. Elle est vide. Entièrement. Les placards, les tiroirs, tout, même les murs ont été dépouillés.

Le regard que nous échangeons traduit bien notre sinistre prise de conscience.

Ma famille est en train d'effacer ses traces.

Et je ne peux absolument rien y faire.

60.

Une semaine s'écoule sans événement notable. Je vais en cours. Je relis les livres de Maman.

J'appelle Dianne. Qui décroche. Je lui parle de John, de mon envie de me rendre à Old Bow. Je lui raconte pour le type qui est venu chez nous, ainsi que ce que Grand-mère m'a dit au sujet de Tonya.

— C'est du crottin de cheval, lâche-t-elle, ce qui me fait éclater de rire, même s'il n'y a vraiment pas de quoi.

J'assiste à mon cours de sciences humaines en m'installant au premier rang, ce qui est une grande première. M. Robertson n'est pas aussi serein qu'à l'accoutumée. Il me lance des regards inquisiteurs. Il doit sentir que je le fixe intensément et, quand le cours s'achève et que tous les étudiants quittent l'amphi, moi en queue de peloton, je ne grimace pas lorsqu'il m'interpelle :

— Mademoiselle Casper, pourrais-je vous dire un mot, je vous prie ?

Nous attendons tous deux que les derniers retardataires s'en aillent, puis il déclare :

— J'ai réfléchi à ce que vous avez dit.

— À quel sujet ?

— Old Bow.

Je n'ajoute rien et j'attends qu'il poursuive.

— Je pense que ce pourrait être une bonne idée.

— Quoi donc ?

— D’aller là-bas. Pour vous. J’imagine que cela pourrait vous aider à tourner la page.

— Et vous ?

— Oui, je vous accompagnerai.

Le soir même, EJ fait un crochet par chez moi avant une de ses réunions Zoom en compagnie des développeurs de logiciels avec lesquels il collabore.

Assise en tailleur sur le canapé, je mets mon livre du moment de côté pendant qu’il s’installe sur le tabouret haut de la cuisine, d’où il me scrute tandis que je lui annonce que le professeur et moi partons pour Old Bow ce week-end.

— Ce n’est pas un peu déplacé, quand même, sachant que c’est ton prof ?

— Bah, on va voyager ensemble, rien de plus. C’est l’histoire d’un aller-retour sur la journée.

— Mouais.

— Tu penses que ce n’est pas une bonne idée ?

— Si, je pense que ça te fera du bien.

— Je suis du même avis. Je veux qu’il me montre l’endroit où habitait ma mère, là où elle étudiait, le café, tous ces lieux, tu comprends ?

Il hoche la tête.

— Tu veux que je vienne ?

Un petit sourire se dessine sur mon visage.

— Non. Sans doute pas. Je sens que je vais beaucoup pleurer, et tu n’es pas fan de ce genre de choses.

— Ça ne me dérange pas que tu pleures, rétorque-t-il en riant. Tant que c’est sur mon épaule.

— N’importe quoi, je glousse.

— Qui d’autre te laissera tremper son sweat préféré avec tes larmes amères ?

Je lève les yeux au ciel en souriant.

— Pas faux. Au passage, j’ai rappelé Dianne hier soir.

— Ah oui ? Et elle a encore répondu ?

— Ouais. J’ai dû tenter ma chance trois fois avant qu’elle décroche. Mais après ça, elle m’a dit que je pouvais la joindre si j’avais la moindre question.

— Qu’est-ce que tu lui as demandé ?

— Je lui ai parlé du voyage. Elle a dit qu'elle viendrait nous chercher à l'aéroport pour nous emmener à Old Bow.

— Dianne ? s'étonne EJ.

— Elle-même. Je lui ai expliqué que John était au courant pour le foyer. Pour Tonya. Pour... Enfin tu sais, l'échange d'identités. Elle habite à environ quatre heures de route, mais d'après elle, elle n'a rien d'autre à faire.

EJ se lève et s'apprête à partir, mais il hésite un instant et me jette des coups d'œil gênés.

— Dis, à ton retour..., commence-t-il enfin, quand tu seras rentrée, tu veux que je t'emmène dîner ?

Je le dévisage avec étonnement. Des dîners, on en a partagé des tas, chez lui comme chez moi. Mais même les fois où nous avons mangé à l'extérieur, il n'a jamais tourné ça ainsi.

Je baisse les yeux pour tenter de dissimuler mon embarras.

— On pourra se faire livrer et chiller, oui.

— Je pensais plutôt à un rendez-vous.

Je ne réponds pas. Je n'ose pas le regarder. Tout ça devrait être normal et, pour tout le monde sauf moi, ça l'est. Certes, j'ai déjà eu des rendez-vous, mais jamais à dîner. Et il y a chez EJ un petit quelque chose qui me rend terriblement nerveuse.

Je lui lance une de mes piques habituelles :

— Ton buffet de reines de la tech est en rupture de stock ?

Oui, je sais que ma blague est nulle, pathétique même. C'est du réchauffé, nous en sommes aussi conscients l'un que l'autre.

Je lève les yeux et croise les siens, dont l'intensité sort de l'ordinaire.

Il esquisse un sourire déçu.

— Ce n'est pas assez évident que, depuis quelque temps déjà, elles ne m'intéressent plus du tout ? Ou bien tu es la seule à ne pas voir que j'ai un faible pour toi ?

Je laisse échapper un rire tendu et me mets à triturer les manches de mon sweat pour éviter d'affronter son regard.

— Écoute, Kenz, dis-moi juste ce qu'il en est. Si tu n'es pas intéressée, je comprendrai.

Mon cœur proteste immédiatement à grands cris.

— J'aimerais beaucoup, dis-je du bout des lèvres.

Je crois bien que je vais m'évanouir sous le coup du stress.

— Tant mieux, déclare-t-il pendant que je l’entends récupérer son sac à dos. Parce que j’aurais continué à demander jusqu’à ce que tu acceptes.

Je pince les lèvres comme une folle pour réprimer un sourire, mais pas moyen de cacher le rouge qui me monte aux joues. En fait, je crois bien que c’est mon corps tout entier qui vire au cramoisi.

Je l’entends qui s’approche derrière moi.

Il se penche par-dessus le dossier du canapé et pose son bras sur mes épaules. Sa bouche effleure mon oreille.

— Ne panique pas, Snarky.

— Je ne panique pas.

— Tu paniques. Intérieurement.

— Mais bien sûr, parce que tu vois tout.

— Toi, je te vois toujours.

Alors son bras se retire, et je dois m’obliger à respirer régulièrement malgré mon cœur qui bat la chamade.

Le sourire dans sa voix est perceptible tandis qu’il ouvre la porte d’entrée :

— Kenzie ?

Je me tourne vers lui, qui arbore ce sourire charmeur que j’aime à la folie.

— Détends-toi. Ça va être génial, lance-t-il avec un clin d’œil avant de s’en aller.

D’une certaine manière, malgré le voyage à Old Bow en tête de ma liste, j’ai déjà terriblement hâte d’être à ce dîner avec EJ. Même si ma vie s’écroule de toutes parts, lui sera toujours là.

61.

Nous atterrissons dans un aéroport situé à plus d'une heure de route de Old Bow.

Les paysages du Nebraska ne manquent pas de couleurs gaies sous le soleil de novembre, et ce malgré l'air vivifiant et le froid mordant.

Dianne a exactement la même dégaine que la dernière fois que je l'ai vue, avec sa salopette, sa chemise en flanelle, son blouson en toile et ses cheveux bruns relevés en chignon.

John et elle montent à l'avant de son pick-up. Ils parlent du Nebraska, du fait que John est originaire d'un endroit où Dianne avait l'habitude d'aller pêcher.

À l'arrière, je regarde le panorama défiler par la fenêtre, et le temps ensoleillé ne fait qu'ajouter à ma mélancolie. De terribles choses se produisent souvent en plein jour. Et les conséquences atroces qui en découlent entachent bien des vies pendant des décennies.

Tout n'est que champs et forêts, parfois ponctués par des petites villes qui donnent l'impression d'être restées coincées au siècle dernier. Des moulins à vent. Des panneaux de chasse. D'autres qui annoncent la présence d'attractions touristiques, bien que j'aie un mal fou à imaginer comment des touristes pourraient bien se divertir dans la région.

Nous sommes en pleine forêt quand un immense panneau orné d'un poisson retient mon attention.

Je lâche un léger rire.

— Ce poisson a vraiment une drôle d'allure, je commente.

John se tourne vers moi avec un sourire.

— Il y a un lac pas loin. Quelques propriétés privées, et aussi un camping avec des bungalows, enfin je crois. Quant au poisson, c'est un garpique ; l'espèce n'est pas très répandue aux États-Unis, mais on en trouve dans ce lac.

— On dirait qu'on lui a collé un genre de long bec de canard.

— Pourtant, il a des dents acérées, glousse John.

— Le poisson ?

— Les gens du coin les appellent Dents Acérées, justement.

Ses quelques mots me retournent le ventre.

— Le dernier livre de Maman devait être intitulé *Dents acérées*.

Je ne rate pas le regard qu'échangent John et Dianne. Évidemment, ils sont convaincus que je souffre d'un genre de stress post-traumatique à cause des lettres et des découvertes qui en ont découlé.

Non, je ne suis pas traumatisée. C'est simplement que tout me fait penser à ma mère. Ma vraie mère.

Old Bow est une petite ville universitaire. Toutes sortes de commerces longent les deux côtés de la rue principale qui s'étend sur environ trois kilomètres. L'université se trouve à une extrémité et occupe une bonne centaine d'hectares avec ses campus, ses terrains de sport et ses résidences.

Nous faisons un premier arrêt sur le campus principal.

Un vieil homme en costume cravate chic nous accueille dans le hall. Il s'agit en fait d'un ancien professeur de M. Robertson.

John – M. Robertson a insisté pour que je l'appelle ainsi le temps du voyage – me présente comme étant la fille de E.V. Renge.

— Ah, oui. Nous sommes très fiers d'Elizabeth Casper, déclare l'homme. Même malgré son refus de venir faire un discours pour une remise de diplômes. Et ce, les cinq fois où nous l'y avons invitée.

Il rit alors de bon cœur tandis que John et moi échangeons un coup d'œil entendu.

Les deux hommes plaisantent et discutent ensuite du bon vieux temps pendant que Dianne et moi faisons le tour du hall en admirant les récompenses obtenues par des étudiants et des professeurs. Pas que cela nous intéresse vraiment l'une ou l'autre. Nous tombons sur un panneau recensant les anciens élèves connus. Sans surprise, un poster de Maman y figure, ainsi qu'une mention encensant ses livres. La photo d'elle est

particulièrement récente, c'est la même qui apparaît au dos de chaque livre et dans tous les communiqués de presse.

— Je ne supporte pas de la regarder, je souffle en me détournant.

Dianne s'abstient de répondre.

Nous faisons ensuite un saut à la résidence située au-dessus d'une supérette. Cinq étages. Une vieille façade. Des étudiants qui vont et viennent dans la grande-rue sur laquelle donne le bâtiment.

— C'est ici que Lizzy a vécu pendant trois ans, annonce John avec une nostalgie assez criante.

Nous empruntons tous les trois une petite rue latérale qui nous conduit à l'arrière de la bâtisse, où se dresse une porte d'un vert sale équipée d'un buzzer.

Un homme est justement en train de balayer la cour de derrière. Il s'avère que c'est le concierge de la résidence.

John lui serre la main, mais se garde de nous présenter, Dianne et moi, ce dont je lui suis reconnaissante.

— Est-ce que le propriétaire est toujours le même ? se renseigne John.

— Ouais, réplique le petit concierge à barbiche. Il n'a pas changé depuis, je ne sais pas moi, une bonne quarantaine d'années.

— Je venais souvent ici à l'époque, explique John avec un sourire à la fois charmeur et amical. J'allais à la fac juste à côté. Je ne suis que de passage.

— Ah oui ? Cette femme, là, cette autrice célèbre, elle a vécu ici, vous savez. E.V. Renge. Trois ans, elle est restée. Vous la connaissiez ?

— Oui, en effet, confirme-t-il.

— Ça alors. Elle est millionnaire. Ses livres sont des best-sellers.

— C'est vrai.

— Ses fans viennent parfois dans le coin. Ils posent des questions. Certains sont carrément flippants. Ils organisent des rassemblements avec des bougies. Il y a un mois, j'ai même dû appeler la police. J'imagine que l'autrice est morte, un truc comme ça.

— Elle est décédée, oui.

— De temps en temps, on a aussi des journalistes.

— Vous l'avez connue ? s'intéresse John, l'air de rien.

— Nan, fait l'autre, manifestement déçu. Je suis arrivé des années après qu'elle a déménagé.

— Je vois. À tout hasard, est-ce que vous connaissez votre prédécesseur ?

Il fait référence à Grunger, dont j'ai lu le nom dans les lettres de Maman, même si John affirme ne l'avoir rencontré qu'à une ou deux reprises.

— Nan. Jamais. C'était le neveu du proprio, c'est à peu près tout ce que je sais.

— Était ?

— Ouais. On l'a mis en prison avant que j'arrive ici.

— En prison ?

— Ouais, et pour un moment. Il vendait de la drogue.

J'ai soudain le cœur lourd. Moi qui espérais trouver quelqu'un ayant connu ma mère, même une personne sans importance. Finalement, peut-être que mon père avait raison. Ma mère était une solitaire qui ne sortait que très peu.

Après ça, nous roulons quelque temps dans les rues de la ville. John nous indique les endroits où ils passaient du temps ensemble, les bars qu'ils fréquentaient. Il ignore où habitait Tonya, donc ça ne va pas beaucoup plus loin. La journée est certes belle et mes deux compagnons rigolent et plaisantent de bon cœur, mais mon humeur, elle, est loin d'être au beau fixe.

La boucle est bouclée lorsque nous rejoignons à nouveau la rue principale et nous arrêtons dans un café pour le déjeuner. Quand j'ai terminé mon sandwich, alors que John et Dianne commandent du café, je leur fausse compagnie en expliquant avoir besoin de marcher un peu.

Ils hochent la tête, compréhensifs. J'ai besoin de passer un moment seule. Je veux voir la ville à travers ses yeux à elle. Éprouver ce qu'elle ressentait lorsqu'elle allait en cours.

Je sais aussi que Dianne et John ont envie de parler de Maman ainsi que de Tonya. Mais c'est surtout de moi qu'ils aimeraient discuter. Ils me croient trop jeune pour être mêlée à un secret de l'ampleur de celui que cache ma famille. Et, cela ne fait aucun doute, ils veulent évoquer ce qu'il s'est passé tout comme les événements à venir.

Une heure durant, j'erre sans but dans les rues jusqu'à avoir les mains gelées et un glaçon à la place du nez, avant que mon portable ne sonne, signalant un appel de John.

— Nous ferions bien de reprendre le chemin de l'aéroport, annonce-t-il.

— Oui. Je vous rejoins sur la grand-rue, à côté du café.

Au moment de remonter dans le pick-up de Dianne, j'ai le cœur gros de déception.

Je suis aussi triste qu'en colère. J'ignore ce que j'espérais trouver à Old Bow ; quelque chose, ne serait-ce qu'un indice de ce qui est arrivé à ma mère.

Mais il n'y a rien ici.

Alors nous quittons la ville, et je regarde défiler les forêts qui longent la route. Elles sont sombres et inquiétantes, avec le ciel qui vire soudain au gris et semble les écraser de tout son poids. Je commence à avoir envie de pleurer.

C'est là que cet étrange panneau au poisson se profile de nouveau au loin.

Nous le doublons trop vite, alors je me retourne et, comme par réflexe, répète :

— Dents acérées.

John me jette un regard par-dessus son épaule, avant de se retourner vers Dianne, puis vers la route.

— Peut-être que nous pourrons revenir un jour, pour que je vous montre les lacs. Quand nous étions adolescents, nous venions camper sur la rive.

— Vous êtes originaire de la région, non ? je demande.

— Pas tout à fait, mais ce lac était un vrai trésor caché.

— Peut-être. Un jour, je répète.

Voilà, juste comme ça, avec cette allusion à un avenir lointain, mon dernier espoir de découvrir quoi que ce soit au sujet de Maman s'évanouit pour de bon.

62.

Dianne emprunte l'embranchement menant à un petit patelin en retrait de l'autoroute. Elle doit faire le plein.

J'entre dans la station-service pour prendre un café bien chaud, que je sirote lentement en regardant par la fenêtre mes deux compagnons qui discutent tandis que Dianne remplit son réservoir. Leurs sourires ont disparu. Ils parlent tout bas. Je me demande s'ils ont mis au point un nouveau moyen de découvrir la vérité au sujet de ma mère. Jamais je ne cesserai d'espérer.

Une idée me frappe soudain : je n'ai pas de mère. C'est si brutal et douloureux que je dois serrer les dents pour réprimer mes larmes.

Je suis passée si près de découvrir la vérité. Mais pas suffisamment pour mettre le doigt sur le fin mot de l'histoire. Ça fait mal. Non, non, ce n'est pas le bon mot. C'est une prise de conscience dévastatrice. Je risque de ne jamais savoir ce qu'il est advenu de ma mère.

De l'autre côté de la route, un grand crissement de pneus me fait lever les yeux vers un pick-up qui fait une telle embardée en quittant le parking d'un magasin qu'il laisse derrière lui un nuage noir de fumée de caoutchouc.

— Bande de couillons, peste le caissier de la station.

C'est là que je la vois.

L'enseigne du magasin d'en face qui affiche : « Huckleberry Supplies ».

Le nom m'arrache un petit rire. Comme Huckleberry Finn.

Un souvenir refait soudain surface dans mon esprit : Huckleberry Supplies.

Alors que je continue de fixer l'enseigne, j'ai l'impression que le sol se dérobe sous moi.

Impossible.

Je me précipite à l'extérieur.

— John, John, je connais ce nom.

— Quel nom ?

— Ce magasin, j'explique en désignant l'autre côté de la route. On nous a appelés il y a plusieurs semaines pour nous avertir que nous n'avions pas réglé une facture. Je ne savais pas de quelle facture il s'agissait, et je m'en fichais. Mais pourquoi mes parents auraient-ils des impayés ici ?

— Peut-être que les deux noms se ressemblent ?

Dianne et lui se regardent comme si je devenais dingue.

— Peut-être. Mais si ce n'était pas le cas ?

Sa réticence est flagrante, pourtant il cède :

— Allons-y. Nous revenons dans un instant, ajoute-t-il à l'intention de Dianne.

— Dépêchez-vous, grommelle-t-elle. Sinon vous raterez votre avion !

John et moi entrons donc dans la boutique, où l'on croirait que les propriétaires se sont contentés d'empiler leur marchandise sur les étagères sans se soucier de donner à l'endroit l'apparence d'un commerce.

— Je peux vous aider ? nous accoste la femme d'un certain âge derrière le comptoir, délaissant un instant son écran d'ordinateur.

— Oui, je commence sans trop d'assurance. Mes parents ont un compte chez vous. Peut-être que... (Je marque une pause, songeant qu'il n'est pas impossible que je sois bel et bien en train de perdre la boule.) Vous faites ce genre de choses ? Ouvrir des comptes à des clients ? Pour des marchandises et des services ?

— Bien sûr. On en a des centaines. On livre aux quatre coins du pays.

— Vous accepteriez d'y jeter un coup d'œil ?

— Je ne vous divulguerai aucune information, ma belle.

— C'est sûr. Le truc, c'est qu'il me semble qu'ils vous doivent de l'argent. Il y a un arriéré de paiement sur ce compte.

Elle a tout de suite l'air moins suffisante.

— Sous quel nom de famille ?

— Casper.

— Casper, Casper, Casper..., marmonne-t-elle en scrutant son écran, la souris à la main. Non, rien dans mes archives.

Je réprime un gémissement de déception.

— Ils ont pu utiliser un autre nom ?

— Vous le connaissez ?

Mon cœur se serre.

— Non.

Près de moi, John s'agite.

— Quel numéro ont-ils appelé ? Les fournisseurs ? m'interroge-t-il.

— Celui de la maison. Vous pourriez effectuer la recherche à partir du numéro de téléphone ?

Elle hausse les épaules.

— Je vous écoute.

Je le lui dicte, puis elle consulte de nouveau longuement son écran. Sa mine renfrognée se détend.

— Ouai. Je l'ai. Sept semaines de retard, déclare-t-elle. Le numéro de téléphone est enregistré sous « Etched Properties LLC ». C'est bien eux ?

Elle me fixe avec curiosité.

Je me tourne vers John.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette entreprise. Mais si son numéro est effectivement celui de mes parents, la société doit aussi leur appartenir, non ? Une seconde...

Je me rends soudain compte d'autre chose.

Je sors mon portable pour appeler EJ, mais l'appel n'aboutit pas. Il n'y a pas de réseau. Les mains tremblantes, je retente ma chance.

Une clochette retentit lorsque Dianne franchit la porte à son tour.

— Vous allez rater votre vol. Je vais devoir conduire comme une tarée, annonce-t-elle tandis que John lui adresse un regard éloquent.

Dianne se tourne vers moi, des questions plein les yeux.

— Écoutez, dis-je.

Au point où nous en sommes, mon cœur bat si fort que je commence à m'essouffler.

— Calmez-vous, Mackenzie. Respirez, me dit John. Vous avez pris votre traitement récemment ?

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas ça. C'est... Mon ami et moi avons effectué des recherches il y a plusieurs semaines. Tonya a hérité d'une propriété hors de

Old Bow à l'époque où mes parents fréquentaient l'université. Des années plus tard, elle l'a revendue à une entreprise. Je ne me souviens plus de son nom, mais je crois... Je crois qu'il pourrait bien s'agir de la même...

John et Dianne se contemplent en silence.

Je ne suis pas folle. J'avais raison. Il existe bien un lien entre mes parents et ce magasin.

— Si cette entreprise appartient à mes parents et possède un compte ici...

— Vous comptez régler la facture ou quoi ? m'interrompt brusquement la femme au comptoir, qui nous observe sans une once d'humour.

Je me tourne vers elle.

— Vous savez depuis combien de temps ils ont ce compte chez vous ?

Elle hésite, puis détache son regard agacé de mon visage pour consulter son ordinateur. Elle affiche une moue de surprise.

— On dirait que ça fait plus de vingt ans.

J'ai les genoux qui flanchent.

John se passe la main dans les cheveux.

Dianne avance jusqu'au comptoir et salue la femme.

— Les livraisons, où vont-elles ?

— À une adresse.

— Et cette adresse, vous l'avez dans vos fichiers ?

— Ils l'ont forcément, je remarque.

La femme me fusille du regard.

— Je ne peux pas partager des données personnelles comme ça.

Dianne se penche vers elle.

— Nous le comprenons bien. Mais nous sommes peut-être face à une affaire criminelle.

— Je vous demande pardon ? s'indigne la commerçante.

— Je veux simplement dire que soit nous consultons l'adresse dans vos dossiers, soit nous serons contraints de nous rendre à la police pour leur faire part de ces informations, à la suite de quoi ils débarqueront ici avec un mandat pour l'obtenir.

— Ah oui ? C'est une menace ? Eh bien, qu'ils viennent, proteste-t-elle en bombant la poitrine.

Dianne ne se démonte pas le moins du monde.

— Je comprends. Le souci, c'est qu'ils risquent de confisquer votre ordinateur au passage. Et de fermer la boutique le temps de tout fouiller. Ce

n'est pas souhaitable, si ?

Sans se départir de sa mine furieuse, la femme repose les yeux sur son écran avant de cracher :

— 22 Gar Lane. C'est à une vingtaine de minutes d'ici.

63.

Je ne cesse de trembler tout le long du trajet qui nous ramène à Old Bow.

— Vous allez rater votre avion, nous avertit Dianne.

— Tout va bien. Ce n'est pas encore perdu, réplique John. Mais nous devons suivre cette piste. Au pire, je réserverai un autre vol demain matin. Nous passerons la nuit à l'hôtel.

Il se tourne vers moi.

— Est-ce que ça va ?

J'acquiesce, mais mon cœur bat à tout rompre. Non, ça ne va pas. Ça ne va pas du tout.

D'ailleurs, John non plus n'est pas au mieux. Il n'arrête pas de frotter ses paumes sur son jean. Les vingt minutes suivantes s'écoulent dans un silence de mort.

Je garde un œil sur le GPS de mon portable et notre destination, un petit point au bord du lac qui semble n'être relié à aucune route.

Je finis par pousser un profond soupir.

— Tout va bien se passer, Mackenzie, tente de me rassurer John, qui ne quitte pas la route des yeux. L'endroit est certainement occupé par des locataires.

— Et mes parents paient depuis vingt ans pour qu'on leur livre leurs courses ?

— Nous aurions dû demander ce que contenaient ces livraisons. C'est peut-être du bois de chauffage. Du charbon pour la chaudière. Ces choses-

là...

— John, intervient Dianne avant de me jeter un coup d'œil. Accroche-toi, ma belle.

Je ne regarde pas la route, préférant me concentrer sur le point du GPS et le virage dont nous approchons avec une lenteur insoutenable.

— C'est ici, j'annonce au niveau de l'embranchement marqué par cet affreux panneau au poisson.

— Au panneau ? s'enquiert Dianne.

— Oui, je confirme, le cœur sur le point de bondir hors de ma poitrine. Dents acérées, je chuchote une fois de plus.

Un peu plus d'un kilomètre après l'embranchement, nous débouchons dans une clairière où se dresse un petit chalet en rondins. Une vieille Toyota bleue est garée devant. À travers les arbres, on devine la surface du lac.

— Est-ce qu'on peut y aller ? je demande.

Dianne lâche un soupir résigné.

— Au point où on en est. Allons-y.

Nous descendons tous de voiture.

Je rejoins John, mais ne vais pas plus loin. Nous restons tous trois plantés près du pick-up, à fixer la maison sans bouger.

J'inspire fébrilement. John remue un peu, puis pose sa main sur mon épaule.

— Mackenzie ?

Je lève la tête vers lui.

— Ce n'est pas elle. Détends-toi. Respire, d'accord ? Ce n'est sans doute pas ce à quoi tu t'attends.

Je souffle un bon coup.

— C'est vrai.

Mais je suis terrifiée. Terrifiée à l'idée que nous nous trompions. Que nous arrivons trop tard. Que ce que nous nous apprêtons à découvrir ici sera plus encore funeste que ce que nous craignons.

D'un pas lent, nous commençons tous les trois à nous approcher de la maison, lorsque soudain, la porte s'ouvre, nous immobilisant net.

Mon cœur aussi se fige.

Je crois que je vais vomir.

La femme qui sort du chalet a une quarantaine d'années, elle porte des baskets, une blouse d'infirmière et une parka. Ses cheveux foncés sont relevés en un chignon flou au sommet de son crâne.

Je questionne John du regard.

— Ce n'est pas elle, me rassure-t-il. Ce n'est pas elle, Mackenzie. Respire, d'accord ?

— Oh, je souffle en ravalant la bile qui monte dans ma gorge.

Un petit calmant ne serait pas du luxe, là, tout de suite.

— Je peux vous aider ? lance la femme d'une voix forte tandis qu'elle descend les marches pour venir à notre rencontre.

Là encore, je me tourne vers John. Je crains d'être incapable de parler. Je ne saurais sans doute même pas quoi dire.

— Bonjour ! Oui. Nous sommes à la recherche de quelqu'un, explique-t-il. Je ne suis pas sûr que nous ayons la bonne adresse.

Il dit cela avec un air rieur, alors que la femme s'arrête à quelques mètres de nous, les mains dans les poches de sa parka, et m'observe fixement plusieurs secondes avant de s'intéresser à mes compagnons.

— Cette propriété vous appartient ? l'interroge ce dernier.

— Non. Je travaille ici, c'est tout.

Elle me dévisage encore

— Vous travaillez ici ? Puis-je vous demander en quoi consiste votre travail ?

Ses yeux me quittent enfin.

— Je suis aide-soignante.

— Aide-soignante ?

— Oui. Je travaille pour une compagnie médicale privée. Je m'occupe des gens.

— Vous travaillez pour quelqu'un ici ?

— Oui. Une famille. Qu'est-ce que vous voulez ?

J'étudie la maison qui se dresse derrière elle, la fumée qui s'échappe de la cheminée, le porche immaculé, les plates-bandes vides mais bien entretenues, comme si des fleurs y poussaient en été.

— Comment s'appelle cette personne ? demande John.

L'infirmière s'écarte d'un pas.

— Écoutez, je ne veux pas d'ennuis. Et je ne suis pas autorisée à dévoiler la moindre information personnelle. On me paie pour mes services, ça s'arrête là.

— Je comprends. Nous recherchons quelqu'un... Enfin, à vrai dire, nous ne sommes pas bien sûrs de savoir qui nous cherchons.

Cela la fait ricaner, mais elle continue de reculer.

En jetant un coup d'œil aux fenêtres, j'aperçois un visage à l'une d'entre elles. Je n'ai pas le temps de bien en distinguer les traits, mais le rideau s'agite et le visage disparaît.

— Il y a quelqu'un dans la maison, je murmure.

John se tourne vers moi, puis vers l'infirmière.

— Savez-vous qui est la personne qui habite ici ?

Cette dernière ne cesse de me détailler de la tête aux pieds, puis elle incline la tête vers John en adoptant un air méfiant.

— Vous êtes de la famille ou quelque chose du genre ?

— Peut-être.

Elle acquiesce sans quitter mon professeur des yeux.

— Je ne vous avais encore jamais vus dans le coin.

C'est de nouveau sur moi que se porte toute son attention.

— Nous... C'est-à-dire que nous venons seulement d'apprendre qu'elle habite peut-être ici, je balbutie.

Ses traits se radoucissent. Elle ne relâche pas sa vigilance pour autant.

— Aucun visiteur n'est autorisé. Mes consignes sont très strictes. Je ne peux pas révéler la moindre information. Je suis désolée. J'aurais aimé pouvoir vous aider.

— Pourquoi ça ? s'obstine John.

— L'état de ma cliente est fragile.

— Qu-qu'est-ce que ça veut dire ? je demande, le cœur au bord des lèvres.

Je me contenterais du moindre indice. Je serais même capable de revenir plus tard et de m'introduire dans la maison pour découvrir qui l'occupe.

— Elle est plutôt dans un bon jour, poursuit l'aide-soignante en désignant la maison d'un mouvement de tête. La météo l'affecte beaucoup. Elle ne parle presque pas. Elle prononce quelques mots. Elle écrit. Elle écrit plein de très belles choses souvent assez vides de sens. Elle a du mal à communiquer avec les autres. C'est son principal problème. On m'a strictement ordonné de la tenir à l'écart de quiconque serait susceptible de lui provoquer une nouvelle crise.

En dépit de tout ce qu'elle vient de dire, je n'ai retenu que deux mots : *elle écrit*.

— Elle écrit ? je chuchote en lançant un regard implorant à John, puis à Dianne. Elle écrit. La personne dans cette maison écrit.

— Elle ne sort pratiquement pas. Pas par ces températures. Et je ne peux pas non plus vous laisser entrer. Désolée, mais on me paie généreusement pour assurer la sécurité de ma cliente.

Nous nous regardons tous les trois.

Je suis triste. Angoissée. Stressée. Mais par-dessus tout, je brûle de savoir qui se trouve à l'intérieur.

Pendant ce voyage, j'espérais trouver des morceaux de moi-même dans cette région, dans cet État ; n'importe quoi, un de ces petits riens que je n'étais jamais parvenue à déceler chez la femme qui m'a élevée ou l'homme que j'appelle mon père.

J'ai l'impression que John est presque plus anxieux que moi.

L'infirmière bombe le torse et sort son téléphone.

— Bon, je vais devoir vous demander de partir. Autrement je serai contrainte d'appeler la sécurité.

Mon cœur s'emballe, fou de désespoir.

C'est alors que la porte s'entrouvre en grinçant.

L'aide-soignante se tourne vers le bruit.

— Tiens, voilà qui n'est pas banal, souffle-t-elle, les bras ballants, tandis qu'une femme s'aventure à l'extérieur. Elle ne met presque jamais le nez dehors. Vous avez de la visite, Tonya !

Je sens mes poils se dresser en entendant ce nom.

— Seigneur, murmure Dianne.

La femme qui vient de faire son apparition sur le porche doit avoir la quarantaine. Son épaisse chevelure est détachée et tombe jusqu'à sa poitrine. Elle porte un épais pull en laine, un pantalon de pyjama et des pantoufles.

Nous apercevons son visage.

Derrière moi, je perçois un souffle et quelques mots chuchotés ; c'est encore Dianne qui, une main sur la bouche, contemple la nouvelle venue.

— Mon Dieu, lâche John près de moi.

Il se passe les mains dans les cheveux et fixe la femme, ébahi.

— Est-ce que... C'est bien elle ? je demande tout bas, comme si mes propres mots m'effrayaient.

Mais, alors que je l'étudie plus attentivement, je comprends que leur confirmation n'est pas nécessaire. Moi aussi, à présent, je devine la ressemblance. Si j'utilisais une de ces applications qui vieillissent les photos de vingt ans, ce serait moi, cette femme aux cheveux grisonnants et

aux traits doux qui descend lentement les marches du perron pour venir vers nous.

L'aide-soignante tend légèrement les mains, comme si elle redoutait que la femme ne tombe.

Nous ignorons encore ce qui ne va pas chez elle, si elle a toutes ses capacités ou non. Pourtant, alors que je la contemple, mes yeux s'emplissent de larmes.

— Bon sang, souffle John, dont les traits sont comme figés par la stupeur.

De mon côté, je n'ai d'yeux que pour elle, et mon cœur bat si fort qu'il menace d'exploser.

On ne m'a pas menti : je suis bel et bien sa copie conforme.

Impossible de se tromper : bien que la femme qui m'a vue grandir lui ressemble, pour quelqu'un qui les connaît toutes les deux, la différence est indéniable.

De petits sanglots me soulèvent la poitrine. Je n'ai jamais rencontré cette femme, ma mère biologique, mais ce n'est pas ce qui me donne envie de fondre en larmes.

Vous savez ce qui est cruel ? Priver une innocente de son talent, de son travail, des êtres qui lui sont chers, et l'enfermer pendant vingt et un ans.

Vous savez ce qui est pire que le meurtre ? Enterrer quelqu'un vivant.

Tandis qu'elle s'approche, le regard de la femme ne s'arrête que brièvement sur Dianne. Elle s'attarde ensuite sur John quelques instants.

Ses gestes sont lents, sa démarche quelque peu instable et ses pas irréguliers, comme si ses jambes ne lui obéissaient pas correctement.

Puis ses yeux se posent sur moi et ne me quittent plus. Ils me renvoient aux carnets et à l'histoire de cet esprit brillant fauché par un acte d'une cruauté inqualifiable.

Elle ralentit encore, scrute mon visage et, quand enfin elle m'atteint, s'immobilise devant moi.

Nous faisons la même taille. Partageons la même stature. Le même visage. Ses bras pendent le long de son corps. Elle dégage un parfum de fleurs et de feu de cheminée. Le vent ébouriffe ses longues mèches parsemées de gris, et je n'ai aucun mal à deviner que, il y a désormais bien longtemps, ils étaient noir de jais. Elle a les lèvres gercées et le teint pâle. Des ridules se dessinent au coin de ses yeux. Il émane d'elle une certaine

beauté, érodée par des années de solitude et une maladie inconnue qui n'a pas pour autant altéré son visage.

Douter de son identité n'est pas envisageable et, en la regardant, j'ai l'impression de contempler mon avenir.

Je suis sur le point de m'effondrer. Autour de nous, le monde cesse soudain de tourner.

De son regard calme, mais aussi un peu vide, elle examine mes traits, la tête délicatement inclinée.

— Bonjour, dis-je.

Ma voix n'est qu'un murmure.

J'ai le cœur si serré que je peine à respirer. L'unique chose qui me fasse sourire est le fait que je ne perçois dans les yeux de cette femme ni tristesse, ni traumatisme, ni folie. Ils sont sereins comme l'océan.

Elle lève doucement une main, comme si cela lui demandait un immense effort. Quand, du bout des doigts, elle se met à tracer le moindre contour de mon visage, je tressaute légèrement.

Son toucher est chaud, infiniment délicat. Maternel. Même si j'ignore combien de temps, dans son lointain passé, elle a eu l'occasion d'être une mère.

L'espace d'un instant, mon cœur se brise. Il saigne à l'idée que cette femme ne connaîtra jamais réellement celle que je suis. Ces quelques secondes sont les plus longues de mon existence, et mon cœur se fend un peu plus à mesure que ses yeux s'attardent sur mon visage. Je reste là, figée dans le temps, sans oser bouger de peur de la faire fuir.

Alors que ses mains retombent, les commissures de ses lèvres se soulèvent pour dessiner l'ombre d'un sourire. Son regard commence à s'embuer.

Serait-elle en train de se refermer sur elle-même ? Non. Par pitié. Non, non, non.

Mais il n'en est rien. Je comprends qu'elle a les yeux qui brillent. Certainement à cause des larmes. Serait-ce possible ?

J'ai l'impression que mon cœur a tant gonflé que ma poitrine a du mal à le contenir. Quant à mes yeux, ils sont si humides que mes larmes risquent de couler d'une seconde à l'autre.

— Je m'appelle Mackenzie, je me présente d'une voix tremblante en lui adressant un sourire.

Alors son regard luisant de gentillesse plonge dans le mien, et un premier mot franchit ses lèvres.

Le même mot que j'ai tant répété et relu dans son journal.

Celui que je n'ai encore jamais entendu prononcer.

Son murmure me paraît assourdissant lorsqu'elle dit :

— Pétale.

64.

UN AN PLUS TARD

— Dépêche-toi ! me lance EJ depuis le séjour.

— J'aurais besoin d'un coup de main en cuisine ! je rétorque en sortant maladroitement les choux de Bruxelles du four.

Les rires de John et de Dianne me parviennent du salon, et même si je me suis un peu brûlée avec la plaque, je ne peux réprimer un sourire exalté.

Cela va faire un an que nous nous réunissons ainsi chez John presque toutes les semaines, depuis que nous avons retrouvé Maman. Mais ce jour marque notre premier Thanksgiving ensemble : EJ, John, Dianne, Maman et moi. Dianne nous a rebaptisés la « Team Justice ».

Techniquement, EJ est celui qui a exhumé toutes les informations concernant le passé de ma mère, y compris l'adresse de Dianne. Grâce à lui, l'enchaînement d'événements délirants de l'année passée a permis d'éclaircir le brouillard. Mais c'est bien à Dianne et à John, qui m'ont emmenée à Old Bow, que nous devons d'avoir trouvé le fin mot de l'histoire. Alors, oui, nous formons une vraie équipe.

Je dépose la plaque de cuisson sur la cuisinière et me penche pour humer les parfums qui s'en dégagent.

Des bruits de pas rapides se rapprochent.

— Besoin d'un coup de main ?

EJ passe les bras autour de ma taille et blottit son visage dans mon cou.

— Accélère, petite tortue.

— Mais j'essaie. Arrête un peu de me distraire, je réplique, gloussant lorsqu'il m'embrasse dans le cou.

— On n'en serait pas là si tu n'étais pas aussi distrayante, me souffle-t-il à l'oreille.

— Hé, surveille tes mains baladeuses.

— Si tu continues à être grossière comme ça, je serai obligé de t'emmener à l'écart pour te donner une bonne leçon, proteste-t-il en glissant une main sous mon chemisier.

J'éclate de rire et je le repousse gentiment.

— Tout le monde nous attend, je chuchote.

Toujours derrière moi, il se penche pour poser un baiser sur ma joue, avant de se diriger vers la pile de saladiers propres.

— Je mets les choux de Bruxelles là-dedans ? demande-t-il en en soulevant un.

— Oui.

À le voir s'affairer comme un petit ami modèle, je ne peux m'empêcher de sourire.

J'ai de la chance. Je le lui répète chaque jour, ce qui le rend très fier et sûr de lui. Mais, vraiment, je suis la fille la plus chanceuse du monde.

— Allez, allez, allez. Tout le monde nous attend, me secoue-t-il en quittant la cuisine avec les choux et une bouteille de soda.

Cette année, pour Thanksgiving, je suis reconnaissante d'être entourée par toute une tablée.

John, qui désormais est seulement *John* et non plus M. Robertson, consulte son téléphone.

Maman est assise à ses côtés. Elle suit un programme de thérapie très poussé, mais les médecins pensent qu'elle ne retrouvera jamais la totalité de ses capacités, ni même la moitié. Elle parle à peine, mais je sais qu'elle comprend et ressent beaucoup de choses. J'aime sa façon de me regarder, comme si j'étais son univers tout entier.

Lorsque EJ et moi arrivons dans le séjour, elle nous sourit tendrement.

Quant à Dianne, elle loue un appartement en ville depuis un an que les procès et le cirque médiatique ont commencé. Elle a témoigné à plusieurs

reprises contre Ben et Evelyn Casper, ainsi que contre Tonya Shaffer, qui s'était si longtemps approprié l'identité d'Elizabeth Dunn.

— Écoutez un peu ça, annonce John, avant de lire à voix haute l'article sur son téléphone. Les dernières nouvelles du *New York Post* :

*ESCROQUERIE, ENLÈVEMENT, ESCLAVAGISME.
QU'EST-IL ARRIVÉ À LA VÉRITABLE E.V. RENGE ?*

— Ils appellent ça la supercherie littéraire du siècle, conclut-il.
Et ils n'ont pas tort.

Lorsque nous avons retrouvé Maman, ma *vraie* Maman, le FBI s'en est mêlé. Dianne, John et moi sommes restés toute une semaine à Old Bow. EJ nous y a rejoints. De même que l'inspecteur Jimenez.

Puis nos vies ont explosé, et le mot est faible.

Dianne a été le premier témoin de l'affaire d'usurpation d'identité. D'autres personnes se sont manifestées, d'anciens pensionnaires du foyer qui ont reconnu Tonya sur les vieilles photos d'elle et Papa, et l'ont formellement identifiée comme Tonya Shaffer. Plusieurs amis de mon père ont également comparu pour parler de Tonya et de Lizzy. Des professeurs de l'université de Old Bow. Certains ont ressorti de vieilles photos de fin d'études. Il s'est avéré que John possédait les négatifs de l'époque sans les avoir jamais développés. Sans surprise, Lizzy apparaissait sur certains clichés.

Un test ADN a confirmé que la femme qui vivait dans la maison du lac était effectivement ma mère biologique. Une série d'infirmières, toutes engagées au cours des vingt dernières années, ont fourni des renseignements quant aux médicaments qui lui étaient administrés, principalement des sédatifs, dont elles ont progressivement réduit les doses avec le temps. Aucune d'elles n'avait jamais rencontré la véritable Tonya Shaffer, celle qui se faisait passer pour Elizabeth Dunn.

Les traces écrites de l'entreprise qui avait racheté la propriété et financé les frais et les soins de Maman dans le chalet ont permis de remonter jusqu'à mes parents.

Ils auraient dû se débarrasser des carnets et des manuscrits originaux, car ceux-ci étaient couverts des empreintes digitales de la femme du chalet.

Le truc, c'est que si à l'époque Grand-mère n'avait pas pris cette photo de Tonya et de Papa, il aurait été nettement plus difficile d'identifier cette

dernière dans son jeune âge. À bien y réfléchir, toute cette enquête n'aurait peut-être même jamais commencé.

L'homme qui faisait du chantage à ma famille et leur a soutiré de l'argent pendant des années n'a jamais été appréhendé. Papa a rejeté la faute sur le dos de sa femme en l'accusant de l'avoir trompé et d'avoir soudoyé le type. Il a été condamné à la prison à vie.

Idem pour Grand-mère, pour conspiration d'usurpation d'identité et complicité d'escroquerie. Elle s'en serait certainement tirée si les infirmières chargées de veiller sur Maman n'avaient pas confirmé qu'Evelyn Casper lui avait rendu visite à de multiples reprises ces vingt dernières années. En fait, dès que Tonya et Papa ont déménagé sur la côte Est, Grand-mère a sauté dans un avion pour « s'occuper » de l'aspect juridique du problème. Elle était dans le coup depuis le début. Pour couronner le tout, elle touchait une importante partie des revenus de E.V. Renge. Un quart, rien que ça. À présent, elle a été privée de cet argent et jetée en prison.

Tu vois, Maman ? Je t'avais bien dit que Grand-mère était un monstre.

Je ne ressens pas la moindre compassion à son égard. Pas après avoir vu l'endroit où ma mère biologique a vécu pendant des années. Des écrits de sa main ont été retrouvés par centaines au chalet. Dieu bénisse les experts qui ont prouvé que l'écriture correspondait à celle des manuscrits originaux des ouvrages déjà publiés.

La question de l'usurpation d'identité a réveillé un véritable monstre.

Les juristes spécialisés dans la propriété intellectuelle sont intervenus. Mon trust est bien la seule chose qui n'ait pas été impactée. Tout le reste a été confisqué à mon père et à mes grands-parents : les propriétés, les comptes, les économies, les futurs droits d'auteur.

Quant aux avocats spécialisés dans le monde du divertissement et de la propriété intellectuelle, ils s'en sont donné à cœur joie pendant tout le procès. Maman a été représentée par le meilleur de tous. Elle a gagné. Et même si elle a pu récupérer son argent et ses droits d'auteur, du moins en partie, sa santé mentale l'empêche d'en profiter légalement. C'est donc moi qui ai été nommée tutrice du fonds E.V. Renge. Et de ma mère.

Le plus important dans tout ça, c'est que Maman s'est retrouvée elle-même, elle a regagné son nom, Elizabeth Dunn, et les droits sur ses livres. Elle n'y comprend pas grand-chose et s'en soucie encore moins. Mais je

vois bien dans ses yeux, quand elle nous regarde, John et moi, qu'elle est heureuse d'être avec nous et que c'est la seule chose qui compte.

Et cette connaissance de Laima Roth ? Elle a été interrogée et inculpée pour association de malfaiteurs. Évidemment, sa maison d'édition et l'équipe de relations publiques lui ont fourni un bon avocat.

« Je n'étais pas au courant pour cette fausse identité, a-t-elle déclaré. Je n'avais jamais rencontré Elizabeth Dunn en personne avant la signature du contrat. La première victime, dans cette histoire, c'est moi. »

Laima s'en est peut-être sortie d'un point de vue légal, mais la presse l'a crucifiée. Les accords de confidentialité n'auront tenu que jusqu'à ce que le FBI débarque. Et Laima s'est montrée bien incapable d'expliquer pourquoi cette soi-disant Elizabeth Dunn-Casper avait besoin d'embaucher des prête-plume pour écrire les passages manquants de ses propres manuscrits.

John, lui, a d'ores et déjà trouvé de nouveaux agents littéraires pour Maman. La maison d'édition précédente a perdu tous les droits des ouvrages de E.V. Renge déjà publiés. Ça a été un cirque pas possible. Nous avons signé avec un nouvel éditeur, et bien que les anciens exemplaires se négocient et se vendent à des prix exorbitants, les précommandes des nouvelles éditions ont déjà atteint des chiffres jamais vus auparavant.

L'autre jour, j'ai discuté avec l'inspecteur Jimenez. C'est devenu une vraie vedette locale. Il n'en finit pas de me taquiner au sujet de mon exposé bidon sur les usurpations d'identité.

Voici donc où nous en sommes, en train de fêter notre victoire. Moi, parce que j'ai retrouvé Maman. Elle, parce qu'elle a enfin obtenu justice.

Elle esquisse un sourire lorsque je la regarde. Les médecins supposent qu'elle a fait un AVC pendant son accouchement. Cela a engendré des séquelles neurologiques et des pertes de mémoire. Et puis, elle a été sous sédatifs bien longtemps avant que les infirmières qui s'occupaient d'elle ne décident que quelque chose clochait dans son traitement et ne commencent à l'alléger progressivement. En revanche, le fait qu'elle ne parle pas relèverait d'un choix plus personnel. Peut-être qu'un jour, elle m'en dira davantage. D'ici là, elle aime m'écouter quand je lui lis mes histoires.

Cela va faire un an qu'elle vit dans un centre de rééducation, mais nous lui cherchons une maison. Quand nous l'aurons trouvée, nous l'y installerons en nous assurant qu'elle reçoive tous les soins nécessaires.

— Que t’a dit le nouvel agent ? s’enquiert John tandis que nous prenons enfin place à table.

— Il voulait savoir si écrire un livre sur Maman pourrait m’intéresser.

— Fais-le, s’écrie EJ en fourrant une patate douce dans sa bouche. Tu es douée. Qui d’autre saurait écrire cette histoire de fous mieux que toi ? Tu pourras l’intituler *Dents acérées*.

Je lui lance un regard affolé avant de me tourner vers Maman, désolée qu’elle ait dû entendre ces mots.

Mais elle sourit, les yeux rivés sur son assiette. Je crois qu’elle comprend le plus clair de ce qu’on dit.

— On verra bien, je chuchote.

— Je pourrai être dedans ? demande EJ.

— Sale gosse, va, je souffle, amusée, en levant les yeux au ciel.

Cela fait rire John et Dianne.

Désormais, Maman est une célébrité, son portrait – sans rouge à lèvres et avec ses cheveux gris – est devenu viral. Elle est une nouvelle légende, un genre de martyr aussi.

Notre Thanksgiving est particulièrement joyeux. John est aux petits soins avec Maman, il lui sert de l’eau et lui apporte du gâteau. Il a vraiment dû l’aimer, un jour. Je crois qu’il l’aime toujours, d’une manière un peu différente.

On sonne à la porte.

Surpris, John se lève de table.

— J’espère que ce ne sont pas des paparazzis, grommelle-t-il.

Une minute plus tard, il réapparaît, l’air perplexe, une enveloppe à la main.

— Il n’y avait personne à la porte, annonce-t-il, inquiet, en me remettant la missive.

À l’attention de Mackenzie Dunn.

De la part de Fan n^o 1. XOXO

65.

Je déglutis, puis jette un œil aux gens assis à table, qui m’observent avec curiosité.

— Qu’est-ce que c’est ? s’impatiente EJ, les yeux braqués sur l’enveloppe.

Je l’ouvre en frémissant.

Il n’y a qu’une page, semblable à celles que j’ai reçues un an plus tôt. Elle provient du même journal. Comporte la même écriture. Elle commence par une phrase tronquée :

*peut-être, peut-être que, et je t’en prie, pardonne-moi, ma
beauté,
mais peut-être n’y a-t-il aucun lien entre Ben et toi.
Je t’aime, Maman.*

Je fixe ces mots, hébétée, m’efforçant de me rappeler ceux qui les précédaient dans le dernier courrier que je n’ai pas relu depuis des mois.

— Accouche, Kenzie. Qu’est-ce que ça dit ? insiste EJ.

Je passe ma mémoire au peigne fin : dans la dernière lettre, Maman était chez John, toujours enceinte et décidée à quitter mon père. Cette lettre s’interrompait brusquement :

*Si Ben me ment une fois de plus, j’exploserai.
Soit elle disparaît, soit c’est lui.
Cette décision, Ben devra la prendre lui-même. Mais*

Je contemple la page entre mes mains tremblantes :

peut-être n'y a-t-il aucun lien entre Ben et toi.

— Tu permets ?

Je lève la tête vers John et, par réflexe, lui tends la lettre, incapable de le quitter des yeux.

John a toujours été présent pour Maman à Old Bow. C'était lui qu'elle allait voir quand elle avait besoin d'aide. C'est bien John qui avait promis de partir avec elle.

— Excusez-moi, je bredouille avant de me lever si brusquement que ma chaise se renverse.

— Mackenzie..., résonne la voix de John derrière moi tandis que je cours me barricader dans la salle de bains et fais couler l'eau avant de fermer les yeux.

J'ai du mal à respirer, et plus de mal encore à intégrer la vérité qui vient de me frapper au visage.

— C'est impossible, je murmure en contemplant mon reflet dans le miroir, en quête de la moindre ressemblance entre mes traits et ceux de mon père.

Les larmes commencent à rouler sur mes joues. J'ai beau tenter de prendre une grande inspiration, c'est comme si des serres de métal m'écrasaient la poitrine et que mon sang battait dans mes tempes.

Il faut que je me calme, mais mes mains tremblent, et le jet d'eau glacée sous lequel elles sont n'arrange vraiment pas les choses.

D'une main frémissante, j'ouvre le placard de la salle de bains. J'ai besoin d'un calmant, ou d'un somnifère, n'importe quoi susceptible de m'apaiser un peu. Plusieurs flacons sont rangés sur l'étagère du milieu, dont certains contiennent des médicaments sur ordonnance, et un en particulier attire mon regard, me happe, me change en zombie obnubilé par le nom familier que je lis sur l'étiquette.

Il ne m'aurait rien dit si on ne me l'avait pas prescrit à moi aussi, pour ma maladie héréditaire, celle que l'on tient souvent d'un parent direct.

J'ouvre la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Les souvenirs tourbillonnent dans mon esprit tel un essaim de mouches : la lettre de Maman, celle où elle évoquait la nuit où elle a débarqué chez John avec une bouteille d'alcool. Et puis ses mots dans la dernière lettre :

Alors que j'écris ces lignes, John nous prépare à dîner.

Il me lance des regards gênés.

*Je sais qu'il se pose des questions,
mais je ne suis pas prête à y répondre.*

Je me remémore la façon dont il m'a dévisagée après son cours, quand il s'est intéressé à mon état de santé et que je lui ai parlé de ma maladie. Non, ce n'était pas de la pitié dans son regard. C'était le choc d'avoir compris que nous étions atteints du même mal. À ce moment-là, il savait déjà que j'étais la fille d'Elizabeth.

Le visage baigné de larmes, je ferme les paupières et repense à ce que j'ai ressenti ces douze derniers mois pendant les procès, la haine que j'ai éprouvée à l'égard de mon père pour ce qu'il a fait à Maman. Une haine si amère que je lui en ai fait part quand je lui ai rendu visite en prison : « J'aimerais que tu ne sois pas mon père. »

Je souris malgré les larmes, incapable de faire le tri dans mes sentiments.

— Mackenzie ? Kenzie ? me parvient la douce voix de John, qui frappe délicatement à la porte.

Cette voix, sans doute la plus aimante que j'ai entendue de toute ma vie, m'arrache un sanglot.

— Ouvre la porte, s'il te plaît. Ça va aller. Nous allons en discuter.

Je déverrouille la porte et l'entrouvre lentement, dévoilant ainsi un pan de ma vie dont j'ignorais jusqu'à l'existence même.

La lettre à la main, John cherche mon regard, et je lis la douleur dans le sien lorsqu'il remarque mes larmes.

Je lève le flacon de comprimés et, d'une voix aussi forte que possible, souffle :

— Tu étais au courant.

Tour à tour, il observe la lettre, les médicaments, puis moi.

— Oui, dit-il tout bas.

— Depuis quand ?

— Après ta crise pendant mon cours, avoue-t-il avec un sourire penaud. Quand tu t'es confiée à moi au sujet de ta maladie.

— Que..., je hoquette. Tu le sais depuis tout ce temps ? Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Il avale péniblement sa salive.

— Je voulais apprendre à mieux te connaître. Et tu avais beaucoup de choses à gérer. Tu avais besoin de temps, Mackenzie.

Une ombre se profile derrière lui, qui vient poser une main sur son épaule.

C'est Maman.

Elle l'observe lui, puis moi, puis le flacon. Une question traverse son regard. Ou bien peut-être essaie-t-elle de comprendre ce qu'il se passe. J'aimerais tellement qu'elle puisse nous raconter toute l'histoire.

Mais alors elle sourit et appuie sa joue contre l'épaule de John.

Ce dernier hoche la tête.

— Tout ira bien, déclare-t-il, un faible sourire aux lèvres, mais avec cette prestance capable de calmer une tempête comme un amphithéâtre rempli d'étudiants.

Et qui pourrait bien effacer des années de mensonges.

— Discutons-en, Kenzie. Je t'en prie. Il est temps.

J'acquiesce en souriant. Lui, elle, moi : le puzzle est enfin achevé.

— D'accord, parlons-en.

66.

Dianne

Il paraît que, quand on devient vieux, on aime à avoir vécu une vie pleine d'histoires à raconter. Je préférerais ne pas en avoir autant. Et surtout, j'aimerais qu'elles ne soient pas si sombres.

Ça fait une éternité que je n'ai pas fêté Thanksgiving, mais cette année est spéciale : j'assiste aux retrouvailles d'une famille. Surtout pour Lizzy. Cette pauvre petite a vraiment vécu un enfer.

Et voilà qu'une autre lettre apparaît, et il fallait que ça arrive aujourd'hui. La nouvelle vient de tomber : John pourrait être le père de Mackenzie. Ils sont dans la pièce d'à côté pour en discuter. John, Mackenzie, Lizzy.

Mackenzie a hérité de la gentillesse de sa maman, mais aussi de sa détermination. Je ne connais pas encore très bien John, mais avec des parents comme ces deux-là, cette fille va conquérir le monde, ça ne fait aucun doute.

Ce gamin, Emerson, et moi, on est un peu des étrangers dans cette maison, n'empêche qu'on a des oreilles. Emerson se sert de la dinde et, comme je m'en amuse, il hausse les épaules et fait glisser les patates douces vers moi.

— Ils en ont pour un moment, dit-il. Autant commencer à manger.

— Fais-toi plaisir, mon grand, je réponds en souriant.

Il est bien, ce petit.

Qu'est-ce que je peux faire, moi ? Dieu sait que cette famille en a déjà suffisamment bavé comme ça. Tout ce que j'espère, c'est qu'ils n'iront pas déterrer d'autres secrets de leur passé.

Le truc, c'est que je n'ai pas d'enfants. Mais au fil de toutes ces années au foyer Keller, j'en ai vu passer des tas, avec chacun ses propres histoires, ses soucis et ses espoirs.

J'ai tenté de suivre les parcours de Lizzy et de Tonya une fois qu'on les a lâchées dans le monde.

Tonya ? Elle s'est retrouvée enceinte alors qu'elle vivait encore au foyer. Une agence l'a généreusement payée pour veiller sur le bébé, qu'elle a confié à l'adoption. Les filles comme Tonya trouvent toujours le moyen de tirer profit de ce genre de choses. L'idée de se préoccuper d'une autre personne qu'elle-même ne l'a jamais traversée.

Lizzy, elle, est partie à l'université. Il lui arrivait de m'appeler à Noël ou pour mon anniversaire, et puis elle a disparu. Sans rancune. Bon nombre de ces gosses n'ont pas besoin qu'on vienne leur rappeler d'où ils viennent.

Et puis, il y a environ trois mois, je suis entrée dans la station-service où j'ai l'habitude de faire mes courses. Derrière le comptoir, Mary avait un livre entre les mains.

Mensonges, mensonges et vengeance, annonçait le titre.

— Bon bouquin ? ai-je demandé.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Pas moyen de le lâcher, a-t-elle répondu en secouant la tête. Écoute ça. Cette petite grandit dans un de ces foyers pour gamins, et voilà que trois garçons abusent d'elle, tu te rends compte ? Et personne lève le petit doigt pour l'aider. Sauf la gouvernante, la pauvre, c'est la seule à s'en inquiéter. Donc la fille grandit, elle retrouve les types et leur rend la monnaie de leur pièce bien comme il faut. Ce qu'elle leur réserve ensuite est diabolique, y a pas d'autre mot. C'est pas franchement ma tasse de café, mais bon, ils ont eu ce qu'ils méritaient.

En étudiant la photo de l'autrice sur la quatrième de couverture, je me fige.

Les coïncidences, moi, j'y crois. Et je ne vais jamais dans les librairies. Sauf ce jour-là, où j'ai fait un détour de quinze kilomètres pour en trouver une et acheter le livre, que j'ai lu d'une traite.

Comme je ne possède pas d'ordinateur, seulement mon vieux téléphone à clapet, je suis allée chez Mary. Son neveu s'y connaît en technologie et

tous ces trucs.

— Elizabeth Casper, a-t-il dit. C'est le véritable nom de l'autrice.

Il m'a sorti des photos, tout ce qui lui tombait sous la main sur le Net. Mais j'avais beau regarder à m'en abîmer les yeux, je ne retrouvais aucune trace de Lizzy dans le visage de cette écrivaine.

C'était Tonya, ça crevait les yeux.

Il m'a obtenu son adresse en disant qu'il s'était donné du mal pour la dénicher, alors je lui ai filé un billet de vingt pour le récompenser.

Puis j'ai décidé qu'il fallait que je voie ça par moi-même.

Une vieille chouette comme moi ? J'ai du temps à ne plus savoir quoi en faire. J'ai roulé jusqu'à la côte Est. Ça m'a pris trois jours. Par précaution, j'ai emporté mon fusil.

E.V. Renge. Quel nom prétentieux. Comme la maison. Et la voiture. Elle ne méritait rien de tout ça. Dès l'instant où j'ai posé les yeux sur elle, sur le parking du centre commercial proche de sa propriété, j'ai su qu'elle n'était pas Lizzy.

Je suis descendue de mon pick-up.

— Tonya !

Si vous aviez vu comme elle s'est immobilisée, comme un lapin devant les phares d'une voiture. Mais elle ne s'est pas retournée, elle a juste fouillé un peu dans son sac en reprenant son chemin. Elle a toujours été bonne comédienne.

Je l'ai suivie dans le magasin, rayon après rayon.

Malgré sa coupe de cheveux très chic, son maquillage sophistiqué et ses habits de luxe, rien ne suffisait à dissimuler qui elle était.

Elle a remarqué que je ne la lâchais pas, a eu l'air tendue quand j'ai fait la queue derrière elle, et c'est tout juste si elle ne s'est pas mise à courir lorsque je l'ai suivie jusqu'à sa voiture.

Elle a fait volte-face.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi est-ce que vous me suivez ?

Le truc, c'est qu'elle ne m'a pas reconnue. Lizzy, elle, m'aurait remise en une seconde.

— Qu'est-ce que ça fait de jouer à être Lizzy ? ai-je demandé. Tonya.

Elle m'a regardée, comme pétrifiée, avec cette même haine qui l'habitait déjà à Keller.

— Ne vous approchez pas de moi, a-t-elle craché.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, Tonya ? ai-je insisté en m'avancant.

Elle a fait rugir le moteur et a bien failli me rouler sur les pieds en quittant le parking.

Je n'étais pas là pour me venger, obtenir de l'argent ou la faire chanter. Je ne désirais qu'une chose : la vérité. Je voulais savoir ce qui était arrivé à Lizzy.

J'ai continué à surveiller cette imposture de Tonya. Ne me demandez pas comment une vieille briscarde dans mon genre y est parvenue. Je chasse. J'ai déjà pisté des proies plus coriaces qu'elle.

Il y avait un étang sur leur propriété, un petit parc national avec des chemins de promenade. Elle venait y marcher tous les jours, le plus souvent en papotant au téléphone.

Un matin, cette même semaine, je l'ai revue là-bas, sur un de ces chemins qui s'enfoncent dans les bois. Je me suis garée sur le bord de la route et j'ai attrapé mon fusil avant de la suivre.

Parfois, il suffit d'une bonne frayeur pour obtenir la vérité.

Elle m'a vue arriver. Je ne me cachais pas, je marchais une petite quinzaine de mètres derrière elle, mon fusil sous le bras. Je me fichais qu'on puisse me voir. Je n'étais pas là pour m'en prendre à elle, simplement pour discuter.

Seulement, ce matin-là, il n'y avait pas âme qui vive dans ces bois.

— Qu'est-ce que vous voulez, espèce de vieille peau ? s'est-elle écriée en se tournant vers moi, les mains sur les hanches comme si elle posait pour une photo.

Avec son menton relevé, elle donnait l'impression d'avoir le dessus. Ses énormes lunettes de soleil lui mangeaient la moitié du visage et masquaient son infâme regard.

Je lui ai dit qui j'étais et ce que je savais.

— Qu'est-ce que tu as fait à Lizzy, Tonya ?

Elle a éclaté de rire.

— Dégagez, vieille sorcière. Ben quoi, vous pensiez débarquer ici et me faire raconter une histoire à dormir debout ?

— Non, Tonya. Uniquement la vérité.

Un affreux rictus s'est dessiné sur son visage.

— C'est de l'argent que vous voulez ? Vous n'aurez rien. Et ça, là, a-t-elle ajouté en désignant mon fusil, ça ne vous avancera à rien. Au premier

coup de feu, il y aura des coureurs partout et vous finirez au trou. Alors prenez votre gros cul et dégagez de ma vue.

Quoi qu'elle ait fait à Lizzy, je voulais qu'elle l'avoue. Mais elle m'a ri au nez, alors j'ai levé mon arme.

— Tu vas me le dire, Tonya, ai-je déclaré en braquant le canon sur elle tout en continuant d'avancer.

Il n'y a aucun mal à faire un peu peur aux gens. Elle avait bien besoin qu'on l'intimide un peu.

Cette saleté s'est contentée de ricaner. Elle n'a jamais pris la peine d'ôter ces foutues lunettes de soleil.

— Oh, j'ai trop, trop peur, a-t-elle gloussé en agitant les doigts.

Une sociopathe ? Je ne crois pas, non. Il y a les sociopathes d'un côté et Tonya de l'autre. Elle était différente, mauvaise et abjecte.

Elle a reculé en ricanant, mon fusil toujours braqué sur elle. Elle m'a craché ses insultes et son venin à la figure quand je l'ai bousculée avec le canon.

Comprenez bien que mon but n'a jamais été que de l'effrayer un peu. Tonya ne peut s'en prendre qu'à elle-même.

Elle a glissé et est tombée à la renverse.

C'est drôle de constater combien les voies du destin sont impénétrables.

Dans son livre, Lizzy a écrit que le châtiment est blanc et la vengeance rouge.

La mienne, c'était le bruit du crâne de Tonya en train de se fracasser contre une pierre. Elle ne s'est jamais relevée.

Et vous savez quoi ? Je ne m'en veux pas. Ainsi va la justice.

Les mensonges, les mensonges, et ensuite la vengeance, pas vrai ?

Épilogue

Wallace King

— Alors ça, si je m’attendais...

Je ricane en ouvrant le journal et tire une taffe de mon joint entre deux gorgées de Budweiser.

Mon yacht oscille tranquillement au gré des vagues. Les eaux turquoise de Key West jouent avec la vive lumière de ce début de journée. C’est le paradis.

Une fois ma canette vidée, je l’écrase et en pioche une nouvelle dans la glacière.

Ça, c’est la belle vie. Tout à l’heure, j’accosterai pour aller faire un tour dans un bar du coin, manger des huîtres et boire quelques verres. Avec un peu de chance, je trouverai même une petite touriste à ramener au bercail. Elles se montrent toujours plus emballées après avoir vu mon chez-moi.

Tout ça, je le mérite. Ça m’a coûté quinze ans de prison.

Ça craint vraiment pour Tonya. Cette meuf, bah, c’était une vraie tornade. Et elle faisait de sacrées pipes.

Encore une gorgée de bière, pendant que les gros titres résonnent dans ma tête. J’en suis à la moitié de la canette quand je me décide à les relire :

LES GÉNIES DU CRIME :
BEN ET EVELYN CASPER,
CONDAMNÉS ENTRE AUTRES POUR

CONSPIRATION D'USURPATION D'IDENTITÉ,
ENLÈVEMENT, ESCROQUERIE
ET ENRICHISSEMENT INJUSTIFIÉ
LORS DU PROCÈS DU SIÈCLE

Ça fait beaucoup trop de mots compliqués, mais Benny-boy passera le restant de ses jours sous les verrous. Cet abruti l'a bien cherché.

Je crache par-dessus bord, puis avale le reste de ma bière.

Je n'ai jamais bien compris ce que Tonya lui trouvait. La première fois qu'elle a débarqué à Old Bow, c'est moi qu'elle a choisi dans le bar.

Que ce soit bien clair, le premier, c'était moi.

Elle avait un beau sourire, des super pare-chocs et un cul encore plus canon. Sans parler de son audace. Cette fille avait l'étincelle, croyez-moi. Des comme ça, on n'en rencontre pas tous les jours. Encore moins à Old Bow.

Sacrée Tonya Shaffer, va.

Une demi-heure après son arrivée, elle avait déjà posé son joli petit cul sur mes genoux. Deux heures plus tard, elle était chez moi pour sniffer quelques rails et descendre des bières comme une pro. Partager ma marchandise avec une nana comme elle ne me posait aucun problème.

Elle est revenue le lendemain, excitée comme une chatte en chaleur. Je lui ai dit que le bâtiment appartenait à mon oncle et que je ne payais pas de loyer parce que j'étais le concierge. C'est quand elle a commencé à poser des questions sur Lizzy que j'ai compris que Tonya n'était pas là sans raison.

Moi, ça m'allait. Elle voulait un double des clés de Lizzy. Illégal, vous me direz ? Carrément, mais qui aurait pu le découvrir, hein ? Je vous le dis, cette fille était un super coup. Ça en valait la peine.

Et puis j'ai appris qu'elle fricotait avec ce bouffon de Ben. Ça m'a mis en rogne. Mais Tonya m'a expliqué qu'il lui devait des sous. Qu'il fallait qu'elle reste en bons termes avec lui. Alors elle continuait à venir me voir en douce, en s'assurant que Lizzy et Ben ne se rendaient pas compte qu'elle gardait un œil sur eux.

Elle était futée, Tonya.

Je ne me suis douté de ce qui se passait qu'un an plus tard, juste avant de me faire coffrer pour avoir vendu de la coke et quelques autres trucs.

La dernière fois que j'ai vu Tonya, elle se faufilait dans l'appartement de Lizzy. On a eu une « baise d'adieu ». C'est moi qui ai appelé ça comme ça. Quarante-huit heures plus tard, j'étais en taule. Mais ce jour-là, quand elle m'a dit de me faire discret avant de disparaître dans la salle de bains, j'ai piqué un carnet avec une couverture en cuir super classe qui traînait sur le plan de travail. Il s'est avéré appartenir à Lizzy.

Pas que ça m'intéressait, à l'époque. Je m'étais dit que je pourrais toujours le remettre à sa place quand tout le monde aurait le dos tourné. De toute façon, je n'avais pas vu Lizzy depuis des jours, et elle était sur le point de pondre un gosse.

Mais ce carnet ? Il a changé ma vie.

C'était le journal de Lizzy. En fait, notre discrète petite souris s'apprêtait à signer un contrat d'édition. En plus, elle commençait franchement à perdre les pédales, apparemment.

Quant à Tonya ? Elle s'éclatait bien plus avec Benny-boy que ce que j'avais cru.

Merde, alors !

Dans un premier temps, ça m'a saoulé, et puis j'ai pigé : Tonya ne courait pas après une petite somme d'argent à la con. Elle misait sur la durée.

Comme j'ai dit, elle était futée.

Deux jours plus tard, les flics me sont tombés dessus. Une balance les avait rencardés. J'ai dû passer quinze piges derrière les barreaux. Si seulement je savais qui a cafté, je lui briserais les os un par un.

La bibliothèque de la prison n'est pas celle du Sénat, si c'est bien comme ça qu'on appelle ce gros machin. Mais elle reçoit quelques dons. Je m'en tenais aux magazines, surtout pour les photos.

Mensonges, mensonges et vengeance. À la seconde où j'ai repéré ce bouquin sur une étagère, j'ai eu comme un déclic. Je suis malin, comme gars. J'ai tout de suite compris : le journal de Lizzy, c'est là que j'avais lu ce titre.

Et qui est-ce qui me faisait de l'œil sur la quatrième de couverture ? Ma satanée Tonya, tout apprêtée, et qui essayait de se faire passer pour l'autre souricette. Autant dire que ce n'était pas le genre de Tonya, mais le portrait sur cette jaquette m'a filé un fou rire d'anthologie. Je l'ai même découpé pour le coller au-dessus de mon lit. Ça m'a bien servi, si vous voyez ce que je veux dire.

Je me suis mis à éplucher tous les articles à son sujet, dans tous les journaux qui me passaient sous la main. Plus tard, un nouveau bouquin est paru. Et puis bon, quand on est en taule, du temps, on n'a que ça, alors je l'ai lu. Il m'aura fallu un moment, mais j'ai lu tous ses livres. Le troisième était franchement bizarre, mais c'était un best-seller quand même. Tonya amassait du pognon. Et moi, pendant ce temps, je pourrissais en cellule.

Et puis, après quinze ans de taule, me voilà libéré et fauché comme les blés, avec toutes mes affaires entreposées chez mon oncle. Dieu bénisse cet homme.

Alors qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai récupéré le journal de Lizzy et j'ai foncé sur la côte Est.

Laissez-moi vous dire un truc sur la côte Est. Tout en jette, mais personne n'a de cran. Et Tonya ? (Pardonnez-moi, Elizabeth Casper.) Elle avait mieux vieilli que du bon vin. La trentaine bien entamée, elle était toujours foutue comme une petite étudiante de première année. Quant à sa soi-disant fille ? Elle est pas d'elle. Je savais pertinemment d'où elle sortait, cette petite maigrichonne.

Tonya a tenté de la jouer fine en faisant semblant de ne pas me reconnaître la première fois que j'ai débarqué. Il a fallu que je lui rafraîchisse la mémoire, que je lui rappelle qu'elle et moi, ça remontait à trèèès loin, que je connaissais bien Lizzy et que, c'était flagrant, elle n'était pas Lizzy.

— Qu'est-ce que tu veux, Grunger ?

Vous voyez ? La mémoire lui est revenue comme par magie.

Je n'aimais pas ce surnom. En prison, on m'avait baptisé Kingman, à cause de mon nom de famille.

Je lui ai raconté ça. Elle s'est marrée. Je savais que ça l'amuserait.

Je voulais qu'elle parte avec moi comme on se l'était promis il y a longtemps, sauf que je n'avais rien et qu'elle avait tout : la grande baraque, les bonnes, les voitures. Alors je lui ai dit que ma loyauté avait un certain prix. Je lui ai parlé du journal.

— menteur, elle a craché.

C'était blessant, mais bon, je suis un mec intelligent. Je lui ai dit les choses telles qu'elles étaient.

— Elle a écrit deux bouquins quand elle était en cloque. Je sais de quoi ils parlent, l'incendie de la grange, ton ancien chéri dans ce foyer, tes magouilles avec Benny-boy.

— Tu mens. Comment tu t’es procuré ce journal ?

— Tu te souviens de notre dernière partie de jambes en l’air, dans l’appart de Lizzy ? Je l’ai chopé sur le plan de travail, juste pour le fun. Si tu savais ce que j’ai découvert dedans.

— Qu’est-ce qu’il y a dedans ?

J’ai souri.

— T’aimerais bien savoir, hein ? Il est à l’abri, au cas où tu tenterais quelque chose de débile.

— Donne-moi un peu de temps. Deux jours.

Deux jours plus tard, on s’est retrouvés chez elle et, évidemment, c’était un manoir. Il y avait une vieille sur place.

— C’est qui, ça ? j’ai demandé.

L’autre Cruella d’Enfer m’a regardé comme si je sortais de prison. Bon, j’avoue, c’était le cas.

— Je suis la mère de Ben, elle a déclaré avec ses grands airs.

Finalement, cette vieille sorcière était la plus futée de nous trois. Même qu’elle était dans la confidence depuis le début.

C’est dingue, non ?

Je ne l’ai appris que plus tard, quand Tonya est venue s’envoyer en l’air à Key West sur mon bateau, le premier que j’ai pu me payer grâce à son fric. Elle m’a raconté que le premier soir où Ben et elle sont arrivés sur la côte avec le bébé, l’autre vieille sorcière l’a prise à part et lui a dit tout net : « Je ne suis pas stupide. Et tu n’es pas aussi intelligente que tu le penses. Je veux savoir qui tu es, et où se trouve la véritable Elizabeth Dunn. »

— Et donc, où est Lizzy ? je lui ai demandé dans la foulée.

Elle ne m’a jamais répondu.

À l’époque, j’en ai conclu que Benny-boy et elle s’étaient débarrassés du problème en la liquidant. J’ai fait part de ma théorie à Tonya, qui s’est bien marrée et se foutait pas mal de mes questions. Elle savait qu’elle pouvait compter sur moi de ce côté-là. Je suis plus que capable de garder des secrets. Je suis un type simple. Tout ce que je voulais, c’était une maison dans les Keys, un chouette bateau et de quoi être tranquille jusqu’à la fin de mes jours. C’est trop demander ?

Tonya a bien essayé de me larguer plusieurs fois, mais ça ne risquait pas d’arriver. Elle était ma poule aux œufs d’or. Et Benny-boy ? D’après elle, il était nul au plumard. Moi, en revanche, je la rendais heureuse. Elle revenait systématiquement.

Voilà donc le marché que j'avais passé avec elle et l'autre vieille carne. Gagner des thunes n'avait jamais été aussi facile. J'ai eu ma part en échange de mon silence. Tous les six mois, réglé comme du papier à musique.

Et puis elle a disparu.

Au départ, j'ai cru que Benny était derrière tout ça. Évidemment, il était au courant pour Tonya et moi. Mais il n'est pas du genre à tuer. Il est trop faible pour ça. Sa maman, par contre ? C'est une autre histoire.

Je suis allé parler à Benny-boy. Vous savez ce qu'il a dit ?

— C'est terminé. Finis les cadeaux.

— Je crois pas, nan. Ça fait des années que vous trayez la vache à lait. J'arrive peut-être un peu tard à la fête, mais je pense qu'il vaut mieux que tu t'en tiennes au plan, pas toi ?

Il a rigolé, ce couillon. Il n'aurait pas dû. À la seconde où il m'a traité de minable raclure, c'était décidé, j'allais foutre son monde en l'air.

— Ne t'approche ni de moi ni de ma fille, c'est clair ? il a exigé.

Exigé ! Vous y croyez, vous ?

Quel est le meilleur moyen de détruire quelqu'un ? Révéler tous ses secrets.

Je ne suis pas riche, mais j'ai obtenu ce que je voulais de Tonya. Mais le Benny-boy commençait à me taper sérieusement sur le système.

Enfin, revenons-en au journal de Lizzy.

J'en ai envoyé quelques pages à sa fille. Je comptais mettre un peu la pression à son père, rien de plus. Mais cet abruti a menacé de me couper les vivres pour de bon, alors j'ai fait tapis.

C'est que, à Old Bow, je dealais. Quand on joue à ce jeu-là, on apprend à garder un œil sur tout ce qui se passe.

Un matin, juste après l'aube, je rentrais d'une vente. En ville, tout était mort. Et là, qui je vois, plantée devant la porte de mon bâtiment ? La gentille Lizzy, toute décoiffée et la mine coupable, avec un type qui l'accompagnait. Je reconnais un plan cul quand j'en vois un. Il s'est penché vers elle pour l'embrasser, mais elle a bondi avant de regarder autour d'elle avec la tête de quelqu'un qui vient de braquer une banque.

— C'était une erreur, elle a bredouillé. N'en parle pas à Ben, je t'en prie.

Je me suis mêlé de mes oignons. Seulement, le jour où j'ai piqué son journal et lu son histoire déprimante, j'ai compris ce que signifiait la

dernière page. La gentille Lizzy l'avait mise à l'envers à Benny-boy, et ce con ne se doutait même pas qu'il n'était peut-être pas le vrai père du bébé.

Mais bon. Ça ferait un bon téléfilm pour gonzesses. En attendant, la vengeance reste la vengeance, pas vrai ? C'est ce qu'écrivait Lizzy dans ses bouquins.

Alors quand Benny-boy m'a envoyé me faire foutre, et comme Tonya n'était plus là, rien ne m'empêchait de faire de sa vie un enfer. Il fallait juste rester prudent pour éviter qu'on me soupçonne.

Vous avez déjà joué au black-jack ? Vous savez ce que je préfère dans ce jeu ? Il faut repérer les schémas pour comprendre comment remporter la mise. C'est ce que je voulais que cette fille, Mackenzie, fasse pour moi. Je lui ai envoyé les premières pages du journal de sa mère. De Lizzy, quoi. Et puis quelques autres...

Parce que si cette gamine arrivait à lire entre les lignes, elle pigerait et commencerait à creuser. C'est ce qu'elle a fait. Elle est plus maligne que je l'aurais cru. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne tient pas ça de Lizzy.

Maintenant que j'y pense, je ne vois plus bien ce que le black-jack vient faire dans tout ça.

Enfin bref.

Au final, je n'ai aucune idée de comment la petite a retrouvé sa vraie mère. Toute cette affaire est sortie pendant que je regardais les infos sur mon yacht, à Key West, en trinquant à la mémoire de Tonya au paradis (je reste ton fan n° 1, bébé !), de Lizzy dans son asile de timbrés ou que sais-je (la pauvre, quand même), et en me foutant de la gueule de Benny-boy (qu'il croupisse en prison). Si j'avais su qu'ils gardaient Lizzy séquestrée, j'aurais réclamé plus de fric. Mais les choses ne se sont pas passées comme ça.

Au cas où ils ne seraient pas assez dégourdis pour assembler les pièces du puzzle – la petite gothique et ce type, là, John, qui se sont rapprochés de Lizzy à Old Bow –, je leur ai envoyé une autre page du journal pour Thanksgiving. Un petit cadeau pour fêter l'occasion, vous voyez le genre ?

Maintenant, Benny-boy l'a bien dans l'os.

Ah, et la maman de Benny ? J'espère que cette connasse s'éclatera bien en taule !

Allez, à la vôtre !

Titre original :
Love, Mom

Fleuve Éditions
92, avenue de France – 75013 Paris
serviceclients@lisez.com

© 2024, Iliana Xander

© 2026, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française

Couverture : Julie Schrader/Sourcebooks

ISBN : 978-2-265-15969-3

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>